

ÉCOLE DOCTORALE DE L'EHESS

*Laboratoire Interdisciplinaire d'Études sur les Réflexivités – Fonds Yan Thomas*

DOCTORAT

EN PHILOSOPHIE

**SMANIOTTO ALESSIA**

**LES FAITS, LES NEWS ET L'OPINION PUBLIQUE**  
*Robert Ezra Park et l'enjeu démocratique du journalisme moderne*

Thèse dirigée par **Bruno KARSENTI**

Soutenance à Paris le 21 Décembre 2020

*Jury*

M<sup>me</sup> Géraldine MUHLMANN, Professeure à l'Université Paris 2 - Panthéon-Assas, *rapporteure*

M<sup>me</sup> Maria Chiara PIEVATOLO, Professeure à l'Università di Pisa, *rapporteure*

M. Sylvain PIRON, Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

M. Bruno KARSENTI, Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

## Résumé

Pour le journaliste et sociologue américain Robert Ezra Park (1864-1944), les “*news*” sont une forme de connaissance. À partir de l’étude approfondie de ses textes portant sur la pratique journalistique, cette thèse contribue à la compréhension du rapport particulier qui unit la pratique journalistique et un certain “devoir de vérité” qui se développe dans les sociétés modernes et dans un cadre démocratique. Grâce à cette analyse il est possible d’avancer que c’est parce qu’un certain idéal de la vie politique commune surgit que le journalisme moderne tente, à un moment donné, de se fonder sur une idée empirique de vérité en suivant le mouvement qui a caractérisé les sciences modernes. Cette thèse vient compléter la connaissance de l’œuvre de R. E. Park, analysée jusqu’aujourd’hui principalement à partir des thèmes parkiens du comportement collectif et de la sociologie urbaine. Elle contribue au domaine d’études des *Journalism Studies* à partir d’une approche de philosophie des sciences sociales.

La notion de “*news*” sert de fil conducteur et fait l’unité du corpus étudié, permettant de proposer une description de la pratique journalistique qui rende compte de la place qu’a pris en démocratie l’activité journalistique en général, indépendamment des formats et des médias de diffusion. R. E. Park identifie les racines et la portée sociale et politique de la pratique journalistique précisément dans cette opération cognitive et sociale que constitue la production de “*news*”. Le journalisme n’est pas alors, seulement, une action de médiation qui diffuse un savoir produit par ailleurs. À travers les “*news*”, qui est sa forme de connaissance propre, il opère une transformation des faits et des opinions en une connaissance qui fait agir.

Cette lecture de R. E. Park permet de faire ressortir plus précisément ce qui relie, dans la modernité, la pratique du journalisme à la question de la vérité et à celle de l’idéal démocratique : en mettant en lumière d’une part le lien entre journalisme et sciences modernes, d’autre part une visée collective d’un savoir sur le social. Le journalisme alors, qui pratique l’enquête et considère les faits comme la base incontournable des discussions, en les ancrant dans un réel partagé, n’est pas indépendant du mouvement des sciences modernes. Il est solidaire des sciences modernes et concurrence les sciences sociales, en particulier l’histoire et la sociologie, dans une entreprise collective de connaissance sur le social.

De la lecture des textes de Park ressort une nouvelle compréhension du journalisme qui permet aussi de reconsidérer certaines des catégories de la politique moderne – comme celle d’opinion publique ou de démocratie. Renversant les perspectives plus courantes, il ne s’agit pas dans cette thèse d’évaluer ou de juger la pratique journalistique à l’aune d’une idée de démocratie donnée, mais plutôt de réinterroger les pratiques démocratiques à partir de l’émergence du journalisme en tant qu’opérateur de connaissance. Par là, enfin, cette thèse amorce une réflexion sur le rapport qui relie historiquement journalisme et sciences sociales, dans la perspective d’un renforcement mutuel de ces deux formes de connaissance.

**Mots-clés :** Robert Ezra Park, journalisme, démocratie, démocratie participative, épistémologie, philosophie des sciences sociales, Journalism Studies, histoire de la sociologie, histoire de la presse

## Abstract

For the American journalist and sociologist Robert Ezra Park (1864-1944), the news are a form of knowledge. Based on the in-depth study of Park's texts on journalistic practice, this thesis contributes to the understanding of the special relationship between journalistic practice and a certain "duty of truth" that is developing in modern societies and in a democratic framework. Through this analysis it can be argued that it is because a certain ideal of common political life emerges that modern journalism tries, at a certain point in time, to build on an empirical idea of truth by following the movement that has characterised modern science. This thesis complements the knowledge of R. E. Park's work, which was analysed until today mainly from the Parkian themes of collective behaviour and urban sociology. It contributes to the field of Journalism Studies from a Philosophy of Social Sciences perspective.

The notion of news serves as a guiding thread and unifies the selected works studied, making it possible to propose a description of journalistic practice that accounts for the place that journalistic activity in general has taken in democracy, independently of the formats and media of diffusion. R. E. Park identifies the root and the social and political scope of journalistic practice precisely in this cognitive and social operation that is the production of news. Journalism is not, then, only a mediating action that disseminates knowledge produced elsewhere. Through the news, which is its own form of knowledge, journalism transforms facts and opinions into knowledge that leads to action.

This analysis of R. E. Park's work enables to bring out more precisely what connects, in modernity, the practice of journalism to the question of truth and to that of the democratic ideal: by highlighting on the one hand the link between journalism and modern science, on the other hand the collective aim of a knowledge about the social issues. Journalism then, which practises investigation and considers facts as the inescapable basis of discussions, anchoring them in a shared reality, is far from ignoring the movement of modern sciences. Journalism is both connected with the modern sciences and competing with the social sciences, in particular history and sociology, in a collective undertaking of knowledge about the social.

The understanding of journalism that emerges from reading Park's texts, allows us to reconsider some of the categories of modern politics - such as public opinion or democracy. Reversing more common perspectives, this thesis does not seek to evaluate or judge journalistic practice by the yardstick of a given idea of democracy, but rather to reexamine democratic practices from the emergence of journalism as a knowledge practice. In so doing, finally, this thesis also begins reflecting about the relationship that historically links journalism and social sciences, with the aim of a mutual reinforcement of these two forms of knowledge.

**Keywords:** Robert Ezra Park, Journalism, Democracy, Participatory Democracy, Epistemology, Philosophy of the Social Sciences, Journalism Studies, History of Sociology, History of the Press

## REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier Bruno Karsenti, mon directeur de thèse, qui a accompagné et soutenu avec bienveillance ce travail tout au long de son parcours : en permettant que l'aventure débute, en évitant qu'elle ne se perde en chemin, en la guidant jusqu'à son terme. Je le remercie aussi d'avoir permis que ce travail se développe au sein d'un milieu intellectuel fécond, celui du *Laboratoire interdisciplinaire d'études sur les réflexivités – Fond Yan Thomas*.

Je souhaite remercier ici particulièrement Stefania Ferrando. Véritable amie et collègue, elle a accompagné cette aventure pendant huit ans sur tous les fronts : intellectuel, moral et matériel. Si ce travail s'achève aujourd'hui, je le dois en grande partie à elle.

Je remercie Julia Christ, avec qui j'ai eu le plaisir de discuter de ce travail à un tournant délicat, et qui a su le remettre sur les bons rails au bon moment. Et je remercie Sylvain Piron qui, avec elle, a accepté de faire partie de mon comité de thèse.

Je remercie Antoine Bocquet, qui a accompagné ces réflexions pendant leur germination : sa grande patience et ses encouragements ont été précieux. Je remercie Francesco Callegaro, pour ses conseils décisifs qui ont mis un point final à des réflexions trop longues. Et je remercie Riccardo Fanciullacci, pour ses *pause filosofiche* particulières, mais surtout pour être venu, à la fin du chemin, me chercher dans le Marais de la Tentation d'Abandonner et m'avoir aidée à trouver les dernières forces pour en sortir.

Je remercie particulièrement Pierre Mounier, qui m'a accueillie dans l'exceptionnelle équipe d'OpenEdition il y a sept ans déjà : par sa patience, sa confiance, son intelligence, sa bienveillance, j'ai pu continuer à nourrir cette envie de recherche indispensable au labeur de la thèse. Avec lui, j'ai compris qu'on peut faire de la recherche de bien des manières. Ces différentes voies, loin d'être des positions de repli, sont de précieux réservoirs où de multiples vocations peuvent s'exprimer, avec une liberté fort précieuse.

Je remercie tout.e.s les collègues d'OpenEdition, avec qui je partage une mission commune. Le travail que j'ai mené et que je mène au sein de cette unité de service et de recherche, n'a pas simplement garanti le support financier nécessaire à ma vie matérielle,

mais a surtout grandement nourri mes réflexions sur le versant de la communication de la recherche et sur les questions d'ouverture des savoirs. Plusieurs passages de cette thèse viennent de cette expérience.

Je remercie les doctorant.e.s, docteur.e.s et les chercheur.e.s du *Laboratoire interdisciplinaire d'études sur les réflexivités – Fond Yan Thomas*. Je les remercie en tant que collectif, car c'est bien le collectif tout entier qui tant m'a apporté au plan intellectuel et appris au plan académique.

Je remercie mes relectrices et relecteur, qui ont su rendre le français de l'étrangère que je suis bien plus compréhensible. Emmanuelle Corne, Marie Le Clainche Piel, Fanny Charasse, qui ont eu la tâche ardue d'intervenir sur la première version. Jonathan Chibois, qui m'a offert un accompagnement précieux dans la réorganisation du texte vers sa version finale. Et enfin Anne-Sibylle Loiseau qui a bien voulu tout relire, si généreusement, virgule après virgule. Bien évidemment, tout défaut ou toute imprécision de ce manuscrit demeure de mon entière responsabilité.

Écrire. Parvenir à un rendu écrit aussi juste que possible par rapport à sa pensée et à ce qu'on peut en dire est bel et bien une épreuve. Une épreuve qui, loin d'advenir dans le huis clos du for intellectuel, a besoin de relations, d'échanges et de confrontations avec autrui, à tous les stades – du schéma au brouillon, en passant par les versions intermédiaires. Elle a aussi besoin de temps en temps de lieux où se retrouver avec ses pensées et du silence. Et d'air, de lumière, de temps et d'espace. Je remercie Elisabeth Grollemund et la communauté de Saint-Bonnet, qui ont bien voulu m'accueillir chez eux pour mes retraites d'écriture.

Une thèse devient parfois une épreuve pour ses proches, aussi : ils peuvent l'ignorer, la détester, l'accepter, la soutenir sans faille. Certains passent par toutes ces phases. Merci aux ami.e.s de la MCI de Paris, et à Maria Teresa et Davide, Lorenzo et Cosetta, qui n'ont pas manqué de me faire sentir leur soutien. Merci à Gilles et Dominique, pour avoir bien voulu dédier leurs fins de semaine à la garde d'enfant. Merci à maman et à Nicola qui, de cette thèse, pendant huit ans, n'en ont vu que les heures consacrées lors des (trop) rares vacances chez eux, et n'ont rien demandé. Merci enfin à ma famille : à Louis-Hadrien pour avoir toujours été là et à nos enfants, qui sont arrivés au bon moment, rythmant nos vies.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>2</b>
<b>ABSTRACT .....</b>	<b>3</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>4</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>6</b>

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>8</b>
---------------------------	----------

<i>Le “devoir de vérité” dans les chartes déontologiques .....</i>	<i>10</i>
<i>L’enjeu démocratique du journalisme : participer à la démocratie .....</i>	<i>13</i>
<i>L’enjeu du savoir : le journalisme comme proto-science sociale .....</i>	<i>19</i>
<i>Comprendre le journalisme par lui-même : en dialogue avec la philosophie .....</i>	<i>24</i>
<i>Le corpus .....</i>	<i>29</i>

## **PARTIE I**

<b>ROBERT EZRA PARK ET LE JOURNALISME.....</b>	<b>49</b>
--	-----------

<b>1.1 – Robert E. Park : sa trajectoire et son héritage.....</b>	<b>50</b>
1.1.1 — Robert Ezra Park, un héritage négligé ?.....	50
1.1.2 — Robert Ezra Park : le journaliste, le philosophe et le sociologue .....	57
<b>1.2 – Des États-Unis vers l’Allemagne.....</b>	<b>64</b>
1.2.1 — Robert Ezra Park et la sociologie : une contribution originale ?.....	64
1.2.2 — À la recherche « de ce que l’université a à dire » .....	68
<b>1.3 – De « La foule et le public » au journalisme comme institution.....</b>	<b>72</b>
1.3.1 — Intérêt particulier de la thèse de doctorat de Park .....	72
1.3.2 — « La foule et le public », et la volonté générale .....	74
1.3.3 — Le journalisme comme institution .....	84

## **PARTIE II**

<b>DES FAITS AUX NEWS .....</b>	<b>95</b>
---------------------------------	-----------

<b>2.1 – Journalisme et épistémologie.....</b>	<b>96</b>
2.1.1 — L’épistémologie du journalisme en question .....	96
2.1.2 — La question des sciences à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle et la thèse de Park .....	105
<b>2.2 – Les « faits » comme méthode de communication.....</b>	<b>113</b>
2.2.1 — La notion de « fait » dans la thèse de doctorat de Park .....	113
2.2.2 — Les faits et le public .....	118
<b>2.3 – L’émergence de la notion de news.....</b>	<b>124</b>
2.3.1 — L’arrivée à Chicago et le premier article sur la ville .....	124
2.3.2 — Les news : ni de l’information, ni du commérage .....	127
2.3.3 — Le plaidoyer de Park pour le droit d’enquête.....	131
2.3.4 — Les news sont-elles des « faits journalistiques » ? .....	135
2.3.5 — Les news sont-elles des « faits historiques » ? .....	140
<b>2.4 – La fonction des news.....</b>	<b>150</b>
2.4.1 — Le problème de l’ajustement .....	150
2.4.2 — News et réflexivité sociale .....	153
2.4.3 — Les news comme outil d’ajustement social.....	159
2.4.4 — La notion de news, clé de voûte d’une théorie de la communication .....	161

## **PARTIE III**

### **DES NEWS À L'OPINION PUBLIQUE .....168**

<b>3.1 – La foule, le public et l'opinion publique comme processus.....</b>	<b>169</b>
3.1.1 — La notion d'« opinion publique » dans la thèse de Robert E. Park.....	169
3.1.2 — « Volonté générale » et opinion publique .....	176
<b>3.2 – L'autorégulation du social : la pratique journalistique et le « social control ».....</b>	<b>183</b>
3.2.1 — « <i>Social control</i> » et « publicité » .....	183
3.2.2 — Comment la presse est-elle devenue l'instrument de réflexivité sociale des sociétés à public .....	194
<b>3.3 – L'opinion publique démocratique .....</b>	<b>213</b>
3.3.1 — La distance sociale, le conflit.....	213
3.3.2 — Conflit et indétermination démocratique .....	219
3.3.3 — Les <i>news</i> comme plaque tournante de l'indétermination relative des sociétés .....	226
3.3.4 — <i>News</i> et participation politique .....	229

### **CONCLUSION .....239**

### **BIBLIOGRAPHIE .....246**

## INTRODUCTION

C'est parce qu'un certain idéal de la vie politique commune surgit que le journalisme moderne tente, à un moment donné, de se fonder sur une idée empirique de vérité en suivant le mouvement qui a caractérisé les sciences modernes. Cette thèse émerge de l'étude approfondie des textes que Robert Ezra Park (1864-1944), journaliste puis sociologue, a dédiés à la question spécifique des pratiques journalistiques. Elle répond à une interrogation portant sur le rapport particulier entre la pratique journalistique et un certain "devoir de vérité" qui se développe dans les sociétés modernes et dans un cadre démocratique.

La figure de Robert Ezra Park a émergé parmi d'autres comme particulièrement appropriée pour répondre à cette interrogation, dans la mesure où les récits historiques portant sur la pratique journalistique nous indiquent les États-Unis comme la source du journalisme moderne. Park cherchait en effet à déterminer en quoi le journalisme peut être compris comme une *forme de connaissance*.

Après des premières études de philosophie, Robert E. Park fut d'abord journaliste puis se tourna vers la sociologie en travaillant principalement à l'Université de Chicago. Entre le journalisme et la sociologie, il fit une ultérieure parenthèse philosophique – un doctorat en Allemagne et une année à la faculté de philosophie de Harvard – et travailla comme secrétaire de la Congo Reform Association et comme directeur des relations publiques au Tunskegee Institute.

Nous le verrons, Robert E. Park considérait le journalisme comme une « institution » – un ensemble évolutif dont les parties sont reliées « par l'usage et l'habitude »<sup>1</sup>, jouant un rôle central dans la socialisation et la transformation des groupes sociaux. En s'écartant de

---

<sup>1</sup> Robert Ezra Park, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, 1915, vol. 20, n° 5, p. 578.



modèles théoriques qui conçoivent la communication de façon « pauvre », comme une simple « interstimulation » mécanique<sup>2</sup>, Park permet de voir comment, par le journalisme moderne, il est possible de produire une opinion publique qui ne soit pas la somme des opinions individuelles. La notion de « *news* » est en cela centrale : c'est cette notion qui constitue la « forme de connaissance » propre au journalisme<sup>3</sup>. Les *news* se définissent par leur potentiel d'explicitation ou d'énonciation de (re-)configurations sociales susceptibles de faire changer l'action d'un groupe ou d'un individu. Le journalisme comme institution a donc cela de particulier : par les *news*, il transforme les faits en une connaissance qui fait agir.

Le terme « *news* », dans cette thèse, sera toujours en anglais, sans être traduit en français par « information » ou « nouvelle ». Au fil de la thèse, en suivant Park, nous verrons à quel point ces traductions ne rendent pas tout à fait compte de l'opération qu'une *news* journalistique fait sur la connaissance collective<sup>4</sup>.

À la fin de l'analyse, nous serons en mesure de définir le journalisme comme cette activité sociale spécifique qui a pour but de rendre visible, publiciser, en direction d'un groupe social donné, un changement en cours, qu'il soit effectif ou potentiel. Le journalisme est en cela une pratique qui permet l'ajustement social. Sur le plan épistémologique, il prend davantage racine dans les contextes réalistes et, sur un plan politique, il se développe davantage dans les contextes démocratiques.

---

<sup>2</sup> Cf. R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *American Journal of Sociology*, 1938, vol. 44, n° 2, p. 187-205.

<sup>3</sup> Robert Ezra Park, « News as a Form of Knowledge: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, vol. 45, n° 5, p. 669-686.

<sup>4</sup> Géraldine Muhlmann a remarqué, dans *Du journalisme en démocratie*, un flottement dans la traduction française d'un autre mot clé du journalisme, l'adjectif "*newsworthy*" (Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot, 2006, p. 35.). La langue italienne rend "*newsworthy*" par "*notiziabile*", à savoir la potentialité pour une information, une nouvelle, une opinion, n'importe, de devenir une "*news*". Rendre "*newsworthy*", comme on fait habituellement, par une référence à un "intérêt", ne permet pas de saisir la fonction sociale et collective de la fabrication des *news*.

## ***Le “devoir de vérité” dans les chartes déontologiques***

Ce rapport entre pratique journalistique et devoir de vérité est aujourd’hui explicité en particulier dans différentes chartes déontologiques dont la profession s’est dotée à partir du XX<sup>e</sup> siècle, dans ce que Bertrand Labasse a pu appeler une « surabondance de discours normatifs »<sup>5</sup>.

Pour fournir quelques exemples, la *Charte des devoirs professionnels des journalistes français*, écrite en 1918 et révisée en 1938, demande aux journalistes de tenir le mensonge pour une des plus graves fautes professionnelles. Au sud des Alpes, en Italie, c’est une loi établie au Parlement qui encadre le rapport entre journalisme et vérité, avec une injonction presque métaphysique qui, faite à un corps professionnel et inscrite dans un article de loi, peut paraître inhabituelle. Cette loi qui, en 1963, a institué en Italie un Ordre de journalistes<sup>6</sup>, affirme en effet à l’article 2 l’obligation pour les journalistes – professionnels, publicistes et apprentis –, de « respecter la vérité substantielle des faits ».

Dans la *Déclaration des devoirs et des droits des journalistes*, adoptée en 1971 à Munich par les représentants des fédérations de journalistes de la Communauté européenne, de Suisse et d’Autriche, ainsi que de diverses organisations internationales de journalistes, on désigne comme un des devoirs essentiels du journaliste de « respecter la vérité, quelles qu’en puissent être les conséquences pour lui-même, et ce, en raison du droit que le public a de connaître ». Ce « droit que le public a de connaître », est une première référence, implicite, à la question de la démocratie.

Aux États-Unis, nous trouvons des formulations plus directes, notamment dans la liste de principes établie entre 1997 et 2001 par le *Pew Research Center’s Project for Excellence in Journalism et des membres du Committee of Concerned Journalists*, un consortium qui regroupe journalistes, publicitaires, dirigeants et membres du monde académique préoccupés pour le futur de la profession, réunis au sein d’un projet affilié à la Columbia University Graduate School of Journalism.

---

<sup>5</sup> Bertrand Labasse, « Du journalisme comme une mésoépistémologie », *Communication. Information médias théories pratiques*, 29 janvier 2015, vol. 33, n° 1. En ligne : <https://journals.openedition.org/communication/5093>.

<sup>6</sup> Loi n. 69 du 3 février 1963, “*Ordinamento della professione di giornalista*”.

« *Journalism's first obligation is to the truth* »<sup>7</sup> est le premier de ces principes, dont l'explicitation souligne – dans un sens différent de celui suggéré par la loi italienne – qu'un journaliste ne vise pas la vérité dans un sens « absolu » ou « philosophique », mais qu'il peut et doit la viser dans un sens « pratique » : la « vérité journalistique » serait ainsi un processus qui commence par mettre ensemble et vérifier des faits. Le lien avec la démocratie est également explicité : « La démocratie dépend de la possibilité pour les citoyens de disposer de faits fiables et précis replacés dans un contexte significatif »<sup>8</sup>.

Non seulement, donc, la pratique journalistique est davantage ancrée dans une perspective *réaliste* – c'est-à-dire qu'elle demande une correspondance entre les faits relatés et la réalité effective du monde, mais ce réalisme est également identifié comme une condition de la démocratie.

La plupart des différentes chartes déontologiques, codes, déclarations, etc., qui encadrent la pratique journalistique, arrivent à un moment relativement récent, au début du XX<sup>e</sup> siècle, alors que l'histoire de la presse fait remonter les premiers ancêtres des journaux trois siècles plus tôt, au XVII<sup>e</sup>. Bertrand Labasse a commencé un travail d'examen de l'évolution de ces documents normatifs de portée générale publiés en français dans les pays occidentaux. Il décèle trois dimensions qui persistent dans ces discours et « dont l'amalgame persistant a entretenu la confusion qui entoure cette pratique et prévenu son développement conceptuel » : il s'agit des dimensions axiologique, ontologique et méthodologique.

« D'un point de vue axiologique – écrit Labasse – [le journalisme] se présente comme un discours éthique fondé sur l'intérêt public et se réclamant du respect de principes moralement recommandables [...] D'un point de vue ontologique, il se heurte depuis quatre siècles au problème de la vérité, qu'il s'efforce — avec un succès mitigé — d'adapter aux

---

<sup>7</sup> Bill Kovach et Tom Rosenstiel, *The elements of journalism : what newspeople should know and the public should expect*, New York, Three Rivers Press, 2001.

<sup>8</sup> « *Democracy depends on citizens having reliable, accurate facts put in a meaningful context. Journalism does not pursue truth in an absolute or philosophical sense, but it can – and must – pursue it in a practical sense. This “journalistic truth” is a process that begins with the professional discipline of assembling and verifying facts. Then journalists try to convey a fair and reliable account of their meaning, valid for now, subject to further investigation. Journalists should be as transparent as possible about sources and methods so audiences can make their own assessment of the information. Even in a world of expanding voices, accuracy is the foundation upon which everything else is built – context, interpretation, comment, criticism, analysis and debate. The truth, over time, emerges from this forum. As citizens encounter an ever greater flow of data, they have more need – not less – for identifiable sources dedicated to verifying that information and putting it in context* » (*ibid.*).

réalités de sa production. [...] Les deux voies qui permettraient réellement au journalisme de sortir de son impasse conceptuelle, civique et commerciale ont un coût symbolique et réflexif élevé. Elles convergent en effet *in fine* sur la nécessité de se pencher sérieusement sur la troisième dimension de son éthos, la méthodologie, jusqu'alors noyée dans les nébulosités combinées du bien et du vrai. [...] Ainsi, avec ou sans vérité, le journalisme pourrait-il être à terme condamné à se singulariser par sa méthodologie, au sens le plus large du terme »<sup>9</sup>.

Sans déjà conclure, comme le fait Labasse, qu'il ne peut il y avoir de "vérité journalistique" car le journalisme manquerait d'un cadre épistémique "achevé", on peut noter avec lui que les discours normatifs dans le journalisme se heurtent au même problème fondamental de la référence à la vérité. Il ne nous est donc pas possible d'explorer le rapport entre pratique journalistique et vérité à partir de ces discours sans interroger la référence sur laquelle ils se fondent.

Dès lors, pour dissiper ces "nébulosités", il est moins question de s'interroger sur le "bon" journalisme, sur l'adéquation des pratiques professionnelles à un cadre normatif que la profession elle-même s'est récemment donnée<sup>10</sup>, que de questionner le fondement de la règle déontologique elle-même. Écarter la voie déontologique permet alors de se placer dans un cadre qui ne voit pas la vérité comme une notion dont on pourrait si aisément présupposer la signification. À travers les textes de Robert E. Park, il est possible de comprendre de quelle façon la pratique journalistique contribue à forger cette notion de vérité, en relation notamment à celles de fait et d'opinion publique. On comprendra alors par là quelle est cette manière propre au journalisme de constituer une connaissance sur le social.

Pour comprendre le lien entre journalisme et vérité à partir des textes de Park, donc, nous prêterons d'abord attention à une autre notion mobilisée dans la pratique journalistique et dans les chartes déontologiques contemporaines : la notion de "fait". Cette notion nous

---

<sup>9</sup> B. Labasse, « Du journalisme comme une mésoépistémologie », *loc. cit.*

<sup>10</sup> Les études qui vont dans ce sens, mobilisées notamment dans la formation des journalistes au sein des écoles de journalisme, sont souvent réalisées par des journalistes qui assument aussi des charges universitaires, surtout d'enseignement. Des exemples dans ce sens sont le journaliste et universitaire suisse Daniel Cornu (D. Cornu, *Éthique de l'information*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, 1999 ; D. Cornu, *Journalisme et vérité : l'éthique de l'information au défi du changement médiatique*, 2<sup>e</sup> éd., Genève, Labor et Fides, 2009.), le journaliste italien Alberto Papuzzi (A. Papuzzi, *Professione giornalista. Tecniche e regole di un mestiere*, Roma, Donzelli Editore, 2003 ; Al. Papuzzi et An. Magone, *Il giornalismo morale*, s.l., Celid, 2001), l'ancien journaliste et professeur québécois Marc-François Bernier (M.-F. Bernier, *Éthique et déontologie du journalisme*, s.l., Presses de l'Université Laval, 2014).

amènera rapidement à changer de focale vers une autre notion encore, celle de *news*, qui chez Park va servir de lien entre faits et opinion publique.

Si les *news* n'apparaissent pas en tant que telles dans la thèse que Park réalise en Allemagne, où il est question de faits, d'opinion publique et de volonté générale, elles seront élevées au rang d'outil épistémologique dans l'un des derniers articles que Park nous a légués, *News as a Form of Knowledge*, publié en 1940. Entre les deux travaux, la pensée de la presse de Park est au milieu – ou à côté, ou encore au service – de ses études sur les communautés et la culture et de ses enseignements sur ces mêmes thèmes à l'Université de Chicago. C'est cette ligne directrice, celle des *news*, que nous allons parcourir le long des articles de Park portant sur le journalisme et qui permet d'en saisir l'unité.

La déontologie journalistique mobilise toutefois souvent, avec la notion de vérité, celle de démocratie. Les deux sont liées par l'affirmation que du rapport à la vérité mis en œuvre dans les pratiques journalistiques dépend la qualité de la démocratie. Nous verrons avec Park que la notion de démocratie en jeu ne va pas non plus de soi, puisque pour les membres d'une société donnée, il n'est pas seulement question de "savoir", mais également de participer à la production du savoir.

### ***L'enjeu démocratique du journalisme : participer à la démocratie***

L'historien John Nerone pointe, dans un article de 1987<sup>11</sup>, que les histoires de la presse ont souvent été écrites, même s'agissant d'historiens, par des acteurs impliqués dans le monde de la presse, les rendants plus proches de récits de fondation que de véritables enquêtes historiques. On en oublie alors que ces histoires sont les résultantes de controverses qui ont bâti les pratiques journalistiques à la fin du XIX<sup>e</sup>, notamment aux États-Unis : une

---

<sup>11</sup> John C. Nerone, « The mythology of the penny press », *Critical Studies in Mass Communication*, 1987, vol. 4, n° 4, p. 376-404.

“lutte de paradigmes” dont l’historien W. Joseph Campbell rend compte dans son ouvrage *The year that defined American journalism*<sup>12</sup>.

Ce que cette « mythologie » – comme J. Nerone l’appelle, dévoile du journalisme dit « moderne » est plutôt l’ensemble de valeurs autour desquels ces multiples récits se composent. En lisant l’histoire de la presse et les témoignages et ouvrages plus ou moins contemporains des journalistes eux-mêmes, on voit rapidement que ce rapport requis entre journalisme et vérité est aussi lié à un régime politique précis – la démocratie – et à une temporalité précise – la modernité.

Les déontologies rédigées à partir du XX<sup>e</sup> siècle sont déjà prises à l’intérieur de cette mythologie impliquant les idées de vérité et de démocratie, on ne saurait donc questionner ces dernières en rapport au journalisme en partant des seuls textes normatifs que les professionnels se sont donnés. Mais il ne semble pas pour autant possible de pouvoir *penser* le journalisme moderne autrement qu’à l’intérieur de cet étau logique qui le lie à la vérité et à la démocratie.

Il est alors essentiel d’élargir la focale, non pas déjà pour remettre en question la triade journalisme-vérité-démocratie, mais pour en approfondir la compréhension. À l’intérieur de ce cadre, et à partir des travaux de Robert E. Park, il sera possible de dégager une compréhension suffisamment générale du journalisme, pour qu’elle puisse ensuite être appliquée à d’autres contextes, contribuant par exemple à comprendre si journalisme il peut il y avoir dans des cadres non démocratiques, et si et quand il est légitime et pertinent de parler de *fake-news*.

Car c’est justement au cœur de la notion de *news*, cette notion centrale et toutefois indéfinie de la pratique journalistique, que l’étude des textes de Robert E. Park nous mène. Park lui-même se place à l’intérieur de l’étau qui comprend journalisme, vérité et démocratie, mais nous trouverons chez ce sociologue et journaliste des outils pour appréhender la pratique journalistique par elle-même, indépendamment des médias à travers

---

<sup>12</sup> W. Joseph Campbell, *The year that defined American journalism: 1897 and the clash of paradigms*, New York, Routledge, 2006. Si considérer les États-Unis comme lieu de naissance du journalisme moderne est aujourd’hui également à nuancer, comme le montre le travail de thèse de Pierre-Carl Langlais sur la chronique boursière en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle (cf. P.-C. Langlais, *La formation de la chronique boursière dans la presse quotidienne française (1801-1870) : métamorphoses textuelles d’un journalisme de données*, s.l., Paris 4, 2015.), partir de là donne néanmoins un lieu de convergence où commencer la recherche.

lesquels le journalisme s'exprime, et indépendamment du modèle économique qui sous-tend sa pratique. Dans sa tentative de conceptualiser la notion de *news*, Park nous en montre en effet davantage la dimension sociale et politique.

Les *news* constituent pour Park une « forme de connaissance » à proprement parler, une forme de connaissance propre au journalisme<sup>13</sup>. Les *news* se définissent par leur potentiel d'explicitation ou d'énonciation de (re-)configurations sociales susceptibles de faire changer l'action d'un groupe ou d'un individu.

Ce lien entre *news* et action en fait un outil politique. L'enjeu est alors, nous montre Park, de montrer à quel point, par ce mécanisme, le journalisme moderne permet à tout un chacun de participer à la vie démocratique. Non pas “en faisant savoir”, par le haut, de l'extérieur, à un groupe ou individu donné, ce qui se passe – non seulement en vertu de sa capacité à « déposer au même moment dans mille esprits la même pensée », comme le disait Tocqueville<sup>14</sup> – mais surtout en permettant aux citoyens de ne pas être dépossédés de leur capacité de nommer leurs problèmes, ni de participer à cette entreprise de réflexivité sociale qu'est le journalisme. En parlant leur langue, en publiant leurs récits.

C'est en parlant la langue de son lectorat – en s'approchant de lui à la fois physiquement, par la circulation, et intellectuellement, par les multiples formes de sa communication – que la presse moderne “achevée” a pu non pas endoctriner son public, mais faire émerger à partir des questions du quotidien des aspirations ou des demandes de justice, ou encore une articulation des besoins et l'émergence de pratiques.

Park nous demande alors, à travers sa clarification de la pratique journalistique, de remettre en question une idée de démocratie qui est plus communément associée au journalisme : celle de médiation et, partant, de représentation. Park nous invite à penser le journalisme non pas comme une pratique de médiation, dont le but est de déposer dans des individus dispersés un message, un contenu produit par ailleurs, mais comme une entreprise collective de connaissance.

---

<sup>13</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*

<sup>14</sup> Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, vol. 2/2, p. 143.

Il ne s'agit pas, d'abord et seulement, de représenter et de transmettre de façon plus ou moins adéquate des informations, mais de produire une connaissance commune dont la visée est l'action. La notion d'ajustement vient éclaircir le rôle joué par les *news* dans cette entreprise.

La société, nous dit Park, est dans un équilibre instable qu'il faut maintenir sous contrôle à travers des réajustements permanents : les *news* sont là pour nous signaler les désajustements auxquels il faut, ou pas, faire face. Les *news* sont ainsi loin d'être des simples informations, car elles produisent des effets sur les problèmes, les questions qui le définissent, la façon d'en sortir.<sup>15</sup>

Les *news* sont en cela politiques, elles constituent la plaque tournante de l'indétermination relative des sociétés modernes, et le journalisme est le lieu où cette indétermination se réalise. Les *news*, en signalant un désajustement potentiel ou effectif dont on peut se saisir dans l'action, orientent les hommes et la société dans le monde réel. Elles constituent la base des discussions par lesquelles l'opinion publique se forme<sup>16</sup>.

Cette discussion où une opinion publique – soit pour Park, une volonté collective – est amenée à existence, n'est pas la délibération dans les huis clos parlementaires, ni l'opinion en réalité singulière qui s'exprime « dans les pages des éditoriaux »<sup>17</sup>. Elle émerge partout où il y a réflexivité sociale.

D'où le rôle des journaux qui, selon Park, est de nous raconter à propos de nous-mêmes<sup>18</sup>. Mais pour que le journalisme soit instrument de réflexivité sociale effectif, il faut que la pratique soit elle-même sociale, et non pas l'agrégat de pratiques individuelles.

Chez Park la question démocratique ne se place pas seulement au niveau de l'accès à la connaissance, mais aussi et surtout au niveau de la production de la connaissance. Cette production, pour être efficace, se doit d'être *locale* et *partagée*. C'est à partir de là, et de la possibilité que ces connaissances locales puissent être publicisées et mise en réseau que l'on peut voir émerger une véritable opinion publique, issue de discussions impliquant toutes les

---

<sup>15</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 590.

<sup>16</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 684.

<sup>17</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 116.

<sup>18</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 93.



couches sociales, et permettant des effets transformatifs sur la société et vultus collectivement.

Par la pratique journalistique, l'« opinion publique » ne s'informe pas mais se forme. L'espace public est alors moins un espace de médiation qu'un espace de création et de transformation.

Nous sommes chez Park dans un cadre où la démocratie est un mode de vie qui permet la participation collective au gouvernement commun, rendu possible quand chacun est embarqué dans une entreprise commune de connaissance. La *participation* est ce qui permet de sécuriser la démocratie. Participation non pas seulement au vote par des personnes éclairées par des tiers, mais participation à nommer les problèmes – les *issues* –, participer à les faire connaître.

L'autre rôle central des *news*, et du journalisme qui les produit est alors celui de réduire la « distance sociale », qui se mesure à la compréhension mutuelle dont des groupes sociaux sont capables. Un groupe social donné ne pourrait comprendre comme *news* quelque chose qui lui est trop éloigné, formulé dans une langue qu'il ne comprend pas, pour laquelle aucune traduction, au sens large, n'est disponible, qui pourrait « faire miroir » aux pratiques existantes dans le groupe et par là enclencher une réflexion. Augmenter la circulation des *news*, élargir le lectorat rejoignant toutes les couches sociales, devient alors un moyen de réduire la distance sociale et augmenter la réflexivité des groupes.

On peut comprendre alors la déchirure sociale que peut provoquer l'absence d'un réseau solide et étendu de journalisme local. Journalism local qui, dans les dernières décennies, a amplement payé le prix des plans économiques de nombreuses entreprises de presse<sup>19</sup>. La participation est proportionnelle à l'étendue de la circulation des *news*, mais de *news* que l'on peut comprendre et sentir proches. Si les *news* sont, comme le dit Park, « cette chose qui rend possible l'action politique, en tant que distinguée des autres formes de comportement collectif »<sup>20</sup>, il est essentiel que tous les membres d'une société ne soient pas

---

<sup>19</sup> Pour un état de l'art sur la question du journalisme local, voir Rasmus Kleis Nielsen (ed.), *Local journalism: the decline of newspapers and the rise of digital media*, London - New York, I.B. Tauris & Co. Ltd / Reuters Institute for the Study of Journalism (University of Oxford), 2015, et Ágnes Gulyás et David Baines (eds.), *The Routledge companion to local media and journalism*, London ; New York, Routledge, 2020.

<sup>20</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 678.

dépossédés de la possibilité de s'exprimer. Mais il est tout aussi essentiel qu'ils ne soient pas non plus dépossédés de la possibilité d'enquêter.

Robert Park nous livre un important plaidoyer pour le droit d'enquête. Enquêter et publier les faits est pour lui une liberté tout aussi importante que la liberté d'expression. Le travail du reporter, perçu souvent comme enfreignant les droits individuels de certains, est au contraire l'exercice de l'une de nos libertés politiques, nous dit Park<sup>21</sup>.

Ce droit d'enquête est censé rapporter d'une façon la plus étendue possible tout ce qui se passe à proximité – avec des correspondants « éveillés et judicieux » dans chaque village, correspondants couvrant différentes classes sociales (jeunes avocats, docteurs, employés de magasins ou des postes, suggère Park).

La diversité des correspondants est tout aussi importante que la diversité des formes des contenus, d'où l'intérêt porté à la presse “moderne”, justement, représentée par la *Yellow Press* et la presse yiddish new-yorkaise – presse socialiste, qui avec son attention pour la circulation, a fait beaucoup pour étendre les compétences de lecture des communautés où elle circule. L'horizon pédagogique se dessine, dans un certain type de presse, notamment socialiste, par l'attention portée aux “vocabulaires”, à l'ensemble des mots de référence d'une communauté donnée.

Avec la possibilité de nommer ses problèmes, il est essentiel de connaître le réel par l'enquête. Rapporter les faits de façon étendue, « comme il se doit et brièvement ». C'est une description la plus complète possible du réel qui est en jeu. L'exigence de réalisme est la même que celle qui anime les sciences modernes.

---

<sup>21</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 96.

## ***L'enjeu du savoir : le journalisme comme proto-science sociale***

L'idéal démocratique et l'idéal des sciences modernes se rejoignent ici, chez Park, par l'affirmation que l'on ne peut avoir une opinion publique véritable sans une connaissance exacte (*accurate*) et directe de ce qui se passe dans le monde. Cela présuppose l'existence pour tous les publics d'une compréhension générale commune et d'une communauté d'intérêts entre les différentes parties.

Ce « savoir ce qui se passe réellement » est à prendre à la lettre : il ne s'agit pas de connaître les interprétations ou les opinions singulières sur ce qui se passe, mais de connaître directement dans quelle direction, dans le monde réel, s'orientent les différentes parties de la société. Le droit à l'enquête, la publication et la circulation des *news* répondent à ce besoin.

Savoir et politique sont ainsi liés par une opinion publique née de discussions fondées sur les *news*. Mais ce droit de savoir, et de faire savoir à travers l'enquête, est assorti en corollaire d'un devoir : le devoir de vérité. Le devoir de relater le réel *duly* – dûment, comme il se doit.

Cet « espace du voir collectif »<sup>22</sup> qu'est la pratique journalistique, pour emprunter une expression à Géraldine Muhlmann, ne peut pas jouer sans bornes avec la réalité. Il y a une limite que même le journalisme « à sensation » ne peut pas dépasser « sans se mettre en danger lui-même »<sup>23</sup>. Cette borne à ne pas dépasser, c'est le réalisme, entendu ici dans son sens étendu de correspondance entre la réalité et ce qu'on en dit<sup>24</sup>.

Un présupposé empiriste et réaliste est bien présent chez Park, qui se place néanmoins dans la tradition post-kantienne selon laquelle les concepts qui ordonnent l'expérience sont

---

<sup>22</sup> G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, *op. cit.*, p. 354.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 314. Muhlmann nous le rappelle en suivant Helen McGill Hughes, élève de Park qui a consacré sa thèse à une typologie des *news* et à la spécificité des “human interest stories” (*cf.* H. McGill Hughes, *News and the Human Interest Story*, New Brunswick - London, Transaction Publishers, 1981.).

<sup>24</sup> En empruntant la distinction à Franca D'Agostini, on parle ici de réalisme « méthodologique » et non pas de réalisme « métaphysique » : le premier à affaire à la description de la réalité, le deuxième s'interroge sur ce dont la réalité est faite (*cf.* Franca D'Agostini, *Realismo? Una questione non controversa*, Prima edizione., Torino, Bollati Boringhieri, 2013, p. 118-121.).

des produits du devenir socio-historique. Ce présupposé des sciences modernes est le même présupposé dans la pratique journalistique.

Park ne s'attarde pas alors sur l'existence des faits ou la façon dont on vérifie s'ils correspondent bel et bien à la réalité. Il nous dit plutôt ce qu'on en fait, et dans la science et dans le journalisme. Il nous dit que "parler par faits", si l'on peut dire, est une méthode de communication.

Park consacre une partie de sa thèse allemande à la question des sciences, dans une partie qu'il nomme « le processus sociologique ». Dans cette partie, en s'interrogeant sur les conditions permettant de considérer la sociologie comme une science, il tente de préciser celles permettant de la considérer comme une "science explicative", et partant, il nous montre en quoi le départage des sciences dont il use est redevable des réflexions qui, sur ce thème ont lieu à ce moment-là même en Europe, notamment dans les espaces germanophones.

Deux particularités émergent plus explicitement : la réduction factuelle – au plus petit élément sur la signification duquel un groupe peut s'accorder – et la notion de relation – relation entre les parties composant un tout, et relation à un environnement.

Le premier point, détecter les termes à employer pour définir le plus petit élément et sur lesquels un groupe social donné puisse s'accorder, rend la description *partageable* : c'est là la condition qui rend les faits communicables. La réduction factuelle est la façon par laquelle celui et celle qui pratique les sciences modernes – et le journalisme – communique.

Le deuxième point, la notion de relation, vient à Park sans doute par Simmel<sup>25</sup>, mais caractérise également les développements à l'œuvre à ce moment-là en biologie, qui étudie les organismes en termes d'élaboration d'informations et dans la façon dont les espèces font l'expérience de leur environnement, et qui devient le modèle de science à suivre en sciences de l'homme. D. N. Levine, sociologue américain ayant travaillé sur les traditions

---

<sup>25</sup> La conception même de la société se fonde chez Simmel sur les relations et les actions réciproques. Ces dernières auront chez Park un rôle fondamental dans la formation de l'opinion publique. Sur la notion d'action réciproque chez Simmel voir Lilyane Deroche-Gurcel, « Préface » dans *Sociologie: étude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 2013, p. 14-22.

sociologiques européenne et américaine est même plus péremptoire : une science sociale positive n'aurait pu émerger sans une biologie positive<sup>26</sup>.

Cette coïncidence de l'idéal journalistique et de l'idéal de la science moderne – le réalisme, l'enquête – ainsi que la coïncidence entre journalisme et sociologie – par la réflexivité sociale que les enquêtes et leur circulation engendrent, permet d'avancer l'hypothèse du journalisme comme proto-science sociale. Aujourd'hui la tendance est à rapprocher les pratiques journalistiques encore davantage des sciences dites "dures" – notamment par des pratiques d'analyse quantitative, le développement du "data journalism", le développement de services spécifiquement dédiés au "fact-checking" –, invoquant pour les journalistes un besoin de davantage de formations à la compréhension de la façon dont ces sciences fonctionnent. Lire Park nous ramène en revanche à une réflexion où l'enjeu du journalisme est moins dans le rapport aux pratiques des sciences dites naturelles, qu'aux sciences que l'on nomme aujourd'hui sociales, dont notamment la sociologie et l'histoire.

Le journalisme, en tant qu'il se fonde sur une exigence de réalisme, ne s'en tient pas là. Les *news* ne coïncident pas avec les faits, les *news* transforment les faits en une connaissance qui fait agir : elles constituent en cela un outil épistémologique engendrant des effets sociales. Cependant, le rapport entre journalisme et sciences sociales ne va pas non plus de soi.

Un exemple de la tension entre journalisme et sciences sociales s'entrevoit notamment au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où il a été question, de part et d'autre de l'Atlantique, de fonder des écoles de journalisme adossées à l'Université. À Paris, la romancière Jeanne Weill, connue sous le nom de plume de Dick May, fonda l'EHES – l'École des Hautes Études Sociales – à la suite du Collège Libre des Sciences Sociales et elle y intégra dès le début une école de journalisme<sup>27</sup>, l'actuelle École Supérieure de Journalisme de Paris. Le projet de l'EHES fut d'abord soutenu par Émile Durkheim, qui s'opposa ensuite à Dick May justement sur leur vision des sciences sociales<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> Donald N. Levine, *Visions of the sociological tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, p. 14.

<sup>27</sup> Vincent Goulet, « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *Questions de communication*, 1<sup>er</sup> décembre 2009, n° 16, p. 27-44.

<sup>28</sup> Vincent Goulet, « "Transformer la société par l'enseignement social". La trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2008, n° 19, n° 2, p. 117-142.

Outre Atlantique, les écoles de journalisme ne réussirent pas non plus à s'intégrer véritablement à l'Université, tout en y étant accueillies spatialement. Elles restèrent des instances « professionnalisantes » comme on pourrait le dire aujourd'hui, tournées vers le « métier » et éloignées des questions de recherche. La sociologie faisait pourtant partie intégrante des fondamentaux de la formation journalistique pour Joseph Pulitzer<sup>29</sup>, qui subventionna la première école de journalisme, devenue en 1912 la *Columbia University Graduate School of Journalism* de l'Université de Columbia.

Nous verrons à travers Park que le journalisme et la sociologie en particulier sont étroitement liés, et bien plus en amont, dans leur aspiration commune à un savoir sur le social systématique *et partagé*, sachant que ce partage doit se faire non seulement en ce qui concerne l'accès au savoir, mais aussi en ce qui concerne sa production.

Si le mouvement révolutionnaire est « ce qui a mis la société en position de se gouverner elle-même » et si l'unité de cette société mouvante n'est jamais assurée, nous dit Bruno Karsenti, alors une science sociale est requise pour permettre de lire ces changements<sup>30</sup>. Cette science sociale est la « sociologie » entendue comme un « concept opératoire » qui désigne un « mouvement de pensée » particulier<sup>31</sup>. Celle qui deviendra au tournant du XX<sup>e</sup> siècle une discipline universitaire était alors un « discours sur le social » dont les formes et les méthodes étaient en train de se constituer. La temporalité du journalisme moderne semble étonnamment coïncider avec l'émergence de ce discours sur le social, comme le parcours de la pensée de Park et les sources de ses enquêtes nous permettront de le voir.

---

Concernant Durkheim, on peut rappeler ici qu'il considérait que la sociologie, pour devenir science, doit « prendre le caractère ésotérique qui convient à toute science », gagnant ainsi autorité et dignité, quoique perdant popularité (cf. le compte rendu critique des *Règles* de Durkheim en 1898, par Ferdinand Tönnies, publié dans *Archiv für systematische Philosophie* : Ferdinand Tönnies, « Compte-rendu d'Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (Paris, 1895) », *Sociologie*, traduit par Sylvie Mesure, 3 juillet 2013, vol. 4, n° 2.). Au contraire, Jeanne Weill intervient dans la formation des journalistes avec l'idée de diffuser et populariser la science sociale (cf. V. Goulet, « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *loc. cit.*).

<sup>29</sup> R. Lindner le montre à partir de notes de Pulitzer lui-même, cf. Rolf Lindner, *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*, Cambridge ; New York, NY, USA, Cambridge University Press, 1996, p. 15.

<sup>30</sup> Cf. l'introduction à Bruno Karsenti, *Politique de l'esprit. Auguste Comte et la naissance de la science sociale*, Paris, Hermann, 2006, p. 2-3.

<sup>31</sup> Bruno Karsenti et Cyril Lemieux, *Socialisme et sociologie*, Paris, Éditions EHESS, 2017.

Reconnaître le journalisme comme une forme de connaissance spécifique de la société – considérer le journalisme comme une proto-sociologie – permet alors de considérer à nouveau frais qui participe à cette entreprise permettant à une société de se connaître elle-même, par quelles méthodes, quelles pratiques de vérité, et réinterroger également quel rapport peut se nouer entre cette connaissance et la démocratie. Pour cette raison nous n'allons pas, dans cette thèse, explorer les pratiques journalistiques instituées et performées aujourd'hui, mais les concepts opératoires mouvant à la fois le journalisme comme institution et ses critiques.

Robert E. Park incarne lui-même un certain rapport des trois types de connaissance que sont le journalisme, la philosophie et la sociologie, il permet donc d'avoir aussi un regard, via ses opérations réflexives, sur les tensions qui les habitent. Il pratique la sociologie par l'enquête de terrain, et arrive à la définir comme une sorte de “journalisme all'ennième puissance” (*super-journalisme*)<sup>32</sup>. On peut dire, avec R. Lindner, que Park a même contribué à transformer la sociologie, en y introduisant certaines des méthodes de la pratique journalistique moderne qui finiront par constituer la marque de fabrique de l'école sociologique de Chicago. Park s'inscrit dans un moment historique précis, qui voit la production d'un savoir dont l'horizon n'est pas exclusivement scientifico-théorique mais relève aussi du politique : un reporter qui a à sa disposition les faits, dit-il, est un réformateur plus efficace qu'un éditorialiste depuis son pupitre<sup>33</sup>. C'est avec cette réflexion à l'esprit qu'il faut lire ses textes : non pas pour en extraire une théorie systémique et cohérente, plus ou moins explicite, sur la connaissance, mais pour interroger, à partir d'une compréhension plus profonde de la pratique journalistique, pourquoi un “devoir de vérité” est en jeu et quel type de vie démocratique peut se développer par une notion d'opinion publique bien comprise.

---

<sup>32</sup>R. E. Park, « An autobiographical note » dans Everett C. Hughes (ed.), *Race and culture*, Glencoe, Ill., Free Press, 1950, vol. 1, p. viii-ix.

<sup>33</sup> Cf. R. E. Park, « An autobiographical note », *loc. cit.*

## ***Comprendre le journalisme par lui-même : en dialogue avec la philosophie***

Se plongeant dans l'entreprise de compréhension du journalisme, on réalise à quel point il est rarement analysé en dehors de travaux sur "les médias", "la communication" et ses techniques, ou en dehors d'une organisation du travail dans un contexte capitaliste.

L'historien John Nerone, en citant le théoricien de la communication et professeur de journalisme James Carey, en appelait en 2009 à « sauver le journalisme des médias », voyant comme un problème que le journalisme se trouve noyé à l'intérieur du vaste monde des communications<sup>34</sup>.

Souvent, par ailleurs, cette "communication" dont on parle se réfère implicitement à un modèle qui est à la base des théories de l'information, connu sous le nom de "modèle de Shannon et Weaver" et explicité pour la première fois par Claude Shannon en 1948 dans son article *A Mathematical Theory of Communication*<sup>35</sup>. Le schéma proposé par ce modèle est caractérisé par deux points notables : premièrement, la communication a un seul sens qui va d'un émetteur vers un récepteur ; deuxièmement, la transmission est perturbée par du bruit qu'il faut surmonter. Il y a ainsi, dans la vision commune, un message qui part d'un point pour être diffusé vers une multitude, et cela grâce à des techniques – et à des médias qui en tirent parti – permettant de l'amener à bon port.

Deux impasses, notamment, sont identifiées dans cette approche média-centrée à l'étude du journalisme. D'une part, la tautologie qui en découle, rappelée par Labasse : en abordant le journalisme de façon média-centrée, on finit par définir le journalisme comme l'action de contribuer au contenu d'un organe d'information journalistique. D'autre part, comme le souligne Eduardo Meditsch, si l'on se réfère au journalisme comme un moyen de communication plutôt que comme un moyen de création de connaissances, on finit par

---

<sup>34</sup> « "The problem is that you see journalism disappearing inside the larger world of communications. What you yearn to do is recover journalism from that larger world". Journalism needed to be rescued from the media » (John Nerone, « To rescue journalism from the media », *Cultural Studies*, mars 2009, vol. 23, n° 2, p. 245.). Pour un aperçu du développement du champ de la communication aux États-Unis et ses angles d'études voir Serge Proulx, « Les recherches nord-américaines sur la communication : l'institutionnalisation d'un champ d'étude », *L'Année sociologique*, 2001, Vol.51, n° 2, p. 467-485. et Jefferson Pooley et Elihu Katz, « Further Notes on Why American Sociology Abandoned Mass Communication Research », *Journal of Communication*, décembre 2008, vol. 58, n° 4, p. 767-786.

<sup>35</sup> C. E. Shannon, « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal*, 1948, vol. 27, n° 3, p. 379-423.



restreindre la focale sur la seule question de savoir si le journalisme transmet des connaissances ou bien dégrade ce qui est déjà connu.

Penser le journalisme par lui-même voudra alors dire, aussi, se permettre d'interroger la notion de communication qui est en jeu dans les différentes pratiques, au lieu de comprendre le journalisme selon un schéma de communication préétabli.

Un autre grand volet d'études sur le journalisme porte sur son économie, au sens large. En France par exemple, les nombreux travaux sociologiques sur le journalisme<sup>36</sup> étudient en grande partie l'organisation et le travail de la profession journalistique pris dans son exercice au sein d'un cadre économique particulier, le capitalisme. Ces études essaient notamment de comprendre comment les contraintes organisationnelles et économiques auxquelles les journalistes sont soumis peuvent influencer sur leurs impératifs professionnels. Mais il s'avère tout aussi important de définir la pratique journalistique encore plus en général, pour pouvoir la comprendre également quand elle se manifeste dans des contextes économiques différenciés.

L'enjeu, au fond, est de comprendre en quoi le journalisme participe à une entreprise collective de connaissance, sans le réduire aux seuls moyens de sa diffusion et de sa marchandisation.

C'est très récemment que des travaux creusent leur chemin en distinguant l'étude du journalisme des études sur les médias, la communication et la presse en général, cette dernière se confondant notamment avec les procédés de production d'imprimés.

---

<sup>36</sup> La sociologie française a déjà produit une masse importante de littérature sur la sociologie du journalisme. Pour une première biographie raisonnée au sujet de la sociologie du journalisme, voir Érik Neveu, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, 2009, la 5<sup>e</sup> édition est parue en février 2019. Parmi les chercheurs français s'étant particulièrement penchés sur le journalisme nous pouvons citer Denis Ruellan, Roseline Ringoot et les sociologues Rémy Rieffel, Jean-Marie Charon, Cyril Lemieux, Nicolas Kaciaf, Dominique Marchetti, Sylvain Parasie. Cette liste est donnée à titre indicatif et est loin d'être exhaustive. Dans la littérature italienne il y a moins d'abondance éditoriale en termes de recherche universitaire sur le sujet spécifique du journalisme et surtout, ce qu'il y a de plus difficile à trouver ce sont des travaux empiriques répondant à des protocoles scientifiques qui racontent de l'intérieur la pratique journalistique telle que mise en œuvre dans le contexte social et politique italien. Dans ce sens sont allés les premiers travaux de Carlo Sorrentino (Carlo Sorrentino, *L'immaginazione giornalistica percorsi sociologici nel giornalismo*, Napoli, Società editrice napoletana, 1987., Carlo Sorrentino, *Cambio di rotta : temi e tendenze del giornalismo italiano*, Napoli, Liguori, 1999.). On verra au cours de la thèse l'abondance et la diversité des études sur le front américain.

Le champ interdisciplinaire d'études nommé *Journalism Studies* s'est progressivement constitué à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Une revue explicitement consacrée à ce champ d'étude a vu le jour en 2000 : *Journalism Studies*, fondée par Bob Franklin. Les centres d'études explicitement consacrés à l'étude du journalisme, distincts des écoles de journalisme et des champs disciplinaires portant sur la communication ou les médias, ont commencé à fleurir à partir des années 2000. On peut citer, à titre d'exemple, le *Reuters Institute for the Study of Journalism* fondé en 2006 à l'Université d'Oxford, dirigé actuellement par Rasmus Kleis Nielsen ; le *Center for Journalism Studies* de l'Université de Gand, fondé en 2007 ; le groupe de recherche sur le journalisme coordonné par Mark Deuze à l'Université d'Amsterdam, fondé en 2013 au sein de l'*Amsterdam School for Cultural Analysis* ; le *Journalism Studies Center* dirigé par Folker Hanusch au sein du département de communication de l'Université de Vienne. Le volume encyclopédique *The International Encyclopedia of Journalism Studies* a été publié en 2019<sup>37</sup>.

Cette thèse veut contribuer à ce champ interdisciplinaire naissant, par l'analyse fine de l'un de ses précurseurs, et à travers les lunettes de la discipline philosophique.

Une philosophie du journalisme donc. Mais quelle philosophie ?

En 1995, Stephen Ward a proposé une description de ce qu'une "philosophie du journalisme" pourrait être : « Idéalement, la philosophie du journalisme serait une espèce de philosophie appliquée avec deux parties en interaction : théorique et pratique. La composante théorique porterait sur les principes journalistiques et les concepts généraux. La composante pratique se concentrerait sur des problèmes spécifiques de la pratique journalistique. La philosophie du journalisme analyserait les idées fondamentales du journalisme, telles que le devoir d'informer, l'équité et la liberté de la presse. Sur le plan

---

<sup>37</sup> Cf. Tim P. Vos et Folker Hanusch (eds.), *The international encyclopedia of journalism studies*, Hoboken, NJ, Wiley-Blackwell, 2019.). Pour aller plus loin dans la genèse de ce champ d'études voir Martin Löffelholz et David H. Weaver (eds.), *Global journalism research: theories, methods, findings, future*, Malden, MA, Blackwell Pub, 2008, 304 p. ; Karin Wahl-Jorgensen et Thomas Hanitzsch (eds.), *The handbook of journalism studies*, New York, Routledge, 2009 ; Steen Steensen et Laura Ahva, « Theories of Journalism in a Digital Age: An exploration and introduction », *Journalism Practice*, 2 janvier 2015, vol. 9, n° 1, p. 1-18. ; Matt Carlson *et al.*, « Journalism Studies and its Core Commitments: The Making of a Communication Field », *Journal of Communication*, 1<sup>er</sup> février 2018, vol. 68, n° 1, p. 6-25. Rasmus Kleis Nielsen a estimé à 8 %, en 2018, la part des études sur le journalisme consacrés à la "théorie" du journalisme (Rasmus Kleis Nielsen, *What is it that journalism studies is studying these days? A lot about newsrooms, less about everybody else in the news ecosystem*, <https://www.niemanlab.org/2018/05/what-is-it-that-journalism-studies-is-studying-these-days-a-lot-about-newsrooms-less-about-everybody-else-in-the-news-ecosystem/>, 5 mai 2018, (consulté le 4 décembre 2019).

épistémologique, elle étudierait les méthodes du journalisme, les sources de preuves et le traitement des revendications concurrentes. Elle expliquerait également le rôle cognitif et éducatif potentiel du journalisme, au-delà de la transmission rapide des données »<sup>38</sup>. La philosophie, semble-t-il, peut porter un regard extérieur sur le journalisme, ses pratiques et ses valeurs, à partir de ses critères à elle, tout comme le font les autres disciplines académiques.

Carlin Romano, philosophe controversé et critique littéraire américain qui développe depuis les années 1980 des cours sur les « problèmes philosophiques du journalisme », affirmait en 2009 dans l'un de ses articles pour *The Chronicle of Higher Education* que l'on a besoin d'une philosophie du journalisme, sous-entendant que les journalistes ont besoin de philosophie<sup>39</sup>. En essayant de fournir à cette nécessité des raisons, non seulement il s'expose à l'accusation récurrente d'un élitisme savant qui serait intrinsèque à la philosophie, mais il met aussi en avant un seul des liens présupposés entre journalisme et philosophie qu'il liste par ailleurs : à savoir l'idée que le journalisme et la philosophie, seulement ou en particulier, auraient un rapport privilégié à la vérité<sup>40</sup>. Or le parcours à travers la pensée de Robert E. Park a permis de voir que ce n'est pas là que se situe le véritable point de croisement, et donc d'interrogation commune possible, entre journalisme et philosophie : le point de croisement le plus important, le plus à même de *les mettre en jeu tous les deux*, se situe plutôt au niveau de la question du *politique*. La philosophie se retrouve alors elle-même prise dans ce mouvement qui a vu surgir journalisme et sociologie et qui voit certains de ses notions fondamentales – vérité, démocratie, opinion publique – remises en question. Elle doit alors se remettre en jeu, en dialogue avec le journalisme et la sociologie, pour questionner plus radicalement les présupposés, les valeurs, et les pratiques communément à l'œuvre.

---

<sup>38</sup> « Ideally, philosophy of journalism would be a species of applied philosophy with two interacting parts: theoretical and practical. The theoretical component would deal with journalistic principles and general concepts. The practical component would focus on specific problems in journalistic practice. Philosophy of journalism would analyze the fundamental ideas of journalism, such as the duty to inform, fairness and a free press. Epistemologically, it would study journalism's methods, sources of evidence and treatment of rival claims. Also, it would explicate journalism's potential cognitive and educative role, beyond the swift transmission of data » (Stephen Ward, « Socrates in the Newsroom\* », *Dialogue: Canadian Philosophical Review / Revue canadienne de philosophie*, éd 1995, vol. 34, n° 4, p. 821-828.). Le texte de Ward part d'un compte-rendu de l'ouvrage dirigée par Elliot D. Cohen, *Philosophical Issues in Journalism*, paru en 1992 aux Oxford University Press.

<sup>39</sup> Cf. Carlin Romano, « We Need "Philosophy of Journalism" », *The Chronicle of Higher Education*, 15 novembre 2009, 15 nov. 2009, en ligne : <https://www.chronicle.com/article/We-Need-Philosophy-of/49119>

<sup>40</sup> « How can it be that journalism and philosophy, the two humanistic intellectual activities that most boldly (and some think obnoxiously) vaunt their primary devotion to truth, are barely on speaking terms? » (*ibid.*)

Il ne sera pas question dans cette thèse d'évaluer la validité des assertions de vérité dans le journalisme, ni de juger la pratique par rapport à ses défaillances ou ses apports au bon fonctionnement du régime démocratique. Il sera plutôt question de comprendre ce qu'on a voulu faire *par* la pratique journalistique à un moment donné de l'histoire, et en quoi cela nous permet de recomprendre les notions de vérité et de démocratie. Comme Giuseppe Duso nous y invite par le développement d'une histoire conceptuelle, « il s'agit de comprendre s'il n'y a pas des apories ou des contradictions se nichant entre les motivations et les exigences qui semblent à la base de la démocratie et les conséquences qui semblent produites par les concepts fondamentaux utilisés pour la penser et par les procédures constitutionnelles que ces concepts activent »<sup>41</sup>.

Pour que cela soit possible, une approche philosophique à même de prendre au sérieux ce point de vue théorisant la prétention à la connaissance du journalisme est nécessaire. Il faut une « philosophie de », une pratique philosophique qui revendique un rapport différent aux questions.

La philosophie des sciences, et en particulier la philosophie des sciences sociales répond à ce besoin. Cette philosophie, comprise comme « un acte accompli en situation »<sup>42</sup>, est un acte de pensée qui structure la situation tout en en étant affecté. Affirmer que la philosophie est un « acte accompli en situation » signifie *restituer à la philosophie son statut d'action*.<sup>43</sup>

Ce type de philosophie est une discipline qui contraint à ne pas forcer ni orienter la collecte des données en fonction des questions posées, mais demande de répondre à sa propre

---

<sup>41</sup> Giuseppe Duso, *Oltre la democrazia: un itinerario attraverso i classici*, Roma, Carocci, 2004, p. 10. Giuseppe Duso a été une figure de proue au sein de l'école de philosophie politique de Padoue, travaillant l'histoire conceptuelle comme philosophie politique, c'est à dire comme un « travail philosophique qui ne s'identifie pas avec une construction théorique, ni avec la production de concepts, mais avec leur mise en question. De cette façon, le travail d'histoire conceptuelle n'a pas un horizon historiciste, ni se réduit à un travail de description historique, mais consiste plutôt en la tentative de comprendre la genèse, la logique et les apories des concepts modernes » (cf. le document de travail du *Centro interuniversitario di ricerca sul lessico politico e giuridico europeo* « *Sul contributo del gruppo di Padova alla storia concettuale (appunti provvisori)* », disponible en ligne : <http://www.cirlpge.it/backend/filesdownload/file/36.pdf>). Cette approche s'inspire de la *Begriffsgeschichte* allemande. Pour aller plus loin : Giuseppe Duso, *La logica del potere: storia concettuale come filosofia politica*, Roma, Laterza, 1999. et Sandro Chignola et Giuseppe Duso (eds.), *Storia dei concetti e filosofia politica*, Milano, Angeli, 2008.

<sup>42</sup> Bruno Karsenti, *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard, 2013, p. 15.

<sup>43</sup> Pour une autre tentative contemporaine de redonner à la philosophie une épaisseur pratique, explicitant les opérations, non seulement intellectuelles, que ce qu'on a nommé et qu'on nomme philosophes ont pu accomplir, et qui reste à l'intérieur de la discipline philosophique, voir aussi Justin E. H. Smith, *The philosopher: a history in six types*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

question à partir des interrogations et des préoccupations internes à cet « autre » que l'on interroge. Le rapport qui s'instaure dans cette "philosophie de" et ce qu'elle interroge, n'est ni interne, ni externe, ni neutre, ni dépendant<sup>44</sup>. Si nous le traduisons de manière positive, nous avons un rapport dans lequel les pratiques reliées restent autonomes l'une de l'autre, sans être pour autant indifférentes l'une à l'autre. Ici, l'autonomie ne coïncide pas avec extériorité. Et cet « autre » qu'est la pratique journalistique, interrogée au plus près de sa naissance en tant que pratique professionnelle « moderne », pourra jeter une lumière sur la pratique actuelle du journalisme et sur ce qu'elle implique pour nous. C'est de cette façon que la pratique de la philosophie des sciences sociales est en mesure de mettre en discussion sa propre grille de compréhension du social, de production et de réflexion sur les concepts.

## ***Le corpus***

Dans cette thèse, nous allons parcourir les textes que Robert E. Park a consacrés à la question du journalisme, par le biais notamment des notions de *fait*, de *public* et de *news*. C'est le critère qui a orienté la sélection du corpus dans l'ensemble de l'œuvre de Park.

La sélection bibliographique proposée ici a été facilitée par la systématisation bibliographique des travaux de Park déjà effectuée, notamment par Andrew McLelland pour son mémoire<sup>45</sup> et par Edna Cooper<sup>46</sup>. Une bibliographie complète et mise à jour a été également réalisée par María Rosa Berganza Conde<sup>47</sup>. Ont été exclus de la sélection les brefs comptes-rendus d'ouvrages portant sur des thèmes relatifs au journalisme ou à l'opinion publique. Même si, en nombre, Park a écrit, tous sujets confondus, plus de comptes-rendus (228) que d'articles (68) et d'ouvrages (7), ces comptes-rendus très brefs n'ajoutent que des compléments en marge de l'échafaudage constitué par les textes ici analysés.

---

<sup>44</sup> Comme Adriano Fabris l'a dit pour la philosophie de la religion. Voir Adriano Fabris, *Introduzione alla filosofia della religione*, Roma, Laterza, 1996.

<sup>45</sup> Andrew McLelland, *Robert E. Park's theory of newspapers and news*, Graduate Program in Communications, McGill University, Montréal, 1995.

<sup>46</sup> Edna Cooper, « Bibliography of Robert E. Park », *Phylon (1940-1956)*, 1945, vol. 6, n° 4, p. 372-383.

<sup>47</sup> María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000.

Robert E. Park a travaillé comme journaliste au tournant entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, donc très près de cette période signalée comme la naissance du journalisme moderne ; il a aussi tenté de faire valoir d'un point de vue théorique ce produit particulier et caractéristique du journalisme moderne – les *news* – en tant que forme de connaissance ; il a surtout contribué à transformer de l'intérieur une discipline, la sociologie, encore naissante mais déjà universitaire – vouée à un savoir scientifique –, et il l'a fait par le biais de pratiques journalistiques<sup>48</sup>.

Au moment où Robert E. Park rédige ces textes, il n'est plus directement impliqué dans la pratique journalistique, et il ne se trouve donc pas dans une position devant répondre aux contraintes de production de la profession. C'est une position bien différente de celle d'un autre journaliste américain travaillant à la même période et ayant eu une influence remarquable : Walter Lippmann<sup>49</sup>.

Pour répondre à la question du rapport entre journalisme et vérité dans un cadre démocratique, les textes de Park nous invitent à déplacer le regard en le focalisant sur cette notion particulière, proprement journalistique, qu'est la notion de *news*. Si cette notion est mobilisée constamment dans les travaux et les discours, passés et présents, portant sur le journalisme, elle n'est pas pour autant *définie*, comme l'ont encore relevé les historiens Joad Raymond et Noah Moxham dans l'ouvrage collectif qu'ils ont dirigé, *News Networks in Early Modern Europe*<sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> Sur la thèse selon laquelle les pratiques d'enquête sociologique de l'École de Chicago relèvent de pratiques journalistiques voir aussi R. Lindner, *The reportage of urban culture*, *op. cit.* (il s'agit de la traduction anglaise d'un travail que Lindner a réalisé en allemand en 1990 : *Die Entdeckung der Stadtkultur: Soziologie aus der Erfahrung der Reportage*, Suhrkamp Verlag, 1990)

<sup>49</sup> Walter Lippmann fut un journaliste qui, de l'intérieur de la pratique du métier, a réfléchi à des concepts tels que l'opinion publique et son origine sociale, aux statuts des différentes pratiques du savoir (journalistique ou spécialisé) dans le dispositif démocratique, et a forgé des notions telles que celle de « stéréotype », largement reprise depuis. Les ouvrages de Lippmann constituent clairement une réflexion qui a pour base la pratique du journalisme. Si Walter Lippmann tenait des lectures à l'université, il n'avait pas de rattachement académique et écrivait en journaliste. Il n'en a pas moins été un interlocuteur central de son époque, pour les intellectuels et pour les politiques. C'est par exemple en réponse directe à ses ouvrages *Public Opinion* (1922) et *The Phantom Public* (1925), que John Dewey rédigea son *The Public and its Problems*, paru en 1927. Park fera également référence à Lippmann dans certains de ses articles, et Lippmann recensera au moins un ouvrage de Park, *The Immigrant Press*.

<sup>50</sup> Joad Raymond et Noah Moxham, « News Networks in Early Modern Europe » dans Joad Raymond et Noah Moxham (eds.), *News Networks in Early Modern Europe*, Leiden - Boston, Brill, 2016, p. 1 : « *No one will dispute that the category of news has a degree of transhistorical pertinence. But what do we mean by news—or nouvelles, notizie, noticias, noticias, zeitung, tijdingen, haber, newyddion? We know what the dictionaries say, but we equally know, from experience, that writing about the history of news, or more commonly writing about particular kinds of news, shares no consensus on a working historical definition* ».

Pour suivre l'évolution de la pensée de Park j'ai opéré une lecture fine du corpus, en suivant l'ordre chronologique des textes de Park considérées. C'est une démarche qui s'écarte des présentations de l'œuvre de Park disponibles jusqu'ici et édités par Everett C. Hughes (*The collected papers of Robert Park*, en trois volumes), Turner (*On social control and collective behavior: Selected Papers*) ou encore Muhlmann et Plenel dans *Le journaliste et le sociologue*, qui ont tous choisi un regroupement par thème, laissant entendre une systématisation de la pensée de Park qui serait préalable à l'écriture des textes. Son article *News as a form of knowledge* notamment, est un cas exemplaire : écrit quatre ans avant sa mort, ce texte de Park est toujours proposé avant toutes ses autres contributions sur la presse. En suivant au contraire une lecture chronologique, il est possible de suivre plus précisément le mouvement de pensée qui a mené Park aux formulations de 1940.<sup>51</sup>

Suivre la définition progressive de la notion de *news* chez Park nous permettra, par une clarification de la pratique journalistique *en général*, de faire une lumière plus précise sur le lien entre journalisme et vérité, ainsi que sur le rôle de cette pratique sociale dans les sociétés démocratiques modernes. Choisir ces textes permet de faire émerger le processus de définition de *news* à partir d'une pratique de réflexivité en action, celle de Park, qui s'interroge également sur l'articulation des *news* avec d'autres formes de connaissance – les sciences sociales – et avec la démocratie.

Dans la compréhension de l'évolution conceptuelle qui prend forme dans les textes de Park, il est utile de prêter attention également aux différents postes que Park a occupés dans l'institution universitaire. Robert E. Park rejoint en effet l'Université de Chicago en 1914 avec un statut de « professorial lecturer »<sup>52</sup>, un statut peu représentatif des charges d'enseignement qu'il assurait et qu'il gardera pendant presque dix ans. C'est Albion Woodbury Small qui est à la tête de la faculté de sociologie lors de l'arrivée de Robert Park<sup>53</sup>. Everett C. Hughes affirme, dans la postface à la biographie de Park de Winifred

---

<sup>51</sup> Les limites d'un regroupement thématique ont été pointés également par Jean-Michel Chapoulie, pour qui une contextualisation historique exige un classement chronologique. Cf. Jean-Michel Chapoulie, « Une interprétation de la sociologie de Robert E. Park dans son contexte historique » dans Suzie Guth (éd.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'école de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 133.

<sup>52</sup> Winifred Raushenbush, *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979, p. 78.

<sup>53</sup> Faculté que Small lui-même a fondée en 1892. Trois ans après, en 1895, Small fondera aussi la première revue américaine de sociologie : *The American Journal of Sociology*, publié par l'Université de Chicago et dépendante de la faculté de sociologie. Small a été également le traducteur de Simmel, et a ainsi œuvré à son introduction aux États-Unis.

Raushenbush, « que c'est Small qui a, après l'arrivée de Park, appelé tous les chercheurs en sciences sociales (*social scientists*) de l'université pour leur proposer de prendre la ville de Chicago comme laboratoire. Ils le firent et cela devint l'entreprise de Park »<sup>54</sup>.

En 1923, après la publication de *The Immigrant Press and its control* (1922), Park obtiendra le statut de professeur de sociologie. Les textes sur la presse de cette période se caractérisent par une visée plutôt pédagogique, à l'exception des articles de 1925 et 1933 qui tentent d'expliquer, par la circulation de la presse, l'évolution de communautés d'abord et l'évolution urbaine ensuite. On voit par là que les trois axes de travail de Park, l'étude des communautés, l'écologie urbaine et la presse, trouvent leur liant justement dans la compréhension du journalisme.

À partir de 1925, c'est une période de voyages qui s'ouvre. En 1925-1926, Park est à la tête de l'*American Sociological Association*, mais il est aussi délégué à l'*Institute of Pacific Relations* d'Honolulu en 1925, puis de 1927 à 1931, et il sera *Visiting professor* à l'Université de Hawaï entre 1929 et 1933<sup>55</sup>.

L'analyse des textes de Park commence par *La foule et le public* (1903-1904)<sup>56</sup>, la thèse que Park a réalisée entre 1899 et 1903 en Allemagne, dans un environnement néo-kantien. Park découpe son travail en trois parties : la foule, le processus sociologique et la volonté générale. Son directeur de thèse, Wilhelm Windelband, nous apprend à travers le

---

<sup>54</sup> Everett C. Hughes, « Epilogue: Park and the Department of Sociology » dans *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979, p. 178. Il est utile de remarquer ici la façon dont Hughes rend compte du travail de Park, à l'appui de l'hypothèse que Park ait appliqué des techniques journalistiques aux enquêtes sociologiques menées à Chicago : « *Some of Small's own writing had been very close to Park's muckracking about American cities* ». Le terme "*muckracking*", rendu en français par "fouille-merde" – traduction fidèle de l'expression – désigne souvent de façon dépréciative le reportage journalistique, identifié notamment avec les publications de la *Yellow Press*, portant sur des scandales et des gossip impliquant des célébrités. Nous verrons pourtant sa centralité dans le développement du journalisme moderne. En effet, ce travail journalistique ainsi désigné aux États-Unis dans les années à cheval du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>, était caractérisé par des enquêtes visant notamment la corruption de certaines institutions et de leaders institutionnels. La pratique actuelle qui s'en rapproche le plus est l'*investigative journalism*, le journalisme d'enquête. Pour un aperçu des styles de reportage de la fin du XIX<sup>e</sup> aux États-Unis voir le premier chapitre de R. Lindner, *The reportage of urban culture*, *op. cit.* et W. J. Campbell, *The year that defined American journalism*, *op. cit.*

<sup>55</sup> Sur cette période de voyages au nouvellement créé *Institute of Pacific Relations* voir le chapitre 14 de W. Raushenbush, *Robert E. Park*, *op. cit.* Les rapports entre l'Université de Chicago et les institutions hawaïennes passait vraisemblablement par George Herbert Mead. Sur les rapports entre Mead et les Hawaï voir Jean-François Côté, « George Herbert Mead on Hawaii: an Introduction », *The American Sociologist*, mars 2017, vol. 48, n° 1, p. 48-53.

<sup>56</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, traduit par René A. Guth, Lyon, Paragon/Vs, 2007. La traduction française a été réalisée à partir de l'original allemand : Robert Ezra Park, *Masse Und Publikum: Eine Methodologische und Soziologische Untersuchung*, Bern, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904.



rapport de soutenance que le travail de Park avait pour objet l'opinion publique. Pour le dire avec D. H. Levine, « la conceptualisation de la différence entre foule et public réalisée par Park est une brillante prouesse qui a été largement perdue de vue dans les discussions ultérieures sur la société de masse et l'opinion publique. Il fournit des arguments éloquentes pour soutenir l'importance du journalisme professionnel dans une société démocratique, une implication qui n'apparaît pas dans la thèse, mais qui est bien comprise dans la vie même de Park »<sup>57</sup>.

C'est à partir de ce travail qu'on peut saisir à la fois les références fondamentales du travail que Park mènera par la suite à Chicago, et les prémisses des chemins de recherche qu'il suivra.

Si la plupart des lecteurs de Park se sont intéressés aux deux premières parties de sa thèse allemande – sur les questions de la foule et du processus sociologique – je m'intéresse davantage à ce qui, dans sa thèse, pose la différence entre la foule et le public, à savoir la réflexivité requise pour qu'on puisse parler de public, et en quoi sa partie sur la “volonté générale” tente d'éclaircir le rapport entre faits, opinion publique et gouvernement.

Après cette parenthèse allemande, le travail à la Congo Reform Association et dix ans à côté de Booker T. Washington pour travailler à la communication au Tuskegee Institute, Park deviendra *lecturer* à l'Université de Chicago en 1914. De cette première période à Chicago, qui va durer jusqu'à 1923, quand Park deviendra professeur de sociologie, quatre textes sont à retenir qui posent les fondements de la caractérisation parkienne de la pratique journalistique : *The City* (1915), *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* (1918), *Foreign language press and social progress* (1920), *The immigrant Press and its Control* (1922).

*The City* est un texte qui ne parle pas directement de la presse. Il s'agit de la première version du texte programmatique explicitant un projet de recherche sur la ville et sa mise en

---

<sup>57</sup> Donald N. Levine, « Note on The Crowd and the Public » dans *The Crowd and the Public and other Essays*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. xxxi. D. N. Levine, spécialiste de Simmel, a introduit la traduction de la thèse de Park aux États-Unis soixante-dix ans après qu'elle fut rédigée.

œuvre. Ce texte sera retravaillé en 1925 et en 1929<sup>58</sup>. *The City* est aussi le premier article académique que Park publie après sa thèse et son expérience au Tunskegee Institute. Park y pose une « méthode » qu'il convient de suivre pour étudier la ville : cela consiste principalement dans des grilles de questions qui permettent à la fois de guider l'observation de phénomènes spécifiques et de décomposer les données d'observation. Les questions appellent, pour la plupart, une réponse univoque, à une seule variable. Ce texte tient une place particulièrement importante en complément des autres textes du corpus car il contient, entre autres, un plan de travail pour l'étude des *news*.

*Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* (1918)<sup>59</sup> est une communication que Park propose à la *National Conference of Social Work* qui a lieu à Kansas City en mai 1918. Il s'agit de savoir comment communiquer des politiques publiques de façon à qu'elles puissent faire changer les pratiques, pour que celles-ci deviennent des « habitudes ». Il y présente la publicité comme un outil de réflexivité et il en appelle à « socialiser la démocratie ». Par l'accent que Park met, dans ce texte, à la question de la participation, on commence à comprendre que c'est une idée précise de démocratie qu'il a en tête : une démocratie où les citoyens ne sont pas dépossédés par des intermédiaires des moyens pour exprimer leurs sentiments et leurs idées, où ils peuvent non seulement participer aux débats et à la recherche des solutions, mais aussi à définir leurs problèmes.

Autour de la fin de la Première Guerre mondiale, Park participe à un vaste projet d'enquête sur l'américanisation des immigrées aux États-Unis. Entreprise dirigée par Allen T. Burns, les onze volumes des *Americanization Studies* ont été financés par la Carnegie Corporation. La commande, explicitée en début de volume, affirme qu'il s'agit, à

---

<sup>58</sup> R. E. Park, « The City: Suggestion for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment » dans Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick Duncan McKenzie (eds.), *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 1925, p. 1-46 ; Robert Ezra Park, « The City as a Social Laboratory » dans *An Experiment in Social Research*, Chicago, University of Chicago Press, 1929, p. 1-19. Pour en savoir plus sur l'évolution de la pensée de Robert E. Park au sujet de la ville, et sur le caractère fondateur de *The City* pour la sociologie urbaine aux États-Unis voir Coline Ruwet, « Les villes de Robert Ezra Park : pour une périodisation de sa conception de la métropole (1915-1939) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10 août 2010, n° 22, n° 1, p. 199-220.

<sup>59</sup> R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansas City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. 615-622.

travers ces études, de “décrire les méthodes” plutôt que des “théories” d’amélioration sociale.

Park participe à l’enquête de W. I. Thomas et Herbert A. Miller, publiée sous le titre de *Old World Traits transplanted* (1921), et dirige celle sur la presse des immigrés de langue étrangère, *The Immigrant Press and its control* (1922).

*Foreign language press and social progress* (1920)<sup>60</sup> présente les premiers résultats de l’enquête sur la presse des immigrés. Il s’agit d’une communication donnée par Robert Park à la *National Conference of Social Work* de 1920, où il retourne comme intervenant après la communication de 1918 sur le thème de la formation de l’opinion publique, et après avoir fait partie du comité d’organisation en 1919.

Ce texte présente un condensé des analyses et conclusions de Park, séparés des éléments d’enquête, qui seront étayés plus amplement dans les premières parties de *The Immigrant Press and its control*. Mais il y a aussi des éléments qui seront bien moins soulignés dans l’ouvrage de 1922. Park se concentre en particulier sur les exemples de l’immigration russe, de la presse yiddish et du rôle, dans cette dernière, du socialisme. C’est exactement ce point qui ne sera plus aussi présent par la suite : le rôle de la presse socialiste dans le “progrès social”. Le fait que le titre de cette communication soit coupé dans la réédition de 1955, devenant juste *Foreign Language Press*<sup>61</sup>, est alors d’autant plus étonnant.

Le journal est pour Park une des institutions autour desquelles s’organisent les communautés linguistiques des immigrés. La presse yiddish est à ses yeux la forme “la plus achevée” de presse d’immigrés aux États-Unis, et c’est par le biais de celle-ci qu’il soulignera le rôle du socialisme dans l’éducation des masses à travers la presse. Un socialisme qu’il ne confond pas avec la doctrine politique, mais qu’il identifie comme un instrument de culture générale et de critique. C’est la presse socialiste, écrit-il, qui aura appris aux immigrés « à penser »<sup>62</sup> et « à lire à propos de soi-même »<sup>63</sup> : « De ces ateliers où l’on exploite la main-d’œuvre, [le socialisme] en a fait un problème intellectuel »<sup>64</sup>.

---

<sup>60</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press and Social Progress » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - New Orleans (14-21 Avril 1920)*, Chicago, University of Chicago Press, 1920, p. 493-500.

<sup>61</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 165-175.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>64</sup> « *It made the sweatshop an intellectual problem* » (*ibid.*, p. 174.)

Cette presse achevée a été amenée au succès grâce à l'appropriation des méthodes du modèle caractéristique de la presse américaine, la *Yellow Press*, méthodes mises en œuvre pour toucher un lectorat de plus en plus large. Park mettra en avant le côté démocratique de la *Yellow Press* dans deux articles, en 1923 et en 1927.

Dans *The immigrant Press and its Control* (1922), Robert Park donnera à voir plus clairement et en détail ce qu'il définit comme le "terreau" qui rend possible le développement, si étendu aux États-Unis, de la presse des immigrants en provenance du Vieux Continent.

Le travail déjà présenté dans la communication de 1920 continue, avec l'approfondissement des thèmes de l'arrière-plan européen des immigrants et de leur presse, du contenu publié et des différentes typologies de publication. Park propose également une "histoire naturelle" de cette presse – terme dont il explicitera le sens dans un article dédié l'année suivante, et consacre un chapitre aux questions du contrôle par les pouvoirs publics de la presse en langue étrangère, presse que Park considère comme « un pouvoir dont il faut tenir compte dans l'américanisation des immigrants »<sup>65</sup>.

À travers la description de la presse des immigrants aux États-Unis, Park dégage certaines caractérisations de la presse comme institution démocratique, y compris en décrivant le maillage politique dans lequel les journaux sont pris. Le corpus que Park étudie se concentre sur deux périodes, la fin du XIX<sup>e</sup> et la Première Guerre mondiale. La période de la Première Guerre mondiale, notamment, permet de mettre davantage en évidence le rôle de la presse non seulement comme colporteur d'influence (commerciale ou propagande politique), mais comme organe de circulation de contenus, et de réflexivité, par le bas. C'est en vertu de ce dernier point que Park propose, à la fin du volume, que les pouvoirs publics s'allient à la presse de langue étrangère au lieu de tenter de la contrôler.

En 1923, Park devient professeur de sociologie à l'Université de Chicago. S'ouvre ainsi une période d'écrits – pour ce qui concerne au moins ses travaux sur la presse – plus orientés vers les étudiants, pédagogiques et introductifs. C'est notamment le cas de *The natural history of the newspaper* (1923), *American Newspaper Literature* (1927) e *The*

---

<sup>65</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922, p. 359.

*Yellow Press* (1927). Mais on retrouve aussi, dans cette même période, trois textes qui montrent une fois de plus le lien très étroit que Park voit entre développement de la presse et développement urbain : *Immigrant community and immigrant press* (1925), *Urbanization as Measured by Newspaper Circulation* (1929), *Newspaper circulation and metropolitan regions* (1933).

Peu avant de devenir officiellement professeur de sociologie, Park avait publié avec son collègue Ernest W. Burgess, l'un des livres considérés comme les plus influents pour la sociologie américaine : *Introduction to the Science of Sociology*, connue à l'époque, dans le milieu de l'Université de Chicago, comme la *Green Bible*, la « Bible Verte », manuel de sociologie à destination des étudiants<sup>66</sup>. L'*Introduction*, comme le souligne María Rosa Berganza Conde, n'apporte pas de « nouveautés » par rapport aux autres travaux de Park : en tant que manuel, l'ouvrage concentre dans un même volume les concepts sociologiques fondamentaux mobilisés à l'époque<sup>67</sup>. La Bible Verte garde le mérite d'explicitier certaines filiations conceptuelles implicites dans certains articles successifs. Nous porterons toutefois une attention particulière au premier chapitre de cet ouvrage, qui reprend une série de trois articles explicitant la vision que Robert E. Park a de la sociologie. Ces trois articles, regroupés sous le titre de *Sociology and Social Sciences*, ont paru dans le *American Journal of Sociology*<sup>68</sup> la même année de la publication de l'*Introduction*, en 1921.

*The natural history of the newspaper* (1923)<sup>69</sup> rend compte des « conditions dans lesquelles les journaux ont pu grandir et prendre forme »<sup>70</sup>. La presse, nous dit Park, n'est pas un produit « rationnel », mais un produit social qui suit une évolution socio-historique sur laquelle les individus n'ont pas complètement de prise.

---

<sup>66</sup> Ernest W. Burgess et Robert E. Park, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921. Pour un aperçu du contenu et de la portée de ce manuel de sociologie aux États-Unis voir Cherry Schrecker, « Robert Park et Ernest Burgess : Introduction to the Science of Sociology » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'école de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 213-232.

<sup>67</sup> M. R. Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, op. cit., p. 74.

<sup>68</sup> R. E. Park, « Sociology and the Social Sciences », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 26, n° 4, p. 401-424 ; R. E. Park, « Sociology and the Social Sciences. The Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 1, p. 1-21 ; R. E. Park, « Sociology and the Social Sciences. The Group Concept and Social Research », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 2, p. 169-183.

<sup>69</sup> R. E. Park, « The Natural History of the Newspaper », *American Journal of Sociology*, novembre 1923, vol. 29, n° 3, p. 273-289., réédité par E. C. Hugues dans R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », loc. cit.

<sup>70</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », loc. cit., p. 89.

Si, dans la première partie de l'article, Park définit le sens de cette histoire, dans la deuxième partie il nous introduit à la naissance des premiers journaux – évolution des newsletters postales : des dispositifs pour organiser les commérages qui, petit à petit, selon l'étendue du territoire qu'ils couvrent, commencent à sélectionner de plus en plus ce qu'ils rapportent.

Dans la troisième partie, en décrivant l'évolution de la publication des débats parlementaires britanniques dans les journaux comme organes d'un parti politique, Park veut mettre en lumière la transformation mutuelle entre presse parlementaire et rapports parlementaires<sup>71</sup>. Dans la quatrième, Park poursuit le récit de « l'évolution » vers les journaux indépendants, indépendant de la machine politique dont ils commencent à dénoncer les scandales. Ce sont des journaux aussi plus « lisibles », œuvrant pour qu'une masse plus grande de lecteurs puisse en saisir le contenu. Dernière étape du parcours, la *Yellow Press* qui, loin d'être un déplorable accident de parcours dans le journalisme, est encore une fois une évolution « naturelle ». Park s'attardera encore, spécifiquement, sur ce type de presse dans un article de 1927.

Suivant cette évolution, on comprend que si Park reconnaît que les journaux peuvent « commercer la vérité » – être un medium pour créer de la valeur publicitaire, leur caractère de « *common carrier* », support commun de plusieurs choses, fait qu'ils peuvent tout autant amener l'« homme commun » vers des nouveaux vocabulaires, en assumant le rôle d'« éducateurs du peuple ». Les journaux ne cessent de « nous parler de nous-mêmes »<sup>72</sup>, et constituent ainsi des instruments de la réflexivité et de l'autorégulation sociales. C'est par là, en contribuant à l'enregistrement de la vie sociale et politique, que la presse accomplit pour Park « l'impossible idéal démocratique »<sup>73</sup>.

*Immigrant community and immigrant press* (1925), est un texte qui ne parle pas de la presse, mais utilise la presse pour dessiner une carte de la localisation des groupes de migrants et décrire leurs caractéristiques, à partir du « point de vue des immigrés eux-

---

<sup>71</sup> « As soon as the parliamentary orators discovered that they were addressing not only their fellow-members but, indirectly, through the medium of the press, the people of England, the whole character of parliamentary proceedings changed » (*ibid.*, p. 95-96.)

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 94.

mêmes »<sup>74</sup>. À travers les journaux il est possible, selon Park, de constituer un “index” des “intérêts caractéristiques”, des “ambitions”, des “attitudes sociales” d’un groupe social donné. Park intègre ainsi l’étude des journaux et du journalisme dans une sociologie générale.

*American Newspaper Literature* (1927) est publié dans le *American Journal of Sociology* en mars 1927. En soutien à l’image du professeur très attentif et à l’écoute de ses élèves – image qu’on peut trouver dans les remarques de ses biographes ou les *in memoriam* publiés après la mort de Park, cette revue de littérature sur la presse s’adresse directement aux étudiants. C’est une preuve de plus de sa capacité de lecture et restitution et de sa générosité dans la restitution. Dans sa carrière, s’il n’a publié “que” trois livres comme auteur unique (en plus de sa thèse), trois comme co-auteur (dont un manuel universitaire collectant des articles d’auteurs internationaux) et soixante-huit articles et communication, il a publié en revanche deux-cent-vingt-huit recensions d’ouvrages publiées entre 1914 et 1944, auxquelles on ajoute onze introductions à des livres d’autrui<sup>75</sup>.

Dans cette petite revue de littérature à destination des étudiants, Park précise quels sont les matériaux utiles pour rédiger une « histoire naturelle » de la presse : la littérature courante sur le sujet et surtout les témoignages. Non pas les témoignages des gens étant devenus des magnats de la presse, mais plutôt les histoires des reporters, des chroniqueurs locaux, des rédacteurs en chef et des rédacteurs, qui sont « les sources de connaissance véritable au sujet de la presse moderne ».

En parcourant ses suggestions de littérature, Park a l’occasion de souligner certains points crucial dans sa caractérisation de la presse, comme la circulation et la publicité, décrites comme les deux piliers sur lesquels repose la structure entière du journalisme moderne<sup>76</sup>. Mais il rappelle aussi l’influence mutuelle entre presse et gouvernements.

« Sous l’influence des critiques du public », nous dit Park, un esprit professionnel et des standards professionnels émergent dans le journalisme. D’une part, la presse acquiert progressivement un sens croissant de la responsabilité envers le public ; d’autre part, le

---

<sup>74</sup> R. E. Park, « Immigrant Community and Immigrant Press » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 155.

<sup>75</sup> Décompte fait à partir de E. Cooper, « Bibliography of Robert E. Park », *loc. cit.*

<sup>76</sup> R. E. Park, « American Newspaper Literature » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 178-179.

public insiste sur le caractère de « *public servant* » des journaux. C'est par là que les journaux deviennent une « institution publique », et non plus une « extension de la personne de son rédacteur en chef ou l'apanage d'un parti politique »<sup>77</sup>.

*The yellow press* (1927) est un petit texte qui reprend des propos déjà publiés dans d'autres textes, comme par exemple le fait que les éditeurs de cette nouvelle façon de produire des journaux ont compris que la différence entre lecteurs « populaires » et lecteurs « soutenus » est une différence de « vocabulaires », de l'ensemble des mots et des références utilisés dans les articles. Il reprend aussi la question de la circulation, qui sera l'objet également de deux articles ultérieurs, mais ici on comprend que l'acception de circulation peut s'entendre aussi en termes d'accès pour les lecteurs aux contenus des journaux.

Cet article, paru dans *Sociology and Social Research*, revue née de la fusion de *The journal of applied sociology* et le *Bulletin of Social Research* et qui en couverture se dit internationale, n'est reproduit dans aucun des recueils de textes de Park. Et pourtant, il n'est pas sans intérêt puisque Park dédie un article spécifique à cette presse particulière nommée « *Yellow Press* », généralement jugée comme une presse à scandales, usant du sensationnalisme, et publiant des contenus peu fiables, c'est-à-dire des modalités exécutoires présentées comme ayant pour seule fonction d'augmenter la circulation des journaux en question. S'il reprend des propos déjà tenus ailleurs, Park souligne ici, particulièrement, le caractère démocratique de cette presse qui œuvre pour atteindre un lectorat le plus ample possible, en développant des habitudes de lecture dans des groupes sociaux qui n'en avaient pas. En parlant de Joseph Pulitzer, qui avec William Randolph Hearst guida l'évolution de cette presse, Park estime qu'il inventa la pratique du « *muckracking* » comprenant que l'on se bat pour des causes populaires non pas en les promouvant (*advocate*) dans les pages des éditoriaux, mais en les publicisant (*advertise*) dans les colonnes des *news*<sup>78</sup>.

Toute prête qu'elle soit à se plier à des intérêts économiques, cette presse exemplifie une caractéristique qui est pour Park, depuis, celle de toute la presse américaine moderne : elle s'adresse sciemment à l'homme moyen plutôt qu'aux élites, en travaillant en particulier le langage et les techniques d'accroche des lecteurs, pour rendre la lecture facile.

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>78</sup> R. E. Park, « *The Yellow Press* », *Sociology and Social Research*, octobre 1927, XII, n° 1, p. 9.



Si méprisée soit-elle, la *Yellow Press* a légué tout un tas d'innovations que nous ne remarquons plus, tant elles sont entrées dans le quotidien du travail journalistique. À sa façon, nous dit Park, elle a favorisé un mouvement important pour la démocratie, l'augmentation du lectorat et de la circulation des *news*.

Les deux textes successifs, *Urbanization as Measured by Newspaper Circulation* (1929) et *Newspaper Circulation and Metropolitan Regions* (1933) se concentrent sur la question de la circulation des journaux en lien avec le développement urbain. Plus précisément, les deux textes, qui vraisemblablement mobilisent les mêmes données d'enquête, observent la circulation de la presse pour analyser les interdépendances entre les différents développements urbains et périurbains.

Si, dans *Urbanization as Measured by Newspaper Circulation* – qui n'a pas non plus été reproduit dans les recueils des articles de Park – il n'est pas question de journalisme, ce dernier sert de révélateur du lien entre la vie urbaine et le développement de la presse. *Newspaper Circulation and Metropolitan Regions* (1933), qui en revanche a été réédité, ne semble pas avoir la prose habituelle de Park. Il a été réalisé avec un collaborateur, Charles Newcomb, remercié en note.

Le texte de 1933 fut publié dans un ouvrage collectif dirigé par Roderick Duncan McKenzie, *The Metropolitan Community*<sup>79</sup>, dont le but était de montrer d'une façon « objective et vérifiable » les changements fondamentaux qui ont eu lieu dans les villes américaines depuis l'introduction des transports motorisés. La contribution de Park tente de rendre visibles les effets de domination ou d'influence qu'un centre métropolitain peut avoir sur la région environnante<sup>80</sup>. Les centres économiques et les centres de publication de la

---

<sup>79</sup> Roderick Duncan McKenzie, *The Metropolitan Community*, New York, McGraw-Hill Book Co., 1933. L'ouvrage de McKenzie fait partie d'une série de monographies, sous la direction du «*President's Research Committee on Social Trends*», qui ont pour but de fournir de l'«*évidence scientifique*» au Comité en vue de la rédaction du rapport «*Recent Social Trends in the United States*». Le comité fut institué par le Président américain Herbert Hoover en décembre 1929. Le mot du Comité qui introduit la monographie, affirme que «*for the first time the head of the Nation has called up upon a group of social scientists to sponsor and direct a broad scientific study of the factors of change in modern society*» (*ibid.*, p. v.). Les études qui composent la série de monographies ont été financées par la Rockefeller Foundation, et ont été menées entre 1930 et 1932. Cet anecdotage nous introduit entre autre au rapport entre sciences sociales et pouvoirs publics aux États Unis et le rôle de fondations dans le financement de la recherche, un thème approfondi notamment par Christian Topalov dans Chr. Topalov, *Histoires d'enquêtes : Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

<sup>80</sup> R. E. Park, «*Newspaper Circulation and Metropolitan Regions*» dans Everett C. Hughes *et al.* (eds.), *Human communities. The city and human ecology*, Glencoe, The Free Press, 1952, vol. 2, p. 221.

presse étant strictement corrélés, la présence et l'indépendance de journaux locaux sont pour Park indice de l'existence d'une organisation sociale et économique propre dans une région ou zone donnée<sup>81</sup>. Mais à différence du texte de 1929, celui-ci inclut aussi des propos touchant à la question des *news* qui nous intéresse. Il introduit ici deux déterminations propres de cette marchandise (*commodity*) particulière que sont les *news* : le temps (de distribution) et la distance. Il souligne par là le caractère éminemment local des *news*, car « ce n'est pas *tout* ce qui se passe, mais seulement les choses qui se passent *dans le monde particulier dans lequel nous sommes orientés*, qui ont pour chacun de nous le caractère spécifique des *news* »<sup>82</sup> Le caractère "local" des *news* désigne alors le lien intrinsèque qu'elles ont avec une organisation sociale donnée.

Park rejoint l'Université de Finsk après avoir pris sa retraite de l'Université de Chicago, en 1933. C'est ici qu'il rédigera les articles mentionnant explicitement la notion de *news* dans leur titre. Mais cette dernière série commence avec un texte portant sur la communication en général : *Reflections on communication and culture* (1938).

Dans *Reflections on communication and culture*, Park affirme notamment que la communication *en général*, et en tant que processus culturel, est le volet qui assure la solidarité d'une société donnée, et qu'elle constitue, avec la compétition, la dynamique sociale. Solidarité et compétition sont chacune une face du processus social : la première fait que la société tient, la deuxième assure l'individuation et la division du travail.

Entendue comme « une forme d'interaction ou processus qui intervient entre personnes »<sup>83</sup>, la communication, pour Park, n'est pas une simple forme d'« interstimulation » : quand elle est "complète", elle implique une interprétation d'un stimulus *et* la référence en retour à cette stimulation. Sans compréhension du message, le processus de communication n'est pas complet. Quand elle est complète, la communication devient un "fait social".

Au fur et à mesure qu'on avance dans le texte de Park, on aperçoit qu'il n'est progressivement plus question de communication, mais de *news*. Les *news* sont ici présentées comme un modèle pour comprendre les processus de diffusion et

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>83</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*, p. 189.

d'acculturation<sup>84</sup> : comme les *news*, un message circule pour autant, et aussi loin, qu'il est compris et "semble important".

La notion d'« importance », en relation à un espace et un temps donnés, sera davantage employée par Park dans les textes successifs. « Un évènement n'est important que si l'on croit que l'on peut faire quelque chose avec »<sup>85</sup> : l'« importance » devient ainsi pour Park la mesure de la "distance sociale". Corrélées à l'agir, les *news* deviennent « un message urgent qui demande action »<sup>86</sup>.

Les deux articles successifs publiés en 1940, *News as a form of Knowledge* et l'introduction à l'ouvrage *News and Human Interest Stories* de Helen McGill Hughes, se concentrent explicitement sur la notion de *news*, mais poussent aussi un peu plus loin la comparaison entre journalisme et sciences sociales, notamment entre journalisme et histoire. Une comparaison parfois teintée d'anti-académisme.

*News as a form of Knowledge. A chapter in the Sociology of Knowledge* (1940) est l'article phare pour ceux qui travaillent sur le journalisme en faisant référence au travail de Park. Parfois le seul article cité, on se base sur ce texte pris isolément pour la compréhension de ce qu'est une *news* selon Park, en se focalisant notamment sur la distinction reprise de William James que Park propose en début d'article, entre "connaissance de" (*knowledge about*) et "familiarité avec" (*acquaintance with*). Si la référence à James sert effectivement à Park pour appuyer une idée de connaissance de type scientifique, la définition de *news* qu'on tire de cet article – à la lumière de tous les textes qui l'ont précédé – porte moins sur ce que les *news* sont, que sur ce que les *news* font en tant que forme de connaissance et sur leur fonction. Pour Park, la portée de connaissance que les *news* embarquent est liée à leur fonction sociale, une fonction qui, liée à l'action, relève du politique : les *news* ne sont pas là pour "informer", mais pour orienter les hommes et la société.<sup>87</sup>

---

<sup>84</sup> « *The processes of diffusion and acculturation seems to take place in the manner and under the conditions in which news is collected and diffuse* » (*ibid.*, p. 187).

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>87</sup> « *The function of news is to orient man and society in an actual world* » (R. E. Park, « *News as a Form of Knowledge* », *loc. cit.*, p. 684.)

Les *news* s'adressent donc aux tendances à agir<sup>88</sup> et leur intérêt est pragmatique<sup>89</sup>. Leur existence n'est possible, selon Park, qu'à l'intérieur d'une unité sociale qui se reconnaît comme telle et « l'étendue de la circulation des *news* détermine l'étendue de la participation des membres d'une société dans l'action politique de cette même société »<sup>90</sup>.

Les *news*, « une des premières et plus élémentaires formes de connaissance »<sup>91</sup>, ne sont alors ni de l'histoire, ni de la politique, mais constituent « cette chose qui rend possible l'action politique, en tant que distinguée des autres formes de comportement collectif »<sup>92</sup>.

*News and Human Interest stories* est un ouvrage de Helen McGill Hughes, publié en 1940, issu du travail de thèse qu'elle a mené avec Park pendant une dizaine d'années, à partir de 1927<sup>93</sup>. Park rédige l'introduction de l'ouvrage. S'il souligne que l'importance du travail de McGill réside en ce qu'il ouvre la possibilité d'enquêtes empiriques sur le rôle et l'influence que le journalisme et la littérature populaire jouent dans la vie contemporaine, il estime devoir l'introduire en disant quelque chose sur les *news* « en général ». C'est une nécessité de base, dit-il, car mener de telles enquêtes demande de disposer d'un « concept opératoire » par lequel les *news* peuvent être distingués des autres formes via lesquelles des informations sur les événements actuels entrent en circulation, comme la rumeur, le commérage ou la propagande.<sup>94</sup>

La définition qu'il livre dans ce texte affirme que les *news* sont « l'art de regarder les événements comme des indices, des preuves (*evidences*) des choses dans leur évolution »<sup>95</sup>. Si un reporter ne doit pas « essayer d'évaluer la pleine signification de ces choses », il met en œuvre une autre compétence pour identifier les événements constituant des *news* : un reporter regarde avec les yeux du public, nous dit Park, il regarde d'un point de vue collectif et non pas individuel.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 670.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 681.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 683.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 682.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 678.

<sup>93</sup> E. C. Hughes, « Epilogue: Park and the Department of Sociology », *loc. cit.*, p. 188, 192. Everett C. Hughes, également élève de Park, était l'époux d'Helen McGill.

<sup>94</sup> Cf. R. E. Park, « (Introduction to) News and the Human Interest Story » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 106.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 107.

Les deux derniers articles sont enfin écrits pendant la Deuxième Guerre mondiale, à quelque mois de l'entrée officielle des États-Unis dans le conflit mondial.

*News and the power of the press*, publié en juillet 1941, se présente comme un texte plus normatif, qui pourrait sembler un éditorial s'appuyant – encore – sur la mythologie journalistique, s'il n'y avait pas derrière lui l'enquête de 1922 sur la presse des immigrés et le travail de Park au Tuskegee Institute pour la cause noire. Le thème principal de cet article est l'articulation entre opinion publique et processus politique. Définissant le processus politique comme « le processus par lequel une société politique agit »<sup>96</sup>, qui commence par des formes diverses d'agitation sociale et termine avec des changements dans les coutumes, Park nous rappelle que les journaux jouent un rôle important dans ce processus. Le « pouvoir de la presse » réside là, dans l'« influence » que les journaux exercent dans la formation de l'opinion publique et dans la mobilisation de la communauté pour l'action politique<sup>97</sup>. Cette influence, Park l'a montré dans ses travaux précédents, a un caractère démocratique si elle garantit la formation d'une opinion publique basée sur la connaissance “directe” et “précise” (*accurate*) de ce qui se passe.

Cette exigence de “savoir ce qui se passe réellement” est à prendre au sérieux : il ne s'agit pas de connaître les interprétations ou les opinions singulières sur ce qui se passe, mais de connaître directement dans quelle direction, dans le monde réel, s'orientent les différentes parties de la société. Si le rôle des *news* est celui d'orienter, la presse plus en général doit amener une “volonté collective” à l'existence<sup>98</sup>. Cette volonté collective ne peut s'exprimer que par le biais d'une opinion publique, issue des discussions entre individus qui ont développé une lecture de *news* basée sur des faits. Cette opinion publique, naissant d'une discussion, n'est pas la simple somme des opinions individuelles.

Enfin, *Moral and the News*, publié en novembre 1941, texte dans lequel la guerre constitue un arrière-plan bien présent, enveloppant la pensée. C'est à partir du moral – des soldats, de la population – que le sujet est abordé. Comme d'autres textes de Park, la prose semble être un assemblage de notes, de pensées en train de se faire, à l'instar de cette

---

<sup>96</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 115.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 116.

distinction entre *news* et éditoriaux, affirmant que les *news* affirment les faits et les éditoriaux affirment la vérité, où par vérité il entend une « finalité ». Ou encore ce passage où il émet l'hypothèse que la volonté publique, la volonté collective, se situe dans l'interpénétration des esprits impliqués en une communication. Ou enfin ces esquisses d'une pensée de l'action. Mais aucun de ces propos n'est véritablement approfondi<sup>99</sup>.

Park aurait sans doute voulu faire tenir une réflexion sur le rôle de la propagande pendant la guerre – qui fut déjà une question cruciale lors de la Première Guerre mondiale, à l'aune de sa définition de *news*. Mais on se retrouve plutôt face à un enchaînement de pensées superposées et on retrouve aussi, comme dans sa thèse, une tentative d'aller jusqu'à définir la volonté collective – cette tendance à agir d'un collectif – sans qu'il y parvienne.

On retrouve aussi, dans des formulations plus consolidées, des propos et des définitions déjà formulées dans les textes précédents. Les *news* sont ici présentées comme ce qui définit les contours de notre monde, non pas du point de vue de la connaissance, mais du point de vue de l'action<sup>100</sup> : leur fonction est celle de maintenir les individus et la société orientés et en contact avec le monde et la réalité, via des petits ajustements<sup>101</sup>. L'opinion publique, tout en n'étant pas un bon moyen de saisir le moral d'une population – car, étant fruit de discussions, elle intensifie les différences au lieu de montrer ce qui fait tenir une société – donne une idée d'où va la société : « Au fur et à mesure que les choses se discutent et s'abandonnent – nous dit-il – la direction que prend l'opinion publique au fil du temps indique la direction que prend la volonté collective »<sup>102</sup>. Toute la différence avec les formulations similaires que l'on retrouve dans les études sur le journalisme, tient au caractère collectif de cette opinion publique, qui ne peut être considérée, Park nous le montre, comme la simple somme d'opinions individuelles, ni ne pourrait se former sans la participation de l'ensemble de la société concernée.

---

<sup>99</sup> Cf. R. E. Park, « Morale and the News » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol.3, p. 136-137.

<sup>100</sup> « *Each and all of us live in a world of which we are the center, and the dimensions of this world are defined by the direction and the distances from which the news comes to us. For news is not something new merely, it is something important; and it comes to us with an urgency that requires action, even if no more than a change of attitude or the reaffirmation of an opinion* » (*ibid.*, p. 137.)

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 141.

L'intérêt d'un travail sur la production dispersée de Park à partir du fil conducteur d'un concept spécifique – les *news*, dans notre cas – a déjà été démontré, notamment par Maria Rosa Berganza Conde et Lonnie Athens qui de leur côté ont travaillé, respectivement, sur les notions de communication et de conflit. Il s'agit de tirer un profit maximum d'une lecture fine des textes de Park, au statut toujours incertain et aux références rarement explicitées. Nous pourrions dire de Park ce que lui-même dit de Graham Sumner : nonobstant le caractère asystématique dans lequel les matériaux sont présentés, l'ouvrage de Park nous offre un cadre de référence. Cadre de référence qui constitue « une nécessité élémentaire de toute chose qui se veuille scientifique »<sup>103</sup>.

Si, à partir d'un corpus restreint, cette thèse demeure consciemment partielle par rapport à l'intégralité du système de pensée de Park<sup>104</sup>, elle se veut plus complète par rapport à un aspect particulièrement négligé par les études sur Park, à savoir sa pensée sur le journalisme. Suivre le fil conducteur de la notion de *news* a permis, comme l'a fait Lonnie Athens pour la notion de conflit, de dégager une explicitation opératoire de cette notion, de l'éclaircir ainsi, et de mieux la saisir.

Le pari, pour le dire autrement, est le suivant : suivre le mouvement du concept de *news* d'abord là où Park le déploie de façon explicite, et tel qu'il se développe dans chacun des écrits cristallisés à un moment donné. Et il faut le suivre, *d'abord*, comme isolé du reste, pour essayer d'aller au plus près de la pensée, de la structuration du raisonnement, telle qu'elle a été émise par son auteur à ce moment donné, *avant* de procéder à une récontextualisation.

---

<sup>103</sup> Dans un texte consacré aux sociologies de Graham Sumner, William I. Thomas et Florian Znaniecki, Park dit ceci de Sumner et de son ouvrage *Folkways* : « *In spite of the unsystematic manner in which its materials are presented, Folkways reveals a fundamental point of view and contains implicitly a system of sociological categories or, to use the language of E. W. Hobson, "a frame of reference." It is because points of view and frame of reference are elementary necessities of anything that seeks to call itself scientific, in the strict sense of the term, that Sumner's work is important with regard to method as well to content* » (R. E. Park, « The Sociological Methods of William Graham Sumner, and of William I. Thomas and Florian Znaniecki » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 244.

<sup>104</sup> Pour qu'une compréhension vraiment systématique et complète de l'œuvre de Park soit possible, on devrait également prendre en compte sa correspondance, ses notes de cours et ses documents personnels, incluant notamment un certain nombre d'articles de journaux et les carnets de voyage. Tout ce matériel est disponible, sans être numérisé, dans l'archive des *Special Collections* de la Regenstein Library de l'Université de Chicago et aux archives du *Social Research Institute* de l'Université de Fisk. Un travail de cette ampleur, qui devrait inclure une numérisation de l'archive, ne pourrait être pleinement accompli sinon en mobilisant une équipe interdisciplinaire.

La philosophie a ainsi bien affaire à des concepts et à des idées qui constituent ce qu'on peut se risquer à appeler des « faits philosophiques », en ce que ces idées et ces concepts ne sont pas isolés dans leur singularité d'expression mais font partie d'un agencement particulier d'une pensée cristallisée en une inscription<sup>105</sup>. Inscription que nous pouvons analyser en tant qu'objet d'étude dès lors qu'elle se cristallise et s'énonce en une forme communicable. En ce sens, plus qu'avec des concepts, la philosophie a toujours affaire à ce que l'on peut appeler des « grappes conceptuelles » ou « agencements de pensées » qui ne sont pas dépossédés de leur dimension sociohistorique, mais ne sont pas non plus dépossédés de l'individualité particulière qui les exprime.

Loin de commencer par défaire l'idéation de l'auteur, il est d'abord question de la prendre au sérieux, pour saisir le cheminement intellectuel à l'œuvre, en évitant autant que possible les deux risques de « réductionnisme » – de la pensée à son contexte – et de l'« abstractionnisme » – supposer que si tel texte nous parle « encore », c'est en vertu des vérités éternelles qu'il énonce « malgré » son inscription dans une époque<sup>106</sup>. Prenons donc au sérieux ce que Park a à nous dire à propos des *news* et, à partir de là, voyons ce que cet auteur nous donne à *penser*.

---

<sup>105</sup> J'utilise le terme « inscription » ici dans le sens de Christian Jacob : « J'entends par là non seulement les textes écrits, mais aussi les schémas, les tableaux, les cartes, les photographies, les images, les diagrammes. Ces inscriptions peuvent être produites par les technologies les plus primitives comme les plus sophistiquées, du graffiti sur un rocher à l'imagerie médicale par résonance magnétique nucléaire. Elles peuvent être uniques ou reproduites en de multiples exemplaires par des moyens manuels, mécaniques ou numériques. Ces lieux de savoir graphiques au sens large ne sont pas seulement les supports de fixation et d'archivage d'un savoir qui leur préexisterait. Ils construisent ce savoir, ils l'objectivent, ils le matérialisent. Ils l'inscrivent dans le champ du regard, de l'interprétation et de la circulation sociale. Ce sont donc des dispositifs actifs, des interfaces entre celui qui les a produits et celui qui les déchiffre et les utilise. La production des inscriptions suppose des opérations intellectuelles et techniques particulières. De même, leur réception et leur interprétation sont aussi des opérations créatives et, pour une certaine part, imprévisibles, non réductibles au décodage mécanique d'un ensemble de signes. » (cf. Christian Jacob, « Les inscriptions » dans *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014).

<sup>106</sup> Cette distinction entre réductionnisme et abstractionnisme est empruntée à Thierry Drumm, « Le réticulaire et le tentaculaire » dans *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte, 2013, p. 148.



**PARTIE I**  
**ROBERT EZRA PARK ET LE JOURNALISME**

Dans cette première partie nous explorerons la réception et l'héritage des travaux de Robert E. Park au sujet du journalisme, nous présenterons quelques éléments essentiels de sa biographie et le contexte de la sociologie aux États-Unis au moment où il reprend ses études doctorales, pour interroger l'originalité de sa contribution.

Nous nous concentrerons ensuite sur sa thèse doctorale, réalisée en Allemagne entre 1899 et 1903 sous la direction du philosophe Wilhelm Windelband et sur les premiers articles où il donne des indications sur sa conception du journalisme comme « institution ».

## 1.1 – Robert E. Park : sa trajectoire et son héritage

### 1.1.1 — Robert Ezra Park, un héritage négligé ?

L'œuvre de Robert Ezra Park, entre la fin de sa carrière universitaire dans les années 1940 et les dernières décennies, semble tombée dans un oubli apparemment inexplicable, considérant son rôle dans le développement de la sociologie américaine dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle.

Jean Burnet, dans les années 1960 professeur à l'Université de Toronto, à l'occasion des cent ans de la naissance de Robert Ezra Park, né en 1864, avait déjà entrepris de signaler ce paradoxe à la conférence annuelle d'anthropologie et sociologie de la *Canadian Political Science Association* :

« Il est surprenant de constater que Robert E. Park est né en 1864, six ans seulement après Durkheim et Simmel, et la même année que Weber. C'est un géant du passé, un géant d'hier seulement, qui a parfois eu la prévoyance de s'occuper de questions dont le reste d'entre nous n'a commencé à se préoccuper qu'aujourd'hui. Car Park avait près de cinquante ans lorsqu'il a accepté l'invitation de W. I. Thomas à rejoindre le département de sociologie de l'Université de Chicago, et il n'a donc fait que commencer sa carrière sociologique au moment où les trois Européens mettaient fin à la leur. De plus, Park travaillait dans une ville en plein essor sur un continent jeune et confiant, bien qu'il dût mourir comme eux, dans un monde attristé et opprimé par la guerre. Peut-être parce qu'il est moins éloigné, Park n'a pas reçu l'attention et l'hommage rendus à Durkheim, Weber et Simmel. Bien que ses associés et ses étudiants aient reconnu leur dette envers lui, en tant qu'érudit et en tant

que personne, de nombreux sociologues l'ont négligé. D'autres se sont rebellés contre lui et l'école de Chicago qu'il dirigeait. »<sup>1</sup>

« Bien qu'il semble plus près de nous qu'eux, Robert Park, né en 1864, était contemporain de Durkheim, Simmel et Weber. Nonobstant le mythe si répandu au sujet de l'École de Chicago en sociologie, Park ne fit pas qu'accumuler des données empiriques sur les problèmes sociaux à Chicago ; il fut un théoricien d'une valeur exceptionnelle, bien au fait de la science sociale européenne et profondément intéressé au côté humaniste de la sociologie. Avec certains collègues, dont [feu] Robert Redfield, il partagea ou leur communiqua une perspective qui, d'une part, s'est avérée d'une importance théorique vitale et qui, d'autre part, a été plus fructueuse dans la recherche. »<sup>2</sup>

L'*incipit* et le résumé de la communication prononcée en 1964 par Jean Burnet, sont intéressants à reproduire intégralement car ils disent à la fois l'intérêt de se pencher sur la contribution théorique de Robert E. Park et ses liens avec la naissance de la sociologie en Europe. Ils offrent des pistes pour comprendre cet oubli dans lequel l'œuvre de Park semble être tombée jusqu'aux années récentes. Pistes auxquelles s'ajoutent, selon l'interprétation de

---

<sup>1</sup> « *It is startling to realize that Robert E. Park was born in 1864, only six years after Durkheim and Simmel, and in the same year as Weber. They are giant of the past, he a giant of only yesterday, who sometimes had the foresight to concern himself with issues that the rest of us did not begin to worry about until today. For Park was nearly fifty when he accepted W. I. Thomas's invitation to join the Department of Sociology at the University of Chicago, and therefore he was only beginning his sociological career when the three Europeans were ending theirs. Park, moreover, worked in a booming city on a young and confident continent, although he was to die as they died, in a world saddened and oppressed by war. Perhaps because he is less remote, Park has not received the attention and homage paid to Durkheim, Weber, and Simmel. Though his associates and students have acknowledged their debt to him, both as scholar and as a person, many sociologists have neglected him. Others have rebelled against him and the Chicago School he led* ». (Jean Burnet, « Robert E. Park and the Chicago School of Sociology: A Centennial Tribute », *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, 1964, vol. 1, n° 3, p. 156). Un *incipit* similaire, avec quelques erreurs sur les dates, sera repris en 1996 par Edward Shils, ancien étudiant de Park, pour la revue *The American Sociologist* : « *Robert Park was born in 1864, the same year as Max Weber. Emile Durkheim was eight years older; Tönnies nine years older. He was one of the great generation of sociologists, who came under the formative influence of Herder and Hegel, Adam Smith and Herbert Spencer. Yet, while his European contemporaries are still studied, not only for their historical importance but for their contemporary relevance, Park has never been known in Europe, and he is practically forgotten in the United States* » (Edward Shils, « The Sociology of Robert E. Park », *The American Sociologist*, 1996, vol. 27, n° 4, p. 88).

<sup>2</sup> J. Burnet, « Robert E. Park and the Chicago School of Sociology », *loc. cit.*, p. 156.

Lonnie Athens, les allégations de racisme et de conservatisme liées notamment à son travail avec Booker T. Washington<sup>3</sup> et à ses écrits sur les races et la culture<sup>4</sup>.

Encore en 1972, année de publication de la traduction américaine de la thèse que Park avait préparée soixante-dix ans auparavant en Allemagne, Donald N. Levine a introduit ainsi l'ouvrage : « *Masse und Publikum presents the first synthesis of two conceptions of the "social" which have stimulated much of modern sociology: Durkheim's (and Sumner's) notion of the social as a body of normative constraints, and Simmel's conception of the social in terms of forms of interaction. While Simmel considered norms to be of secondary interest, and Durkheim's approach neglected the actual processes of interaction, Park achieved a bifocal awareness of these two dimensions of social organization* »<sup>5</sup>.

La traduction de la thèse de Park suit d'ailleurs les trois volumes recueillant une bonne partie de ses articles, édités par l'ancien élève puis amis Everett C. Hughes en 1950<sup>6</sup>, 1952<sup>7</sup>, et 1955<sup>8</sup>. Elle fait également suite au recueil d'articles sur le *Collective Behavior* édité par Ralph Turner en 1967<sup>9</sup>.

Une première biographie de Rober Park est publiée en 1977, réalisée par Fred H. Matthews<sup>10</sup>. Mais c'est seulement en 1979, après des difficultés avec les presses de l'Université de Chicago, qu'est publiée la biographie réalisée par Winifred Raushenbush<sup>11</sup>, pendant des années l'« assistante » de Park, comme on nomme Raushenbush dans certains des textes portant sur le travail de ce dernier. Il serait toutefois plus correct de qualifier

---

<sup>3</sup> Booker T. Washington (1856-1915), américain noir libéré de l'esclavage, fut pourtant enseignant et l'un des principaux défenseurs et porte-parole de la communauté noire américaine.

<sup>4</sup> Cf. Lonnie Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 2013, vol. 13, n° 2, p. 75-87.

<sup>5</sup> Donald N. Levine, « Note on The Crowd and the Public » dans *The Crowd and the Public and other Essays*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. xxxi.

<sup>6</sup> Robert Ezra Park, *Race and culture*, Glencoe, The Free Press, 1950, « Collected Papers of Robert Ezra Park », vol. 1.

<sup>7</sup> Robert Ezra Park, *Human communities. The city and human ecology*, Glencoe, The Free Press, 1952, « Collected Papers of Robert Ezra Park », vol. 2.

<sup>8</sup> Robert Ezra Park, *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, « Collected Papers of Robert Ezra Park », vol. 3.

<sup>9</sup> Robert Ezra Park, *On social control and collective behavior*, Chicago - London, University of Chicago Press, 1967.

<sup>10</sup> Fred H. Matthews, *Quest for an American sociology: Robert E. Park and the Chicago school*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1977.

<sup>11</sup> Winifred Raushenbush, *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979. Concernant les difficultés de publication voir L. Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *loc. cit.*, p. 82-83.

Raushenbush comme une contributrice majeure au traitement des données des enquêtes de Park, notamment sur l'enquête sur la presse des migrants aux États-Unis et sur celle sur le Pacifique, comme Park lui-même le signale<sup>12</sup>.

Jusqu'aux années 1980, les textes de Park ne jouissent pas non plus de traductions en d'autres langues, exception faite pour trois articles portant sur la ville parus en 1979 dans le recueil en français sur l'École de Chicago et l'écologie urbaine édité par Isaac Joseph et Yves Grafmeyer<sup>13</sup>. Les premières traductions de sa thèse dans des langues européennes vont paraître en 1996, en italien<sup>14</sup> et en espagnol<sup>15</sup>.

Le faible nombre de publications au sujet du travail de Park et les décennies qui s'écoulent entre l'une et l'autre, donnent la mesure de la rareté des travaux portant sur son œuvre. À quelques rares exceptions près, ses travaux sur le journalisme ne sont pas non plus particulièrement remarquables et une lecture chronologique de la place accordée à la pensée du journalisme de Park permet de prendre cette mesure.<sup>16</sup>

S'intéressent à ce volet de l'œuvre de Park une monographie parue en 1979, rédigée par P. Jean Frazier et Cecilie Graziano, à l'époque doctorants à l'École de Journalisme et communication de masse de l'Université du Minnesota<sup>17</sup> ; l'ouvrage de Rolf Lindner sur la pratique du journalisme qui a cours au moment où Park se forme – et de l'influence de cette

---

<sup>12</sup> Dans l'introduction à *The Immigrant Press and its Control* Park écrit : « *This volume is particularly indebted to Winifred Raushenbush, whose assistance in the preparation of it has been invaluable* ». (Robert Ezra Park, *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922, p. xx.). Pour l'enquête sur le Pacifique voir Raymond M. Lee, « Park, Bogardus et l'enquête sur les relations interraciales dans la région du Pacifique » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'École de Chicago*, traduit par Yeon-ok Lee, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 189-211 et F. H. Matthews, *Quest for an American sociology*, *op. cit.*

<sup>13</sup> Isaac Joseph et Yves Grafmeyer (eds.), *L'École de Chicago*, Paris, Flammarion, 2009.

<sup>14</sup> Robert Ezra Park, *La folla e il pubblico*, traduit par Caterina Dominijanni, Roma, Armando Editore, 1996. Traduction dirigée et préfacée par Raffaele Rauty se basant sur la traduction américaine.

<sup>15</sup> Robert Ezra Park, « La masa y el público: una investigación metodológica y sociológica », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, traduit par Esteban López-Escobar et traduit par Ignacio Sánchez de la Yncera, 1996, n° 74, p. 361-426. Les deux traducteurs signalent en première note des « omissions et insuffisances » dans la traduction américaine de 1972, mais ils ne rendent pas compte de ce travail de comparaison dans leur traduction.

<sup>16</sup> L'anthologie sur Robert E. Park parue en 2017 ne fait toujours pas de place à sa pensée du journalisme (cf. Peter Kivisto (ed.), *The Anthem companion to Robert Park*, London - New York, Anthem Press, 2017).

<sup>17</sup> P. Jean Frazier et Cécilie Gaziano, *Robert Ezra Park's Theory of News, Public Opinion and Social Control*, Minneapolis, Association for Education in Journalism, 1979.

pratique sur la sociologie de Chicago, paru en 1996<sup>18</sup>; le mémoire d'un étudiant en journalisme paru en 1995<sup>19</sup>; un article en français paru en 1988 sous la plume de Sylvain Bourmeau, qui venait alors de terminer son mémoire de DEA en sciences sociales et d'où l'article est tiré<sup>20</sup>. Il n'y a pas, à partir des sources et des bases de données que j'ai pu consulter, d'autres travaux qui se concentrent sur les écrits de Park au sujet du journalisme jusqu'à la fin des années 1990, soit cinquante ans après les derniers textes de Park portant sur les *news*<sup>21</sup>.

En 2000, Maria Rosa Berganza Conde publie une thèse sur le concept de communication dans la sociologie de Park qu'elle avait soutenue en 1998<sup>22</sup>. Si le travail de Berganza Conde se concentre principalement sur les écrits de Park sur le journalisme, ce ne sera pourtant pas un travail sur la pensée de Park à propos du journalisme, mais plutôt un ouvrage visant à démontrer la pertinence du travail et de la perspective parkienne pour les études en communication. Un autre mérite du travail de Berganza Conde est d'avoir complété, voire d'avoir corrigé, la bibliographie de Park jusque-là connue.

---

<sup>18</sup> Rolf Lindner, *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*, Cambridge - New York, NY, USA, Cambridge University Press, 1996.

<sup>19</sup> Andrew McLelland, *Robert E. Park's theory of newspapers and news*, Graduate Program in Communications, McGill University, Montréal, 1995.

<sup>20</sup> Sylvain Bourmeau, « Robert Park, journaliste et sociologue », *Politix*, 1988, vol. 1, n° 3, p. 50-61. S. Bourmeau, qui a rédigé son mémoire sous la direction de Jean-Claude Chamboredon, avait retenu pour son travail sept textes : « *Foreign Language Press and Social Progress* » (1920), « *The Natural History of the Newspaper* » (1923), « *American Newspaper Literature* » (1927), L'introduction à « *News and the Human Interest Story* » de H. McGill Hughes (1940), « *News as a Form of Knowledge* » (1940), « *News and the Power of the Press* » (1941) et « *Morale and the News* » (1941).

<sup>21</sup> Sur ce point, voir aussi María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000, p. XV. Plus en général, le rapport entre la sociologie développée à Chicago dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle et les études de communication s'est avéré pris dans une tension du champ interdisciplinaire portant sur l'opinion publique (cf. Jefferson Pooley et Elihu Katz, « Further Notes on Why American Sociology Abandoned Mass Communication Research », *Journal of Communication*, décembre 2008, vol. 58, n° 4, p. 767-786) – tensions concentrées sans doute plus sur les méthodes que sur les sujets (cf. Karin Wahl-Jorgensen, « The Chicago School of Sociology and Mass Communication Research » dans John Nerone (ed.), *Media History and the Foundations of Media Studies*, Online Resource, Blackwell Publishing, 2013, p. 2-24), et dont les derniers articles de Park – rédigés après sa retraite de l'Université de Chicago – montrent quelques symptômes, notamment à travers les critiques qu'il porte aux mesures de l'opinion publique.

<sup>22</sup> M. R. Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, op. cit. Maria Rosa Berganza Conde a également résumé les points principaux de la thèse qu'elle a soutenue en 1998 à l'Université de Navarre dans son article : Maria Rosa Berganza Conde, « Hacia una recuperación del pensamiento de los pioneros: el concepto de comunicación en la teoría sociológica de Robert E. Park », *Comunicación y Sociedad*, 1999, XII, n° 1, p. 49-75.

En langue française, après l'article de Sylvain Bourmeau de 1988 paraissent à partir des années 2000 une série de travaux dédiés principalement aux études de Park sur le comportement collectif, les groupes ethniques et sur la méthode de l'« enquête »<sup>23</sup>. En 2007 paraît aussi la version française de la thèse de Park, traduite à partir de l'original allemand<sup>24</sup>. Une analyse de cette thèse a été proposée par Géraldine Muhlmann dans son travail portant plus généralement sur le journalisme en démocratie, travail dans lequel elle discute également cinq articles de Park : *The natural history of the newspaper* (1923), *Reflections on communication and culture* (1938), *Symbiosis and socialization: a frame of reference for the study of society* (1939), *News as a form of knowledge ainsi* (1940) et l'introduction de Park à l'ouvrage de H. McGill Hughes, *News and the human interest story* (1940)<sup>25</sup>.

Ce sont Géraldine Muhlmann et Edwy Plenel qui introduisent au public français en 2008 quatre articles de Park portant explicitement sur la presse et les *news*, par leur traduction et par une introduction pour chacun. *News and the power of the press* (1941) s'ajoute aux trois autres déjà commentés par Muhlmann en 2006 (*The natural history of the newspaper*, *News as a form of knowledge* et l'introduction de Park à H. McGill Hughes). Ce recueil de textes intitulé *Le journaliste et le sociologue* est complété par les mises en contexte et analyses de E. Plenel et G. Muhlmann<sup>26</sup>.

À part les rares textes jusqu'ici cités, une analyse approfondie et dédiée aux études sur le journalisme de Park restait, à ce jour, incomplète : l'une des ambitions de cette thèse est d'apporter un complément significatif à ces travaux.

Par rapport à la bibliographie citée jusqu'ici, les excursions biographiques incluses dans ces travaux portant sur les études de Park ou dans les introductions aux recueils de ses articles, sont paradoxalement assez nombreuses. Ces excursions biographiques demeurent autant d'invitations à découvrir l'inclassabilité de Robert E. Park, son parcours visiblement

---

<sup>23</sup> Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'École de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, Suzie Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique de Red Wing à Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2012, Christian Topalov, *Histoires d'enquêtes : Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

<sup>24</sup> Robert Ezra Park, *La foule et le public*, traduit par René A. Guth, Lyon, Parangon/Vs, 2007. La traduction est dirigée et préfacée par Suzie Guth.

<sup>25</sup> Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot, 2006, p. 283-308. Succède également à ces pages une discussion de l'ouvrage de H. McGill Hughes (*ibid.*, p. 309-317)

<sup>26</sup> Robert Ezra Park, *Le journaliste et le sociologue*, Paris, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008.

inhabituel pour les standards académiques de son époque et même actuels, les défis qu’il a pu lancer à l’université pendant ses années de service.

Ces constants rappels biographiques engendrent toutefois un nombre si conséquent de pages par rapport à l’exposition et l’analyse approfondie de sa pensée, que l’on commence à se demander de quoi sont-ils le signe. On a parfois l’impression que la « personne » Robert E. Park – ses liens, son histoire personnelle, son parcours entre la philosophie, le journalisme et la sociologie, entre le nord et le sud des États-Unis, l’Europe, le Pacifique, et même sa « personnalité » – a suscité davantage d’intérêt que sa pensée propre. Comme si expliquer ce personnage au parcours inhabituel dans les couloirs académiques était quelque part prioritaire à l’explication de sa pensée. Comme si l’intérêt pour sa personne pouvait combler de quelque façon la dérangeante non systématisme de sa pensée, ce morcellement que l’auteur n’a pas fait l’effort de réunir au moins en une monographie ou un ouvrage cohérent, un morcellement dont on ne peut tirer avec assurance que le legs d’une méthode.

Enfin, dans ces biographies, exception faite pour les notes biographiques proposées par R. Lindner et M. R. Berganza Conde, une part est souvent mise à l’écart, reléguée comme mineure, voir réfutée comme une entrave pour sa pensée : son passé de journaliste<sup>27</sup>. Nous pourrions en dire de même pour sa formation en philosophie, souvent nommée pour la renvoyer à son passé, comme à un héritage surmonté grâce à la sociologie.

Concernant justement la philosophie, sans compter les mots que Park lui-même y a consacrés, certains passages de Everett C. Hughes sont explicites quant à une visée théorique incluse dans les travaux de Park, et ils rendent compte des va-et-vient de Robert E. Park entre la spéculation académique et l’action :

« La perspective [de Park] était un système de concepts suffisamment abstrait pour comprendre toutes les formes d’interaction des hommes entre eux, à tout moment et en tout lieu, tout en étant vif et suggestif. De nombreux étudiants se sont vus, ainsi que d’autres, sous un nouveau jour grâce à l’invention par Park de l’expression “Marginal

---

<sup>27</sup> Comme R. Lindner qui le démontra de façon prégnante (R. Lindner, *The reportage of urban culture, op.cit.*). Ce point est ensuite mis à nouveau en évidence par Berganza Conde (M. R. Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park, op. cit.*)



Man”. Mais comme cette expression ne se référait pas seulement à soi-même, mais à un ordre des choses, l’étudiant s’est aussi oublié, dans une certaine mesure, et est devenu plus curieux des autres.»<sup>28</sup>

Concernant le journalisme, Ralph H. Turner a pu affirmer dans l’introduction au recueil d’articles qu’il a édité<sup>29</sup> que Robert E. Park ne s’est jamais « débarrassé suffisamment » de son identité de reporter pour réussir à « distinguer de façon systématique les *news* comme elles devraient être et les *news* comme elles sont »<sup>30</sup>. Il n’y a pas affirmation plus étonnante pour qui aurait lu avec attention les textes de Park au sujet du journalisme.

De la même façon qu’il n’est pas possible de comprendre l’unité de la thèse de doctorat de Park sans prendre en compte la troisième partie sur la volonté générale – comme on le verra dans le prochain chapitre – on ne saurait comprendre l’unité de l’œuvre de Park sans ses écrits sur le journalisme et les *news*. Il est indispensable de considérer ensemble le journaliste et le sociologue, mais *aussi le philosophe*, pour comprendre la pensée de Robert Ezra Park dans son ensemble.

### 1.1.2 — Robert Ezra Park : le journaliste, le philosophe et le sociologue

*Le journaliste et le sociologue* est le titre que Géraldine Muhlmann et Edwy Plenel ont choisi pour le recueil des traductions françaises de quatre articles de Park portant sur le journalisme : *The Natural History of the Newspaper, News as a Form of Knowledge, News*

---

<sup>28</sup> « *The perspective was a system of concepts abstract enough to comprehend all forms of interaction of men with one another, anytime and anywhere, yet vivid and suggestive. Many a student saw himself and others on a new light because of Park’s invention of the phrase, “Marginal Man”. But because the phrase referred not merely to one’s self, but to an order of things, the student also forgot himself, in some measure, and became more curious about others.* » (Everett C. Hughes, « Preface » dans *Race and culture*, Glencoe, The Free Press, 1950, vol. 1, p. xiii.)

<sup>29</sup> R. E. Park, *On social control and collective behavior*, *op. cit.*, p. xlv.

<sup>30</sup> Affirmation que S. Bourmeau admet également, acceptant l’idée que l’expérience journalistique de Park, au lieu d’avoir été fondatrice, a plutôt été une entrave ou en tout cas une expérience à minimiser par rapport à la sociologie qui serait, elle, plus « systématique » (S. Bourmeau, « Robert Park, journaliste et sociologue », *loc. cit.*, p. 59-60.)

*and the Power of the Press, News and the Human Interest Story*<sup>31</sup>. Ce titre a le mérite de ne pas omettre ni minimiser le journaliste qui est en Park, en le plaçant au même niveau que le sociologue. Son parcours intellectuel et de vie ne cesse en effet d'articuler le travail universitaire avec d'autres moments sur le terrain, en essayant de concilier l'envie de « retourner au monde des hommes » et de suivre son ambition à connaître la nature des hommes.

Né en Pennsylvanie en 1864, Robert Ezra Park a fait ses études supérieures en philologie et philosophie à l'Université du Michigan, avec notamment un jeune John Dewey ayant tout juste obtenu son doctorat en 1884<sup>32</sup>. Park obtient son diplôme en 1887. Ses études terminées, il travaille comme journaliste dans plusieurs grandes villes américaines (Detroit, Denver, New York, Chicago, Minneapolis). En 1897, il retourne à l'université et étudie la philosophie à Harvard notamment avec William James, Josia Royce, George Santayana et Hugo Munsterberg. Suit en 1899 la parenthèse allemande : pour réaliser sa thèse, Park déménage en Allemagne avec toute sa famille.

Park commence sa formation doctorale à Berlin, suivant notamment les cours de Simmel en esthétique, sociologie et histoire de la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle, et les cours de Paulsen sur *Le monde comme volonté et représentation* de Schopenhauer, ouvrage que Park citera dans ses articles de 1941. Les enseignements de Simmel constitueront « ses uniques études formelles de sociologie », comme il l'écrira dans la note biographique dictée à sa secrétaire et retrouvée après sa mort<sup>33</sup>.

En 1903 il soutient sa thèse réalisée sous la direction de Wilhelm Windelband. Park avait en effet quitté Berlin pour suivre justement Windelband d'abord à Strasbourg puis à Heidelberg, où ce dernier a décidé de terminer sa carrière. Si l'on en croit les pages autobiographiques que Park a dictées vers la fin de sa vie, il a décidé de suivre Windelband

---

<sup>31</sup> R. E. Park, *Le journaliste et le sociologue*, *op. cit.* Ce recueil inclut également la note autobiographique de Park, *An autobiographical note*.

<sup>32</sup> À l'exception de R. Lindner et M. R. Berganza Conde, peu nombreux sont les chercheurs et chercheuses qui ont approfondi le rapport entre J. Dewey et R. E. Park (*cf.* R. Lindner, *The reportage of urban culture*, *op. cit.* et M. R. Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, *op. cit.*).

<sup>33</sup> L'héritage simmelien présent dans la sociologie de Park sera particulièrement souligné par les nombreux travaux sur Park réalisés par les sociologues, en particulier par D. N. Levine, traducteur et interprète reconnu de Simmel aux États-Unis. Si cette filiation intellectuelle est soulignée sans aucun doute à juste titre, elle a souvent tendance à occulter toutes les autres.

grâce à sa rencontre à Berlin avec un étudiant russe, Bogdan Alexandrovich Kistiakovskiï, auteur d'un texte que Park définit comme le premier à avoir traité la question qui le concerne, et cela dans des termes avec lesquels lui-même avait commencé à le penser.

De retour aux États-Unis, après une très brève parenthèse, un an, où il est professeur assistant de philosophie à Harvard, il change encore de chemin pour aller travailler d'abord à la *Congo Reform Association*<sup>34</sup> et ensuite avec le leader noir Booker T. Washington au *Tuskegee Institut*, école normale et industrielle pour Noirs de l'Alabama<sup>35</sup>. L'étude de la question des Noirs et des problèmes raciaux a été le centre du travail de Park avec Booker T. Washington, et selon Lonnie Athens la raison de sa déchéance sur le terrain de la sociologie<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique, op. cit.*, p. 95.

<sup>35</sup> Ces années dans le sud des États-Unis, au cœur de la question noire et loin de sa famille restée dans le nord, sont pour Athens une des preuves contre les accusations de racisme faites à Park (cf. L. Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *loc. cit.*, p. 81). Anecdote, S. Guth relate une visite de Max Weber et sa femme Marianne au *Tuskegee Institut* en 1904 (S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique, op. cit.*, p. 117). Pour davantage de détails sur la collaboration entre Park et Washington, notamment lors de leurs voyages pour la rédaction de *The Man Farthest Down*, attribué à Washington, voir St. Clair Drake, « The Tuskegee connection: Booker T. Washington and Robert E. Park », *Society*, mai 1983, vol. 20, n° 4, p. 82-92.

<sup>36</sup> L. Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *loc. cit.* Le genre de travaux que Park réalise dans cette période, et qu'il explique dans sa note autobiographique comme la préparation d'« une action politique en faveur de réformes », pourrait s'apparenter, pour un regard extérieur, à de la propagande. Et au premier abord Park semble plus en général ambigu au sujet de la propagande. Déjà dans sa communication de 1918 ce n'était pas immédiatement clair en quoi les actions de communication du gouvernement américain ne relevaient pas d'actions de propagande (cf. Roscoe C. Edlund, « Introductory Statement - session "Social agencies and Public Opinion" » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansas City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. 614.) ; ensuite, en 1922 – en discutant des journaux radicaux – Park affirme que ces journaux font principalement de la propagande mais ils montrent aussi « *the shifts and changes to which an immigrant intellectual is sometimes driven in order to keep his balance in a changing world* » (R. E. Park, *The immigrant press and its control, op. cit.*, p. 332), « *They illuminate an interior, and offer a glimpse into the inner life of a language group that is otherwise almost completely closed to us* » (*ibid.*, p. 333). Dans ces passages, ce qu'il faut comprendre alors, c'est que la position ambiguë de Park ne porte pas ici sur la propagande, mais sur le statut à accorder aux journaux radicaux, qui répondent par ailleurs pour lui aux critères d'une presse moderne achevée. De la propagande, il parlera plus précisément dans le chap. XVII, et c'est là que la critique est plus claire. Park définit la propagande comme une « exploitation insidieuse de sources de dissensus et d'agitation » (*ibid.*, p. 412). Cela permet de comprendre pourquoi d'une part il est difficile de distinguer la communication politique de la propagande et d'autre part pourquoi Park a une position ambiguë : c'est que si les divisions à l'intérieur d'une population sont une opportunité pour la propagande, car elle peut en tirer profit, ces différends sont aussi la condition de possibilité de la discussion démocratique menant à l'opinion publique. Contrairement à un degré « positif » de conflit, les actions de propagande visent à séparer, à atteindre un degré où la communication entre les parties n'est plus possible (c'est ainsi que Park comprend l'action de la propagande allemande qui a lieu aux États-Unis dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cf. *ibid.*, p. 413-427.). Ce qu'il fait alors pour la *Congo Reform Association* et au *Tuskegee* semble relever tout à fait de ce que l'on nomme aujourd'hui communication politique. Pour comprendre le sens que Park donne à ce type de travail de communication il sera intéressant de lire, comme nous le ferons, sa communication de 1918 (Robert Ezra Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 615-622).

En 1913, il intégrera enfin l'Université de Chicago, sous l'impulsion de William Isaac Thomas qu'il avait rencontré à l'*International Conference on the Negro*, conférence organisée par Park au Tuskegee en 1912<sup>37</sup>. À l'Université de Chicago, Park n'obtiendra le titre de professeur de sociologie qu'en 1923. Entre 1931 et 1933, il sera professeur invité à l'Université de Hawaii. Il prendra sa retraite de l'Université de Chicago en 1933 et il déménagera dans le Tennessee, à l'Université pour Noirs Fisk basée à Nashville, en 1936. Il mourra à Nashville en février 1944.

Parmi ses œuvres majeures, mentionnons la « *Green Bible* », la « Bible verte », comme l'appelaient les étudiants de Chicago<sup>38</sup>, co-écrite avec Burgess : *Introduction to the science of sociology*, publiée en 1921. C'est dans cette période qu'il développe son écologie urbaine et écrit ses premiers travaux autour de la presse, en particulier : *Foreign language press and social progress* (1920), *The immigrant press and its control* (1922), *The natural history of the newspaper* (1923), *Immigrant community and immigrant press* (1925), *The yellow press* (1927).

Les recherches de Park peuvent être classées en trois grands groupes : ses études sur la presse, ses études sur la race et la « culture » (conflits et changements), ses études sur « l'écologie humaine »<sup>39</sup>.

Comme le souligne Raffaele Rauty dans son introduction à la traduction italienne de *La foule et le public*, Park a montré vouloir s'atteler aux « transformations et aux problématiques contradictoires qui ont eu lieu surtout, mais pas seulement, dans les années 1920 : les questions ethniques (accentuées par les flux hétérogènes d'immigration), la composition (*assetto*) et l'interaction des hommes en société selon la théorie écologique, le processus de diffusion du principe communicationnel et de la mobilité qui oriente (*indirizza*) et transforme les dynamiques de l'être et de l'interaction collective dans le quotidien de la vie urbaine »<sup>40</sup>. Le parcours même de Park, selon Rauty, reflète cette façon d'être de son époque : « Park a toujours été “explorateur” ; l'idée d'un parcours de recherche pas stable,

---

<sup>37</sup> Pour donner la mesure de cette conférence, Raushenbush rapporte que B. T. Washington avait invité 3 700 personnes. W. I. Thomas avait été invité comme intervenant (W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 68).

<sup>38</sup> Alan Sica, « Book as totem: the “Green Bible” one more time », *Contemporary Sociology*, 2012, vol. 41, n° 5, p. 557-560.

<sup>39</sup> Colin Ruwet, dans son article consacré à la notion de ville chez Park, a privilégié une répartition chronologique : avant Chicago – c'est-à-dire sa thèse en Allemagne et la période à Tuskegee, soit de 1903 à 1913, puis la période Chicago de 1913 à 1931/1933, et enfin l'après Chicago de 1936 à 1944 (cf. Coline Ruwet, « Les villes de Robert Ezra Park : pour une périodisation de sa conception de la métropole (1915-1939) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10 août 2010, n° 22, n° 1, p. 199-220.)

<sup>40</sup> Raffaele Rauty, « Introduzione » dans *La folla e il pubblico*, Roma, Armando Editore, 1996, p. 10.

pas fixe, traversé et réglé – comme cela était pour son époque et pour les hommes qu’il analysait – par la mobilité, par le parcours urbain et ses “états d’esprit”, l’avait toujours fasciné et reviendra comme pratique dans ses voyages des années 1920 ainsi que comme mémoire dans les derniers témoignages autobiographiques dictés à sa secrétaire »<sup>41</sup>. Park dicta en effet pour sa note autobiographique qu’il voulait acquérir un point de vue fondamental à partir duquel décrire le comportement de la société, sous l’influence des *news*, dans le langage précis et universel de la science<sup>42</sup>.

Comme Park l’a écrit encore dans son autobiographie, son intérêt pour la sociologie naît de la même impulsion que celle pour le journalisme : l’envie de voir le monde, le monde des hommes, suivant l’idée que le sociologue est, au fond, un « *super-reporter* », et qu’un reporter « en possession des faits est un réformateur plus efficace qu’un éditorialiste qui se contente de tonitruser en chair »<sup>43</sup>. Son ambition, au final, était celle de détecter la « *Big News* » – ce terme qui revient depuis l’expérience échouée de *Thought News*<sup>44</sup> – la tendance de longue haleine qui enregistre ce qui se passe vraiment, et non pas ce que, sur la surface des choses, on a simplement l’impression qu’il se passe, résume-t-il.

Après dix ans de travail comme journaliste, Park explique dans sa note autobiographique que la presse est devenue son problème, sa question de recherche. C’est ce qui le fait revenir à l’université une nouvelle fois. Mais à nouveau, après cinq premières années universitaires, il a encore voulu « retourner au monde des hommes ». Une des bases de ses recherches, dira-t-il, inspirée par William James, a été l’idée que pour avoir accès au monde il fallait avoir accès au « secret » de chacun, à savoir ce qui fait que la vie de chacun soit « *dull or thrilling* », fade ou palpitante. On voit ici les prémises de ce qui deviendra à Chicago l’enquête de terrain basée principalement sur les entretiens et l’ethnographie,

---

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Cf. Robert Ezra Park, « An autobiographical note » dans Everett C. Hughes (ed.), *Race and culture*, Glencoe, Ill., Free Press, 1950, vol. 1, p. vi.

<sup>43</sup> « *A reporter who had the facts was a more effective reformer than an editorial writer who merely thundered from his pulpit* » (*ibid.*, p. viii), traduit en français par Cécile Deniard (Robert Ezra Park, « Note autobiographique » dans Géraldine Muhlmann et Edwy. Plenel (eds.), *Le journaliste et le sociologue*, *op. cit.*, p. 33-38). Tout en m’appuyant ici sur la traduction proposée par C. Deniard, je préfère garder le terme « reporter » pour souligner l’opération journalistique ici désignée par opposition au travail des éditorialistes.

<sup>44</sup> Sur l’expérience de *Thought News*, conçue avec John Dewey et Franklin Ford mais pas réalisée, voir notamment R. Lindner, *The reportage of urban culture*, *op. cit.* M. R. Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, *op. cit.* et, de façon plus condensée, K. Wahl-Jorgensen, « The Chicago School of Sociology and Mass Communication Research », *loc. cit.*, p. 8-9.

fondements et caractéristiques de celle qu'on appellera « l'École de Chicago » et qui semble avoir été aussi, l'une des raisons de sa fin<sup>45</sup>.

C'est enfin lorsque sonne la retraite que Park se dédie à la publication de textes explicitement consacrés au journalisme. Certes, au début de l'aventure de Chicago, étudiant la ville comme « laboratoire » ou les communautés des immigrés aux États-Unis, le journalisme était dans ses études un élément pour comprendre l'évolution de la ville, des cultures. Il n'était pas *en tant que tel* le centre de ses réflexions. Accueilli à l'Université de Fisk, en tant que chercheur retraité et « libre », il reprend le travail commencé lors de sa thèse, travail qui aurait dû porter sur l'opinion publique<sup>46</sup>.

Dans ces derniers textes, la focale de ses réflexions sur le journalisme émerge plus clairement grâce à la notion de *news*. Ces *news*, qui sont caractéristiques de la pratique journalistique en tant qu'institution, au sens sociologique du terme, et qui permettent de transformer des faits en tendances à agir. C'est par leur moyen, dans une société démocratique où la presse est libre – avant tout d'exister et faire son commerce librement – que les conditions d'une autoréflexion de la société se produisent, amenant non pas à des opinions singulières mais à une opinion *publique*.

Ce mouvement, que Park montre déjà avec son étude de la presse de langue étrangère aux États-Unis, gérée et animée par les groupes d'immigrés, se fait « par le bas » au sens que chacune des communautés contrôle et gère sa presse. Toute tentative de contrôle aura les conséquences dont il pointe les limites à la fin de *The Immigrant Press* : « No “control” of the foreign-language press, which succeeds only in getting patriotic propaganda into the papers, but gets no wide or spontaneous response from the readers of those papers, is likely to be of permanent value, either to the foreign born or to the native American »<sup>47</sup>. Ainsi, les deux instruments mis en place aux États-Unis pour contrôler la presse des immigrés, le *Inter-*

---

<sup>45</sup> Cf. J. Pooley et E. Katz, « Further Notes on Why American Sociology Abandoned Mass Communication Research », *loc. cit.* et K. Wahl-Jorgensen, « The Chicago School of Sociology and Mass Communication Research », *loc. cit.* Au changement de paradigme concernant les études sur l'opinion publique, mais concernant aussi plus largement l'opposition méthodologique entre enquêtes qualitatives et enquêtes statistiques, pourrait s'ajouter également le coût que les enquêtes de terrain fines peuvent engendrer.

<sup>46</sup> Voir le rapport de soutenance de la thèse de Park rédigé par son directeur W. Windelband (cf. S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique, op. cit.*, p. 80).

<sup>47</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control, op. cit.*, p. 461.

*Racial Council* et le *Red Cross Foreign Language Information Service*, échouent selon Park sur différents points : le deuxième a le défaut de ne pas être un service public, mais privé ; le premier a le défaut de vouloir « forcer » l'évolution des journaux des immigrants en contrôlant les insertions publicitaires, ce qui ouvre la question de l'influence sur ces journaux par les agences publicitaires agréées<sup>48</sup>. Il y a alors, selon Park, un seul moyen pour que le contrôle se fasse « naturellement » : il faut laisser ces journaux circuler, car si « les rédacteurs et les lecteurs immigrants savent que leur journal est lu en dehors de leur groupe linguistique ; [s'ils savent] que l'Amérique est intéressée par ce qu'ils disent et qu'elle prend en compte leurs opinions – ce fait par lui seul établit une mesure de contrôle »<sup>49</sup>.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 463-465.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 467.

## 1.2 – Des États-Unis vers l'Allemagne

### 1.2.1 — Robert E. Park et la sociologie : une contribution originale ?

La sociologie existait déjà comme discipline aux États-Unis au moment où Park fait ses études. William Graham Sumner (1840-1910) fut le premier à avoir intitulé son cours « sociologie », à Yale, à partir de 1876<sup>50</sup>, où il y enseignait principalement Comte et Spencer<sup>51</sup>. Sumner a d'ailleurs défendu le droit d'enseigner Spencer à Yale alors qu'en 1879 le président de l'université lui demanda de ne plus utiliser le *Study of Sociology* dans ses cours. À la méthode de Sumner, Robert E. Park consacra un texte en 1931<sup>52</sup>.

Un peu plus loin, à Chicago, Albion Woodbury Small (1854-1926) fonde en 1892 le premier département de sociologie des États-Unis et publie en 1894, avec George E. Vincent le premier manuel de sociologie : *An introduction to the study of society*. En 1895, il fondera la première revue américaine de sociologie : *The American Journal of Sociology*.

La pensée du premier Small reflétait les visions d'un groupe de sociologues qui voyaient la société comme un organisme. Dans son *An Introduction to the Study of Society*, rapporte Robert E. Dewey, Small met l'accent sur l'évolution des institutions sociales et analyse les structures sociales via des analogies organiques. Avant de rencontrer John Dewey, Small travaillait déjà sur « des lignes avec lesquelles le background hégélien de Dewey se trouvera à l'aise ». Et comme J. Dewey, Small développera ultérieurement une approche plus empirique concernant les processus sociaux<sup>53</sup>.

Autre point intéressant soulevé par Robert E. Dewey au sujet de Small<sup>54</sup> est l'influence qu'imprima sur lui un sociologue autrichien, Gustav Ratzenhofer. C'est en synthétisant ses idées avec celles de Ratzenhofer que Small aurait posé, selon R. E. Dewey, le « *human interest* » comme base pour décrire la société comme un système dynamique dans lequel de

---

<sup>50</sup> Bert N. Adams et R. A. Sydie, *Classical Sociological Theory*, SAGE Publications, 2002, p. 82.

<sup>51</sup> La formalisation académique durkheimienne n'arrivera aux États-Unis que vingt ans plus tard.

<sup>52</sup> Robert Ezra Park, « The Sociological Methods of William Graham Sumner, and of William I. Thomas and Florian Znaniecki » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 243-266.

<sup>53</sup> Cf. R. E. Dewey, *The Philosophy of John Dewey: A Critical Exposition of His Method, Metaphysics and Theory of Knowledge*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1977, p. 80.

<sup>54</sup> Robert E. Dewey s'appuie ici sur *An introduction to the history of sociology* de Harry Elmer Barnes (1961).



nouveaux intérêts émergent, entrent en conflit et s'ajustent à travers la médiation des groupes<sup>55</sup>.

Au moment où John Dewey tenait ses cours à Chicago, il y avait avec Small un autre sociologue qui deviendra très proche de Park environ une décennie plus tard : W. I. Thomas, auteur notamment d'une étude en cinq volumes sur l'immigration polonaise, réalisée avec le philosophe polonais Florian Znaniecki et financée par le fonds Helen Culver (*Helen Culver Fund for Race Psychology*). Thomas étudia à Berlin et à Gottinghen en 1888-1889. Là, il a suivi en particulier Wilhelm Wundt, qui aurait nourri son intérêt pour l'ethnologie et la sociologie. À la même période également Weber est engagé dans une association pour la politique sociale (*Verein fur Socialpolitik*), pour laquelle il dirigera, à partir de 1892, une étude sur la « question polonaise », c'est-à-dire, sur l'afflux de migrants polonais dans l'est de l'Allemagne.

Small et Thomas, qui ont collaboré avec John Dewey, à différents degrés, pendant le développement de sa pensée, sont devenus des figures majeures de la sociologie américaine et tous deux ont développé des idées remarquablement similaires à celles de Dewey<sup>56</sup>. Park travaillera avec Thomas pour *Old World Traits Transplanted*<sup>57</sup>, dans le cadre de la même grande enquête sur l'« Américanisation »<sup>58</sup> pour laquelle il dirigera son *The immigrant press and its control*, cette enquête de deux ans sur la presse des immigrés qu'il a menée,

---

<sup>55</sup> Cf. *Ibid.*

<sup>56</sup> Sur les rapports entre John Dewey et la sociologie américaine, Robert E. Dewey écrit : « Dewey était lancé dans le développement de ses idées avant qu'il rencontre Mead en 1891. Et on ne sait pas établir à quel point il a été stimulé par ses lectures dans le champ de la sociologie et par ses contacts avec Albion W. Small et William I. Thomas ». Mais même si cela n'est pas possible, selon R. E. Dewey, il y a un certain nombre de faits qui suggèrent que les idées de Dewey ont été au moins renforcées par celles de Small et Thomas, voir elles ont été une « source positive » sur laquelle il a pu s'appuyer. Small et Thomas étaient à Chicago quand Dewey a tenu ses cours là, et les deux ont collaboré avec lui à différents degrés pendant le développement de sa pensée. Les deux sont devenus des figures majeures de la sociologie américaine et les deux ont développé des idées remarquablement similaires à celles de Dewey. Quand Dewey est arrivé à Chicago en 1894, Albion Small était déjà connu, et le premier à avoir établi un département de Sociologie dans une université (*ibid.*).

<sup>57</sup> Sur la querelle au sujet de l'initiale attribution aux seuls Park et Herbert A. Miller pour *Old World Traits Transplanted* voir Winifred Raushenbush, *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979, p. 92-94. L'attribution de la plupart de la rédaction à W. I. Thomas a pu être rétablie en 1951, lors de la deuxième édition et à la suite de la déchéance du copyright de la première.

<sup>58</sup> Les *Americanization Studies*, travail en 11 volumes dirigé par Allen T. Burns, diplômé de l'Université de Chicago en 1897, a toujours travaillé dans le domaine de l'assistance sociale et de la philanthropie (Cf. « Allen T. Burns, 1876-1953 », *Social Service Review*, juin 1953, vol. 27, n° 2, p. 218).

accompagné d'une équipe d'assistants et de traducteurs, entre 1918 et 1920, et qui a été financée par la *Carnegie Corporation*<sup>59</sup>.

De cet état de lieux de la sociologie aux États-Unis au moment où Park fait ses études, une question émerge par rapport au travail que Park entreprendra et nous léguera : peut-on au fond lui contester une originalité propre et le définir plutôt, simplement, comme un très bon enseignant et un passeur de sciences sociales ? Ce serait une autre explication possible pour l'oubli relatif dont son œuvre a pâti.

Si c'est Small qui a commencé à travailler sur le « *human interest* » et qui a donné l'impulsion des recherches sur la ville comme laboratoire, comme le rapporte Hughes<sup>60</sup> ; si Thomas travaillait déjà sur les communautés des immigrés et avait déjà mis en œuvre les méthodes qui feront le succès de l'École de Chicago ; si Simmel et Weber avaient déjà commencé à travailler sur la question des villes et Simmel avait même commencé à formuler le cadrage pour l'étude des métropoles<sup>61</sup> et travaillé à la notion d'action réciproque ; si les conceptions de la démocratie et de la communication viennent à Park par Dewey ; si c'est Edward Alsworth Ross qui a développé la notion de « *social control* »... ; alors que reste-t-il de si original chez Park, au point de le considérer le « fondateur » de l'École de Chicago, injustement oublié par ses successeurs ?

---

<sup>59</sup> Fondation née en 1911 par volonté de l'industriel philanthrope Andrew Carnegie (1835-1919), la *Carnegie Corporation* se donne aujourd'hui encore comme mission celle de « promouvoir l'avancement et la diffusion de la connaissance ». Au fil des années, la *Carnegie Corporation* a constitué un réseau de bibliothèques, que les fondateurs définissaient comme les « universités des gens (*people*) », et accompagné le développement d'institutions telles que le *National Research Council* ou le Centre des recherches russes à Harvard. Il est intéressant de noter que la commande donnée pour les *Americanization Studies* demandait explicitement de « décrire les méthodes » plutôt que des théories pour l'amélioration du social. Cette précision paraît servir aussi à une sorte de désengagement sur la normativité éventuellement incluse dans le texte. Le financement de la recherche par la *Carnegie Corporation* sera l'objet d'une remarque de Walter Lippmann dans le compte-rendu qu'il fera de l'ouvrage de Park : pour Lippmann, Park n'aurait pas profité du financement de la *Carnegie* pour mener une enquête encore plus approfondie (Walter Lippmann, « The Immigrant Press », *The New Republic*, 26 avril 1922, p. 259). Nous verrons que sa critique ne semble pas tout à fait fondée (cf. *infra*, chap. 3.2.2).

<sup>60</sup> La formulation de Hughes reste néanmoins ambiguë, car elle semble laisser entendre qu'il s'agit d'un projet de Small. Suivant le récit de Lindner, il semble plus pertinent de penser plutôt que soit l'idée vient de Park, soit c'est une co-production, qui serait une hypothèse cohérente avec le fonctionnement du département de sociologie sous la direction de Small (cf. C. Topalov, *Histoires d'enquêtes*, op. cit., p. 142-151).

<sup>61</sup> Cf. l'ouvrage de Simmel récemment traduite en français : Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit ; suivi de Sociologie des sens*, traduit par Jean-Louis Vieillard-Baron, traduit par Frédéric Joly et Philippe Simay, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2018. Cet ouvrage est issu d'une série de conférences données pendant « La première exposition municipale d'Allemagne » qui eut lieu à Dresde en 1903.

Une telle question, au lieu de nous éloigner de lui, doit renforcer au contraire l'intérêt de lire de près, de très près même, et d'analyser de façon approfondie la pensée propre de Robert E. Park, pour déceler ses pensées naissantes et suivre la façon dont il a transformé les concepts et le travail des autres, sans préjuger de à qui revient quoi, notamment par rapport à ses contemporains. Si pour l'intégralité de ses écrits ce travail reste à faire, je commence dans cette thèse par la « niche » que constituent ses travaux sur le journalisme et les *news*.

Je commence par là car, au lieu de considérer ses textes sur le journalisme comme secondaires, marginaux, il est possible à partir de ceux-ci d'avancer l'hypothèse que l'originalité de Robert E. Park repose justement sur ce point où on l'a le moins observée : dans sa description du journalisme et dans ce qu'il tire de sa pratique journalistique, « ce qui faisait l'intérêt et le succès de sa carrière américaine » comme écrira Windelband dans le rapport de thèse de Park<sup>62</sup>.

Dans sa tentative de conceptualiser les *news* comme « forme de connaissance », Park permet de rendre compte de la transition entre les faits et l'opinion publique dans les sociétés modernes, sociétés « à publics ». Moins que dans la vision de « la presse » en général comme support de la liberté d'expression, Park voit dans cette opération cognitive et sociale qu'est la production de *news* la racine et la portée politique de la pratique journalistique. De toute pratique journalistique.

Dégager un concept *général* de *news*, alors, permet non seulement d'y voir plus clair dans la formation et dissolution des groupes et des publics, mais permet aussi de rendre compte de la place prise en démocratie par l'activité journalistique *en général*, indépendamment des formats et des médias de diffusion.

---

<sup>62</sup> S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique*, *op. cit.*, p. 80-81.

### 1.2.2 — À la recherche « de ce que l'université a à dire »

Nous venons de voir qu'au moment où Park reprend ses études, la sociologie n'était pas une discipline absente du contexte états-unien. Pourquoi alors Park se rend-il précisément en Allemagne, et pourquoi reste-t-il finalement une année seulement avec Simmel pour suivre ensuite Windelband, Windelband qu'il « découvre » à Berlin ?

Les liens entre l'Allemagne et le département d'Harvard, où Park avait repris pied pour recommencer ses études en 1897, étaient étroits<sup>63</sup>. Mais s'en tenir aux seuls éléments contextuels pour expliquer une envie de retourner à l'université à 34 ans serait nier lucidité et véracité aux notes biographiques de Park.

Selon ce que Raushenbush nous rapporte, cette envie émerge d'un « désir » propre à Park, qui a toujours démontré un certain goût pour les livres, comme il le dit lui-même. C'est ainsi que Park a expliqué son retour à l'université : « *I did this because I was interested in communication and collective behavior and wanted to know what the universities had to say about it* »<sup>64</sup>.

Selon le récit que Park livra à Raushenbush, c'est après un cours de William James qu'il a compris que son intérêt allait vers la science, qu'il n'avait d'intérêt pour rien qui puisse rassembler à de la scolastique, vis-à-vis de laquelle James même prenait ses distances : « *From that time on, logic, and formal knowledge of every sort, ceased to have for me the interest and authority they once had. Ideas were no longer anywhere or in any sense a substitute for reality and the world of things. Thenceforth my interest was in science rather than in philosophy.* »<sup>65</sup>. Ce qui ne l'empêchera pas de retrouver la philosophie auprès

---

<sup>63</sup> Hugo Münsterberg venait tout juste de quitter l'Allemagne pour constituer un laboratoire de psychologie expérimentale, après l'invitation de James de rejoindre Harvard (cf. W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 29). Entre 1895 et 1899, *The American Journal of Sociology*, sous la direction de Small, montre un intérêt constant pour la sociologie européenne, notamment pour la sociologie allemande. Pour rendre compte de cette sociologie qui se développe en Europe, il y a un correspondant à Berlin, Abraham Ozjasz Thon, qui envoie régulièrement des communications. Simmel a eu des espaces de publication et les comptes-rendus de lecture des ouvrages de Tarde et Le Bon, ainsi que le compte-rendu de la conférence annuelle des Annales de l'Institut International de Sociologie français étaient réguliers. Il ne faut pas non plus négliger ce que Park rapportera dans *The Immigrant Press*, à savoir que l'Allemagne, qui comptait aux États-Unis l'une des plus grandes et anciennes colonies d'immigrés, mettait en œuvre une politique de « rayonnement » de sa culture (Cf. R. E. Park, *The immigrant press and its control, op. cit.*, p. 414). Au sujet des rapports entre la sociologie états-unienne et la sociologie allemande voir Donald N. Levine, *Visions of the sociological tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.

<sup>64</sup> W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 28.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 30.

de Windelband, au point de décider de le suivre, après un seul semestre avec Simmel, qui pourtant lui aurait permis, dit-il, d'atteindre un point de vue fondamental pour l'étude des journaux et de la société<sup>66</sup>.

Concernant Simmel, c'est certainement à celui d'avant 1904 qu'il faut faire référence. Ce Simmel qui, selon l'interprétation de Levine, serait resté en marge de la vie académique de l'époque principalement pour des questions de « style » – par exemple le refus d'utiliser les notes de bas de page ou de citer ses confrères<sup>67</sup>. Il est difficile par ailleurs ne pas voir ici une certaine similarité avec le style de Park, puisque les deux étaient en quelque sorte des « étrangers » dans le monde académique.

Ce Simmel d'avant 1904 voyait la sociologie comme une méthode et non pas comme une science douée d'un champ disciplinaire spécifique<sup>68</sup>, ce qui signifie pour lui l'entendre comme une science « au deuxième degré », un « nouveau point de vue pour la considération de faits connus »<sup>69</sup>.

Windelband, de son côté, est une figure de proue du néo-kantisme de l'École de Baden et se concentre sur le problème de la distinction entre les sciences de l'esprit et les sciences de la nature. Windelband est connu aussi comme historien de la philosophie, mais il est important de garder à l'esprit l'idée précise qu'il avait des rôles de l'histoire et de la philosophie, ainsi que de la séparation entre la philosophie et la psychologie. Plus précisément, dans un article intitulé « Méthode critique ou méthode génétique ? », Windelband considère la philosophie critique kantienne comme la clé pour distinguer clairement la philosophie de la psychologie. Windelband comprend le projet de Kant comme une étude de validité : le sujet de la philosophie est la valeur, ou la « validité des axiomes »

---

<sup>66</sup> Cf. *ibid.* Selon Levine, le « caractère général » de la thèse de Park « a été inspiré par la conception de Simmel de la sociologie comme une science des formes sociales » (D. N. Levine, « Note on The Crowd and the Public », *loc. cit.*, p. xxvii).

<sup>67</sup> Donald N. Levine, « Introduction » dans *On individuality and social forms: selected writings*, Nachdr., Chicago, University of Chicago Press, 2010, p. x.

<sup>68</sup> Mais pas non plus comme une science du *tout* (cf. Georg Simmel, « Le problème de la sociologie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1894, vol. 2, n° 5, p. 497-504 et Georg Simmel, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, traduit par Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller, Paris, PUF, 2013, p. 39-41).

<sup>69</sup> Selon Marc Sagnol, ce ne serait donc rien d'autre qu'une philosophie des sciences sociales qui coïncide au fond avec une science des sciences (cf. Marc Sagnol, « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, 1987, vol. 28, n° 1, p. 100).

ou des normes, et cette étude de validité devrait être étendue à tous les domaines de la culture. Cet élargissement du projet critique a été poursuivi dans son essai « Histoire et sciences naturelles » (1894), qui argumentait (contre la théorie positiviste de l'histoire) que l'histoire fournit un mode de connaissance distinct (qu'il appelle « idiographique »), distinct du mode de connaissance scientifique naturel (« nomothétique »)<sup>70</sup>. S'opposant au positivisme donc, Windelband croit que la philosophie doit s'intéresser à la question des valeurs et non pas aux faits, qui occupent plutôt les sciences de la nature. Cela n'empêchera pas Park de dire que c'est auprès de Windelband qu'il a appris tout ce qu'il sait de la philosophie « comme science »<sup>71</sup>.

Dans une autre note que Raushenbush rapporte dans sa biographie de Park, ce dernier écrit en effet ceci :

*« With the exceptions of Simmel's lectures I never had any systematic instruction in sociology... I got most of my knowledge about society and human nature from my own observations. I am sure, however, that my observation would have been of very little use to me if I had not had a thorough training, first at the University of Michigan, later at Harvard and Berlin and finally under Windelband at Strassburg and Heidelberg in philosophy. Windelband's philosophy was mainly its history, and his history of philosophy was a history of thought. He described philosophy as a 'science of science', fundamentally a science*

---

<sup>70</sup> Voir Jeremy Heis, « Neo-Kantianism » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Summer 2018, Online Resource, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2018. Martin Heidegger consacre à Windelband un chapitre de son *Vers une définition de la philosophie*, dont la traduction française est parue en 2017 aux Éditions du Seuil (Martin Heidegger, *Vers une définition de la philosophie*, traduit par Sophie-Jan Arrien et Sylvain Camilleri, Paris, Éditions du Seuil, 2017). Heidegger se concentre en particulier, justement, sur l'apport de Windelband à la fondation d'une philosophie des valeurs, dont les convictions principales, écrit Heidegger, sont « la doctrine du primat de la raison pratique, la fondation de la pensée scientifique, théorique, dans la foi pratique et la volonté de vérité ». Toujours selon Heidegger, la philosophie transcendantale des valeurs – qu'il définit comme « l'unique modèle (sérieux) de philosophie de la culture » à son époque, « se prête à une appréhension plus précise du point de vue scientifique », et elle est une « vraie philosophie scientifique de la culture », car son objectif est celui « d'interpréter les biens se formant effectivement dans la réalité à la lumière des valeurs universellement valides ». C'est à partir de l'interprétation windelbandienne de Kant, selon Heidegger, que l'accent est mis sur le caractère axiologique de la vérité théorique. Cf. *Ibid.*, p. 180-186.

<sup>71</sup> Cf. R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 124.

*of method based on a history of systematic thought. There is, in my opinion, no other way of getting a conception of scientific method. »<sup>72</sup>*

Simmel et Windelband ont tous les deux Kant comme horizon commun. Ces deux auteurs peuvent sans aucun doute aider à repérer quelques-unes des stratifications du substrat implicite de la thèse de Park, et nous le ferons à chaque fois qu'il sera nécessaire. Et pourtant, nous ne devons pas nous limiter à comprendre la thèse de Park et ses travaux ultérieurs uniquement sous la lumière croisée de ses références intellectuelles.

S'il est vrai, comme l'écrit Levine, que Park avait une mission suggérée à lui par Dewey, son premier mentor, et que celle-ci était la compréhension de la pratique du journalisme, c'est en ayant en tête ce programme que l'on doit commencer à suivre le chemin de pensée entrepris par Park<sup>73</sup>.

---

<sup>72</sup> W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 34.

<sup>73</sup> Cf. D. N. Levine, « Introduction », *loc cit.*, p. xlix : « *After college Park carried out Dewey "assignment" to study the nature and social functions of the newspaper by working as a journalist* ». Voir aussi W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 31 : « *John Dewey had told Park to study the newspaper* ». Géraldine Muhlmann aussi, dans son introduction à *Le journaliste et le sociologue*, écrit : « Park a rencontré John Dewey à Ann Arbor, pendant ses études à l'Université du Michigan dans les années 1880 ; il y a suivi les cours de ce jeune professeur sur Kant et sur Herbert Spencer ; il lui doit sans doute une part de son intérêt pour la presse, dans laquelle Dewey repérait déjà une force d'intégration culturelle essentielle aux sociétés démocratiques modernes ». (Géraldine Muhlmann, « Presse et démocratie » dans *Le journaliste et le sociologue*, Paris, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008, p. 26). G. Muhlmann souligne aussi la dette de Simmel envers Kant, p. 30 : « Pour Simmel, les sociétés modernes sont celles qui ont compris cette force intégratrice du conflit, au lieu de chercher l'unité dans le lissage des différences et des affrontements. Ainsi, l'unité culturelle se réalise en s'accommodant de l'individualisation et des différends qu'elle implique, au lieu de chercher à les neutraliser. La société moderne s'ouvre, du coup, à la possibilité d'une "rationalisation", grâce à ce "savoir" objectif qui ne cesse de s'élaborer et de s'enrichir – et ici, ce que l'on repère aussi, c'est la dette de Simmel envers Kant, Kant le penseur de la "publicité", de l'échange libre des opinions qui doit conduire à une saisie plus rationnelle des problèmes posés par la vie collective » (*ibid.*, p. 30).

## 1.3 – De « La foule et le public » au journalisme comme institution

### 1.3.1 — Intérêt particulier de la thèse de doctorat de Park

La thèse de Park est sans doute complexe, mais sa difficulté d'accès reflète aussi la multiplicité des références et pistes conceptuelles qu'il suit et qu'il développe<sup>74</sup>. Il la réalise entre 1899 et 1903, dans un environnement néo-kantien et la difficulté d'accès au contenu de fond de cette thèse semble aussi étroitement liée à ce bouillonnement de pensées nouvelles qui traversent l'Europe entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle.

Pourquoi s'efforcer de comprendre ce texte qui, somme toute, ayant été négligé pendant soixante-dix ans<sup>75</sup>, pourrait sembler de peu d'importance pour les enquêtes successives qui feront le succès de Park à l'École de Chicago ?

Certainement, il faut le faire si l'on veut suivre le cheminement de la pensée d'un ancien journaliste qui reprend le chemin de la recherche. Dans l'introduction à la traduction américaine réalisée par Charlotte Helsner, Henry Helsner Jr. écrit :

*« Robert E. Park's doctoral dissertation, Masse und Publikum (The Crowd and the Public), was published in 1904. A perfect copy, recently encountered in a large university library, was yellowed and brittle but apparently undisturbed by any reader for sixty-five years. This may be symbolic of the attention paid, explicitly at least, by American sociology to the earliest work of one of its most influential pioneers. Seldom cited, the dissertation is sometimes even omitted from Park's bibliographies. But as Everett C. Hughes has remarked, 'The results of Park's work in those*

---

<sup>74</sup> Selon Levine, des traditions qui ont posé les bases des sciences sociales modernes, la tradition allemande est la plus complexe (cf. D. N. Levine, *Visions of the sociological tradition, op. cit.*, p. 195).

<sup>75</sup> Pour rappel, la première traduction américaine date de 1972. Puis, une traduction en italien et une en espagnol sont publiées en 1996. Enfin la traduction française date de 2007.



*four years of study in Germany are diffused throughout American and even world sociology, even unto today' ».*<sup>76</sup>

Nous pouvons prendre très au sérieux cette remarque, qui s'ajoute à celle de Donald N. Levine pour qui c'est à partir de ce travail et de ces premières réflexions sur la foule et le public que Park en est venu à développer sa sociologie<sup>77</sup>. Nous pouvons en déduire en conséquence l'importance que la thèse réalisée par Park en Allemagne a dans la compréhension de ses réflexions sur le journalisme.

Si nous considérons la thèse de Park comme marginale, comme a pu le faire Yves Schemeil, nous nous priverions d'une pièce maîtresse dans la compréhension de l'ensemble de son ouvrage. Nous nous priverions des briques de base qui permettront de comprendre la place qu'il accordera aux *news* dans cette institution qu'est le journalisme et dans l'économie générale de la connaissance. Si Schemeil exclut qu'on puisse qualifier la thèse de Park comme une « erreur de jeunesse », la lecture et le traitement qu'il en fait montrent une sous-estimation du rôle qu'a eu pourtant, dans le développement d'une « sociologie générale » chez Park, ce travail de quatre ans en Allemagne. Il ne semble pas possible d'encadrer de façon complète le « naturalisme » de Park en se focalisant seulement sur l'influence de Simmel tout en négligeant le rôle de Windelband et de sa pensée, et en écartant sa thèse. Étiqueter cette dernière comme un exercice scolaire effectué pour « se couler dans un moule méthodologique acceptable par le monde universitaire »<sup>78</sup> est d'ailleurs une vision assez réductrice du rôle qu'une thèse a dans le développement non seulement d'une pensée, mais aussi, dans le cas de Park, d'un parcours de recherche. Par ailleurs, Park continuera à tenir des cours sur la foule et le public pendant son travail à l'Université de Chicago<sup>79</sup>.

---

<sup>76</sup> Henry Jr. Elsner, « Introduction » dans *The Crowd and the Public and other Essays*, traduit par Charlotte Elsner, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. vii.

<sup>77</sup> D. N. Levine, « Note on The Crowd and the Public », art cit, p. xxxi-xxxii.

<sup>78</sup> Yves Schemeil, « D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park », *Revue française de sociologie*, 1983, vol. 24, n° 4, p. 365. L'on peut néanmoins comprendre ce sentiment : on a souvent l'impression, en lisant Park, que certaines citations sont quelque peu forcées, que Park se plie en quelque sorte à des codes auxquels il voudrait résister. On se rappelle d'ailleurs qu'il a remis les pieds à l'université pour « savoir ce qu'elle avait à dire » sur les sujets de son intérêt, moins que pour en apprendre les codes, et que, comme Simmel, il a gardé un style d'écriture un peu écarté, justement, des styles académiques.

<sup>79</sup> Voir la liste du contenu des archives de Robert E. Park conservé au *Special Collection Research Center* de la bibliothèque de l'Université de Chicago, disponible en ligne : <https://www.lib.uchicago.edu/e/src/findingaids/view.php?eadid=ICU.SPCL.PARKRE>

On ne peut donc se pencher sur la sociologie générale de Park, et comprendre sa conception « naturaliste de la sociologie » et aboutir comme le veut Schemeil à en extraire une sociologie politique, en faisant l'économie du rapport à la science et à la philosophie politique que Park commence à développer en Allemagne. Autrement dit, on ne peut comprendre sa sociologie générale en prenant comme lieu d'observation la seule *Introduction to the Science of Sociology*. Comme on ne peut juger des influences de certains auteurs sur Park au seul décompte des occurrences dans cette même *Introduction*<sup>80</sup>.

### 1.3.2 — « La foule et le public », et la volonté générale

La thèse de Park, soutenue en 1903 et publiée en 1904, ouvre les portes à un aperçu concentré du contexte de développement des sciences humaines et sociales en Europe à son époque, mais aussi et surtout aux fondements d'une œuvre qu'il ne cessera d'enrichir pendant tout son parcours. Elle mériterait bien plus qu'un résumé.

Comme l'a écrit Donald N. Levine dans ses notes introductives à la traduction américaine de la thèse de Park, parue en 1972<sup>81</sup>, on retrouve Park en train de travailler laborieusement à la plupart des idées fondamentales qui guideront quelques-unes des plus importantes contributions à la sociologie des premières deux décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Henry Helsner Jr. à son tour, qui signe l'introduction de la même traduction, parle d'un « travail précurseur » qui permet entre autres de découvrir les liens entre les deux traditions intellectuelles des États-Unis et de l'Europe<sup>82</sup>. Suzie Guth, dans l'introduction à la traduction française de la thèse de Park parue en 2007, affirme que Park « va appliquer les leçons apprises à Strasbourg tant pour rédiger ses cours que pour diriger les travaux des étudiants »<sup>83</sup>.

La reconnaissance du caractère fondamental de ce travail n'empêchera pas pour autant

---

<sup>80</sup> Y. Schemeil, « D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique », *loc. cit.*, p. 632 (note 4).

<sup>81</sup> D. N. Levine, « Note on The Crowd and the Public », *loc. cit.*, p. xxxii.

<sup>82</sup> H. Jr. Elsner, « Introduction », *loc. cit.*, p. vii.

<sup>83</sup> Suzie Guth, « Préface » dans *La foule et le public*, Lyon, Parangon, 2007, p. 18.

ces lecteurs de ne le lire que partiellement, en se focalisant davantage sur les contenus de la première et deuxième partie (*La foule* et *Le processus sociologique*).

Raffaele Rauty a introduit la traduction italienne de la thèse de Park publiée en 1996<sup>84</sup>. S'il reconnaît la place que la réflexion sur l'opinion publique a dans le travail de Park, il affirme néanmoins que la dernière partie de sa thèse, portant sur la volonté générale reste inachevée : pour Rauty, il est clair que ce qui intéressait davantage Park était la foule et le public<sup>85</sup>.

Du rapport de soutenance de thèse de Park, signé de la main de Windelband, Suzie Guth tire que ce travail de thèse se voulait au départ comme une réflexion sur le journalisme et la communication – quoique Windelband parle plus précisément et seulement d'opinion publique<sup>86</sup> –, mais elle affirme au final comme les autres que la thèse « cherche essentiellement à délimiter les deux concepts [de foule et de public] »<sup>87</sup> et aucune mention n'est faite de la troisième partie.

Seule exception notable, mais encore partielle, est la biographie de Fred H. Matthews : si Matthews consacre une page (sur six) à la volonté générale, il ne le fait néanmoins que pour affirmer qu'elle a été utilisée pour « illuminer par contraste la nature de la foule et du public »<sup>88</sup>.

Faut-il céder à la tentation de lire la thèse de Park comme trois parties somme toute indépendantes les unes des autres et laisser de côté, la jugeant incompréhensible dans l'économie générale du travail, la troisième partie sur la volonté générale ? C'est ce que semble faire en première instance Helsner lorsqu'il s'interroge, dans son introduction à la traduction américaine, sur la raison pour laquelle cette partie a été introduite. Helsner ne trouve pas de réponse et consacre le reste de l'introduction au thème du comportement collectif, mais il entrevoit tout de même la possibilité que cette partie « introduise une perspective plus purement sociologique », « laborieusement dérivée de sources non sociologiques »<sup>89</sup>.

---

<sup>84</sup> R. E. Park, *La folla e il pubblico*, op. cit.

<sup>85</sup> R. Rauty, « Introduzione », loc. cit., p. 18.

<sup>86</sup> Selon la traduction que Guth rend disponible, Windelband a écrit que Park « avait le dessein de formuler le concept d'opinion publique en tant que tel » (S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique*, op. cit., p. 80).

<sup>87</sup> S. Guth, « Préface », loc. cit., p. 16.

<sup>88</sup> F. H. Matthews, *Quest for an American sociology*, op. cit., p. 55

<sup>89</sup> H. Jr. Elsner, « Introduction », loc. cit., p. x.

Ne pas voir l'unité de la thèse de Robert E. Park signifie négliger les extraits spécifiques qu'il choisit de suivre d'après le juriste Scipio Sighele et le médecin Pasquale Rossi<sup>90</sup> dans la première partie de sa thèse, et qui portent sur le développement de l'État. Cela signifie également négliger le lien qu'il pose entre opinion publique et volonté générale qui, sans être développé jusqu'au bout, est néanmoins bâti.

La question devient alors : pourquoi n'a-t-il pas développé de façon plus explicite, comme il l'a fait pour tous les autres thèmes, la question de l'État ? Nous ne pourrions répondre à cette question<sup>91</sup> et la thèse que je propose s'arrêtera à la question de l'opinion publique. Cela n'empêchera pas pour autant d'esquisser ici en quoi, du point de vue de Park, la question des faits et de l'opinion publique a affaire avec le gouvernement.

Les lignes directrices qu'il est possible de déceler dans la thèse de Park sont la recherche d'explicitation de transitions sociales fluides, sans discontinuité, qui trouveront leur issue – quoique de façon encore mêlée – dans les idées de processus et de « formes de transition », par lesquelles il essaie de comprendre les changements ; puis la tentative de caractériser les interactions (à travers notamment les notions d'imitation *et* d'opposition) en ce qu'elles sont la source de l'influence mutuelle entre les individus ; enfin la question des faits comme base des discussions.

---

<sup>90</sup> Au sujet de S. Sighele et P. Rossi voir en français Olivier Bosc, « De la folla delinquente à la follacultura : Scipio Sighele et Pasquale Rossi prophètes italiens de la modernité au tournant du siècle », *Laboratoire italien. Politique et société*, juillet 2003, n° 4, p. 37-56.

<sup>91</sup> Jean-Michel Chapoulie propose, mais sans fournir d'éléments pour soutenir son hypothèse, une interprétation dans son article paru en 2008 : « L'absence d'analyse de l'organisation politique de la démocratie chez Park, un sujet de préoccupation de premier rang pour les réformateurs d'avant 1914, s'explique sans doute de la même façon que la faible attention portée au travail : cette question relevait du domaine de la science politique, qui est, à l'Université de Chicago, celui de Charles Merriam, un réformateur actif, candidat à la mairie de Chicago avant 1914, et par ailleurs un ami de Park » (Jean-Michel Chapoulie, « Une interprétation de la sociologie de Robert E. Park dans son contexte historique » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'École de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 151). Deux affirmations de Everett C. Hughes, qui fut élève, puis ami de Park, comprises dans un même paragraphe, semblent l'une corroborer et l'autre contredire cette interprétation. D'une part Park aurait déploré que l'un des obstacles aux recherches sociales soit la tentative de faire rentrer les problèmes sociaux dans les compartiments des sciences sociales existantes, d'autre part, au souvenir de Hughes, Park avait très peu de révérence pour les frontières disciplinaires établies (Everett C. Hughes, « Preface » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 6). Enfin Park, par ses travaux sur la pratique journalistique et les *news* de 1941, s'intéresse tout de même à l'organisation politique que les pratiques journalistiques peuvent faire et font advenir. En conclusion, il est possible de dire que Park relève bien, dès sa communication de 1918, qu'il y a une tension à résoudre entre participation démocratique et représentation, et que cette tension se joue au niveau de la définition des problèmes collectifs (*issues*), mais il ne semble pas réussir à dénouer l'enjeu.

Mais j’ai évoqué la question de l’État, la seule qui ne sera pas reprise de façon explicite dans le reste du travail intellectuel de Park. Cette question est abordée dès la première partie portant sur la foule, par le biais justement des travaux de Scipio Sighele et de Pasquale Rossi. Et en effet, si dans les études au sujet de Park on a l’habitude de mettre en exergue sa dette envers Le Bon, il est important de s’arrêter avec Park d’abord sur Scipio Sighele (1868-1913), qui est issu de la nouvelle « École positive italienne de criminologie »<sup>92</sup> de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>.

Ce que Park retient de Sighele – qu’il considère comme le premier à avoir essayé de « définir avec une précision scientifique » ce qu’était la foule dans *La folla delinquente*, publié en 1891 – est d’abord que la foule « ne doit pas simplement être considérée comme la somme de ses parties. Le comportement du groupe pris dans son unité est tout à fait différent de celui qu’on pourrait attendre de ses membres pris individuellement »<sup>94</sup>. Cela permet d’une part de dégager une « notion générique » de la foule, d’autre part de concevoir quelque chose comme une « âme collective ». Mais l’autre point qui retient l’attention de Park est l’hypothèse continuiste, à partir justement de la foule comme notion générique : « Il s’agit maintenant de la foule comme notion générique – écrit Park –, qui inclut toute une série de manifestations secondaires comme la secte, la classe, la caste, etc. La foule est à la

---

<sup>92</sup> L’on peut consulter à ce sujet Elena Bovo, « La folie des foules. Diagnostiques et remèdes des criminologues italiens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » dans *La foule*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2015, p. 117-133.

<sup>93</sup> Il est intéressant d’ailleurs de noter, en suivant le travail de Vincent Rubio, que Le Bon aurait non seulement plagié les travaux de Scipio Sighele, ainsi que ceux de Gabriel Tarde, mais par sa façon de retraduire leurs travaux il aurait même nuit à la compréhension de la foule telles qu’ils la proposaient. Rubio écrit : « Incontestablement, c’est le nom de Le Bon qui est resté attaché au thème de la foule et à la psychologie des foules, comme si, d’une certaine manière, le “célèbre docteur” en était à la fois le précurseur et le dépositaire. De toute évidence, cette image est en trompe-l’œil. Sighele, Fournial et Tarde ont bien l’antériorité sur Gustave Le Bon. En un certain sens, l’essentiel du travail de l’auteur de *Psychologie des foules* consista à reprendre et à synthétiser – voire à plagier *stricto sensu* – les propos de ses prédécesseurs sur le sujet (en particulier Scipio Sighele et Gabriel Tarde). Sa manière de les ignorer dans l’ensemble de son ouvrage – si ce n’est pour les “dénigrer” –, dépasse ainsi le simple manque d’élégance. [...] Le discrédit dans lequel s’est vite trouvée rejetée cette discipline renvoie ainsi pour une large part aux liens étroits qu’elle entretient avec le nom de Le Bon, personnage et intellectuel controversé s’il en est. Pour autant – et sans qu’il faille voir là une forme d’apologie bien entendu –, on peut se demander si, en reprenant à son compte les analyses de ses prédécesseurs, Gustave Le Bon ne fit pas, au fond, que leur emboîter le pas ». Tarde et Sighele néanmoins à leur tour, signal V. Rubio, auraient « emprunté aux nombreuses hyperboles historiques et littéraires (médicales dans une certaine mesure également) qui parcourent l’ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle », notamment chez Taine et Zola (cf. Vincent Rubio, « La Foule. Réflexions autour d’une abstraction », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire de jeunes chercheurs*, septembre 2010, n° 8, §§ 5-8). Sur la thèse du plagiat, V. Rubio renvoie à Susanna Barrows, *Miroirs déformants* (1990) et O. Bosc, *La foule criminelle* (2007).

<sup>94</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 28. Park cite ici une traduction allemande de Sighele, *Psychologie des auflaufs und der massenverbrechen*.

fois la forme la plus ancienne et la plus générale des groupes humains. Historiquement, toutes les formes de groupes humains sont issues de la foule, et si l'on adopte une vue génétique, ils forment une chaîne de progression ininterrompue depuis cette forme originelle jusqu'à l'État »<sup>95</sup>.

C'est ce même intérêt que Robert E. Park trouve chez Pasquale Rossi (1867-1905) – médecin, socialiste, qui s'intéresse à la psychologie collective et à l'éducation des foules<sup>96</sup> – qui fait de la foule « une forme typique de société »<sup>97</sup>. Park se réapproprie ainsi Rossi : « On commence par la forme la plus basse, la plus indifférenciée, la plus instable, celle que nous désignons dans la langue courante par le mot foule, pour arriver à la forme la plus haute, la plus différenciée et la plus stable, c'est-à-dire l'État. Entre ces deux extrêmes, on trouve tous les groupes mentionnés plus haut, comme les sectes, les classes, etc. Ce principe de classification est celui de la différenciation sociale progressive, qui est liée à une stabilité qui croît d'étape en étape. C'est ainsi que l'on considérera la foule dans son sens restreint comme la forme sociale la plus indifférenciée et la plus éphémère, et l'État comme la forme la plus différenciée et la plus pérenne »<sup>98</sup>.

À ces conceptions de la foule comme un collectif qui est plus que la somme de ces composantes et pour lequel on peut parler d'une « conscience collective », s'ajoute ce que Park retient de Le Bon, à savoir l'attention aux interactions entre les éléments individuels et l'insuffisance du facteur spatial pour qualifier une foule<sup>99</sup>. Par cette remarque, selon Park, Le Bon ouvre la porte à la possibilité qu'une foule puisse se constituer « sans qu'il y ait agglomération visible », ce qui constituera une des caractérisations distinctives de la notion de public chez Park.

La foule doit donc être considérée comme « un être collectif, différent des individus qui la composent, comme une nouvelle individualité spirituelle »<sup>100</sup>, une « unité réelle » dans

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 31. Park cite ici en note ce passage de Sighele (d'après une traduction française de Sighele, *Psychologie des sectes*) : « Aujourd'hui, une foule et un État doivent paraître deux agrégats essentiellement distincts – et ils le sont en effet –, mais le second n'est à bien y regarder que le développement merveilleux du premier. L'État moderne n'est, en effet, que la foule primitive et sauvage, transformée par des siècles d'histoire en société, en un agrégat d'hommes unis en vue d'un but éternel, conscient et général, tandis que la foule n'a en vue qu'un but éphémère, inconscient et particulier – une réunion d'individus pour qui la loi suprême et nécessaire, c'est la division du travail et l'organisation, tandis que la foule est un être inorganique où nul n'a de part déterminée ».

<sup>96</sup> O. Bosc, « De la folla delinquente à la follacultura », *loc.cit.*, §§ 24-54.

<sup>97</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 37.

laquelle il s’agira de comprendre comment s’opère « la contamination mutuelle » – qu’il appellera un peu plus loin « suggestion » – des individus qui la composent, qui sont « ses parties constitutives » qui la « déterminent » par « leurs rapports nécessaires »<sup>101</sup>.

Cette attention portée aux « contaminations », aux influences mutuelles, nous fait comprendre la part consacrée, dans la partie suivante de la thèse de Park (titrée *Le processus sociologique*), à la théorie de l’imitation et à l’opposition sociale, ainsi qu’à ceux que Park considère comme les « précurseurs » de cette théorie : Joseph Butler, David Hume – avec sa théorie de la sympathie comprise par Park comme une « résonance du sentiment de l’Autre »<sup>102</sup> – et Adam Smith.

Butler en particulier, qui intéresse Park en ce qu’il a considéré les sentiments moraux comme des « affects de la réflexion » : le respect des règles morales est chez lui une réaction en prévision du jugement que notre volonté ou action est susceptible de subir. Butler serait alors selon Park « le premier qui a fait du principe de la réaction des esprits humains les uns sur les autres un principe d’explication »<sup>103</sup>. Au fond, pour Park, « la théorie de l’imitation ne signifie rien de plus que la théorie de la propagation, la transmission<sup>104</sup>, d’un homme à un autre, d’un mouvement volontaire ou d’une façon d’agir »<sup>105</sup>. Ce qui est transféré dans la sympathie est un sentiment ou une idée. Ce sentiment ou cette idée, et là réside encore l’intérêt que Park porte à cette théorie, est *réellement* perçu par qui reçoit la transmission comme s’il avait reçu la stimulation en premier : « La sympathie – écrit Park – n’est plus uniquement un sentiment comme la compassion, la bienveillance, etc., mais bien plus un processus par lequel ce sentiment se réalise »<sup>106</sup>.

Park retiendra de la théorie de l’imitation deux éléments en particulier qu’il retravaillera ensuite : la contrainte qui dérive des suggestions mutuelles et qu’il considère, à l’instar de Durkheim et de Edward Alsworth Ross, comme « un moment essentiel du

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>102</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>104</sup> Je modifie ici la traduction française qui traduit l’allemand « *Fortpflanzung* » par « reproduction ». Le terme « reproduction » étant chargé aujourd’hui de signification dans la tradition sociologique française, garder des termes plus directement issus des sciences de la nature me semble permettre de transmettre plus directement le caractère d’automatisme et de passivité, de viralité aussi, de la transmission dont on parle par opposition à la sympathie humienne telle que Park la caractérise.

<sup>105</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 61-62.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 63.

processus sociologique »<sup>107</sup> et la notion de « rétroaction » développée en particulier par Baldwin. En considérant la théorie de l'imitation du point de vue du groupe, « c'est-à-dire de la sociologie »<sup>108</sup>, Park en tirera les notions d'« attention » et d'ajustement. Car les processus par lesquels le groupe social se manifeste de façon décisive – par exemple, dit-il, au parlement ou à la cour d'un tribunal – ce sont des « fonctions formelles par lesquelles la collectivité agit sur elle-même », « une forme d'interaction dont le sens ne provient pas seulement du fait qu'elle est réalisée par une action collective, mais bien plus du fait que cette action collective, sans être orientée par un quelconque objet extérieur, vise uniquement à modifier des dispositions du groupe lui-même ou de certains de ses membres »<sup>109</sup>.

Il s'agit pour Park d'un processus « d'attention ou d'aperception », un ajustement et une adaptation du groupe « en tant que tout » à une situation : c'est une « préparation » à l'action<sup>110</sup>. L'« attention sociale » est « un processus dans lequel le groupe exerce une influence sur lui-même » et dans ce processus « le groupe prend position pour quelque chose dans son environnement »<sup>111</sup>. C'est grâce à ce processus d'attention sociale que les pratiques et les formes les plus stables des relations sociales sont assouplies et finalement « se diluent », selon Park. C'est un passage très important pour comprendre la notion d'opinion publique que Park développera.

On n'a parlé jusqu'ici que de la foule, qu'en est-il du public ? On peut comprendre son fonctionnement, selon Park, à partir de la notion d'opposition de Tarde et de Baldwin, et surtout à partir de la notion de différenciation sociale de Simmel<sup>112</sup>. Si ce processus ressemble à une concurrence entendue comme une lutte pour l'existence, telle qu'elle peut se produire dans le monde biologique, ce processus « sociologique » – social – se joue en revanche « dans la connaissance que partagent les individus et se manifeste comme un

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 68. De Durkheim, Park cite ici, en omettant le titre, *Les règles de la méthode sociologique*, paru en 1894 dans la *Revue philosophique*. De Ross, il cite l'article « *Social Control* », qui influencera sa compréhension de la notion de *social control*.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 76. La publicité « moderne » est citée par Park ici comme un exemple de ce « processus sociologique particulier, qui a les caractéristiques générales d'un processus d'attention », car « dans la publicité, c'est bien plus l'interaction des individus que la suggestion directe qui engendre l'action projetée » (*ibid.*, p. 77).

<sup>111</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 85.



processus au sein duquel les intérêts et les idéaux individuels se déterminent les uns par rapport aux autres et s'ajustent entre eux »<sup>113</sup>.

Le processus observé au sein du public est un processus collectif qui est la « modification du processus que nous avons vu à l'œuvre au sein de la foule », car l'opposition présuppose déjà l'imitation<sup>114</sup>. L'opposition sociale, selon Park, peut être considérée de deux points de vue alors : « D'un point de vue psychologique, elle se présente comme un processus par lequel l'individu parvient à la conscience de soi. D'un point de vue sociologique, ou sociopsychologique, elle est un processus par lequel les individus sont insérés dans des rapports réciproques qui conservent plus ou moins longtemps un caractère systématique »<sup>115</sup>.

Ces rapports réciproques, précise Park, « sont en soi des dispositions subjectives, mais ils ont acquis une certaine validité objective par une fixation dans la tradition et une reconnaissance générale »<sup>116</sup>. Là où cette relation de l'opposition sociale a pris une « forme durable et plus ou moins systématique », dit Park, des phénomènes sociopsychologiques particuliers se développent tels que les prix du marché, le prestige et l'opinion publique. L'opinion publique, dans ce sens, est pour Park « un phénomène sociopsychologique qu'il faut considérer comme le résultat d'un comportement critique de groupes ou d'individus différents qui s'opposent les uns aux autres »<sup>117</sup>.

Si le comportement du public s'exprime pour Park dans l'opinion publique et qu'il est le résultat d'une discussion au sein de laquelle les individus prennent des positions opposées<sup>118</sup> se fondant sur une narration des faits<sup>119</sup>, si le résultat de ce processus est une prise de position qui appartient au groupe comme totalité<sup>120</sup>, nous n'avons pas encore là une norme, car l'opinion publique n'est qu'une partie « des états psychophysiques changeants des groupes », alors que « les lois se fondent sur une tradition solide, sur une substance

---

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 92.

spirituelle, qui en aucun cas ne peut être comparée aux états changeants du groupe. C'est cette substance spirituelle du groupe que l'on appelle la volonté générale »<sup>121</sup>.

Avant de passer à la volonté générale, on ne peut ici que remarquer que ce qui semble à ce point une impossibilité sera dépassé au moment où le public amènera à la formation de groupes se rencontrant « de façon fréquente et régulière », et qui développeront alors des habitudes et des traditions. Quand ces groupes se rendront finalement compte de leur « permanence temporelle », leur « prise de conscience de soi » conduira à ce qu'ils se « ferment » plus ou moins. Et lorsqu'un groupe « se ferme finalement aux autres hommes, afin de préserver sa tradition, le processus, dont nous avons observé le début lors de la formation de la foule, atteint son terme » : « la conscience de soi collective prend une forme normative, c'est-à-dire que la volonté du groupe, laquelle n'était auparavant qu'un mouvement collectif qui dominait les pulsions des individus, se constitue en normes et en règles »<sup>122</sup>.

Dans son mouvement de compréhension de la volonté générale – cette « substance spirituelle »<sup>123</sup> sur laquelle se fondent les lois – Robert E. Park se presse d'abord d'exclure la position de Hobbes car, l'État ne pouvant accéder à l'existence que lorsque les volontés individuelles se sont soumises à celles du souverain, le « gouvernement de soi » (*self-government*) n'est pas possible, puisque gouverner est toujours, nécessairement, dominer par la contrainte. Park semble alors déplorer que chez Hobbes, comme chez Godwin, Mill, Spencer et Bentham, « la théorie que l'État s'impose toujours aux individus comme une puissance extérieure, qui restreint la liberté individuelle » implique de faire l'hypothèse d'une disjonction totale entre les individus et l'État<sup>124</sup>. C'est visiblement autre chose que cherche Park : une théorie qui lui permette effectivement de tenir la continuité de la foule jusqu'à l'État, comme disaient Sighele et Rossi. Mais c'est sur ce point qu'il se perd aussi et qu'on peut percevoir ce sentiment d'inachevé cerné par d'autres lecteurs de Park, quand il liste les positions de Locke et de Rousseau, pour enfin parvenir à Hegel et Fichte, comme s'il les convoquait en argument d'autorité.

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 100.

Nous pouvons alors refaire ici le même exercice suivi pour déceler ce que Park cherchait chez les criminologues italiens et chez les théoriciens de l'imitation. De Locke, par exemple, Park retient d'abord que « la volonté générale est fondée sur la communauté et que le pouvoir n'est exercé que temporairement sur une base représentative par le souverain et le gouvernement »<sup>125</sup>, de Rousseau il retient la distinction entre la « volonté générale » (*Gesamtwill*) – qui regarde l'intérêt commun –, et la « volonté de tous » (*allgemeine Einwilligung*<sup>126</sup>) – qui est la somme des volontés particulières (les intérêts privés)<sup>127</sup>. Mais chez Rousseau il retient aussi l'absence d'un *un organe spécifique pour déterminer la volonté générale*<sup>128</sup>. C'est alors qu'il se tourne vers Hegel, qui aurait à ses yeux, à travers sa théorie de l'esprit objectif, permis au concept de volonté générale esquissé chez Rousseau d'atteindre sa dimension la plus élaborée<sup>129</sup>.

Ce n'est pas encore suffisant, et Park fait un détour par Fichte, dont la théorie de l'État a pour lui une « importance particulière » en ce qu'elle constitue une transition entre les théories de l'État du XVIII<sup>e</sup> siècle – la conception subjective de la norme éthique exemplifiée ici par Kant –, et celle du XIX<sup>e</sup> – la conception objective exprimée par Hegel. Ce que Park cherche chez ces auteurs est alors la possibilité d'affirmer que « l'État n'est donc pas une œuvre artificielle, ce n'est pas non plus un simple idéal, que les individus d'une société entreverraient, c'est au contraire, quelque chose de réel, un être de raison qui se réalise dans les institutions étatiques »<sup>130</sup>. Dans les mots de Bosanquet, cité par Park, la « volonté générale » est le nom de « la réalité de l'être commun dans l'action politique »<sup>131</sup>.

Pour Park, c'est la nécessité d'une action commune qui contraint les individus à évaluer leurs inclinaisons et intérêts en tenant compte du but de la collectivité : « ce but collectif qui s'est fixé dans la volonté générale de telle façon qu'il ne se présente pas

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>126</sup> Une notion de volonté qui comporte celle d'adhésion.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 105. Park cite en note ici le volume II des *Die Geschichte der neueren Philosophie* de Windelband, pour qui « la théorie de l'objectivité de l'esprit de Hegel inclut dans son sens le plus large tout le domaine que l'on désigne aujourd'hui par le nom sans saveur de sociologie ».

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 111.

seulement aux hommes comme un idéal, mais qu'il les anime comme une pulsion intérieure et les fait aller de l'avant »<sup>132</sup>.

Foule et public supposent l'existence d'autres groupes où s'expriment les intérêts des hommes : « Partout où un nouvel intérêt se développe à côté de ceux qui existent déjà, se développe aussitôt, par l'unification des groupes, ou de certains membres de ces groupes, une foule ou un public qui fonde une forme sociétale pour le nouvel intérêt »<sup>133</sup>. C'est ainsi, dit Park, qu'en Europe s'est formé un public par-delà les frontières des États : « il se développe toujours un public, là où les intérêts des hommes, qu'ils soient politiques ou scientifiques, sont en contact les uns avec les autres et cherchent à être partagés »<sup>134</sup>. À partir de là, une tradition se développe, « à partir de ce contact et de l'équilibrage réciproque des opinions »<sup>135</sup>.

### 1.3.3 — Le journalisme comme institution

*« The fact that the newspaper is the object of so much sentimental appreciation in the abstract and so much bitter disapproval in the concrete is probably to be interpreted as evidence of what Ogburn has called “cultural lag”. Changes in the newspaper have been so sudden that we have not been able to keep up with them. These rapid changes, at any rate, explain why, of all modern institutions, the newspaper is probably the least understood. One has had reason to expect, with the multiplication of studies of newspaper methods and technique, that someone would turn his attention to the newspaper as an institution, and make the thing a little more intelligible »<sup>136</sup>.*

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 118-119.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>136</sup> Robert Ezra Park, « Review of Main Currents in the History of American Journalism », *American Journal of Sociology*, 1927, vol. 33, n° 2, p. 292.

Park écrit ce passage dans le compte-rendu qu'il fait en 1927 de l'ouvrage de Willard Grosvenor Bleyer, *Main Currents in the History of American Journalism*<sup>137</sup>.

Pour comprendre ce que Park entend par "institution", il faut revenir une douzaine d'années en arrière par rapport à ce compte-rendu, soit environ onze ans après la publication de sa thèse. Suite à ses expériences à la *Congo Reform Association* et au Tunskegee, Park a intégré l'Université de Chicago depuis un peu plus d'un an – avec un lien institutionnel qu'on nommerait aujourd'hui précaire –, quand dans un article qui porte sur la ville et paru pour la première fois en 1915, il expose la définition de l'institution qu'il fait sienne, définition qu'il tire de l'ouvrage *Folkways*, publié par William Graham Sumner<sup>138</sup> en 1906. Une institution est un concept et une structure : « *The structure is a framework, or apparatus, or perhaps only a number of functionaries set to co-operate in prescribed ways at a certain juncture. The structure holds the concept and furnishes the instrumentalities for bringing it into the world of facts and action in a way to serve the interests of men in society.* »<sup>139</sup>.

« *In prescribed ways* », dans des conditions nécessaires, obligées, « *at a certain juncture* », dans certaines circonstances, à un tournant donné, le « concept » est embarqué dans la structure : c'est dans le cadre théorique de l'emboîtement entre l'idée de l'institution et sa réalisation concrète que s'insère la réflexion sur le journalisme de Robert E. Park. Le journalisme est pour lui une « institution » au sens sociologique du terme, qui joue un rôle central dans la socialisation des groupes sociaux. La notion d'institution est ici « sociologique » au sens qu'elle est opératoire pour comprendre des organisations sociales.

---

<sup>137</sup> Willard Grosvenor Bleyer (1875-1935), ancien journaliste et professeur d'anglais puis de journalisme à l'Université du Wisconsin, a été le premier à concevoir un parcours en journalisme dans cette même université en 1908 et il a été directeur de l'École de journalisme à partir de sa fondation en 1927. Selon Ralph O. Nafziger, qui a rédigé un *In memoriam* à la mort de Bleyer, ce dernier aura été « *the first to emphasize the integration of journalism and the social sciences and was among the early leaders who sought to stress the importance of upper division journalism courses containing values not directly bearing upon technical methods and procedures* ». Bleyer était très actif dans différentes associations professionnelles : il a été président de l'*American Association of Teachers of Journalism*, président de l'*American Association of Schools and Departments of Journalism*, président du *National Council on Education for Journalism* de 1923 à sa mort, président du *Council on Research in Journalism* de 1924 à 1929 (Ralph O. Nafziger, « Willard G. Bleyer, 1875-1935 », *Journalism Bulletin*, décembre 1935, vol. 12, n° 4, p. 374-378).

<sup>138</sup> William Graham Sumner (1840-1910) a été le premier à avoir tenu un cours appelé « sociologie » aux États-Unis : à Yale à partir de 1876 (cf. B. N. Adams et R. A. Sydie, *Classical Sociological Theory, op. cit.*, p. 82). Le titre complet de l'ouvrage de Sumner est *Folkways. A Study of the Sociological Importance of Usages, Manners, Customs, and Morals*.

<sup>139</sup> Robert Ezra Park, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, 1915, vol. 20, n° 5, p. 577.

Une institution est un « mécanisme », un mécanisme « psychophysique » à l'intérieur duquel, à travers et grâce auquel les intérêts « privés et politiques » trouvent une expression « corporative »<sup>140</sup>. Mais pour que cet ensemble devienne une institution, sans rester un ensemble de choses, il faut une relation qui les unissent, une relation qui se constitue par un « *use and wont* », par l'usage et l'habitude<sup>141</sup>, « *like a tool in the hand of a man* », « *with the vital forces resident in individuals and in the community* », sans pourtant qu'il y ait un « dessein » établi à l'avance<sup>142</sup>.

Nous comprenons ce que Park dira plus tard, dans « *The Natural History of the Newspaper* » en 1923<sup>143</sup>, en écrivant que le journalisme n'est pas un produit « rationnel », mais un produit social : un produit social qu'on a toujours essayé de contrôler mais qui a continué à évoluer suivant ses lignes impondérables : « *The press, as it exist, is not, as our moralists sometimes seem to assume, the wilful product of any little group of living men. On the contrary, it is the outcome of a historic process in which many individuals participated without foreseeing what the ultimate product of their labour was to be* »<sup>144</sup>. Nous retrouvons dans cette phrase l'indéterminisme qui caractérise son idée d'évolution sociale.

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>141</sup> Park reprendra la notion d'habitude dans sa communication de mai 1918, *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity*, à la *National Conference of Social Work* de Kansas City, pour expliciter dans quel sens on peut « vendre » une politique publique. « Vendre » n'est pas à entendre – Park tient à le préciser – dans un sens purement commercial. Cela signifie pour lui, dans ce contexte où il intervient, un synonyme de « convaincre » de façon « permanente », pour que ça devienne une « habitude » : « *What the advertising man seeks to establish in the man he sells is not an opinion, nor an idea, but a habit* » (R. E. Park, « *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* », *loc. cit.*, p. 618.). Il ne s'agit pas de convaincre d'un point de vue « intellectuel » et « provisoirement », mais il s'agit de faire changer les pratiques. Il reprendra la notion d'habitude ainsi que l'expression « *use and wont* » également dans son article de 1940 sur les *news* comme forme de connaissance.

<sup>142</sup> Cf. R. E. Park, « *The City* », *loc. cit.*, p. 578.

<sup>143</sup> Robert Ezra Park, « *The Natural History of the Newspaper* », *American Journal of Sociology*, novembre 1923, vol. 29, n° 3, p. 273-289, réédité par E. C. Hugues dans Robert Ezra Park, « *Natural History of the Newspaper* » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 89-104. Les références à cet article dans ma thèse correspondent à la réédition de 1955. Park sépare le texte en cinq parties : une première, *The struggle for existence*, dans laquelle il définit dans quel sens il parle d'histoire « naturelle » de la presse ; la deuxième, *The first newspapers*, introduit à la naissance des premiers journaux ; la troisième, *The party papers*, donne des pistes pour expliciter le passage aux journaux comme organes d'un parti politique ; la quatrième, *The independent press*, poursuit « l'évolution » vers les journaux indépendants ; enfin, la dernière, *The Yellow Press*, qui, selon lui, loin d'être un déplorable accident de parcours dans le journalisme, est une évolution « naturelle », et par naturelle il entend une évolution socio-historique sur laquelle les individus n'ont pas complètement de prise.

<sup>144</sup> R. E. Park, « *Natural History of the Newspaper* », *loc. cit.*, p. 89.

Park a décrit le processus d'« évolution » socio-historique du journalisme dans cet article paru en 1923 – année qui le voit devenir professeur –, où il applique la méthode de ce qu'il appelait alors l'« histoire naturelle »<sup>145</sup>. Ce processus historique dont parle Park est une « évolution » au sens de Spencer et de Darwin<sup>146</sup> : la presse qui existait à son époque, que nous voyons aujourd'hui, est celle qui a *survécu* aux conditions particulières de la vie moderne. Faire une « histoire naturelle » de la presse veut dire alors pour Park « rendre compte des conditions sous lesquelles les journaux ont pu grandir et prendre forme »<sup>147</sup>. L'exemple qu'il portera à la fin de la première partie de l'article, à savoir le rôle des migrants dans le développement de la presse américaine, donne des indices sur le sens qu'il faut accorder au terme « évolution » : il s'agit d'une sélection du plus adapté dans un environnement réel, le monde dans lequel nous vivons, à un moment donné de l'histoire.

L'arrivée massive des migrants, notamment européens, aux États-Unis, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>148</sup>, leur alphabétisation et « américanisation » par le biais de la presse étrangère aux États-Unis, qu'eux-mêmes ont contribué à développer, est pour Park un des tournants « évolutifs » du développement de celle qui sera appelé *Yellow Press*, avec ses journaux du dimanche et son *muckracking*. Quel est l'autre ingrédient de cette « évolution » ? Selon Park, il réside dans le fait que les éditeurs de cette nouvelle presse ont compris la différence entre

---

<sup>145</sup> Les matériaux utiles pour rédiger cette « histoire naturelle », Park les précisera en 1927 dans un article proposant une revue de littérature sur le journalisme qui s'adresse directement aux étudiants (Robert Ezra Park, « American Newspaper Literature » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 176-184). Il inclut parmi ces matériaux utiles : la littérature courante sur le sujet et les témoignages. Mais non pas les témoignages des gens étant devenus des magnats de la presse, mais plutôt les histoires des reporters, des chroniqueurs locaux, des rédacteurs en chef et des rédacteurs, car ceux-ci sont « les sources de véritable connaissance au sujet de la presse moderne », à l'exemple de tel reporter qui a « commencé comme reporter pour finir réformateur » (*ibid.*, p. 177). Et nous savons, d'après la note autobiographique de Park, que le reporter modèle est pour lui, justement, un véritable réformateur, puisqu'il dispose des « faits », dira-t-il.

<sup>146</sup> Sur le naturalisme dans la sociologie américaine de l'époque voir Daniel Cefaï, « Le naturalisme dans la sociologie américaine au tournant du siècle. La genèse de la perspective de l'École de Chicago », *Revue du MAUSS*, 2001, n° 17, n° 1, p. 261-274. Selon Cefaï, c'est la volonté de faire une « histoire naturelle » qui requiert une sociologie descriptive « qui accumule et ordonne des séries de faits sociaux, comme les plantes dans des herbiers et des jardins, sur des planches et des tables botaniques ». Dans ce cadre de darwinisme social, pour Sumner – spencerien – la lutte pour l'existence et la compétition pour la vie sont les seuls moteurs de l'évolution sociale, rapporte Cefaï. Ward, en revanche, « récite, autant que les instrumentalistes autour de J. Dewey dans l'espace philosophique, la version unitaire de l'évolution selon Spencer. Il introduit le concept de forces sociales [...]. Une représentation de la société comme un champ de forces en interaction sera reprise par A. Small, W. I. Thomas ou R. E. Park. Elle ouvre à la possibilité de la réforme du monde existant » (*ibid.*, p. 265).

<sup>147</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 89. Il dira autrement un peu plus loin : « *The press today is, however, all that it was and something more* » (*ibid.*, p. 92).

<sup>148</sup> Ce que Park définira comme « *a peaceful invasion covering a period of a hundred years* » et « *something new in history* », dans un article qu'il publie deux ans plus tard, en 1925, dans *American Review* (Robert Ezra Park, « Immigrant Community and Immigrant Press » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 152).

les lecteurs *high-brow* et *low-brow*, c'est-à-dire entre les intellectuels, les savants, et ceux qui ne le sont pas : les éditeurs de cette presse désignée comme « moderne » ont compris que cette différence est une différence de vocabulaires de référence. La différence ne réside pas alors dans une compétence à comprendre le message, mais dans le fait qu'on ne parle pas « la même langue » – qu'on n'utilise pas le même vocabulaire – selon le lecteur à qui on s'adresse<sup>149</sup>. Les critiques réciproques – et qui continuent d'alimenter le débat – entre presse populaire et presse intellectuelle prouvent que cela n'a rien d'une évolution « nécessaire ».

Si le sens d'« historique » est ainsi posé comme une « évolution » qui est le résultat d'une lutte pour l'existence, le sens de « social » renvoie à celui d'une institution prise dans un réseau de variables. Trois, notamment : la possibilité pour la presse d'être imprimé – qui renvoie à la disponibilité et l'accessibilité de cette technologie ; la possibilité de circuler – qui renvoie non seulement à la disponibilité et à l'accessibilité des moyens de distribution d'un point de vue matériel, mais aussi d'un point de vue légal ; la possibilité d'être lue – qui renvoie aux compétences des individus composants la société de référence et aux langages qu'ils connaissent.

Il faut que les trois conditions soient réunies pour qu'on puisse parler de « presse » – de journalisme comme institution, selon Park : « *A newspaper is not merely printed. It is circulated<sup>150</sup> and read. Otherwise it is not a newspaper. The struggle for existence, in the case of newspaper, has been a struggle for circulation. The newspaper that is not read ceases to be an influence in the community. The power of the press may be roughly measured by the number of people who read it* »<sup>151</sup>. La deuxième occurrence de circulation est donc à

---

<sup>149</sup> Cette intuition n'aura pas empêché la permanence chez Park d'un certain préjugé hiérarchique néanmoins : « *In short, if the press can make itself intelligible to the common man, it will have even less difficulty in being understood by the intellectual. The character of present-day newspaper has been profoundly influenced by this fact* » (R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 91).

<sup>150</sup> Sur la centralité de la circulation des *news* avait écrit également Walter Lippmann : « *It is admitted that a sound public opinion cannot exist without access to the news. There is today a widespread and a growing doubt whether there exists such an access to the news about contentious affairs. This doubt ranges from accusations of unconscious bias to downright charges of corruption, from the belief that the news is colored to the belief that the news is poisoned. On so grave a matter evidence is needed.* » (Walter Lippmann et Charles Merz, *A test of the news: an examination of the news reports in the New York Times on aspects of the Russian Revolution of special importance to Americans (March 1917 - March 1920)*, New York, New Republic, 1920, vol. XXIII, Part II, p. 1).

<sup>151</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 90.



entendre au sens que nous pouvons donner aujourd’hui à « accès », si nous prenons le point de vue des lecteurs<sup>152</sup>.

Park ne prend pas, dans cet article de 1923, un point de vue depuis lequel il observe la presse en tant que « pouvoir ». Son but n’est pas non plus de décrire ou dénoncer comment la presse exerce son pouvoir en tant qu’institution. Il observe la presse comme étant, au sens de Sumner, une « institution » qui fait partie d’une maille composant une « écologie humaine », pour utiliser un terme qui lui est propre<sup>153</sup>.

Parlant des premiers journaux, Park liste quelques-unes des définitions qui ont pu être données pour les qualifier – l’idée qu’il soit la tribune du peuple, le quatrième pouvoir, le « Palladium »<sup>154</sup> des libertés civiles, etc. – mais il ne s’y attarde pas, on dirait presque qu’il expédie le sujet. Il accorde en revanche quelques lignes à une caractérisation qui trace un parallèle entre le rôle des sophistes dans l’Athènes de Socrate et les journalistes dans le monde moderne. Ce que Park pointe comme un caractère commun est le fait d’être des « éducateurs du peuple » (*popular teachers*) : par des passages successifs, le *common man* – comme ces immigrants qui débarquent dans le nouveau continent sans savoir lire, est accompagné par le journal vers le « *high-brow* », conduit vers des nouveaux « vocabulaires » – que l’on peut comprendre au sens de *thesaurus* : un ensemble de mots, significations et usages. C’est là, pour Park, une démocratie qui fonctionne : « *By making information about our common life accessible to every individual at less than the price of a telephone call we are to regain, it is urged – even in the complicated life of what Graham Wallas calls the “Great Society” – some sort of working democracy* »<sup>155</sup>.

---

<sup>152</sup> Le mouvement relativement récent qui s’est formé autour de l’accès ouvert à la littérature scientifique, et notamment la parution du texte de Peter Suber qui pose les bases d’un langage commun partageable dans l’ensemble du mouvement, a largement contribué à éclaircir et éclairer cette notion d’accès à un produit de la connaissance (cf. Peter Suber, *Open Access*, Online Resource, MIT Press, 2012). Un parallèle entre la compréhension de la pratique journalistique qui émerge à la lecture de Park et l’évolution des revues savantes, pourrait par ailleurs être éclairant pour la compréhension des conflits contemporains autour de la circulation de revues académiques.

<sup>153</sup> Selon Cefaï, l’écologie humaine et la psychologie sociale sont les deux grands volets de la sociologie de Chicago dans les années 1920, se revendiquant l’une et l’autre du naturalisme (D. Cefaï, « Le naturalisme dans la sociologie américaine au tournant du siècle. La genèse de la perspective de l’École de Chicago », *loc. cit.* p. 265).

<sup>154</sup> Qui peut vouloir dire à la fois « objet tutélaire » et « objet à préserver pour ».

<sup>155</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 91.

Certes, Park ne méconnaît pas le caractère entrepreneurial de la presse<sup>156</sup> que l'on peut qualifier, comme il le rappelle, de « commerce de la vérité » (*the truth shop*), où le rédacteur en chef prend le rôle du « philosophe devenu marchand » ; il ne méconnaît pas non plus ce que les journaux sont pour les publicitaires : un médium pour créer de la valeur publicitaire (*medium for creating advertising values*). Il reconnaît toutes ces caractéristiques. Et il ne voit pas alors d'inconvénient à concevoir le journal comme un « support commun » (*common carrier*), comme le sont le chemin de fer et la poste<sup>157</sup>.

Contre l'écrivain Upton Sinclair, que Park désigne comme un « moraliste et socialiste », et son livre provocateur *The Brass Check* (1919), dans lequel Sinclair accuse notamment le *Yellow Journalism* du magnat de la presse William Randolph Hearst, Park défend l'idée que le journalisme est une institution qui n'est pas encore comprise et qui n'a jamais été étudiée. Elle ne l'a jamais été d'abord parce que la presse est une « manifestation récente » et ensuite parce que dans son histoire courte elle a traversé une remarquable série de « transfigurations »<sup>158</sup>. Et en effet, si on suit la chronologie de Park, des premières *newsletters* du XVII<sup>e</sup> siècle à la *Yellow Press* de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup>, les différentes transfigurations de la presse ne traversent aux États-Unis que deux siècles et demi.

Dans ce même article de 1923, Park nous dit aussi que les institutions américaines sont « fondamentalement des institutions villageoises », sur la base de la démocratie imaginée par le président Jefferson. Et dans un village, le commérage et l'opinion publique sont les principales sources de *social control*. Ainsi la presse tente de reproduire les conditions de la vie de village. C'est ce qui fait que la presse est pour Park un « chapitre intéressant dans l'histoire de la politique »<sup>159</sup>.

Il est utile d'anticiper ici aussi un autre point important que cette « histoire naturelle » telle que décrite par Park permet de faire émerger : si le passage des *newsletters* aux journaux de parti est la conséquence d'une mutuelle transformation entre presse parlementaire et rapports (*proceedings*) du parlement, cela s'est fait sur fond des luttes en faveur de la liberté

---

<sup>156</sup> Il soulignera encore plus son importance dans la revue de littérature sur la presse qu'il propose aux lecteurs de l'*American Journal of Sociology* en 1927 (cf. R. E. Park, « American Newspaper Literature », *loc. cit.*).

<sup>157</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 91.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 94. Je développerai davantage ces points dans la troisième partie de la thèse (cf. *infra*, chap. 3.2.2 et 3.3.1)

d'expression. Mais si l'histoire classique du journalisme croise en effet un moment fondateur des luttes pour la liberté d'imprimer et la liberté d'expression, Park nous dit que cela eut un coût. Cela a impliqué – notamment par les appels à la liberté à accorder « à la conscience » – un leurre : celui d'identifier le « pouvoir de la presse » avec celui du directeur de la rédaction et de la forme de l'éditorial.

C'est un leurre, pour Park, parce que si cette liberté garantit de pouvoir exprimer une opinion, elle ne se concentre pas du tout sur la « liberté d'enquêter et de publier les faits » : « *The activities of the reporter, upon which any opinion that is relevant to existing conditions is likely to be based, are more often regarded as an infringement of our personal rights than an exercise of our political liberties* »<sup>160</sup>. Park met l'accent ici sur la distinction entre s'exprimer et agir, plaçant clairement la pratique journalistique moderne telle qu'il la décrit du côté de l'action.

D'où sans doute l'attention que Park porte à ce qu'il définit comme le « bon conseil » de Horace Greeley, fondateur et éditeur du *New York Tribune* et que Park cite à plusieurs reprises dans ces articles sur le journalisme. Conseil qui se résume ainsi : sécuriser un réseau de sources fiables aux niveaux locaux et produire des comptes-rendus de ce qui arrive de façon *duly and briefly*. Énoncer donc comme il se doit, dûment, et de façon concise<sup>161</sup>.

La presse dite « indépendante », qui supplantera la presse de parti – devenue entre-temps des organes internes aux partis qui « ne savaient plus au jour le jour qu'elles étaient leurs opinions »<sup>162</sup> –, institutionnalisera cette pratique que Park identifie dans cet article comme une extension du commérage assumant le rôle de « collecteurs et interprètes de *news* ». Les *news* deviennent l'incarnation, avec la figure du reporter, du pouvoir du journalisme moderne.

Par ses pratiques spécifiques, ce « nouveau journalisme » pose une définition de *news* que Park résume ainsi dans cet article de 1923 : « *Anything that would make people talk and think, for most people do not think until they begin to talk. Thought is after all a sort of internal conversation* »<sup>163</sup>.

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 100.

Ce nouveau journalisme, ces nouvelles pratiques, émergent dans un contexte de vie également changé : le contexte urbain, qui creuse la différence entre la presse locale et la presse métropolitaine ; le téléphone, qui commence à devenir une technologie à la portée populaire ; la diminution des lecteurs et investisseurs « disponibles » pour un nombre toujours croissant de journaux. Ce dernier point notamment est celui qui donne une place ambiguë à la *Yellow Press*, accusée par ailleurs d’être une perversion du journalisme, mais que Park défend ici, et dans un article qu’il lui consacra en 1927, comme une évolution tout aussi « naturelle » de la pratique journalistique.

La *Yellow Press* peut se représenter, comme Park le fait ici, par deux figures majeures du journalisme américain : Joseph Pulitzer et William Random Hearst. L’entreprise du *muckracker* Joseph Pulitzer montre pour Park que la « transfiguration », le changement de forme du journalisme moderne, servirait toujours un même propos : lutter pour la cause du peuple. L’entreprise de William Random Hearst a en revanche la particularité nouvelle de rejeter un autre des « principes » inclut jusque-là dans la presse et que Pulitzer défendait encore selon Park : Hearst en effet ne conçoit plus, dit ici Park, que parmi les objectifs d’un journal soit inclus celui d’*instruire* ses lecteurs<sup>164</sup>. Si le récit de Park paraît ici un peu partisan et pas tellement favorable à Hearst, il n’est pas sans intérêt de rappeler que les journaux de Hearst relayaient eux aussi des causes du peuple, et que dans le rapport que Park a consacré à la presse de langue étrangère aux États-Unis, *The immigrant press and its control* (1922), il met en avant le rôle d’alphabétisation joué par une presse qui, dans ses formes « achevées », suit le modèle du *Yellow Journalism*.

Le rôle « social » de dévoilement de scandales de ce type de journalisme n’est pas mis en évidence ici – Park se concentre plutôt sur son côté commercial, à savoir la place que prend la publicité dans ce modèle de presse<sup>165</sup> –, mais il signale tout de même que les

---

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

<sup>165</sup> Je souligne. Park s’exprime aussi sur la question du caractère commercial de cette presse, en signalant un autre effet en retour sur la société de la *Yellow Press*, celui d’avoir conduit au développement des grandes surfaces commerciales : « *the Yellow Press was engaged in extending the newspaper habit to masses of people, including women and immigrants – who up to this time did not read newspapers – that the department store was beginning to attract attention. The department store is, in a sense, a creation of the Sunday newspaper* » (*ibid.*, p. 103). Encore par rapport à la presse commerciale, Park affirme dans *The Immigrant Press* (1922) que « la presse commerciale semble avoir fait sa première apparition positive (*positive appearance*) avec la nouvelle immigration » (R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 338), quoiqu’il n’est pas

techniques pour « faire acheter un journal qu'on ne lira pas » se multiplient avec la *Yellow Press* de Morrill Goddard et Arthur Brisbane. Parmi ces techniques : la présence des images, d'abord en blanc et noir puis en couleurs, l'insertion de bandes dessinées « *and other devices with which we are familiar for compelling a dull-minded and reluctant public to read* »<sup>166</sup>. Des exemples qui nous font comprendre que ces journaux produisent un élargissement des champs de compétences requises pour apprécier un journal, sans se focaliser sur la seule compétence de lecture textuelle. Cette presse commerciale, que Park définit comme « individualiste » ou « individualisante »<sup>167</sup>, et qui a contribué à faire du journal un « *organ of life rather than of a party* »<sup>168</sup>, a développé des techniques de « captation de l'attention » qui finiront par atteindre en retour les journaux quotidiens.

L'histoire de la presse que nous connaissons aujourd'hui est principalement sinon exclusivement l'histoire du journalisme que Park identifie comme « commercial », dans ce sens que son modèle économique se fonde principalement ou exclusivement sur la vente d'espaces publicitaires<sup>169</sup>. Or, si cela a sans doute sa raison d'être, ne pas considérer les

---

clair s'il s'agit d'une hypothèse qu'il fait ou d'un résultat de l'étude. La presse commerciale de langue étrangère, nous dit Park, était à l'origine connectée avec les agences de voyage qui organisaient les traversées, ainsi qu'avec les banques des immigrés, qui parfois faisaient partie de la même entreprise (« *Both of these institutions – précise-t-il – are peculiar to peoples of the recent immigration* »). Sans en déduire une causalité, on peut tout de même signaler la contemporanéité (les années 1830) entre le développement de la *Penny Press* et la première grande vague d'immigration depuis l'Europe. Ce type de presse « commerciale » liée aux navigations transatlantiques par ferries, n'était pas sans poser problème, notamment de conflits d'intérêts au sujet de dirigeants qui étaient à la fois propriétaires des agences de voyage, des banques et des journaux : « *The part played by the alien press in spreading the propaganda of the immigrant banker is one worthy serious consideration [...] What is of more consequence is the claim that the editors of some papers actively participate in silencing such affairs by offering plausible excuses for the disappearance or misconduct of the banker* ». Park cite ici un rapport de la commission pour l'immigration de 1911 (*ibid.*, p. 339).

<sup>166</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 103.

<sup>167</sup> « *The commercial press is more interested in the welfare of the individual man than in that of any organization or society of men. It is interested in the common man because his interests are universally human and intelligible.* » (R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 356).

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> « La distinction entre la presse commerciale et les autres genres de journalisme est que la presse commerciale est avant tout un business. Le business de la presse commerciale est de vendre de l'espace pour les annonceurs » dit Park. L'autre sens qui émerge en creux quand Park présente, dans *The Immigrant Press* (1922), certaines de ces « autres genres de journalisme », est celui d'une pratique journalistique qui s'intéresse à sa propre survie, en mettant en œuvre un modèle économique pertinent qui lui garantisse son indépendance par rapport à d'autres institutions : ce sera le cas de la presse socialiste, basée principalement sur les souscriptions. La visibilité de cette presse semble en quelque sorte occultée par le fait que la prise en charge du classement des titres de presse a été faite par une agence publicitaire, la N. W. Ayer and Son, et qu'elle n'incluait dans sa liste que des journaux vendant des espaces publicitaires. Or, la recherche effectuée par Winifred Raushenbush, dans le cadre de la réalisation de *The Immigrant Press*, a montré que d'autres titres, dont la presse confessionnelle ou associative, et la presse liée aux organisations de travailleurs, pouvaient avoir une circulation plus grande que certains titres inclus dans l'annuaire Ayer. Un exemple en est le

autres formes limite une compréhension globale du « journalisme » en tant que pratique sociale et, par conséquent, la compréhension de son émergence dans les ferments d'émancipation ainsi que celle de son rôle dans un contexte démocratique. Cette compréhension du journalisme comme pratique sociale plus générale devra se faire sans dissoudre ni diluer l'apport de la presse en tant que moyen technique à la cause de la liberté d'expression tout format confondu.

Enfin, ce qui caractérise encore cette « nouvelle » pratique journalistique, comme Park l'écrira dans sa revue de littérature de 1927<sup>170</sup>, c'est aussi la progressive émergence, « sous l'influence des critiques du public », d'un esprit professionnel et de standards professionnels. D'une part, la presse acquiert progressivement un sens croissant de la responsabilité envers le public ; d'autre part, le public insiste de plus en plus sur le fait que, même si les journaux sont de propriété privée, ils ne sont pas moins des *public servant* : « *Under these circumstances the newspaper has ceased to be a mere extension of the person of its editor or an appanage of a political party. It has become, in a very real sense, a public institution* »<sup>171</sup>.

Ce qui a rendu compliquée jusque-là, pour Park, l'idée d'écrire un livre sur la collecte des *news*, c'est qu'on a, dit-il, l'habitude de considérer les institutions comme sacrées, et que ce caractère sacré *inhibe la critique*<sup>172</sup>. Mais, en améliorant les méthodes d'enregistrement de la vie sociale et politique, la pratique journalistique contribue à transformer le regard sur les institutions, sans se soustraire elle-même à cette transformation<sup>173</sup>. Une tâche que la pratique journalistique a en commun, visiblement, avec les sciences sociales.

---

*Zajednicar*, de la *National Croatian Society*, fondé en 1904, sans publicité et maintenu par une « taxation » des membres de la société, dont la circulation atteignait les 50 000 copies (cf. *Ibid.*, p. 272-273).

<sup>170</sup> Cf. R. E. Park, « American Newspaper Literature », *loc. cit.*

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>172</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 104.

<sup>173</sup> Cf. *Ibid.*

## **PARTIE II**

### **DES FAITS AUX NEWS**

À partir des écrits de Robert E. Park sur le journalisme, un premier enjeu de cette partie est de comprendre si et dans quelle mesure il est possible de parler d’une “épistémologie” dans la pratique journalistique.

Nous allons ensuite dégager ce que « fait » veut dire pour Park et en quoi c’est le premier souci d’un reporter. Nous verrons aussi la disparition progressive, dans ses textes, de la notion de « fait » en tant que notion centrale, et l’émergence tout aussi progressive de la notion de « *news* », clé de voûte qui permet à Park d’expliciter le rôle de la pratique journalistique au sein des sociétés modernes.

La lecture des textes de Park analysés dans cette partie, permettra également de faire ressortir ce que la pratique du journalisme a en commun avec les sciences sociales, notamment l’histoire et la sociologie.

## 2.1 – Journalisme et épistémologie

### 2.1.1 — L'épistémologie du journalisme en question

Un retour préalable à notre temps présent, avant de retrouver Robert E. Park, est utile en ce début de partie pour rendre compte de comment peut être traitée aujourd'hui la question de l'« épistémologie » du journalisme. Les guillemets sont nécessaires pour signaler que, encore une fois, nous avons affaire à un terme, « épistémologie » en l'occurrence, qui ne va pas de soi. Ce détour servira aussi à clarifier pourquoi Park, qui se situe à un moment historique où les premières questions « épistémologiques » émergent, est un point d'observation privilégié.

Dans un article paru en 2020 dans la revue *New Media & Society* et portant sur l'épistémologie journalistique et la circulation des *news* dans l'environnement des médias numériques, on donne comme acquis que le journalisme est une « pratique de production de connaissance » et que les journalistes sont dotés d'« autorité épistémique »<sup>1</sup>. L'auteur, Matt Carlson, s'appuie sur les travaux de Mats Ekström sur « l'épistémologie du journalisme en tant que pratique sociale de production de connaissance ».

Ekström travaille depuis vingt ans sur les questions liées aux productions journalistiques, avec une attention particulière au journalisme télévisé et à la forme de l'entretien, ainsi qu'au rapport entre journalisme et politique. C'est Ekström qui, en 2019, avec Oscar Westlund, a livré l'entrée de l'*Oxford Encyclopedia of Communication* portant sur journalisme et épistémologie<sup>2</sup>, où l'on affirme que l'épistémologie est une question centrale dans la recherche sur le journalisme. Selon les deux auteurs, « le journalisme est parmi les plus influentes institutions dédiées à la production de connaissance dans la société moderne, associée à la revendication de fournir quotidiennement des connaissances publiques pertinentes, précises et vérifiées ».

---

<sup>1</sup> Matt Carlson, « Journalistic epistemology and digital news circulation: Infrastructure, circulation practices, and epistemic contests », *New Media & Society*, février 2020, vol. 22, n° 2, p. 230.

<sup>2</sup> Mats Ekström et Oscar Westlund, « Epistemology and Journalism » dans *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, Oxford University Press, 2019.



Quand Robert E. Park reprend ses études en Allemagne à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en 1899, la pratique journalistique était bien lointaine de se voir reconnaître un tel statut : Park lui-même attendra la fin de sa carrière, après avoir pris sa retraite de l'Université de Chicago, pour publier son article titré *News as a form of knowledge* en 1940.

Mais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est également le mot "épistémologie" qui est loin de jouir du vaste usage que l'on en fait aujourd'hui. Différentes traditions – britannique, française, allemande – se nourrissent l'une l'autre en même temps qu'elles s'efforcent de s'affranchir l'une de l'autre. Il est utile d'ouvrir, déjà, une parenthèse, pour s'y attarder un instant.

La première occurrence du mot "épistémologie" est signalée en 1854 dans l'ouvrage du métaphysicien écossais James Frederick Ferrier, *Institutes of Metaphysics*<sup>3</sup>. Ferrier, soit dit en passant, rédigeait également des articles pour le magazine mensuel *Blackwood's Magazine*.

Le but de Ferrier était de se distinguer de la "philosophie des sciences" qui commençait à se constituer à la même période en Angleterre et en France<sup>4</sup>, "philosophie des sciences" étant un syntagme dont la première composition est attribuée à André-Marie Ampère en 1834 (*Essais sur la philosophie des sciences*). Selon Dominique Lecourt, l'épistémologie prônée par Ferrier s'opposait aux intentions « totalisantes » de la philosophie des sciences, et se voulait « plus modeste » : un « discours rationnel sur le savoir », une analyse rigoureuse des discours scientifiques qui examine les modes de raisonnement, la structure formelle des théories, et ainsi de suite. La pratique de cette épistémologie, nous dit Lecourt, s'est répandue via les opposants à l'idéalisme allemand de Hegel, sur lequel pourtant Ferrier s'appuyait.

En ce qui concerne la tradition française, la première "philosophie des sciences" est associée aux travaux d'Auguste Comte et d'Antoine-Augustin Cournot, qui prônent une

---

<sup>3</sup> Sur la genèse du mot "épistémologie" voir en français Dominique Lecourt, *La philosophie des sciences*, 5<sup>e</sup> édition, 2010 et Hervé Barreau, *L'épistémologie*, 8<sup>e</sup> édition mise à jour, Paris, Presses Universitaires de France, 2013. En langue anglaise voir Jan Woleński, « The History of Epistemology » dans Ilkka Niiniluoto, Matti Sintonen et Jan Woleński (eds.), *Handbook of Epistemology*, Springer Science/Business Media Dordrecht, 2014, p. 3-54.

<sup>4</sup> D. Lecourt, *La philosophie des sciences*, *op. cit.*, p. 3.

unité des sciences et de leur méthode. C'est une approche positiviste, qu'on retrouvera par ailleurs, certes avec quelques différences, au Cercle de Vienne entre 1920 et 1930, où l'on défend également que la science a une unité méthodologique et qu'il s'agit alors de définir la "logique de la découverte scientifique".

C'est au XX<sup>e</sup> siècle, estime Hervé Barreau, que le terme "épistémologie" assume en France un sens plus restreint d'"étude des sciences et des activités scientifiques", une activité dont chaque discipline peut s'emparer, qui n'inclut plus la "théorie de la connaissance" du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui se distingue alors du sens anglo-saxon. "*Epistemology*", en effet, recouvre dans le monde anglo-saxon le sens du terme autrefois employé de gnoséologie, à savoir la théorie de la connaissance, justement. L'« *epistemology* » anglo-saxonne est alors une pratique interne à la philosophie et s'occupe de la nature, des sources et des limites de la connaissance<sup>5</sup>, mais elle se concentre, concrètement, sur le problème des croyances justifiées.

Selon Barreau, cette restriction du sens dans l'acception française du terme épistémologie est essentielle en ce qu'elle statue la différence entre "connaissance commune" et "connaissance scientifique", une distinction, dit-il, « que la philosophie a jusque-là ignoré ». Nous verrons plus loin que cette distinction a sa contrepartie, et laisse entrevoir les difficultés qui émergent quand la volonté de comprendre comment on produit la connaissance se mêle à l'intérêt de séparer les sphères de production de savoir.

En dépit de la volonté des représentants des deux traditions britannique et française de fonder leur propre socle théorique distinct l'un de l'autre, il apparaît *in fine* que la distinction entre philosophie des sciences et *epistemology* peut apparaître faible et fuyante. Ces frontières floues se constituent autour des variantes linguistiques du terme "épistémologie", qui sont aussi expressions des groupes de travail, à leur tour liés à des traditions et approches philosophiques spécifiques. Toutefois, dans certains manuels et dictionnaires qui ont pu cristalliser les sens que le terme "épistémologie" acquiert vers la fin du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, une

---

<sup>5</sup> Peter D. Klein, « Epistemology » dans *Routledge Encyclopedia of Philosophy*, 1<sup>re</sup> éd., London, Taylor and Francis, 1998.

<sup>6</sup> AA.VV., *Enciclopedia di filosofia*, Ristampa., Milano, Garzanti, 1999 ; Élisabeth Clément *et al.* (eds.), *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 1994., H. Barreau, *L'épistémologie*, *op. cit.*, A. P. Martinich et Avrum Stroll, « Epistemology » dans *Encyclopædia Britannica*, Encyclopædia Britannica Inc., 2020 ; Matthias Steup et Ram Neta, « Epistemology » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2020.

tradition n'est pas explicitée en tant que telle : il s'agit des réflexions allemandes autour de l'*Erkenntnistheorie*, un mot « devenu populaire » – selon l'expression de Jan Woleński – à partir d'un texte de 1862 d'Eduard Zeiler (son *Bedeutung und Aufgabe der Erkenntnistheorie* – l'importance et la tâche de la théorie de la connaissance) et qui fut précédé par d'autres mots apparentés comme *Erkenntnislehre* (employé en 1827 par Thomas Krug dans son *Allgemeine Handwörterbuch der philosophischen Wissenschaften*) ou encore *Theorie der Erkenntnis* (employée en 1832 par Ernst Reinhold)<sup>7</sup>. Ces réflexions sur l'*Erkenntnistheorie* sont reprises et restituées par Catherine Chevalley dans le *Vocabulaire européen des philosophies*, dirigé par Barbara Cassin<sup>8</sup>, qui retrace l'évolution de l'usage du terme avant qu'il ne devienne « populaire ».

La perte d'homogénéité repérable aujourd'hui pour le mot “épistémologie”, nous dit Chevalley, est sans doute précisément datable dans l'histoire de la philosophie : au début du XX<sup>e</sup> siècle, quand eut lieu aussi un départage des domaines de l'*Erkenntnistheorie* allemande et de l'*epistemology* anglaise. C'est précisément à ce tournant que Park se trouve à travailler son doctorat en Allemagne, dans un contexte où les néokantiens, qui considèrent l'épistémologie comme discipline fondamentale, la comprennent comme “théorie des conditions de possibilité de la connaissance” et la tiennent pour propédeutique à la métaphysique et à toutes les autres disciplines philosophiques<sup>9</sup>.

*Erkenntnistheorie* désigne alors le point de vue des kantiens de l'époque, tandis que l'*epistemology* anglo-saxonne s'est constituée justement sur une opposition à la tradition allemande de l'analyse des conditions de possibilité de la connaissance<sup>10</sup>. Contrairement alors à Wolenski, qui voit dans tous ces mots allemands – *Erkenntnistheorie*, *Erkenntnislehre*, *Theorie der Erkenntnis* – un dénominateur commun à l'épistémologie, en ce qu'ils désignent tous un lien avec la connaissance ou la cognition et, plus précisément, une pratique qui s'occupe « des sources, valeurs (cognitives), principes et limites de la connaissance », il existe selon Chevalley « une différence profonde entre les manières de poser la question de la connaissance qui caractérisent respectivement l'*Erkenntnistheorie* et

---

<sup>7</sup> J. Woleński, « The History of Epistemology », *loc. cit.*, p. 3.

<sup>8</sup> Catherine Chevalley, « Épistémologie » dans Barbara Cassin (ed.), *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil/Dictionnaires Le Robert, 2019, p. 358-365.

<sup>9</sup> Frédéric Vandenberghe, *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte, 2009, p. 23.

<sup>10</sup> Cf. C. Chevalley, « Vocabulaire européen des philosophies », *loc. cit.*

l'*epistemology* : ici à partir du rapport entre intuition et concept et d'une réflexion sur le mode de donation des phénomènes ; là à partir de l'analyse du langage et de la forme logique des théories ». L'« intraduisibilité » des termes *Erkenntnistheorie*, *epistemology* et – ajoutons – l'épistémologie française, « marque avant tout une évolution de la philosophie elle-même »<sup>11</sup>.

L'*Erkenntnistheorie* désignait dans la langue allemande, poursuit Chevalley, « une problématique visant à une détermination des actes objectivants, c'est-à-dire permettant de comprendre comment le sujet connaissant transforme les phénomènes donnés en objets de connaissance ». Sachant cela, il apparaîtra plus clairement pourquoi, dans son article *News as a form of knowledge. A chapter in the Sociology of Knowledge*, Park commence à nous parler de la distinction jamesienne entre formes de connaissance, pour finir sur ce que l'on *fait*, socialement, avec les *news* et sur leur lien avec l'action politique. Ce qui sera l'objet des chapitres qui vont suivre.

Cette parenthèse sur les différentes traditions épistémologiques nous a non seulement montré que faire l'« épistémologie » d'un mode de connaissance est une opération qui mérite explicitation, mais aussi qu'il n'est pas tellement étonnant qu'une épistémologie du journalisme se soit développée d'abord dans le contexte anglo-saxon avant de trouver un peu sa place dans la recherche francophone. Et c'est pourtant un article francophone très récent qui permet d'avoir un aperçu de l'état contemporain de la question.

Bertrand Labasse, dans son *Du journalisme comme une mésoépistémologie* paru en 2015, rend compte de son travail bibliographique sur journalisme et épistémologie, relevant qu'un nombre croissant de travaux tendent à transposer des concepts issus de l'étude des connaissances à celle des pratiques journalistiques : par exemple en appliquant la théorie de l'acteur-réseau, la notion kuhnienne de paradigme, ou encore la notion d'expertise interactionnelle<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>12</sup> Bertrand Labasse cite Fred Turner (*Actor-Networking the news*, 2005) pour l'application de la théorie de l'acteur-réseau ; concernant les travaux qui mobilisent la notion de paradigme il se réfère à Maurice Mouillaud et Jean-François Tétu (*Le journal quotidien*, 1989) et à Jean Charron et Jean De Bonville (*Le paradigme du journalisme de communication, essai de définition*, 1996). Pour les travaux inspirés du modèle de l'expertise interactionnelle de Harry M. Collins et Robert Evans, il cite Zvi Reich (*Journalism as bipolar interactional expertise*, 2012), Philippe Ross (*Is there an expertise of production ? The case of new media producers*, 2011), et un article que lui-même a publié en 2012 : « Un trou noir dans la galaxie, la compétence opératoire dans les recherches en communication » (paru dans *The Canadian Journal of Media Studies*).

Il est intéressant de noter que tous les travaux cités par Labasse relèvent du domaine de recherche des *Science and Technology Studies*, un domaine interdisciplinaire dont l'un des fondateurs, Bruno Latour, a affirmé qu'il se distingue de l'épistémologie, notamment française, en ce que celle-là désigne « un effort pour *extirper* le plus possible les sciences de toute connexion avec le reste », estimant qu'une science, « pour devenir véritablement scientifique, doit s'extraire peu à peu de toute adhérence à ce qui risque de l'invalider ou de la pervertir »<sup>13</sup>. Latour suggère au contraire que ce domaine des *Sciences Studies*, ou « sociologie des sciences », pourrait pertinemment s'appeler au fond « épistémologie politique », un terme toutefois qu'à son dire personne ne comprendrait.

Mais Labasse cite un deuxième lot de travaux émergents, ceux-ci esquissant une approche du journalisme en tant que cadre épistémologique en soi : les travaux plus récents de Mats Ekström, l'article de Yigal Godler et Zvi Reich portant sur la façon dont les journalistes traitent la question des faits (*How journalists think about facts*, 2013) et auquel il faut ajouter aujourd'hui le travail qu'ils ont publié avec Boaz Miller en 2019, *Social epistemology as a new paradigm for journalism and media studies* ; ou encore les travaux un peu moins récents de James S. Ettema et Theodore L. Glasser (*On the epistemology of investigative journalism*, 1985) et de Murray Levine (*Investigative reporting as a research method*, 1980), les deux portant sur le journalisme investigatif.

Si ces travaux ne sont pas nombreux, et s'ils sont surtout, somme toute, très récents, c'est sans doute qu'un tournant à dû advenir à un moment donné du XX<sup>e</sup> siècle qui a permis de considérer la production de connaissance qui advient hors de cadres nommément scientifiques, comme légitime et digne d'intérêt. Le développement des *Sciences and Technologie Studies* y est certainement pour quelque chose, mais un autre domaine interdisciplinaire qui s'est développé à partir des années 1970 notamment en anthropologie et histoire, revendiquant une approche de *Public Engagement*, a contribué également à faire tomber le mur qui semblait séparer la connaissance “savante” de celle des “profanes”.

La philosophie aussi a vu se développer un tournant “public”, aux États-Unis notamment, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, portant une attention particulière aux

---

<sup>13</sup> Bruno Latour, *Cogitamus: six lettres sur les humanités scientifiques*, Paris, La Découverte, 2014, p. 25-26.

questions sociales et d'intérêt public. C'est à la *Public Philosophy* que fait justement référence Stephen Ward dans son compte-rendu de l'ouvrage collectif dirigé par Elliot D. Cohen, *Philosophical Issues in Journalism*, paru en 1992. Ward définit Cohen, qui pilote à cette époque-là l'*International Journal of Applied Philosophy*, comme un "militant" (*crusader*) pour une philosophie du journalisme.

Par l'ouvrage collectif *Philosophical Issues in Journalism*, le but de E. D. Cohen est de présenter les « questions persistantes et difficiles » de la pratique journalistique à un large public. De cet ouvrage, Stephen Ward critique le caractère daté de certaines contributions, le caractère très (trop) classique de certaines autres, comme les extraits sur la liberté d'expression de John Stuart Mill ou de Walter Lippmann sur l'objectivité. Ce que l'on retient de son compte-rendu est que l'ouvrage rassemble des contributions portant un regard normatif sur le journalisme, mais à partir d'une normativité qui lui est extérieure.

Ces jugements extérieurs font que, comme il en ressort des critiques de Ward, les jugements ratent leur cible, quand ils ne se réduisent pas à des exercices spéculatifs, car ils n'arrivent pas à tenir ensemble les multiples facettes de la pratique journalistique. Mais l'on retient aussi qu'il est possible de faire dialoguer les méthodes scientifiques et les méthodes journalistiques, car « l'idéal de l'objectivité journalistique est construit, en partie, à partir des mêmes normes de bon sens et de science qui guident les enquêteurs théoriques et par le même idéal général de raisonabilité qui sous-tend toute enquête et pratique rationnelles »<sup>14</sup>.

Ward critique enfin les contributions conclusives du livre, en estimant en réalité non concluante la discussion – importante – qu'il ouvre sur la possibilité d'une philosophie du journalisme. Ward avance alors que l'on ne saurait faire de la philosophie du journalisme en collectant des lectures et des études de cas. Selon lui, « idéalement, la philosophie du journalisme serait une espèce de philosophie appliquée avec deux parties en interaction : théorique et pratique. La composante théorique porterait sur les principes journalistiques et les concepts généraux. La composante pratique se concentrerait sur des problèmes spécifiques de la pratique journalistique. La philosophie du journalisme analyserait les idées fondamentales du journalisme, telles que le devoir d'informer, l'équité et la liberté de la

---

<sup>14</sup> « *The ideal of journalistic objectivity is constructed, in part, from the same standards of common sense and science that guide theoretical inquirers and by the same general ideal of reasonableness that underlies all rational investigation and practice* » (Stephen Ward, « Socrates in the Newsroom\* », *Dialogue: Canadian Philosophical Review / Revue canadienne de philosophie*, ed 1995, vol. 34, n° 4, p. 825).

presse. Sur le plan épistémologique, elle étudierait les méthodes du journalisme, les sources de preuves et le traitement des revendications concurrentes. Elle expliquerait également le rôle cognitif et éducatif potentiel du journalisme, au-delà de la transmission rapide des données »<sup>15</sup>.

Cela ne semble pourtant pas encore suffisant pour enrichir la discussion des questions d'importance publique au sujet du journalisme par la philosophie, en particulier dans les domaines de la politique publique, de la morale et des questions sociales. Comme on le verra à travers la lecture de Park, la pratique philosophique doit être tout aussi prête à faire bouger ses propres notions à partir d'un dialogue avec le journalisme. Elle doit être mise en jeu, tout comme la pratique journalistique, et doit être prête à repenser certaines de ses notions fondamentales comme celles de vérité, démocratie, opinion publique.

Cela étant dit, cette ouverture des sciences humaines et sociales aux productions de connaissance qui leur sont extérieures nous permet aujourd'hui de reprendre la question du journalisme en tant que forme de connaissance légitime là où Park l'avait laissée. Comprenant par ailleurs que Park a réfléchi à la place du journalisme parmi les opérations de production de connaissance bien avant cette ouverture des sciences "légitimes", on peut être tentés de lier ce constat avec le fait qu'il a publié ses articles sur le journalisme seulement après avoir quitté l'Université de Chicago.

C'est qu'une résistance demeure à l'égard de cette pratique de connaissance qu'est le journalisme, résistance que Eduardo Meditsch identifie dans la compréhension « médiacentrée » de la pratique journalistique<sup>16</sup>. Ce "médiacentrisme" caractérise pour Meditsch un intérêt tout focalisé vers la fonction de communication – entendue au sens restreint d'une "transmission d'information" – empêchant de prêter attention au journalisme en tant que forme de connaissance. En conséquence, on détourne dès lors l'attention pour se

---

<sup>15</sup> « Ideally, philosophy of journalism would be a species of applied philosophy with two interacting parts: theoretical and practical. The theoretical component would deal with journalistic principles and general concepts. The practical component would focus on specific problems in journalistic practice. Philosophy of journalism would analyze the fundamental ideas of journalism, such as the duty to inform, fairness and a free press. Epistemologically, it would study journalism's methods, sources of evidence and treatment of rival claims. Also, it would explicate journalism's potential cognitive and educative role, beyond the swift transmission of data » (S. Ward, « Socrates in the Newsroom\* », *loc. cit.* ). Le texte de Ward part d'un compte-rendu de l'ouvrage dirigée par Elliot D. Cohen, *Philosophical Issues in Journalism*, paru en 1992 aux Oxford University Press.

<sup>16</sup> Cf. Eduardo Meditsch, « Journalism as a Form of Knowledge: a qualitative approach », *Brazilian Journalism Research*, décembre 2005, vol. 1, n° 2.

concentrer sur la question de savoir si le journalisme transmet, restitue, plus ou moins correctement, ou pas du tout, de la connaissance produite par ailleurs.

Bertrand Labasse accuse également le caractère “médiacentré” des études sur le journalisme, notant en plus qu’elles nous amènent à une tautologie dès lors que l’on tente de définir formellement le métier de journaliste comme l’action de contribuer au contenu d’un organe d’information journalistique<sup>17</sup>.

Si Meditsch, tout comme Ekström et Westlund qui citent à leur tour un autre contributeur à l’épistémologie du journalisme, Rasmus Kleis Nielsen<sup>18</sup>, se réfèrent à Robert E. Park comme précurseur, ayant posé le premier la question du journalisme comme forme de connaissance, ils ne le font qu’à partir du seul article de 1940, *News as a form of Knowledge*. Isolé des autres contributions de Park au sujet du journalisme, cet article ne peut pourtant pas, à lui tout seul, nous permettre de comprendre le *news* comme opérateur de connaissance, de comprendre la dimension sociale de cette opération, et de montrer qu’il est nécessaire d’avoir une notion “riche” de communication. Une notion riche de communication qui ne peut la réduire au seul modèle de transmission d’information de A à B, comme par exemple le modèle linéaire de Shannon et Weaver le fait<sup>19</sup>, mais demande à considérer la compréhension de B, et l’action en retour de B vers A. D’où le travail que je propose dans cette thèse, portant sur l’ensemble de travaux de Park au sujet du journalisme.

---

<sup>17</sup> Bertrand Labasse, « Du journalisme comme une mésoépistémologie », *Communication. Information médias théories pratiques*, 29 janvier 2015, vol. 33, n° 1.

<sup>18</sup> M. Ekström et O. Westlund, « Epistemology and Journalism », *loc. cit.*, p. 6. R. K. Nielsen a proposé, en 2017, une suite à l’article de R. E. Park en appliquant ses réflexions au domaine du journalisme numérique (*digital news*) : Rasmus Kleis Nielsen, « Digital news as forms of knowledge: a new chapter in the sociology of knowledge » dans Pablo J. Boczkowski et C. W. Anderson (eds.), *Remaking the news: essays on the future of journalism scholarship in the digital age*, Cambridge (Massachusetts), The MIT Press, 2017.

<sup>19</sup> Ce modèle est explicité pour la première fois par Claude Shannon en 1948 dans son article *A Mathematical Theory of Communication* : Cf. C. E. Shannon, « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal*, 1948, vol. 27, n° 3, p. 379-423.



### 2.1.2 — La question des sciences à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la thèse de Park

La lecture des articles de Bertrand Labasse et Eduardo Meditsch suggère que dans les toutes dernières décennies, ce qui a permis ne serait-ce que d'envisager la possibilité que le journalisme soit une forme de connaissance est la conséquence d'un changement de regard au sein des sciences elles-mêmes, un mouvement qui a œuvré pour remettre en cause l'idée que les sciences, à travers la méthode scientifique, soient les seules pratiques légitimes de production de connaissance.

Au moment où Park écrit sa thèse, ce sont les sciences nommées aujourd'hui "humaines et sociales" qui questionnent leur place au sein du monde académique de l'époque. C'est en particulier la place de l'histoire qui est au centre du débat, alors que la sociologie creuse son chemin vers son institutionnalisation.

La discussion entre histoire et sciences dites "naturelles" est alors telle que même un courant d'"épistémologie historique" se développe au XIX<sup>e</sup> siècle avec des figures comme William Whewell en Angleterre, Antoine-Augustin Cournot en France, Ernst Mach en Autriche, dont le dénominateur commun est qu'ils s'intéressent et pratiquent tous les sciences qu'aujourd'hui l'on nomme "dures" ou encore "exactes" : la mathématique, la physique, l'astronomie, ... Nous parlons donc d'un moment où certains scientifiques eux-mêmes commencent à s'intéresser à l'histoire et à la philosophie de leur discipline et pratique<sup>20</sup>.

Cournot précise le rapport entre sciences, philosophie et histoire, en comprenant "philosophie de l'histoire", ou plutôt "épistémologie de l'histoire", comme « la critique des catégories de la science historique ». On en déduit que l'épistémologie doit alors se concentrer sur la critique des catégories d'une science donnée. Du côté de Ernst Mach, l'étude des sciences est conçue comme inséparable de l'"Histoire" entendue comme le "devenir historique" des sciences. Il parle alors de "méthode historico-critique".<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> H. Barreau, *L'épistémologie, op. cit.*, chap. 1 (*Connaissance commune et connaissance scientifique dans l'histoire*).

<sup>21</sup> *Ibid.*

L'émergence de cette dénomination de "méthode historico-critique" est individualisée par Ronan de Calan en 1869, quand la faculté de philosophie de l'Université de Göttingen met au concours pour l'attribution du prix Beneke un premier sujet d'histoire *critique* des principes de la mécanique. Ce concours intervient à un moment de "crise" dans le domaine de la mécanique : selon Calan, « les crises sont des moteurs importants pour les rétrospectives historiennes »<sup>22</sup>.

Ce concours est important à noter car, comme le dit Calan, il contient déjà un discours de la méthode : en demandant de ne considérer que la période moderne, de porter une attention particulière aux sources et donc d'effectuer un travail philologique, d'enfin articuler la réflexion sur les principes de la mécanique aux grands problèmes et doctrines de la théorie de la connaissance, « cette histoire critique a pour fonction ultime de solliciter une théorie de la connaissance qui soit la plus compatible avec le développement des sciences positives, mais aussi de révéler ce qui, dans la marche de la science, a pu faire obstacle, du point de vue conceptuel — d'indiquer les obstacles épistémologiques induits par les théories philosophiques d'une époque. L'histoire sert donc à trancher entre les options de philosophie de la connaissance disponibles et, éventuellement, à en solliciter de nouvelles »<sup>23</sup>.

Certes, Robert E. Park est bien loin de s'intéresser à la mécanique – quoiqu'il se réfère dans sa thèse, à titre d'exemple, à la physique et à la chimie<sup>24</sup> –, mais cette anecdote nous dit que l'intérêt pour l'ancrage socio-historique de la science et les réflexions sur le rôle de l'histoire dans ces discussions, n'est pas une niche circonscrite mais assume une place centrale. Et le noyau de ces réflexions se situe en Allemagne.

Sans retracer toutefois la généalogie du problème des relations entre sciences, philosophie et histoire – dont Calan offre des aperçus très intéressants pour ce qui est du versant des relations avec les sciences et l'émergence de l'idée que « le savant qui ajuste sa théorie pour atteindre les phénomènes n'est pas si différent, somme toute, du technicien qui ajuste son dispositif (sa machine, son institution, son jeu d'écriture) pour atteindre des fins

---

<sup>22</sup> Ronan de Calan, « L'histoire critique des sciences : un chapitre dans l'histoire des idées » dans David Simonetta et Alexandre de Vitry (eds.), *Histoire et historiens des idées : Figures, méthodes, problèmes*, Paris, Collège de France, 2020, p. 203-220.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Robert Ezra Park, *La foule et le public*, traduit par René A. Guth, Lyon, Parangon/Vs, 2007, p. 51-52.

pratiques déterminées »<sup>25</sup> –, je vais me concentrer ici sur un pan de discussion bien plus restreint, directement lié au moment où Park travaille à sa thèse entre 1899 et 1903, à Berlin, Strasbourg et enfin à Heidelberg.

Le parcours de thèse de Park en Allemagne se déroule donc pendant cette intense période de réflexion sur la méthode scientifique et sur la place et le rôle de la discipline historique. C'est également le moment de la stabilisation progressive de la sociologie comme discipline académique.

Park consacre la deuxième partie de sa thèse au “processus sociologique” – où, par “sociologique”, il faut entendre “social”, dans la mesure où il sera principalement question de comprendre le processus de l'imitation décrit par Tarde<sup>26</sup>. Mais avant de se pencher sur l'imitation, Park prend un premier temps pour classer la sociologie parmi les sciences de la nature, en refusant qu'il puisse s'agir d'une “philosophie de l'histoire”<sup>27</sup>. Pour ce faire il affirme en note s'appuyer sur « l'opposition méthodologique de l'histoire et des sciences naturelles, comme on peut le trouver dans Windelband (*Geschichte und Naturwissenschaft*, – Histoire et sciences de la nature, Discours du rectorat de Strasbourg, 1894) et aussi dans Rickert (*Die Grenzen des Naturwissenschaftlichen Begriffsbildung* – Les limites de la formation des concepts scientifiques, publié en 1896) »<sup>28</sup>.

Il commence alors par une référence aux exigences des “sciences explicatives”. Celles-ci, dit-il, essaient de réduire l'objet dont elles s'occupent en éléments, et ce qui différencie alors une science d'une autre sont les éléments spécifiques de la réalité empirique dont elle s'occupe. La possibilité de traiter la sociologie comme « science » implique alors pour Park la notion même de science, au sens des sciences de la nature telles que décrites par Rickert, notamment dans leur évolution vers la biologie<sup>29</sup>. Donald N. Levine, soit dit en passant, dans

---

<sup>25</sup> R. de Calan, « L'histoire critique des sciences », *loc. cit.*

<sup>26</sup> En appui de cette lecture, Park écrira en 1921 que “social” est ce qui est transmis par imitation (Cf. Robert Ezra Park, « Sociology and the social sciences » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society: collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, Ill., Free Press, 1955, vol.3, p. 206.

<sup>27</sup> Dans le texte qui deviendra le premier chapitre de *Introduction to the Science of Sociology*, Park identifie la « philosophie de l'histoire » avec la sociologie de Comte et de Spencer, entendue comme une science du progrès et de l'évolution sociale (*ibid.*, p. 229).

<sup>28</sup> Cf. Robert Ezra Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, traduit par Charlotte Elsnor, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. 23. Cette explication est omise dans la traduction française, qui ne reporte que les références bibliographiques cités par Park (cf. R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 47.). Outre Windelband et Rickert, Park cite également Simmel, *Die Probleme der Geschichtsphilosophie*, Münsterberg, *Grundzüge der Psychologie*, et Kistiakowski, *Gesellschaft und Einzelwesen*.

<sup>29</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 51.

son travail portant sur les traditions sociologiques, affirme qu'il n'aurait pas été possible pour les sciences sociales de devenir une science positive avant que la biologie n'en devienne une elle-même<sup>30</sup>.

Park se référera à la biologie comme modèle pour les nouvelles sciences de l'homme quand il fera un parallèle entre concurrence au sein du processus de différenciation sociale et lutte pour l'existence « au sens biologique »<sup>31</sup>. Il y reviendra encore dans la préface de *l'Introduction to the Science of Sociology* en affirmant que « *The first thing students in sociology need to learn is to observe and record their observations. . . . Until students learn to deal with opinions as the biologists deal with organisms, that is, to dissect them—reduce them to their component elements, describe them, and define the situation (environment) to which they are a response—we must not expect very great progress in sociological science* »<sup>32</sup>.

Mais la sociologie, nous dit Park, rencontre tout de suite une première difficulté « logique » à laquelle se confronter : dans sa prétention à se constituer comme science descriptive et explicative : elle manque d'une "unité réelle" à décomposer, car son objet – le groupe social – ne donne pas lieu à une perception matérielle. La sociologie doit alors, dit Park, créer cette unité réelle, le groupe social doit être « transformé » en unité réelle puisqu'il n'est pas donné comme tel<sup>33</sup>.

Il faut alors trouver pour la sociologie l'élément le plus petit qui compose le tout. Park exclut la possibilité que cet élément le plus petit puisse être l'individu et il indique alors pour la sociologie le chemin pris par les sciences de la nature, à savoir la transformation du concept d'objet en concept de relation. La sociologie se doit alors, selon Park, d'étudier le système de relation, et ce pour mettre en lumière que l'individu ne reste pas semblable à lui-même mais les relations dans lesquelles il est pris le transforment en permanence.

---

<sup>30</sup> Cf. Donald N. Levine, *Visions of the sociological tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, p. 14.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 85. Au sujet de l'enracinement de l'École de Chicago dans les théories évolutionnistes de Darwin et Spencer voir Daniel Cefaï, « Le naturalisme dans la sociologie américaine au tournant du siècle. La genèse de la perspective de l'École de Chicago », *Revue du MAUSS*, 2001, n° 17, n° 1, p. 261-274.

<sup>32</sup> Ernest W. Burgess et Robert E. Park, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921, p. v-vi.

<sup>33</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 47-48. Park signale que ce passage précis il le doit à Kistiakowski, dont il cite en note *Gesellschaft und Einzelwesen* (Société et Individus).

Au fond, la vision que Robert E. Park a de la sociologie – et du journalisme en conséquence ; puisqu'un sociologue est pour lui un « *super-reporter* »<sup>34</sup> – semble claire : une science positive comparable aux sciences de la nature, fondée sur l'observation de la réalité et la pratique de l'enquête, ayant pour but la réflexivité sociale. Les choses se compliquent néanmoins, voir s'enlisent, à chaque fois que s'engagent des parallèles ou des comparaisons avec l'histoire.

Lors de la première année à Berlin, ce sont les cours de Simmel qui influencent Park, ce Simmel dont il dit qu'il lui a donné son seul « enseignement formel en sociologie »<sup>35</sup>. Il est intéressant de remarquer que Park suit Simmel au moment où celui-ci réfléchit particulièrement à la question de l'histoire<sup>36</sup>. On peut donc supposer que ce « seul enseignement formel en sociologie » soit fortement influencé par une réflexion sur la question de l'histoire. Park affirmera par ailleurs que la sociologie est un effort pour faire de l'histoire une science exacte<sup>37</sup>.

Le rapport entre Simmel et la question de l'histoire est approfondi par Florence Hulak dans son article sur le rapport entre science historique et sociologie chez George Simmel, portant principalement sur l'ouvrage simmelienne *Problèmes de la philosophie de l'histoire*<sup>38</sup>, dont la première édition est parue en 1892 et les successives en 1905 et 1907. La position de Simmel évolue précisément au tournant vers le XX<sup>e</sup> siècle, entre les deux versions de son œuvre *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*<sup>39</sup>.

---

<sup>34</sup> Robert Ezra Park, « An autobiographical note » dans Everett C. Hughes (ed.), *Race and culture*, Glencoe, Ill., Free Press, 1950, vol. 1, p. v-ix.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> La deuxième édition des *Problèmes de la philosophie de l'histoire* de Simmel sortira en 1905, Park réalise sa thèse entre 1899 et 1903.

<sup>37</sup> R. E. Park, « Sociology and the social sciences », *loc. cit.*, p. 192.

<sup>38</sup> Ce même titre sera repris en 1924 par Heinrich Rickert, qui publia ainsi une version remaniée de son essai *Geschichtsphilosophie* (Philosophie de l'histoire) paru en 1904 dans le recueil *Die Philosophie im Beginn des zwanzigsten Jahrhunderts* (Philosophie au début du XX<sup>e</sup> siècle) dirigé par W. Windelband (cf. Otthein Rammstedt et Patrick Watier, « Introduction » dans *Les problèmes de la philosophie de l'histoire : Une introduction*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2020, p. 9-43).

<sup>39</sup> Florence Hulak, « Science historique et sociologie chez Georg Simmel », *Sociologie et sociétés*, 2012, vol. 44, n° 2, p. 75-94.

Hulak nous rappelle que dans la première version des *Problèmes* de Simmel, l'histoire est considérée comme une connaissance de "premier niveau", une première mise en forme de matériaux empiriques susceptible d'être reprise par la sociologie. Ce premier niveau d'une « connaissance de l'homme », « synthétise la masse informe des phénomènes passés pour les ramener à des individus distincts »<sup>40</sup>. Et l'on rappelle ici que l'« individu », chez Simmel, peut désigner aussi des groupes.

Simmel considère d'abord la connaissance historique comme la mise en forme d'un contenu, mise en forme toujours située, et produite par des individus (ou individus collectifs) tout aussi situés. Hulak résume : « L'histoire n'étudie pas des données brutes, mais des produits déjà semi-finis, c'est-à-dire déjà organisés par l'expérience des hommes du passé »<sup>41</sup>. Mais cette première conception de l'histoire comme un "premier niveau" de connaissance évolue ensuite sous l'influence neo-kantienne de l'ami de Simmel, Heinrich Rickert, élève de Windelband qui, après avoir travaillé sur les questions générales de théorie de la connaissance, soutenant qu'il n'existe pas une méthode scientifique universelle, se concentre sur la connaissance historique dans son ouvrage *Science de la nature et sciences de la culture (Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft, 1899)*<sup>42</sup>.

Selon Rickert, l'histoire ne vise pas la connaissance du générique, mais de l'individuel, selon un *principe de sélection* qui permet d'isoler le particulier en ce qu'il réalise une certaine valeur (universelle, elle) de référence.

De Windelband, Park précisera davantage les passages du discours du rectorat qui l'avaient inspiré en Allemagne quand il publie, en 1921, *Sociology et Social Sciences*<sup>43</sup>, une série de trois articles qui deviendra le premier chapitre de *l'Introduction to the Science of Sociology*.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>42</sup> O. Rammstedt et P. Watier, « Introduction », *loc. cit.*

<sup>43</sup> Robert E. Park, « Sociology and the Social Sciences », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 26, n° 4, p. 401-424 ; Robert E. Park, « Sociology and the Social Sciences. The Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 1, p. 1-21 ; Robert E. Park, « Sociology and the Social Sciences. The Group Concept and Social Research », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 2, p. 169-183. Les trois articles seront réédités dans le troisième des trois volumes collectant les articles de Park (cf. Robert Ezra Park, « Sociology and the social sciences » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society: collective behavior, news and opinion, sociology and modern society.*, Glencoe, Ill., Free Press, 1955, vol. 3)

De Windelband il reprend ici l'idée que la différence entre science de la nature et histoire est une différence "de nature", c'est-à-dire de méthode. Et cette différence de méthode concerne aussi le "caractère logique" des faits.

Chaque fait historique porte sur un événement unique, qui n'est pas reproductible : chaque événement a une date et un lieu, et cela donne aux faits historiques une individualité que les faits des sciences abstraites (et la sociologie est une science abstraite, selon Park) n'ont pas. Cela implique encore qu'ils ne sont pas sujets à expérimentation et vérification<sup>44</sup>.

Ce sont le comparatisme et la classification qui marquent le passage d'une activité vers une science spécifique<sup>45</sup>. Donc l'histoire – qui tente de « recréer pour nous dans notre présent la signification du passé » – est devenue sociologie quand « les historiens ont commencé à s'intéresser à ce qui est typique et représentatif plutôt qu'à ce qui est unique dans les événements »<sup>46</sup>.

Du *Discours du rectorat*, Park rapporte un long extrait, quoique passablement coupé de nombreuses transitions<sup>47</sup>. De cet extrait, il est important de noter ici que, pour Windelband, la distinction entre science naturelle et histoire commence au moment où l'on cherche à transformer les faits en connaissance ; que les sciences naturelles cherchent à formuler des lois, procédant de la description de ce qui est particulier pour aller aux relations générales<sup>48</sup> ; que l'histoire décrit des événements, « donne une représentation » d'objets individuels.

Il est important de noter aussi que pour Windelband les deux procédures, celle des sciences naturelles et celle de l'histoire, sont pareillement justifiées. Il est important de le noter car ce discours marque sa prise de fonction comme recteur de l'Université de Strasbourg en 1894, au moment où l'on s'interroge, comme on le montre dans ce chapitre,

---

<sup>44</sup> R. E. Park, « Sociology and the social sciences », *loc. cit.*, p. 192.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 194-195. Une traduction française du *Discours du rectorat* de Windelband a été réalisé par Silvia Mancini en 2000 : Wilhelm Windelband, « Histoire et sciences de la nature (Discours prononcé au Rectorat de Strasbourg en 1894) », *Les Études philosophiques*, traduit par Silvia Mancini, 2000, n° 1, p. 1-16.

<sup>48</sup> Cette même distinction sera reprise par Rickert, élève de Windelband, qui parlera plutôt de « sciences de la nature » pour désigner celles qui étudient les objets suivant leur loi générale, c'est-à-dire sélectionnant ce qui est commun à plusieurs, et « sciences de la culture » celles qui considèrent les faits singuliers.

sur le statut et le rôle des disciplines scientifiques. Ces distinctions marqueront les descriptions des sciences tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Du point de vue de l'analyse des textes de Park sur le journalisme, nous verrons alors que si le *news* constituent un outil épistémologique transformant des faits en connaissance, ce qui ferait pencher le journalisme vers le versant des sciences naturelles, les journalistes se gardent – devraient se garder, dit Park – de formuler des lois, et s'en tenir aux événements singuliers sans les mettre en relation. Mais encore, « toute science qui part d'hypothèses et essaie d'établir des faits d'une façon qu'ils puissent être comparés et vérifiés par ultérieure observation et expérimentation est, dès lors qu'une méthode est explicitée, une science naturelle »<sup>49</sup>.

La tension entre pratique journalistique et histoire ne se résout jamais vraiment entre un texte et l'autre de Park, mais permettra de spécifier certains traits de la pratique journalistique justement par contraste avec la discipline historique, comme nous verrons dans un chapitre ultérieur.

Park travaille sa thèse au milieu de ce bouillonnement intellectuel au sujet des pratiques des disciplines académiques. Ce bouillonnement se reflète dans sa thèse et dans les enchaînements alambiqués qui la caractérisent. Sans continuer davantage à retracer la généalogie conceptuelle de la thèse de Park, après avoir mis en relief certains des points fondamentaux de l'épistémologie moderne – la réduction factuelle, l'émergence du concept de relation, les objets des sciences – l'essentiel maintenant est de repartir de Robert E. Park lui-même, pour voir comment il se réapproprie ces discussions pour arriver à montrer que la pratique journalistique est bel et bien une forme de connaissance.

---

<sup>49</sup> R. E. Park, « Sociology and the social sciences », *loc. cit.*, p. 198.



## 2.2 – Les « faits » comme méthode de communication

### 2.1.1 — La notion de « fait » dans la thèse de doctorat de Park

Comme nous venons de voir, l'épistémologie est au cœur des débats du XIX<sup>e</sup> siècle sur le statut des sciences. Nous comprenons donc pourquoi Park consacre dans sa thèse une digression sur la place de la sociologie comme « science de la nature ».

La notion de « fait », qui émerge dans la thèse que Park rédige entre 1899 et 1903 en Allemagne, découle de sa compréhension de ce qu'est une science « descriptive et explicative », comme la sociologie se veut être<sup>50</sup>. Condition pour pouvoir déterminer les « faits » est de déterminer au préalable les termes employés par une science donnée<sup>51</sup>, puisque les concepts devront être validés par le matériel factuel<sup>52</sup> – par exemple, la détermination du concept de foule est, pour Park, un préalable à toute psychologie des foules.

Le « fait », en tant que concept, est pour Park « nouveau ». L'Encyclopédie de philosophie de Stanford fait remonter à Hume (*Traité sur la nature humaine*, section IV) une première distinction entre « faits » et « relations entre idées » : « *All the objects of human reason or inquiry may naturally be divided into two kinds, to wit, Relations of Ideas and Matters of Fact* »<sup>53</sup>. Pour W. Windelband c'est une science de la nature qui « constate, réunit ses faits, et les traite, seulement dans l'idée et dans le but d'en tirer une compréhension des lois générales auxquelles ces mêmes faits sont soumis »<sup>54</sup>. Mais ce qui est le plus intéressant pour nous ici est l'intégration, par Park, de la notion de « fait » dans l'acte de communication.

---

<sup>50</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>53</sup> Kevin Mulligan et Fabrice Correia, « Facts » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Online Resource, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2017.

<sup>54</sup> W. Windelband, « Histoire et sciences de la nature (Discours prononcé au Rectorat de Strasbourg en 1894) », *loc. cit.*, p. 5.

Dans la détermination du concept de « fait » qu'on peut extraire de sa thèse, on voit que Park reste en effet pris entre l'empirisme des sciences et leur nécessité d'objectivation, et la composante sociale impliquée par le biais des valeurs et significations. Sa contribution n'est donc pas à chercher dans une définition de ce que serait un « fait » pur – il ne s'engage pas dans une métaphysique – mais dans le fait d'avoir rendu visible l'usage de la réduction factuelle comme méthode *de communication*. Cette « méthode de communication » consiste justement en la décomposition des objets *ou des événements* dans leurs éléments constitutifs. On pourrait dire que, à cette époque et en lien avec l'empirisme, on commence à “parler par faits”, communiquer par le biais de ce que l'on appela “faits”.

À quoi cela sert-il ? Un objet, dit Park, peut avoir plusieurs significations différentes pour des individus différents<sup>55</sup>, c'est pourquoi « il est nécessaire d'avoir une nouvelle méthode de communication », qui consiste à « démonter en leurs éléments constitutifs l'objet, l'événement ou tout ce qui peut arriver ». Un « fait » consiste en ces éléments (objets, événements, éléments de la perception) qui doivent avoir la même signification pour tous les membres du groupe<sup>56</sup>.

Si les « faits » doivent avoir la même signification pour tous les membres du groupe, et c'est l'objectif de l'introduction de cette nouvelle méthode de communication, ils ne sont pas moins pour Park une « construction idéale », puisque le « vrai » objet reste « imprégné » de valeurs et significations qui diffèrent entre les individus, quoiqu'ils constituent des éléments (parmi d'autres) de la « réalité concrète »<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> Selon Park, « la signification de chaque stimulus n'est jamais établie à l'avance chez les êtres humains. Ils doivent d'abord apprendre par l'expérience comment réagir aux différents stimuli. C'est justement parce que l'expérience de chaque être humain est différente de celle de ses congénères, qu'ensuite la signification du monde extérieur est différente pour chaque individu » (R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 70). L'expérience semble donc précéder la signification, selon Park, qui néanmoins ajoute que ce qu'il vient d'écrire « nous amène à penser que les actions humaines ne sont pas provoquées par des motifs immédiats, mais toujours plus ou moins par des motifs idéels, et s'explique d'abord par le fait que les êtres humains possèdent la faculté de la représentation mentale » (*ibid.*). Cette diversité de significations qui caractérise le monde humain est ce qui fait que les dispositions des humains soient constamment modifiées. Les deux parties de l'argument, au lieu de se contredire, montrent la circularité entre monde social et expérience. À la suite de ce passage, Park cite en note Hugo Münsterberg pour qui « concevoir un objet, c'est procéder à un certain type d'action ».

<sup>56</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>57</sup> Je modifie ici la traduction française qui utilise « vérité » dans cette occurrence (*ibid.*, p. 94) alors que Park utilise « *konkrete Wirklichkeit* », réalité concrète, pour toutes les occurrences du paragraphe (*cf.* Robert Ezra Park, *Masse Und Publikum: Eine Methodologische und Soziologische Untersuchung*, Bern, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904, p. 80). Nous pouvons sans doute comprendre le désir du traducteur français d'interpréter cette occurrence par « vérité » dans la mesure où Park désigne un processus par lequel, collectivement, on désigne une concordance entre les faits et ce qu'on en dit par quelque chose qui semble une

Cette réduction factuelle, ce parler par faits, s'accompagne aussi d'une prise de conscience et d'un intérêt pour l'environnement dans lequel vivent les hommes et les choses.

La biologie est figure de proue dans l'étude du monde vécu. Sarah Bakewell<sup>58</sup> rappelle que la notion de *lebenswelt*, qui sera reprise et développée notamment par Husserl, puise sans doute auprès des sociologues, mais aussi auprès de figures comme Jacob von Uexküll qui a travaillé à comprendre comment les différentes espèces font l'expérience de leur « environnement » (*Umwelt*)<sup>59</sup>.

Ce qu'il importe de souligner, par rapport au positionnement de Park, est que ces biologistes s'occupant de « biocybernétique » voient les organismes en termes *d'élaboration d'informations* : « *A basic idea of the Umwelt-research is* – résume Kalevi Kull, avec ses propres mots, dans un article sur Uexküll – *that organisms are communicative structures. What organisms can distinguish is dependent on the design of their structure and on the work of their functional cycles* »<sup>60</sup>.

Non seulement la physique, avec les notions de force et de champs, aura influencé les métaphores qui permettent de décrire le social, mais aussi la biologie.

---

convention. Et pourtant, se détacher ici du texte original, fait justement perdre le lien nécessaire à la réalité pour que cette concordance puisse être collectivement établie.

<sup>58</sup> Sarah Bakewell, *At the existentialist café: freedom, being and apricot cocktails*, London, Vintage, 2017, p. 130.

<sup>59</sup> En lisant l'article que Kalevi Kull a consacré à Uexküll (Kalevi Kull, « Kull, Jacob von Uexküll: An introduction », *Semiotica*, 2001, vol. 134, n° 1/4, p. 1-59) on découvre une figure intéressante, en ce qu'elle se trouve à la frontière entre différents champs disciplinaires, qui en fait un potentiel passeur de sciences. Jacob Johann Baron von Uexküll (1864-1944) est un « allemand baltique » de l'époque, un estonien aujourd'hui, ayant étudié la zoologie à Tartu entre 1884-1889 où étaient représentées les deux écoles de la biologie darwinienne et de Karl Ernst von Baer. Il ira ensuite à Heidelberg travailler avec W. Kühne. Heidelberg lui donnera en 1907 le doctorat honoraire. Biologiste, Uexküll a travaillé dans le domaine de la physiologie musculaire, du comportement animal et de la « cybernétique de la vie ». Sa notion de *umwelt* sera reprise par le sémiologue Thomas Sebeok et par Martin Heidegger. Selon l'interprétation de Kull, le livre *Theoretische Biologie* de Uexküll et qui date de 1920, est une tentative de rendre la biologie « plus scientifique » (*ibid.*, p. 4). Déjà dans un article de 1905 (*Leitfaden in das Studium der experimentellen Biologie der Wassertiere*), Uexküll distingue entre la physiologie qui « organise la connaissance des systèmes organiques sur la base de la causalité, et la biologie qui le fait sur la base de la *purposefulness* », en allemand *Zweckmässigkeit* (*ibid.*, p. 19). Selon la lecture de Kull, Uexküll, tout en considérant les expérimentations physiologiques comme une source importante de connaissance, c'est la biologie qu'il faut « built up » et son article se conclut en effet avec un « *philosophical standpoint in building biology* ». Uexküll – qui pour Kull est l'un des fondateurs de la physiologie et de l'éthnologie, et précurseur de la biocybernétique, ayant influencé des personnalités comme le comportementaliste Konrad Lorenz (*ibid.*, p. 12) – ne se considère ni darwinien, ni vitaliste, tout en ayant des sympathies envers les vitalistes (*ibid.*, p. 6) et a comme inspiration philosophique Kant (*ibid.*, p. 8).

<sup>60</sup> K. Kull, « Kull, Jacob von Uexküll: An introduction », *loc. cit.*, p. 7.

La réduction méthodologique au niveau des « faits » est nécessaire à la communication. Les faits sont des « éléments parmi d'autres » de la « réalité concrète ». Le « fait » comme élément de la réalité concrète désigne cette méthode de réduction au plus petit élément partageable. Nous sommes encore ici dans le champ des sciences empiriques. Quel est le rôle particulier du journalisme – et de la sociologie en tant que « super-journalisme » – dans la mobilisation des faits pour reformer le social ? Park, pour nous le faire comprendre, mobilisera la notion de *news*, proprement journalistique. Mais avant d'aborder cette notion nous allons au préalable voir comment Park lie, toujours dans sa thèse, la question des faits à celle du public. Et avant de faire cela, il nous faut faire un détour, en réalité central, par la notion d'imitation.

L'imitation est le « processus de communication »<sup>61</sup> dont Robert E. Park s'occupe dans cette même deuxième partie de sa thèse où il est question de la sociologie comme science explicative. Cette digression qui n'en est pas une montre le rôle central que Park attribue à l'imitation en tant que processus « sociologique » – mot que l'on devrait traduire aujourd'hui plutôt par « social », car l'imitation est le processus qui fait que des individus en interaction ne restent pas constamment semblables à eux-mêmes<sup>62</sup>. Park explicitera d'ailleurs en 1921 que « social », chez Tarde, est ce qui est transmis par imitation, et que la communication – c'est-à-dire la transmission de traits et formes culturelles – est pour Tarde le fait plus central et significatif de la vie sociale<sup>63</sup>.

Ces passages sur l'imitation et les traditions présentées comme ses précurseuses, notamment la théorie de la sympathie de Hume, posent les bases pour la compréhension du mécanisme social qui, selon Park, permet aux publics de se former. Elle permet en effet de comprendre la notion d'action-en-retour ou d'action réciproque.

Cette description des notions d'imitation et de sympathie précède exactement la partie déterminant la distinction entre foule et public – ce dernier étant une « identification des oppositions » – ainsi que le lien entre faits, opinion publique et public.

---

<sup>61</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>63</sup> R. E. Park, « Sociology and the social sciences », *loc. cit.*, p. 206.

Dans sa forme la plus triviale, explique Park, ce processus de communication qu'est l'imitation chez Tarde et Baldwin, est un réflexe<sup>64</sup> : l'imitation est entendue dans ce cas comme « imitation suggestive » ou conformisme. Chez les hommes, il s'agit d'une conformité « purement formelle et extérieure », et il faut inclure le rôle de la contrainte, « moment essentiel du processus sociologique », dit-il citant Durkheim<sup>65</sup>. La contrainte signale, aux yeux de Park, que les hommes ne donnent pas suite à chaque impulsion : il en conclut que les actions sont dirigées par des mobiles « intellectuels ».

Park comprend ainsi Tarde et Baldwin : si l'imitation chez Tarde correspond à l'interaction primaire, chez Baldwin elle est entendue comme une fonction sociale : par l'intermédiaire du processus d'imitation, la vie intérieure d'un individu influe sur celle d'un autre. Tout tient dans la *rétroaction* de cette action répétée sur les sentiments des individus. Cette forme d'interaction qui vise à modifier des dispositions du groupe (c'est le cas par exemple du parlement ou d'une cour de tribunal), est un processus dans lequel le groupe social *se manifeste* de façon décisive.

Cette idée de modification des dispositions d'un groupe sera reprise dans la notion de *news*, qu'on trouvera explicitée à partir de l'article *The City*, publié par Park en 1915 : les *news* servant à signaler ces modifications, elles rendent possible un réajustement (des individus ou des groupes) par rapport aux autres.

L'imitation est aussi, pour Park, un processus d'attention, à savoir un ajustement (ou adaptation) du groupe en tant que tout à une situation : comme dans le cas des *news*, la fonction est celle d'orienter.

La foule est intéressante, selon Park, car on peut y observer ce processus d'imitation. La foule – qu'il entend non pas au sens d'un troupeau mais « au sens de la psychologie collective » – est le résultat du processus d'attention sociale, ce processus qui fait que le groupe exerce une influence sur lui-même et prend position pour quelque chose dans son environnement. Quand l'attention de tous est dirigée vers un même objet, dit-il, une

---

<sup>64</sup> Ce qui permet à Park de parler de « processus sociologique » aussi pour les animaux.

<sup>65</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 68. Park cite Durkheim d'après *Les règles de la méthode sociologique* paru dans la *Revue philosophique* de 1894 : « un moment essentiel du processus sociologique : c'est l'exercice d'une contrainte sur les individus par le groupe considéré comme un tout ».

interaction se produit, dans un mouvement fait de rayonnements en retour réciproques de sentiments. Mais l'attention est, aussi, un processus d'inhibition qui limite les « impulsions motrices » des individus pour accroître celles qui leur sont communes, ce qui augmente la suggestibilité du groupe<sup>66</sup>.

### 2.1.2 — Les faits et le public

Dans le dernier chapitre de la deuxième partie de la thèse de Park, où il est question de comprendre la notion de « public », on comprend pourquoi la question des faits – *méthode* de communication, et l'imitation – *processus* de communication, sont si importants. Sur les faits doivent se fonder les discussions menant à l'opinion publique, cette dernière étant le résultat d'une opposition – ou, dans les mots de Tarde, contre-imitation, et dans celles de Simmel différenciation sociale<sup>67</sup>.

Selon Park, sans « faits », l'opinion publique ne verrait pas le jour, tout simplement. Car la discussion au sein de laquelle les individus prennent des positions opposées, et via laquelle le comportement du public « s'exprime » en opinion publique, se fonde sur une « narration des faits »<sup>68</sup>, ces plus petits éléments qui doivent avoir la même signification pour tous les membres d'un groupe<sup>69</sup>.

Park soutient qu'il ne peut il y avoir une communication réciproque qui *présuppose* une même signification pour un même objet pour tous les membres du groupe : un objet peut donc avoir plusieurs significations différentes pour des individus différents, c'est pourquoi

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 77-80.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>68</sup> À la fin de sa carrière, dans son article de 1941, *The News and the Power of the Press*, Park écrira encore dans l'abstract de l'article dans la version parue dans l'*American Journal of Sociology* : « *There can be no public opinion, except where there is some fundamental agreement and understanding as to what events, as they happen, are likely to mean, and events have meaning only as one knows what to do about them* » (Robert E. Park, « News and the Power of the Press », *American Journal of Sociology*, 1941, vol. 47, n° 1, p. 1. L'abstract n'est pas reproduit dans la réédition de 1955 : Robert Ezra Park, « News and the Power of the Press » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 115-125).

<sup>69</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 91.

« il est nécessaire d’avoir une nouvelle méthode de communication », qui consiste à « démonter en leurs éléments constitutifs l’objet, l’événement ou tout ce qui peut arriver ». C’est aussi la démarche de la science telle qu’il l’a décrite dans sa thèse : pour pouvoir déterminer les faits, la science doit préalablement déterminer les termes qu’elle emploie, puisque les concepts devront être « validés par le matériel factuel ». C’est ce que Park fait lui-même pour définir la foule.

Un « fait » consiste en ces éléments (objets, événements, éléments de la perception) qui doivent avoir la même signification pour tous les membres du groupe<sup>70</sup>. Et il est important de se rappeler que Park s’intéresse aux faits « d’un point de vue socio-psychologique », il dit qu’il ne les traitera pas d’un point de vue « logique ».

Son point suivant intègre public, point de vue interindividuel et faits : « Nous avons déjà vu – écrit-il – que ce point de vue interindividuel est reconnu en même temps que se développe le public, et que la discussion, qui seule permet le développement de l’opinion publique, se fonde sur des faits. Les faits sont les éléments de la réalité concrète, qui a la même valeur pour tous les hommes, ou du moins pour tous les membres d’un même groupe. Si nous mettons ces faits à la place de la réalité concrète, nous avons alors un objet idéalement construit, qui a la même valeur pour tous les membres du groupe. En revanche, la réalité concrète, à laquelle cet objet se réfère, a pour chaque membre du groupe une autre signification »<sup>71</sup>.

L’exigence d’une conception « purement théorique des choses, indépendante des définitions individuelles des valeurs », naîtrait pour Park de la vie pratique, qui « exige une conception et un agencement des objets et des événements du monde extérieur qui puisse prétendre à une reconnaissance universelle »<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> « *Where groups such as a public exist, and where objects have different meanings for different individuals, a new method of communication is necessary. This consists of resolving the object, the event, or whatever it might be, into its elements. These elements, in turn, can be objects, events, or elements of perception, but they must have the same meaning for all members of the group. These elements, which have the same meaning for all members of the group, can then be regarded as facts.* » (R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, *op. cit.*, p. 57-58).

<sup>71</sup> L’expression « vérité concrète » utilisée dans la traduction française est modifiée par « réalité concrète », *cf. supra* note 57.

<sup>72</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 95.

Un parallèle un peu cryptique mais potentiellement intéressant est manifesté ici par Park, entre les motifs « éthico-politiques » sur lesquels prennent appui les premières tentatives de fonder une connaissance reconnue au-delà de la diversité des opinions et le « moment pratique » qui prédétermine la réponse que les sciences donnent aux problèmes<sup>73</sup>. La « théorie » semble devenir ici un outil – ou mieux, un dispositif – de communication.

Park avait expliqué peu avant que le public est une forme de groupe qui est « au même niveau de conscience de soi que la foule ». L'opinion publique est alors souvent, dit-il, « un mouvement collectif non réfléchi, guidé ici et là par des slogans ». La presse « moderne », « qui doit instruire et orienter l'opinion publique par l'information et le débat des événements nouveaux », se présente « fréquemment comme un mécanisme qui domine l'attention sociale »<sup>74</sup>.

Il précise que « l'opinion ainsi fabriquée prend une forme logique semblable à un jugement perceptif. Elle est immédiate et donnée avec sa représentation ». Le comportement du public s'exprime dans l'opinion publique et il est le « résultat d'une discussion au sein de laquelle les individus prennent des positions opposées. Cette discussion se fonde sur une narration des faits ». En utilisant donc cette méthode de communication qui passe par les faits, il sera possible de « déterminer et décrire » objets et événements « qui ont pour des

---

<sup>73</sup> Mais encore une fois les traductions française et anglaise divergent d'une façon remarquable, notamment par la disparition dans la traduction française de la référence au public. Le passage est ainsi traduit en anglais : « *At the very point, however, where individual interests and viewpoints diverge, practical life demands a definition and interpretation of objects and events in the outer world that is acceptable to all. Thus the need for a purely theoretical interpretation of things arises, one that is free from individual values. Within the public, the practical and the theoretical behavior of the group separate. It is not as if the "practical impulse" were completely missing in the theoretical attitude. For just as ethical-political impulses were the source of the first attempts to establish a knowledge which laid claim to a general validity among the variety of opinions, so the practical impulse exerts its influence in the sciences. This occurs because the answers that sciences supply to their problems are predetermined not only by the given material but also by the way questions are posed.* » (R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, *op. cit.*, p. 60-61). Dans la traduction française : « Mais là où les intérêts et les points de vue individuels divergent, la vie pratique exige une conception et un agencement des objets et des événements du monde extérieur qui puisse prétendre à une reconnaissance universelle. C'est ainsi qu'apparaît l'exigence d'une conception purement théorique des choses, indépendante des définitions individuelles des valeurs. Nous voyons ainsi le comportement pratique et théorique du groupe voler en éclats. Ce n'est pas comme quand le "moment pratique" manque complètement dans le comportement théorique. Car, de la même façon que les premières tentatives de fonder une connaissance, qui prétend à une valeur générale au sein de la diversité des opinions, émanent des motifs éthico-politiques, de même le *moment pratique* se fait valoir auprès des sciences, dans la mesure où est prédéterminée la réponse qu'il donne à ces problèmes, non seulement à travers le matériel présenté, mais, de prime abord, dans l'art et la manière de poser la question » (R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 95).

<sup>74</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 91.



individus différents des valeurs différentes et des significations dissemblables, et de les rendre de cette façon communicables »<sup>75</sup>.

Pas d'opinion publique sans faits, donc, mais pas non plus d'opinion publique comme somme d'opinions individuelles – idée celle-ci qu'il critiquera plus fermement et clairement dans les dernières années de sa carrière quand il s'opposera aux prétentions de « mesurer » de façon exclusivement quantitative l'opinion publique<sup>76</sup>.

Nous nous rappelons qu'au début de la deuxième partie de sa thèse Park pointe un problème fondamental de la sociologie : le besoin que cette discipline a, pour se constituer en tant que science, d'établir l'unité réelle de l'objet dont elle prétend s'occuper, à savoir le groupe social. Quelles sont les plus petites composantes de cet objet qui vont permettre de l'étudier ? Ces plus petites parties ne peuvent être, selon Park, ni les individus (les membres de la société)<sup>77</sup>, ni les institutions : « *just as the members are incapable of serving as the physical basis of a group, so are the cultural institutions of which they make use. The difficulties here become clear upon considering that cultural institutions —especially tools, instruments, and machines such as the railroad, telegraph, and printing press, etc.— can only be regarded as an “extension of the sensory-motor response system”, as separable parts of the individual's psycho-physical mechanisms*<sup>78</sup>. *Precisely because these cultural institutions are shared by all individuals and all groups indiscriminately, they cannot be used to physically differentiate one social group from the other* »<sup>79</sup>.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>76</sup> La question de la mesure de l'opinion publique constitue une plaque tournante dans la sociologie de la communication à l'université de Chicago, comme le montrent Pooley et Katz qui parlent d'un mariage entre la recherche sur les médias et les techniques de sondage dans la moitié des années 1930 (cf. Jefferson Pooley et Elihu Katz, « Further Notes on Why American Sociology Abandoned Mass Communication Research », *Journal of Communication*, décembre 2008, vol. 58, n° 4, p. 769). M. R. Berganza Conde pointe également un « changement de paradigme » à partir des années 1930, qui coïncide avec l'introduction des sondages d'opinion, sondages qui fournissaient une méthode plus maniable selon le principe « une personne, un vote » (Berganza Conde cite le travail de G. Gallup – qui de la méthode de sondage utilisée encore aujourd'hui fut l'inventeur – et de S. Rae en 1940. Cf. María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000, p. 150-151).

<sup>77</sup> L'impossibilité de déterminer l'individu comme unité sociale fondamentale est ce qui pour Park impose d'amender les deux théories de l'économie classique et de la psychologie collective (R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 55), ce qui montre qu'il ne peut rester dans un état individualiste au sens classique.

<sup>78</sup> Park cite ici Münsterberg, *Grundzüge der Psychologie*, paru en 1900.

<sup>79</sup> R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, *op. cit.*, p. 24. Je me fie ici encore une fois à la traduction anglaise de 1972 plutôt qu'à la traduction française, cette dernière ayant choisi de rendre « *Einrichtungen* » par « *instruments* » et non pas par « *institutions* ». Dans le contexte qui l'entoure, la phrase rendue en français par « Les membres du groupe ne peuvent pas plus servir de base physique que devenir les

On en vient à l'opposition sociale qui, selon Park, peut être considérée de deux points de vue : « D'un point de vue psychologique, elle se présente comme un processus par lequel l'individu parvient à la conscience de soi. D'un point de vue sociologique, ou sociopsychologique, elle est un processus par lequel les individus sont insérés dans des rapports réciproques qui conservent plus ou moins longtemps un caractère systématique »<sup>80</sup>.

Ces rapports réciproques, précise Park, « sont en soi des dispositions subjectives, mais ils ont acquis une certaine validité objective par une fixation dans la tradition et une reconnaissance générale ». Là où cette relation de l'opposition sociale a pris une « forme durable et plus ou moins systématique », dit Park, des phénomènes sociopsychologiques particuliers se développent « qui nous intéressent beaucoup »<sup>81</sup>. Park fait l'exemple du prix des marchandises sur le marché (qui naît, dit-il, de l'« interaction » des intérêts contradictoires du vendeur et de l'acheteur), du prestige et de l'opinion publique. L'opinion publique, dans ce sens, est pour Park « un phénomène sociopsychologique qu'il faut considérer comme le résultat d'un comportement critique de groupes ou d'individus différents qui s'opposent les uns aux autres »<sup>82</sup>.

Comment comprendre le sens de « comportement critique » ? Dans sa conclusion, telle que rendue par le traducteur français, Park affirmera que le public est doué d'« esprit critique », que dans le public « les opinions sont divisées », et que « quand l'esprit critique disparaît du public, il se disperse ou bien se transforme en une foule »<sup>83</sup>.

Si le public cesse de pratiquer la critique – s'il cesse d'être critique (dans l'original allemand Park affirme plus précisément que « *das Publikum ist kritisch* »<sup>84</sup>) –, si le public cesse d'assumer et de faire travailler la division des opinions, il cesse d'exister. C'est par l'intermédiaire de ce « conflit positif », comme nous le verrons dans la troisième partie, que quelque chose comme une opinion publique, qui soit plus que la somme des opinions individuelles, peut se former.

---

instruments sociaux dont ils se servent » (R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 49) paraît du coup plus cryptique que le rendu de la traduction anglaise.

<sup>80</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>84</sup> R. E. Park, *Masse Und Publikum*, *op. cit.*, p. 107.

Mais quelles sont *in fine* ces plus petites parties d'un groupe social, si elles ne sont ni les individus ni les institutions ? Ce sont pour Park les « *will attitudes* » des individus à constituer les « faits » sociologiques élémentaires<sup>85</sup>.

---

<sup>85</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 57. Dans la traduction française le terme est rendu par « comportements volitifs ». En allemand Park utilise « *Willenshaltungen* » en précisant entre parenthèses en anglais « *willattitudes* » (R. E. Park, *Masse Und Publikum*, *op. cit.*, p. 40.), la traduction anglaise rend par « *volitional attitudes* » (R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, *op. cit.*, p. 31). Peut-on voir dans ce terme une influence de William James ? Park avait tout juste travaillé avec James à Harvard avant de partir vers l'Allemagne. Mais c'est aussi un terme qui fait l'objet d'un débat entre James et Münsterberg, dans le « laboratoire psychologique » que Park aussi fréquente lors de ses études à Harvard (*cf.* Winifred Raushenbush, *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979, p. 29). James parle des *willattitudes* dans le cadre de son empirisme radical, en affirmant qu'il trouve le « dogme » de Münsterberg – pour qui les *willattitudes* ne sont pas descriptibles – bizarre, puisque Münsterberg lui-même a, selon James, contribué à comprendre comment les décrire.

## 2.3 – L'émergence de la notion de news

### 2.3.1 — L'arrivée à Chicago et le premier article sur la ville

En quittant maintenant l'analyse de la thèse de doctorat de Park, c'est un tout autre registre, de style et de contenu, que l'on retrouve dans les textes suivants. *The City* est publié dans le *American Journal of Sociology* en 1915, après dix années passées par Park auprès du leader noir Booker T. Washington au Tuskegee Institute, travaillant aux questions raciales dans le sud des États-Unis. C'est son premier article pour une revue académique. Park avait rejoint en 1914 l'Université de Chicago, sous l'invitation de William I. Thomas qu'il avait connu lors de la première conférence internationale sur les noirs (*International Conference on the Negro*) que Park organisa en 1912 au Tuskegee<sup>86</sup>.

Cette première version de *The City*, qui sera reprise ensuite en 1925 et en 1929, porte un sous-titre : « *The investigation of the human behavior in the urban environment* ». Dans les trois mots-clés qu'il contient, il y a autant d'axes importants pour la recherche de Park. Si *human behavior* indique l'intérêt de Park pour le comportement collectif, et *environment* son intérêt pour le monde où il a lieu, *investigation* est le terme qui fait le lien avec la question des « faits ». C'est à travers *l'investigation* qu'on détermine les variations<sup>87</sup> et qu'on peut les articuler, qu'on peut comprendre leur « rythme » par rapport à d'autres variations concomitantes. Investiguer et *publier des faits*, nous dit Park, est notamment l'une des principales tâches des organisations « indépendantes » – on comprend : indépendantes d'un parti politique. Des agences, selon Park, qui ont voulu assurer un « bon gouvernement » à travers *l'éducation des électeurs*, c'est-à-dire, « *by investigating and publishing the facts regarding the government* »<sup>88</sup>.

---

<sup>86</sup> W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 67-70.

<sup>87</sup> Robert E. Park, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, 1915, vol. 20, n° 5, p. 595.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 604.

Le cadre épistémologique qui sous-tend *The City* est éclairé par la thèse que Park écrivit en Allemagne entre 1900 et 1903, la compréhension de la sociologie comme apparentée aux sciences de la nature qu'on y trouve, ainsi que les réflexions sur le public. Dans cet article où il suggère une grille d'observation pour étudier la ville, Park suggère également des questionnements plus généraux dans lesquels intégrer les variables récoltées lors des enquêtes.

En ce qui concerne ensuite le contenu du programme de recherche qui est présenté dans *The City*, sa fécondité a été mise en valeur par les études sur l'écologie urbaine et l'École de Chicago. Mais plus intéressant pour nous ici, c'est ce vers quoi un certain usage de concepts épistémologiquement connotés le conduit. En particulier, l'émergence chez Park d'une définition de *news* qui soit *distincte* de la notion de *faits*, comme nous le verrons dans les prochains chapitres, est ce qui en fait un sociologue de la communication et pas seulement un sociologue de la ville.

Park commence en effet à introduire la question des *news* dès cet article programmatique de 1915, en incluant à plein titre les *news* parmi les éléments qui permettent d'étudier et comprendre la ville. Lorsqu'il établit sa grille d'étude des villes, pour comprendre les quartiers, les communautés ethniques et les lieux marginalisés de la ville, il veut justement savoir ce que, dans ces lieux, on considère comme *news*<sup>89</sup>.

Confirmant voir quelque chose de commun entre journalisme et publicité, et que la notion de *news* peut couvrir les deux domaines<sup>90</sup>, Park liste un ensemble de questions à se poser pour comprendre « la nature et la fonction » des journaux et de la publicité « en général ».

Il veut questionner les méthodes et les intentions – *wills* – individuelles des gens de la presse<sup>91</sup>, le « contrôle » réciproque entre journaux et opinion publique<sup>92</sup>, comprendre ce qui

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 584.

<sup>90</sup> Park rapprochera encore *news* et publicité en 1927 dans son article sur la *Yellow Press*, quand il écrira que ce que Pulitzer découvrit, quand il était encore au *St. Louis Post Dispatch* est que « la façon de se battre pour des causes populaires n'était pas celle de les promouvoir (*advocate*) dans les pages des éditoriaux, mais de les publiciser (*advertise*) dans les colonnes des *news* », c'est ainsi que selon Park il inventa le « *muck-racking* » (Robert Ezra Park, « The Yellow Press », *Sociology and Social Research*, octobre 1927, XII, n° 1, p. 9).

<sup>91</sup> « *What are the methods and motives of the newspaper man? Are they those of an artist? a historian? or merely those of a brigand?* ».

<sup>92</sup> « *To what extent does the newspaper control and to what extent is it controlled by public sentiment?* ».

est faux (*fake*) et pourquoi<sup>93</sup>, ce qu'est la presse « jaune »<sup>94</sup>, ou encore quel serait l'effet d'un monopole municipal sur le journal<sup>95</sup>. Et il propose de questionner aussi, justement, la différence entre *news* et publicité<sup>96</sup>.

De toutes ces questions, la principale, et celle à laquelle Park nous permet de répondre à travers ses écrits sur le journalisme, est en réalité la première qu'il pose dans sa liste : « *What is news?* », qu'est-ce qu'une news ? Question à laquelle il répondra tout au long de son travail, à partir d'une théorie organique de la société et en s'appuyant sur l'hypothèse que la pratique journalistique a une fonction sociale qu'il essaie donc de circonscrire, pour arriver à déterminer les *news* comme une forme de connaissance.

Ainsi, Park ne fait pas que « mettre en œuvre » un programme pensé par d'autres – que ce soit le prolongement des réflexions de Simmel sur la ville<sup>97</sup> ou le programme de travail de Small. En le mettant en œuvre, et déjà en rédigeant la grille d'observation, Park suit également un agenda de recherche qui lui est propre, en essayant de voir la place et le rôle des *news* dans la possibilité d'un *self-government*.

---

<sup>93</sup> « *What is a “fake” and why?* ». Question ô combien d'actualité aujourd'hui, tant elle prend place dans le débat public. Une question toutefois à laquelle on ne saurait répondre sans une définition de *news*. Significativement, un groupe de 39 experts réunis par la Commission Européenne pour établir un rapport sur le sujet des « *Fake-news* », l'ont introduit en décourageant l'usage de cette expression, pour y préférer celle de « désinformation » (cf. High Level Group (HLEG) on fake news and online disinformation, *A multi-dimensional approach to disinformation: report of the independent high level group on fake news and online disinformation*, Luxembourg, Publications Office of the European Union, 2018). Pour revenir à Park, ce qu'il a en tête avec plus de probabilité est la question du *fake-advertising* : il ne citera ce problème qu'en note dans *The Immigrant Press* en 1922, mais c'est une question qui a fait débat à la fin du XIX<sup>e</sup> pour déterminer les publicités pouvant ou pas paraître dans la presse – notamment au sujet des publicités portant sur les médicaments en vente libre.

<sup>94</sup> « *What is yellow journalism and why is it yellow?* ». Park fera un article à ce sujet en 1927, s'appuyant en grande partie sur le récit « standard » du journalisme moderne. La *Yellow Press* est reconnue comme celle qui a donné le coup d'envoi du journalisme moderne, fondé sur les faits. Will Irwin, journaliste associé aux « *muckrackers* », a publié dans le magazine *Collier's*, entre janvier et juin 1911, une série sur « *The American Newspaper* ». Park définit en 1927 cette série comme le récit le plus intelligent sur le journalisme américain, à côté de ceux de Lippmann (cf. Robert Ezra Park, « *American Newspaper Literature* » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3, p. 179). Selon J. Nerone, la plupart des histoires du journalisme se fondent sur ce récit « mythologique » des fondations du journalisme moderne (cf. John C. Nerone, « *The mythology of the penny press* », *Critical Studies in Mass Communication*, 1987, vol. 4, n° 4, p. 376-404.), mais même au-delà de la « mythologie », le « *yellow journalism* » est reconnu comme ayant une place centrale dans le développement du journalisme moderne (cf. W. Joseph Campbell, *The year that defined American journalism: 1897 and the clash of paradigms*, New York, Routledge, 2006).

<sup>95</sup> « *What would be the effect of making the newspaper a municipal monopoly?* ».

<sup>96</sup> « *What is the difference between advertising and news?* ».

<sup>97</sup> *Les grandes villes et la vie de l'esprit* de Simmel date de 1903.

Dans les pages qui vont suivre, nous allons alors explorer la façon dont la notion de *news* émerge, en suivant le fil des écrits de Robert E. Park.

### 2.3.2 — Les *news* : ni de l'information, ni du commérage

Les textes de Park, nous l'avons vu dans la première partie, peuvent être compris aussi en rapport à l'évolution – et involution finale – des relations qui ont lié Robert E. Park à l'institution académique qu'était l'Université de Chicago de son époque. Je propose à présent un détour par « *The Natural History of the Newspaper* », article de 1923, année qui le voit devenir professeur, et texte avec lequel s'ouvre une période d'écrits – pour ce qui concerne au moins ses travaux sur la presse – plus orientés vers les étudiants, pour leur caractère pédagogique et introductif au champ du journalisme. Nous verrons ensuite la façon dont Park manie la notion de faits dans son enquête sur la presse des immigrants aux États-Unis, réalisée quand il était « *professorial lecturer* »<sup>98</sup> à Chicago.

Il est important de souligner que Park s'appuiera, dans son récit, sur ce que l'historien John Nerone qualifiera en 1987 de « mythologie de la *Penny Press* », que nous pourrions appeler plus largement une histoire « instituée » du journalisme.

Nerone résume ainsi l'essentiel de cette « mythologie » : un petit nombre d'innovateurs audacieux, travaillant surtout à New York, qui ont révolutionné le contenu et le style du journalisme américain en créant ce qui deviendra essentiellement le journal commercial populaire moderne<sup>99</sup>.

Les faits relatés ne sont néanmoins pas forcément faux, précise J. C. Nerone, puisque « le défaut de la mythologie n'est pas une falsification des faits, mais une appropriation erronée des faits ». Dans le cas de la *Penny Press*, alors, comme d'autres mythologies, ce à quoi J. C. Nerone invite à faire attention est le système d'organisation des faits « autour d'un récit héroïque à effet didactique. Parce qu'une mythologie est une histoire organisée autour

---

<sup>98</sup> W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 78.

<sup>99</sup> J. C. Nerone, « The mythology of the penny press », *loc. cit.*, p. 376.

d'un ensemble de valeurs, elle implique presque toujours une simplification excessive de l'histoire »<sup>100</sup>.

Ce que J. C. Nerone reproche à ces histoires, fondées principalement sur les récits d'acteurs de la presse – y compris des historiens travaillant aussi comme journalistes – est qu'en mythologisant la *Penny Press*, ces écrivains ont eu tendance à faire de la presse « un agent héroïque du changement social plutôt qu'un produit des forces sociales ». Bref, le changement dans le média aurait dû plutôt, devrait aujourd'hui, être relaté comme le résultat des changements de la société qui se reflétait aussi bien dans les journaux conventionnels que dans les *penny papers*<sup>101</sup>.

Étant avisés du caractère partiel d'un certain nombre d'éléments historiques qui vont constituer cette histoire naturelle que Park nous propose, mais considérant aussi ce que la critique de Nerone doit aux sciences sociales que Park, entre autres, aura contribué à développer, revenons à l'article de Park.

Robert E. Park, fait commencer l'histoire de la presse dans les bureaux postaux qu'il définit comme des véritables « forums publics », comme d'autres l'ont plus récemment fait<sup>102</sup>. Le *Boston News-Letter*, premier journal américain, était publié justement par le chef du bureau de la poste de Boston, rappelle Park : « *The village post-office has always been a public forum, where all the affairs of the nation and the community were discussed. It was to be expected that there, in close proximity to the sources of intelligence, if anywhere, a newspaper would spring up. For a long time the position of postmaster and the vocation of editor were regarded as inseparable* »<sup>103</sup>.

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>102</sup> Sur le rôle de la poste dans le développement de la presse voir en particulier François Moureau, *La plume et le plomb : Espace de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2006. Si on suit Moureau ce serait même, au moins en France, une tradition née des « nouvelles à la main » et dont la continuité avec les journaux révolutionnaires serait intéressante à démontrer. Il faut considérer aussi le rôle de la poste et de son développement, car la poste constituait le moyen de circulation des *faits* et des nouvelles avant et en parallèle aux journaux imprimés. Pour Moureau les médiums s'accompagnent toujours, ils ne s'excluent pas l'un l'autre, d'où l'intérêt de s'intéresser à leurs interactions, et l'histoire de la presse signale toujours la présence d'un certain rapport étroit avec les correspondances. Dans ce sens on peut comprendre également le rapport entre revues académiques et correspondance (cf. Jean-Claude Guédon et Alain Loute, « L'histoire de la forme revue au prisme de l'histoire de la « grande conversation scientifique ». Entretien avec Jean-Claude Guédon réalisé par Alain Loute, préparé avec l'aide de Caroline Glorie, Thomas Franck et Andrea Cavazzini », *Cahiers du GRM*, 31 décembre 2017, n° 12).

<sup>103</sup> Robert Ezra Park, « Natural History of the Newspaper » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 92.



À son fondement, un journal est donc pour Park « un dispositif pour organiser les commérages »<sup>104</sup>. Et l'on comprend l'idée de ce qu'est un "bon" journal selon Park, en suivant les meilleurs conseils à qui voudrait fonder un journal. Pour s'expliquer, Park se rapporte aux conseils de Horace Greeley qui recommande, entre autres, de « *secure a wide awake, judicious correspondent in each village and township of your country, some young lawyer, doctor, clerk in a store, or assistant in a post office who will promptly send you whatever of moment occurs in his vicinity* ». N'importe quel fait devra ainsi être rapporté « *duly though briefly* » et « *set forth as concisely and unexceptionnaly as possible* »<sup>105</sup>.

Le rapport à la communication épistolaire sera mis en avant dans différents extraits choisis par Park pour exemplifier le caractère et la fonction de la presse de langue étrangère aux États-Unis qu'il étudie entre 1918<sup>106</sup> et 1921. Park fait particulièrement état du rapport entre poste et journaux dans le chapitre VI de *The Immigrant Press*, dans un paragraphe titré « *Secluded Life* » où il rapporte que la presse provinciale est aussi pleine de lettres ; il en donne justement des exemples, qui témoignent de l'envie de communiquer des lecteurs qui écrivent aux éditeurs. On peut y lire des appréciations sur le contenu épistolaire du journal justement : « [le journal] est devenu une nécessité, car on est tellement contents d'entendre des vieux amis »<sup>107</sup>. Ou sur l'importance du lien vers le pays natal : « *Our thoughts have been more attracted to what happens in Europe than in our own neighborhood* »<sup>108</sup>.

Cette relation avec les bureaux postaux, il y reviendra quand il discutera de l'usage des bureaux de poste comme moyen de contrôle de la presse étrangère en période de guerre<sup>109</sup>. On peut voir aussi ce que Park qualifie de « presse provinciale » comme transition entre échanges épistolaires et presse moderne : « *To the provincial, the most acceptable news is news about people whom he knows or places with which he is familiar* », ce qui pouvait aller jusqu'à donner des informations sur les proches et les amis des Assyriens aux États-Unis,

---

<sup>104</sup> « *The first newspapers were simply devices for organizing gossip, and that, to a greater or less extent, they have remained* » (*ibid.*). Il l'avait déjà affirmé dans la version de 1915 de *The City* : « *The first function which a newspaper supplies is that which was formerly performed by the village gossip* » (R. E. Park, « *The City* », *loc. cit.*, p. 606).

<sup>105</sup> R. E. Park, « *Natural History of the Newspaper* », *loc. cit.*, p. 92-93.

<sup>106</sup> W. Raushenbush, *Robert E. Park, op. cit.*, p. 86-88. Passages où Raushenbush nous apprend aussi les sources primaires de journaux explorés par l'équipe de Park.

<sup>107</sup> Robert Ezra Park, *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922, p. 145.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 435-439.

comme dans le cas du *Assyrian American Herald de Chicago*, hebdomadaire assyrien qu'il cite<sup>110</sup>. Dans cette grande enquête sur la presse en langue étrangère qu'est *The Immigrant Press and its control*, l'un des extraits proposés par Park est tiré du journal *Day*, un journal yiddish, du 14 Juillet 1915, resume encore le rapport entre communication épistolaire et la presse moderne naissante : « *In these Briefkasten letters, which I received from every corner of the country, there is a treasure of facts which illuminates the question as to which class the yiddish reader in America belongs* »<sup>111</sup>.

Revenant à l'article de 1923 sur l'« histoire naturelle » de la presse, Park se demande ce qui change entre le commérage dans une ville et le commérage dans un village, et il prolonge ici encore un point de réflexion commencé en 1915 dans *The City* où les journaux sont définis comme « *the great medium of communication within the city, and it is on the basis of the information which it supplies that public opinion rests. The first function which a newspaper supplies is that which was formerly performed by the village gossip* », sans pour autant que les journaux arrivent à être aussi efficaces que le *gossip* comme outils de *social control*<sup>112</sup>.

Dans la ville, dit-il, on ne peut se focaliser que sur peu de figures proéminentes, on ne peut pas enregistrer tous les petits accidents et « variations » de la routine. Il faut alors « *select certain particularly picturesque or romantic incidents and treat them symbolically, for their human interest rather than their individual and personal significance* ». C'est par là que les *news*, selon Park, cessent d'être « personnelles » et « assument la forme d'un art »<sup>113</sup>.

Comment passe-t-on, ensuite, du commérage aux nouvelles comme « forme d'art » ? Ce sera la tâche de la presse « indépendante », dont Park parlera dans la quatrième partie de « *The Natural History of the Newspaper* ». Reprenant l'histoire, Park rappellera que les communautés villageoises étant caractérisées par une stabilité relative, chaque déviation de

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 64. Extrait signé R. Fink.

<sup>112</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 606.

<sup>113</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 93. Pour un aperçu du rôle du commérage et du scandale dans les petites communautés, voir Cyril Lemieux, « L'accusation tolérante. Remarques sur les rapports entre commérage, scandale et affaire » dans *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock, 2007, p. 367-394), où l'on cite et examine sous cet aspect particulier l'affaire du meunier Menocchio, dont parle Ginzburg dans *Le fromage et les vers*.

la routine ordinaire faisait l'objet d'observations et commentaires et « tous les faits étaient bien connus ». Le souci des journaux deviendra alors d'étendre cette fonction « spontanée » du commérage, assumant le rôle de « collecteurs et interprètes des *news* ».

### 2.3.3 — Le plaidoyer de Park pour le droit d'enquête

Ces réflexions nous amèneront, dans la troisième partie consacrée à la question de l'opinion publique chez Park, à approfondir la fonction de réflexivité sociale que la pratique du journalisme recouvre. Mais restons à présent sur ce besoin de « collecter » : des commérages, des *news*, des faits... car si on y trouve une certaine évidence aujourd'hui, la nécessité de l'enquête concernant des questions sociales et politiques l'était alors moins. Il convient d'explicitier ce point avant d'interroger la place des *news* dans la pratique du journalisme.

Pour ce faire, il faut d'abord aller voir la première transfiguration dont parle Park et que les journaux « modernes » vivent après leur phase « villageoise » : le passage des « *newsletters* » aux journaux de parti. Cette transfiguration, nous dit Park, s'opère au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la publication des rapports de débats au Parlement en Angleterre, dont les délibérations étaient à l'époque secrètes puisque – Park le rappelle – les reporters n'auront légitimement le droit de rendre les débats publics que cent ans plus tard. Il est utile de surligner cette remarque de Park, pour qui l'histoire de la politique anglaise se fonde largement sur des informations récoltées de façon informelle et illégale<sup>114</sup>. La

---

<sup>114</sup> Sa source est ici Michael MacDonagh, auteur de *The Reporter's Gallery*, dont Park rapporte une anecdote à cet égard : le discours prononcé par le parlementaire William Pitt en 1741, élogé pour la grande qualité oratoire, aurait en effet été rédigé sur la base de notes de deuxième main par le reporter Samuel Johnson. On a là, selon Park, une première démonstration significative de comment l'activité des journalistes parlementaires peut influencer des changements dans le caractère et la forme du gouvernement parlementaire : « *As soon as the parliamentary orators discovered that they were addressing not only their fellow-members but, indirectly, through the medium of the press, the people of England, the whole character of parliamentary proceedings changed* » (R.E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 95-96). Pour MacDonagh, le but de son livre, explicité dans la préface, est le suivant : « *It is an account of the long and dramatic struggle between Parliament and those who, as printers, publishers, editors and reporters, sought to satisfy the curiosity of the people as to the conduct of their representatives in Parliament, and, at the same time, of course, make a commercial profit for themselves, by reporting the Debates in the magazines and*

naissance des « journaux d'opinion », c'est-à-dire des journaux de parti, est pour Park une conséquence de la mutuelle transformation entre presse parlementaire et rapports (*proceedings*) du parlement<sup>115</sup>.

Quels sont les éléments du maillage social qui permettent cette transfiguration ? Si je suis le modèle descriptif de la « forme affaire » proposé par Boltansky et Clavérie<sup>116</sup>, il est sans doute possible de comprendre les arguments et les luttes en faveur de la liberté d'expression comme des facteurs qui ont rendu possible le changement de forme de la presse comme institution en train de se faire. Park lui-même donne prise à cette piste en citant l'*Aeropagitica* de John Milton, pamphlet en faveur de la défense de la possibilité d'imprimer sans licence (1646) : « *During the long struggle for freedom of thought and speech in the seventeenth century, popular discontent had found literary expression in the pamphlet and broadside* »<sup>117</sup>.

Que nous dit-il, Park, de nouveau, par rapport à l'histoire canonique de la presse que nous ne connaissions déjà ? D'une part que cette évolution n'était pas une nécessité, et d'autre part il nous permet de voir, par un détail, les prémisses de la fermeture successive de la forme de l'opinion publique : « *When the newspaper became, in the early part of the eighteenth century, a journal of opinion, it took over the function of the political pamphlet. The opinion that had formerly found expression in a broadside was now expressed in the form of editorial leading articles* »<sup>118</sup>.

Mais le point que Park tient vraiment à souligner ici est que cette forme de passage a impliqué un leurre : celui de faire coïncider le « pouvoir de la presse » avec celui du directeur de la rédaction et de la forme éditoriale, colportée quelque part par Milton dès lors qu'il appelle à la liberté accordée « à la conscience ». La conséquence qu'y voit Park est de minorer l'activité des reporters et, par là, *la liberté d'enquêter et de publier des faits* : « *Even*

---

*newspapers.* » (Michael MacDonagh, *The Reporter's Gallery*, London - New York - Toronto, Hodder and Stoughton, 1913, p. v.).

<sup>115</sup> « *Whereupon the party press ceased to be a mere chronicle of small gossip and came to be what we know as a journal of opinion. The editor, meanwhile, no longer a mere newsmonger and humble recorder of events, found himself the mouthpiece of a political party, playing a role in politics* » (R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 96).

<sup>116</sup> Luc Boltanski et Élisabeth Clavérie, « Du monde social en tant que scène d'un procès » dans *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock, 2007, p. 395-452.

<sup>117</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 96.

<sup>118</sup> *Ibid.*

*now when we speak of the liberty of the press it is the liberty to express an opinion, rather than the liberty to investigate and publish the facts, which is meant. The activities of the reporter, upon which any opinion that is relevant to existing conditions is likely to be based, are more often regarded as an infringement of our personal rights than an exercise of our political liberties »*<sup>119</sup>.

Tout en reconnaissant le rôle majeur dans l'histoire américaine qu'ont pu jouer des journaux d'opinion tel que celui de Horace Greeley – le *New York Tribune*, fondé en 1841 – dans la lutte contre l'esclavage – et auquel Park attribut une forme « américaine » accomplie, c'est-à-dire, affranchie des intérêts et du contrôle britanniques – nous avons jusqu'ici, selon Park, une réactivation et une continuation du rôle que les journaux avaient déjà acquis en Angleterre. Nous pourrions ajouter au fond que cela aurait pu continuer ainsi aux États-Unis : qu'est-ce qui alors, dans cette « histoire naturelle », intervient pour qu'une pratique nouvelle de la presse, plus adaptée à l'environnement américain, surgisse à ce moment donné de l'histoire de cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? On peut commencer à l'entrevoir déjà en reprenant le « bon conseil » de Greeley que Park avait mentionné plus haut : sécuriser un réseau de sources fiables au niveau local et produire des comptes-rendus de ce qui arrive de façon « *duly* », « *briefly* ». À la manière des sciences, rapporter dûment ce qui se passe, et l'énoncer donc de façon concise<sup>120</sup>.

Ces exigences trouvent un terrain de développement propice dans la presse dite « commerciale », comme Park rappelle dans *The Immigrant Press*. Dans cette presse on « baisse le ton » pour favoriser la circulation : « on préfère les *news* plutôt que l'interprétation des *news* » pour ne pas radicaliser les opinions (et en conséquence cliver les publics).

Cela peut paraître contradictoire avec l'idée d'opinion publique de Park, qui se fonde sur l'opposition entre positions différentes : ce serait oublier que pour Park il y a un degré de clivage à partir duquel l'opinion publique ne pourra plus exister<sup>121</sup>.

---

<sup>119</sup> *Ibid.*

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>121</sup> Cf. R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 120.

C'est vers la fin de l'« histoire naturelle » proposée par Park que nous voyons la notion de *fait* disparaître progressivement, au profit d'une autre qui émerge : la notion de *news*.

Les journaux de parti étant devenus des organes *internes* au parti, « ils ne savaient plus au jour le jour lesquelles étaient leurs opinions »<sup>122</sup>. En continuant son récit, Park appuie l'idée que les journaux « indépendants » sont une réaction de « révolte » contre l'être « pris en otage » par les partis (Park reprend ici une expression de Walt Whitman). Être « indépendant » veut dire ici l'être par rapport aux partis politiques<sup>123</sup>.

L'un de ces journaux indépendants, le *New York Times*, à l'aide d'un dessinateur, s'en prend directement à la machine politique, pour dénoncer le scandale du *Tweed Ring*, nous raconte Park : « la loyauté à un parti avait cessé d'être une valeur »<sup>124</sup>. À partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle c'est donc un « nouveau pouvoir politique » (*a new political power*) qui, selon Park, a grandi – en réaction à un pouvoir jugé illégitime ou immoral – et trouvé son expression dans la presse « indépendante ».

Ce pouvoir est intégré, incarné, dans les *news* et dans la figure du reporter. Pourquoi ? Selon Park, parce que la « vieille » presse, qui méprisait les *news*, n'était pas lue par la masse du peuple : « *This power was embodied, not in the editorial and the editorial writer, however, but in the news and the reporter. In spite of the fact that the prestige of the press, up to this time, had rested on its role of champion of popular causes, the older newspapers were not read by the masses of the people. The ordinary man is more interested in news than he is in political doctrines or abstract ideas* »<sup>125</sup>.

Intérêt dans le contenu donc, mais aussi aptitude à sa lecture, ce qui implique de porter attention à la *forme* de diffusion du contenu : images concrètes, anecdotes, illustrations, paraboles, ... et si des idées, qu'elles soient exprimées dans un paragraphe court. On ajoute à

---

<sup>122</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 98. Je note ici au passage, que Park utilise « opinion » de façon critique, dans un sens qui diverge donc du sens impliqué dans « journal d'opinion ».

<sup>123</sup> Il serait intéressant et important d'étudier plus en profondeur les conditions de cette « révolte » et de mettre davantage en exergue l'existence d'un terreau d'un journalisme *déjà* extérieur aux chambres du pouvoir politique. Park le montre dans *The Immigrant Press*, mais il ne semble pas en tirer des conséquences. Plus généralement, il est très impressionnant de voir à quel point, durant ses années de professorat à Chicago, Park s'appuie, pour ses articles sur le journalisme, plutôt sur l'histoire canonique de la presse que sur sa propre enquête.

<sup>124</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 98.

<sup>125</sup> *Ibid.*

cette liste ce que le journalisme américain appellera « *story* »<sup>126</sup>. C'est ici que la question des *news* lie indissociablement forme et contenu, en ce que la visée de cette opération sociale (la production de *news*) est d'atteindre des communautés de référence.

En outre, il est important d'entendre la question de l'intérêt via ce que Park montre sur la presse des immigrés : car il ne s'agit pas de dire que le « *ordinary man* » n'est pas intéressé par les faits du monde, mais plutôt qu'il ne peut en recevoir le potentiel de *news* si on parle un langage qui utilise un vocabulaire différent du sien. Il est important de tenir compte de cet horizon éducatif dans les propos de Park, puisque le rôle qu'il attribue au journaliste/reporter est celui de « réformateur ».

On comprend alors pourquoi la *Yellow Press* ne constitue pas, selon Park, un accident de parcours dans l'histoire du journalisme moderne, mais elle en incarne les caractéristiques.

À cette presse il consacre un article, à la prose encore vraisemblablement didactique, en 1927, où il écrit notamment que la *Yellow Press* est celle qui a fait le plus, selon lui, pour augmenter le nombre de lecteurs de journaux en Amérique<sup>127</sup>, sachant qu'augmenter le nombre de lecteurs signifie augmenter la « circulation » des journaux. La *Yellow Press* s'installe, dit-il cependant, *après* la découverte par les responsables de presse que « l'homme moyen » (*the average man*) est « plus intéressé aux *news* qu'aux opinions ». Horace Greeley est en cela, comme on l'a vu, l'un des modèles cités par Park pour désigner quelqu'un possédant « *a keen sens of what the public wanted, in the way of news* ». Et pourtant, comme Park le précise, Greeley appartenait à une « tradition plus vieille et différente » par rapport à la presse « moderne » et il publiait un journal d'opinion<sup>128</sup>.

#### 2.3.4 — Les *news* sont-elles des « faits journalistiques » ?

Si les *news* ne sont donc ni de l'information, ni des commérages, ni à proprement parler des faits collectés sur le terrain, que sont-elles ? Avant d'en arriver à une définition, précisons davantage pourquoi j'ai choisi de ne pas traduire *news* – ce terme qui a une portée

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>127</sup> R. E. Park, « The Yellow Press », *loc. cit.*, p. 6.

<sup>128</sup> *Ibid.*

propre dans la pratique du journalisme, par « nouvelles » ou « informations ». Géraldine Muhlmann et Edwy Plenel, avec la tradutrice Cécile Deniard, ont fait par exemple un choix différent : dans le recueil des articles de Park portant sur les *news* qu'ils ont traduits en langue française, le mot *news* a été rendu par « information »<sup>129</sup>. Leur choix repose sans aucun doute dans un sens riche d'information et répond à la nécessité de parler la langue des personnes à qui le livre s'adresse. Nous venons de voir à quel point la question de la traduction des vocabulaires est importante pour Park et dans la pratique du journalisme.

Tout en comprenant la pertinence de ces raisons, le choix fait dans ma thèse de ne pas traduire *news* demeure toutefois nécessaire pour comprendre cette opération cognitive - la production de *news* - par elle-même, en la distinguant du plus vaste champ, et de la plus vaste histoire, de la notion d'information<sup>130</sup> et en cohérence avec la démarche explicitée dans l'introduction de vouloir comprendre le journalisme par lui-même.

Ce choix repose aussi sur la distinction que Park fait lui-même entre *news* et information : « *It is the existence of a critical situation which converts what were otherwise mere information into news. Where there is an issue at stake; where, in short, there is crisis, there information which might affect the outcome one way or another becomes "live matter", as the news-paper men say. Live matter is news; dead matter is mere information.* »<sup>131</sup>.

Les *news* ne sont donc pas seulement des « nouvelles », mais désignent quelque chose de plus spécifique qui ne peut pas non plus se réduire, selon Park, aux « informations ». On notera par exemple que l'italien rend le mot anglais « *news* » par un terme spécifique, « *notizia* », terme qui dérive de façon intéressante du latin « *notus* » – participe passé de « *notscere* » – qui désigne ce qui est *déjà* connu.

*News* est une notion à ce point inhérente à la pratique journalistique qu'elle est souvent utilisée comme synonyme de journalisme, tout aussi bien dans les articles de revues scientifiques comme *Journalism Quarterly* ou *Journalism Studies*, que dans des monographies sur le journalisme telles que celles de Michael Schudson – professeur de

---

<sup>129</sup> Cf. Robert Ezra Park, *Le journaliste et le sociologue*, *op. cit.*

<sup>130</sup> Au sujet de la vastité de ce champ, voir Pieter Adriaans, « Information » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2020.

<sup>131</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 590.



journalisme à l'école de journalisme de Columbia et professeur associé de sociologie à la même université<sup>132</sup> – jusqu'à « *The Form of News* » – toujours une histoire du journalisme américain<sup>133</sup> – de John C. Nerone et Kevin Barnhurst, J. Nerone étant un historien du journalisme qui par ailleurs s'attelle, comme on a vu, à sortir le journalisme du récit « mythologique » qui l'accompagne<sup>134</sup>.

Puis, de façon croissante depuis le travail de Herbert Gans, *Deciding what's news* (1979), la sociologie du journalisme s'est penchée sur les mécanismes et les critères de sélection des *news*, entendues cette fois-ci comme le contenu relayé par des entreprises journalistiques. Cette démarche de recherche permet d'identifier – en plus des mécanismes sociaux qui influent sur la sélection – des typologies de ce qui peut rentrer dans la « catégorie » de *news*.

Néanmoins, ces catégorisations posent problème dans la mesure où elles ne sont pas suffisamment inclusives et nous laissent dans le trouble quand on veut aller plus loin dans la définition de la pratique journalistique, ou encore quand on tente de comprendre comment une *news* peut aussi sortir de ces typifications, par exemple lorsqu'on a affaire à quelque chose de déjà connu, ou qui ne relève pas de l'extraordinaire<sup>135</sup>, ou quand on veut

---

<sup>132</sup> *Discovering the News. A social history of American Newspapers* de M. Schudson est une histoire du journalisme américain issue de la thèse de Schudson et qui suit le fil directeur de « l'idéal d'objectivité » de ce journalisme (cf. Michael Schudson, *Discovering the news. A social history of American newspapers*, New York, Basic Books, 1978.). Avec *The power of news* en 1995, qui récolte différentes contributions de Schudson, l'auteur suit le fil conducteur des « news comme culture » mais, même s'il intègre le journalisme dans une plus large « écologie de la communication publique » (cf. Michael Schudson, *The power of news*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 26) et s'il voit bien le besoin de comprendre le « caractère mutuellement constitutif » des *news* et de la démocratie (*ibid.*, p. 31), il est loin de Park quand il affirme qu'« il y a une grande distance entre *news* et action politique » (*ibid.*, p. 3 et 27). Pour Schudson, les *news* sont bien « culture » au sens qu'elles coïncident avec ce qui est « reconnu ou accepté comme connaissance publique à l'intérieur de certaines structures politiques et traditions » (*Ibid.*, p. 31.), mais la vraie définition qu'il a en tête semble s'exprimer plutôt dans cette affirmation qui explicite aussi ce que *news*, pour lui, n'est pas : « *Why do people feel a need for journalism? Why do people long to hear the news – not just gossip, not just information about people and places they know, not just a record of mysteries and marvels worldwide, not just practical bits of advice and useful notices, but a composite, shared, ordered, and edited product?* » (*Ibid.*, p. 2). *Sociology of news* (2003), selon son propre auteur, est enfin un manuel sur le journalisme à destination des étudiants en communication (cf. Michael Schudson, *The sociology of news*, New York, Norton, 2003).

<sup>133</sup> Kevin G. Barnhurst et John C. Nerone, *The form of news: a history*, New York, The Guilford Press, 2001. Si cet ouvrage est une histoire du journalisme, cette histoire est abordée du point de vue du design et des formes textuelles qui vont composer la « forme » journalistique à travers le temps, forme qui reflète entre autres, selon les auteurs, les valeurs dominantes de la vie politique et économique où la pratique journalistique s'insère.

<sup>134</sup> J. C. Nerone, « The mythology of the penny press », *loc. cit.*

<sup>135</sup> Même les typifications qui semblent établir fermement, par exemple, qu'une *news* ne relève que de l'extraordinaire *et que donc* « un train à l'heure n'est pas une nouvelle » peuvent se voir bouleversées : un train à l'heure, peut, en vrai, « faire nouvelle », à certaines conditions et pour certains publics. Park dit en

comprendre pourquoi une *news* peut concerner un événement tout aussi proche que distant, ou encore quand nous sommes troublés de devoir reconnaître que des non-journalistes ont pourtant œuvré à une pratique qui relève bel et bien du journalisme<sup>136</sup>.

Les limites qu'impose désormais l'absence d'une détermination opératoire de la notion de *news* ont été très bien mises en lumière dans l'introduction d'un travail collectif paru en 2016 : « *News Networks in Early Modern Europe* »<sup>137</sup>. Les éditeurs du volume, Joad Raymond et Noah Moxham, reconnaissent dès l'introduction qu'il n'y a pas aujourd'hui « un consensus sur une définition historique opératoire » de *news*<sup>138</sup>. Nous verrons de quelle façon Robert E. Park peut nous permettre de sortir de cette impasse.

Et pourtant, poser les *news* et non pas les *faits* comme le propre de l'activité journalistique est en soi un déplacement qui n'est pas anodin, tant les nombreuses défenses passées et contemporaines du journalisme se font justement au nom des *faits*, notamment

---

1941 : ce n'est pas en effet ce qui est « complètement » inattendu qui devient *news*. Il introduit ici la notion de « imprévisible ». En effet, les décès, les mariages, la guerre, la politique, la météo, dit-il, sont des choses tout à fait attendues (le public « y est préparé », dit-il un peu plus loin), mais elles sont « *unpredictable* » dans le sens qu'on ne sait pas la direction que ces événements vont prendre effectivement : « *they are the incidents and the chances that turn up in the game of life* ». Avec une phrase un peu cryptique, Park en vient à dire que, au fond, « *the thing that make news is news interest* », qui découle du fait que la « valeur *news* » est relative. Pourquoi alors, se demande-t-il déjà à son époque, les milliers de personnes qui meurent dans des accidents automobiles - 32 600 en 1938, écrit-il - font rarement la une ? Car paraît-il, dit-il, que « la voiture a été acceptée comme une *feature* permanente de la vie civilisée, alors que la guerre ne l'est pas » (cf. Robert E. Park, « News as a Form of Knowledge: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, vol. 45, n° 5, p. 681).

<sup>136</sup> Sur ce problème, qui relève de la question également très actuelle du statut des journalistes, on peut montrer l'intérêt de se focaliser sur une fonction générale pour approcher les origines du journalisme comme pratique sociale. En approchant par exemple la question d'une « presse des femmes », question que pose Stefania Ferrando à la suite de son travail de thèse : « D'abord, qu'est-ce qu'une « presse de femmes » ? ». Certes, *La femme libre*, dont S. Ferrando s'occupe, est un journal écrit, dirigé et financé par des femmes – toutes issues du mouvement saint-simonien – mais nous avons tout d'abord la nécessité d'explicitier le critère suivi pour qualifier ces écrits de « journalistiques ». Il y a là la question de l'auto-définition des personnes concernées et dont aujourd'hui nous ne dirions pas qu'elles font du journalisme. Il est alors intéressant de remarquer à cet égard que les autrices de *La femme libre* ne se focalisent pas sur une « profession », qui n'existe pas en tant que telle à leur époque, mais sur une « fonction » : elles ne sont pas des individus qui réclament des droits à travers la presse, mais elles affirment que *par* la presse elles accomplissent quelque chose de collectif, l'écriture devient une pratique politique (cf. Stefania Ferrando et Bérengère Kolly, « Le premier journal féministe. L'écriture comme pratique politique. La Femme libre de Jeanne-Désirée et Marie-Reine » dans Thomas Bouchet *et al.* (eds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir: presse, théories et expériences, 1825-1860*, Paris, La Découverte, 2015, p. 104-112).

<sup>137</sup> Joad Raymond et Noah Moxham (eds.), *News Networks in Early Modern Europe*, Leiden - Boston, Brill, 2016. Les contributions qui composent ce volume portent sur les langues, l'infrastructure et la circulation de l'information en Europe, avec le but d'explorer l'idée que les premières nouvelles européennes modernes – manuscrites, imprimées et orales – ont été fondamentalement transnationales.

<sup>138</sup> Cf. Joad Raymond et Noah Moxham, « News Networks in Early Modern Europe » dans Joad Raymond et Noah Moxham (eds.), *News Networks in Early Modern Europe*, Leiden - Boston, Brill, 2016, p. 1.

par les journalistes eux-mêmes et par leurs déontologies propres. Cette défense des *faits* dans le journalisme se présente en général par superpositions des faits et des *news*, point que Park justement nous permet de démêler.

Certes, il y a un lien fort entre *news* et *faits* – nous l’avons vu en soulignant le fait que le journalisme ne peut se mouvoir qu’à l’intérieur du réalisme colporté par les sciences modernes – mais faire ce pas, poser d’abord les *news* et non pas les faits, permet notamment de reprendre la question plus en amont, avant que le récit des origines de l’objectivité face aux faits prenne racine dans la représentation dominante du journalisme.

Selon W. J. Campbell<sup>139</sup>, il y a une année charnière à ce sujet, l’année 1897, quand une lutte entre « paradigmes » aurait eu lieu au sein du journalisme américain, permettant à l’objectivité – incarnée à ce moment-là par le *New York Times* de Adolph Ochs – de s’imposer comme « anti-militantisme », le militantisme étant assumé et revendiqué par le « journalisme d’action » du *New York Journal* de W. Randolph Hearst<sup>140</sup>. Il est par ailleurs intéressant pour nous de remarquer aussi, par rapport à l’enquête de Park sur la presse étrangère aux États-Unis, que cette année charnière de 1897 intervient après la deuxième grosse vague d’immigration aux États-Unis.

Cette lutte entre « factualisme » et « militantisme » relatée par Campbell, il est intéressant de la confronter à ce que Park suggère dans son introduction au travail de Helen McGill Hughes sur les *Human Interest Story*<sup>141</sup>, mais qu’il ne développe malheureusement pas davantage. Park nous dit, laconiquement, que la politique du *New York Times* était orientée « historiens » tandis que celle des journaux de Hearst était orientée littérature et sociologie. Le *New York Times* a essayé, nous dit Park, d’imprimer les discours et les documents officiels auxquels un historien du politique pourra se référer un jour ; de l’autre côté, Hearst est allé chercher des documents sur la vie humaine (*human documents*) et, ce faisant, il a été responsable de la nouvelle « mode » pour les soi-disant « *true-story* »

---

<sup>139</sup> Cf. W. J. Campbell, *The year that defined American journalism*, *op. cit.*

<sup>140</sup> Sur l’émergence du paradigme de l’objectivité voir aussi David T. Z. Mindich, *Just the Facts: How « Objectivity » Came to Define American Journalism.*, New York, NYU Press, 1998.

<sup>141</sup> Cf. Robert Ezra Park, « (Introduction to) News and the Human Interest Story » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 113.

magazines. Encore une fois, les « paradigmes » journalistiques se mêlent à ceux des disciplines scientifiques.

### 2.3.5 — Les *news* sont-elles des « faits historiques » ?

Dans son article de 1940, *News as a form of knowledge*, Park entend légitimer la place de la pratique journalistique qui tente de faire entrer les *news* dans la discussion académique, par la porte de l'épistémologie entendue comme théorie de la connaissance. Il le fait avec l'un des outils dont l'académie dispose pour faire circuler ses connaissances : une revue scientifique, l'*American Journal of Sociology*.

Dans ses différents articles au sujet du journalisme, Park montrera toujours une certaine hésitation quand au statut effectif à donner aux *news*, et cet article phare de 1940 n'y échappe pas. Cette oscillation, pour autant qu'elle puisse s'expliquer par une difficulté de positionnement de Park dans le champ académique, champ avec lequel il est visiblement en tension, permet de mettre en lumière aussi une tension bien plus particulière entre journalisme et sciences sociales, histoire et sociologie en particulier. Nous avons commencé à le voir en début de partie, nous allons l'explorer ici un peu plus en profondeur, en partant de certains articles antérieurs à 1940.

Déjà dans son article de 1938 portant sur la communication, Park affirmait que les *news* appartiennent au langage symbolique et que leur fonction est « référentielle ». Park y citait le linguiste et anthropologue Edward Sapir, pour qui le langage symbolique a pour fonction de « signaler des objets, les identifier, classer et décrire »<sup>142</sup>. Ce langage symbolique est purement référentiel « comme dans le discours scientifique ».

Un premier rapprochement se fait par cette fonction référentielle donc : « signaler des objets, les identifier, classer et décrire ». Et en même temps, dans le même article, dans la continuité de la phrase, Park nuance déjà le propos en affirmant que même si les *news* n'ont

---

<sup>142</sup> Robert E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *American Journal of Sociology*, 1938, vol. 44, n° 2, p. 190.

pas le statut qu'un « *classified fact* » a pour la science, elles sont en tout cas indispensables au gouvernement et à l'économie<sup>143</sup>. On trouve alors dans cet article de 1938, une première tentative de concilier la détermination « sociale » des *news*, leur fonction sociale, avec le langage et les concepts mobilisés en théorie de la connaissance<sup>144</sup>.

Si tout ce qui est inclus dans un journal n'est pas une *news*, ces dernières sont définies par Park ici comme « un message urgent qui demande action »<sup>145</sup>. Elles se distinguent des « *human-interest stories* » car celles-ci sont « littérature », c'est-à-dire qu'elles ne sont pas liées à un temps et un lieu, deux éléments qui, dit Park, sont « l'essence des *news* »<sup>146</sup>.

Cette attention au temps et à l'espace est un point qu'il avait déjà affirmé dans l'article paru pour la première fois en 1933 « *Newspaper circulation and Metropolitan Regions* ». Ce texte reprend les données et les figures établies – et on peut supposer donc qu'il en reprend aussi en partie l'enquête – d'un article de 1929, « *Urbanization as Measured by Newspaper Circulation* », publié dans l'*American Journal of Sociology*, mais qui ne fera pas partie des recueils des articles de Park<sup>147</sup>.

Dans ces articles, le temps et l'espace sont ce qui caractérise de façon propre les *news* et qui les distingue des autres marchandises. L'espace et le temps « déterminent et limitent » la circulation des *news* : « *Time is an essential element of news, and any record of events, in order to preserve its character as news, must be distributed as quickly as possible* »<sup>148</sup>. On peut supposer ici que la vitesse de circulation est relative, fonctionnelle, à la fonction de signaler un désajustement<sup>149</sup>.

---

<sup>143</sup> « *If it does not have the status in science of a classified fact, it is at least indispensable to government and to business.* » (*ibid.*, p. 205).

<sup>144</sup> Et au passage, comme en miroir, il donne comme en aparté, une considération sur le rôle des humanités comme des pratiques qui rendent l'action collective possible : « *It is just the function of literature and the arts and of what are described in academic circles as the humanities to give us this intimate personal and inside knowledge of each other which makes social life more amiable and collective action possible.* » (*Ibid.*, p. 203).

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>146</sup> Les *human-interest stories* peuvent relever aussi des *news* à certaines conditions, notamment ce lien avec un temps et un lieu définis.

<sup>147</sup> Cf. Robert E. Park, « *Urbanization as Measured by Newspaper Circulation* », *American Journal of Sociology*, 1929, vol. 35, n° 1, p. 60-79.

<sup>148</sup> Robert Ezra Park, « *Newspaper Circulation and Metropolitan Regions* » dans Everett C. Hughes *et al.* (eds.), *Human communities. The city and human ecology*, Glencoe, The Free Press, 1952, vol.2, p. 211.

<sup>149</sup> Si cela est vrai, par ailleurs, nous avons ici une explication se plaçant en aval des raisons économiques de la règle de non-dépassement par la concurrence identifiée par C. Lemieux dans *Mauvaise Presse* (cf. Cyril Lemieux, *Mauvaise presse : une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Ed. Métailié, 2000).

La deuxième variable est la « distance » : « *If time is an essential element of news, so, in less direct and positive way, is distance, for news is always, in the last analysis, local in character, since it is not everything that happens but only those things that happen in the particular world in which we are oriented, which have for each of us the specific character of news* »<sup>150</sup>.

Ce lien plus qu'étroit avec l'espace et le temps, on pourrait supposer que Park le mette en jeu dans sa mise en perspective des faits récoltés par les journalistes et les faits historiques, faisant valoir par exemple la participation à une même entreprise de constitution d'une mémoire collective.

En 1922, dans *The Immigrant Press*, Park avait déjà commencé à formuler une distinction entre reporters et historiens, dans un passage relatif à la presse allemande des immigrants de première génération. Le premier journal de langue étrangère aux États-Unis, que Park nous dit être publié 35 ans après le premier journal en anglais, était allemand, créé par un quaker allemand du nom de Christopher Sauern, installé à Germantown, en Pennsylvanie. Le titre du journal était « *Der Hoch-Deutsche Pennsylvanische Geschicht-Schreiber, oder Sammlung wichtiger nachrichten aus dem Natur-und-Kirchen-Reich* » (« *The High German Historian, or Collection of important News from the Kingdoms of Nature and the Church* »)<sup>151</sup>, dans lequel nous pouvons noter l'usage des termes « *historian* » et « *collection* ». Le journal fut créé, dit Park, à une époque où la nature et l'Église couvraient quasiment l'intégralité des champs du « *human interest* »<sup>152</sup>. Quatre ans plus tard Sauer change le titre de son journal et n'emploie plus « *historian* » mais « *reporter* » : selon Park, c'est parce qu'« il avait entre-temps compris la différence entre “news” et “fait historique” »<sup>153</sup>.

En 1922 encore, Park semblait déjà plutôt affirmé sur la fonction des *news*, les distinguant des informations. Une fonction à part qu'il décrit par l'usage qu'une communauté allemande aux États-Unis fait d'un journal : « *It was apparently the one means*

---

<sup>150</sup> R. E. Park, « Newspaper Circulation and Metropolitan Regions », *loc. cit.*, p. 211.

<sup>151</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 253.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>153</sup> *Ibid.*

*by which these isolated settlements maintained, for a while at least, some sort of contact and community of interest with one another and with the home country* »<sup>154</sup>.

Ce passage peut certes faire écho à la caractérisation que Tocqueville donnait des journaux dans *De la démocratie en Amérique*, où il consacre un chapitre au rapport entre les associations et les journaux, expliquant que, dès lors que les hommes ne sont plus liés entre eux d'une manière « solide et permanente », il n'y a que le journal qui puisse « déposer au même moment dans mille esprits la même pensée »<sup>155</sup>. Une position qui condense une pensée déjà présente dans la période révolutionnaire en France, comme l'a exprimé Pierre-Louis Roederer, journaliste et homme politique de l'époque : « Les Journaux... étant essentiellement composés de choses nécessaires et nouvelles, ayant un nombre de lecteurs immensément plus considérable que les ouvrages de librairie, les ayant tous, tous les jours, à la même heure, en ayant dans toutes les classes de la société, dans tous les lieux publics, étant l'aliment presque nécessaire de la conversation de chaque jour, non seulement ils agissent sur une plus grande masse d'hommes, mais ils y agissent plus puissamment qu'aucun autre genre d'écrits »<sup>156</sup>.

Pour Tocqueville encore, le besoin des journaux se fait sentir dans la dispersion, dans le fractionnement du pouvoir administratif, c'est pourquoi selon lui le « peuple démocratique » en ressent le besoin, à l'inverse d'un peuple aristocratique, dont le petit nombre fait que les détenteurs du pouvoir peuvent aisément se voir et s'entendre. Ainsi, pour Tocqueville et Park, les journaux sont donc un outil pour rapprocher des gens qui, dispersés, doivent prendre des décisions communes ; ce qui les différencie est en revanche l'absence, chez Tocqueville, d'une idée de ce qui arrive et retourne de la communauté vers les journaux : on ne voit pas encore bien, dans la description que Tocqueville propose, le rôle actif des communautés et des publics, qui ne sont pas là seulement pour « faire déposer dans leurs esprits » la même pensée. On pourrait même dire, à la lumière de ce que Tocqueville dit aussi, toujours dans *De la démocratie en Amérique*, à propos de la liberté de la presse en Amérique, qu'il vise à expliquer à ses compatriotes français l'usage qui peut être fait des journaux par un pouvoir administratif central.

---

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> Cf. Alexis Tocqueville (de), *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, vol. 2/2, p. 143-146.

<sup>156</sup> Pierre-Louis Roederer, dans le *Journal d'économie publique*, le 30 brumaire V, cité par Jeremy D. Popkin, « La presse et les événements politiques en France, 1789-1799 », *Mélanges de l'école française de Rome*, 1992, vol. 104, n° 1, p. 1.

Nous savons, d'après la note autobiographique que Park dicta en 1944, que pour lui le reporter modèle est un véritable réformateur puisqu'il dispose des « faits ». Nous savons aussi que dans son introduction à *News and the Human Interest stories*, Park recommande que le « *cub reporter* », le jeune journaliste sans expérience, coupe toute la part sentimentale de son travail pour « laisser le lecteur fournir la morale à son histoire » : « *It is the art of reporting to state the facts so that both parties to an issue will accept them as facts, though they may disagree as to the interpretation.* »<sup>157</sup>. Et fréquemment, rajoute-t-il, il va justement arriver que des personnes retirent des morales différentes d'une même histoire, ce qui est pour Park la « preuve » que l'événement a été rapporté de façon objective : « *From the newspaper point of view objectivity can go no farther. Facts are, after all, only facts in a universe of discourse and, as I have suggested, every public has its own.* ».

Que dit-il par rapport aux faits historiques dans son article de 1940, censé enfin nous expliquer pourquoi, en quoi, les *news* sont une forme de connaissance ?<sup>158</sup>

---

<sup>157</sup> R. E. Park, « (Introduction to) *News and the Human Interest Story* », *loc. cit.*, p. 108. R. Lindner va jusqu'à proposer une analogie forte entre l'apprentissage des apprentis sociologues suivis par Park à Chicago et l'apprentissage sur le tas des *cub reporters* (voir Rolf Lindner, *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*, Cambridge ; New York, NY, USA, Cambridge University Press, 1996, p. 85-86). Mais pour revenir à ce que Park écrit en 1940, et comprendre ce qu'en creux il critique ici, on peut le mettre en parallèle avec le travail des « *sob sisters* » dont il rapporte dans son article de 1927, en citant Will Irwin et son texte dans le *Collier's* en 1911. « *Sob sisters* » était le nom qu'on donnait aux « journalistes sentimentalistes », femmes, à l'époque. Dans l'extrait que Park reprend, Will Irwin rapporte du choix d'un rédacteur en chef du journal *Examiner* d'envoyer l'une de ces « petites filles » apprentis journalistes enquêter sur l'hôpital. Celle qui y alla, a choisi comme méthode de feindre un évanouissement pour être amenée aux urgences, et elle en a sorti une histoire « avec des sanglotements pour les malheureux dans chaque ligne ». « Elle était un escadron de journalistes sentimentalistes à elle toute seule », écrit Irwin. C'est en ayant en tête cette description que l'on peut comprendre le rejet de la politique éditoriale de Hearst que Park affiche, par ailleurs en cohérence avec les critiques que du journalisme d'action de Hearst étaient dans l'air au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (cf. W. J. Campbell, *The year that defined American journalism*, *op. cit.*). Si Park critique les appels au « cœur » et non pas à l'intellect des journaux de Hearst, on ne peut en rester là si on veut comprendre la place centrale que Park lui-même assigne à la *Yellow Press*, cette presse qui a su « attirer dans le cercle d'un seul public un plus grand nombre de personnes et un plus large éventail d'intérêts et de connaissances que tout autre type de journal ne l'a jamais fait auparavant » (R. E. Park, « *The Yellow Press* », *loc. cit.*, p. 11). Le portrait de l'une des *sob sister* de l'époque suffit à faire comprendre pourquoi la *Yellow Press* reste si centrale : Winifred Sweet Black Bonfils (1863-1936), connue sous les noms de plume de Winifred Black et Annie Laurie, travaillait à des sujets tels que les campements de lépreux (Molokai, Hawaï, 1892), se déguisait en homme pour pouvoir rapporter en première ligne les conséquences au Texas de l'ouragan de Galveston en 1900, l'un des plus meurtriers de l'histoire des États-Unis ; par son évanouissement fictif elle a dévoilé de l'intérieur les défaillances des urgences de San Francisco, causé un scandale qui a coûté leur emploi à la plupart du personnel et a donné lieu à l'achat d'une ambulance. Elle a été aussi correspondante depuis l'Europe pendant la Première Guerre mondiale (cf. « Annie Laurie », *TIME Magazine*, 28 oct. 1935, p. 58). Voilà ce que pouvait être le travail d'une *sob sister* et le genre de reportages qu'on pouvait trouver dans la *Yellow Press*.

<sup>158</sup> Cf. R. E. Park, « *News as a Form of Knowledge* », *loc. cit.*



Il nous dit que les *news* se placent dans une sorte de « continuum de connaissance » entre la « connaissance par description » (*knowledge about*), qui est un savoir « systématique et scientifique », et la « connaissance par l’usage » (*acquaintance with*)<sup>159</sup>, qui est un « savoir concret » (*concrete knowledge*), deux pôles dont James parle dans *The Principle of Psychology*. Park prévient qu’il va, dans cet article, s’appropriier cette distinction, précisant avec ses mots à lui les deux types de connaissance nommés par James.

La « connaissance par l’usage », *acquaintance with*, est alors pour lui la connaissance qu’on obtient par le « *use and wont* » plutôt qu’à travers un quelconque genre d’investigation formelle ou systématique. Ce n’est donc pas par l’intermédiaire de sens spéciaux qu’on l’acquiert, mais à travers *les réponses* de l’organisme comme un tout. C’est une sorte d’ajustement ou d’adaptation organique, dit-il, qui vient de l’accumulation (qui pose des fondations) d’une longue série d’expériences<sup>160</sup>. Cela se rapproche, puis-je dire, de la notion d’habitude de Maine de Biran, puis reprise par James dans *Habit*<sup>161</sup>. C’est une connaissance,

---

<sup>159</sup> Je m’écarte ici de la traduction proposée par Cécile Deniard, qui a choisi de rendre « *acquaintance with* » par « connaissance intuitive » et « *knowledge about* » par « connaissance intellectuelle » (cf. Robert Ezra Park, « De l’information comme forme de connaissance » dans Géraldine. Muhlmann et Edwy. Plenel (eds.), *Le journaliste et le sociologue*, *op. cit.*, p. 66). L’avantage de la traduction de Deniard est de rappeler que la distinction jamesienne s’insère dans une discussion de théorie de la connaissance vive à l’époque, discussion qui sera cristallisée notamment dans l’article que Bertrand Russel publie en 1910 (Bertrand Russell, « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 1910, vol. 11, p. 108-128), article d’où la question des deux modes de connaissance prendra un nouveau départ au XX<sup>e</sup> siècle (Il est significatif à cet égard que l’Encyclopedie de Stanford ne parte que de B. Russel pour poser la distinction. Cf. Ali Hasan et Richard Fumerton, « Knowledge by Acquaintance vs. Description » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Spring 2020, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2020). La traduction de Deniard a en revanche le défaut de ramener Park là d’où il veut sortir, à savoir d’une compréhension psychologique de la connaissance. Dès sa thèse allemande, Park indique ne pas être intéressé par de théories psychologiques sur la connaissance individuelle, en affirmant par exemple qu’opposer volonté générale et individus du groupe via une approche de psychologie sociale risque de nous replonger dans un problème similaire à celui du dualisme entre l’âme et le corps (Robert Ezra Park, *La foule et le public*, *op.cit.*, p. 112). Il le signale à nouveau ici, dans cet article de 1940, en annonçant d’emblée qu’il va « se réapproprier » de la distinction de James, puis en précisant en sous-titre que son article contribue à une « sociologie de la connaissance », explicitée ainsi dans le texte : « *The question with which the sociology of knowledge is concerned is not what constitutes the validity of knowledge – of a statement of principle or of fact – but what are the conditions under which different kind of knowledge arise and what are the functions of each* » (Robert E. Park, « News as a Form of Knowledge: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *loc. cit.*, p. 682). Tout en reconnaissant alors que la restitution que Park fait de cette distinction, dans sa tentative de tenir ensemble plusieurs versants pour caractériser les deux modes connaissance, prête le flanc à une interprétation en termes psychologiques, il est important de rendre compte qu’il s’agit pour lui de deux *pratiques sociales* de connaissance. Traduire alors « *acquaintance with* » par « connaissance par l’usage » permet de rendre le lien que cette modalité de connaissance noue à la fois avec l’expérience et avec la tradition et les coutumes, tandis que rendre « *knowledge about* » par « connaissance par description », rend compte des opérations qui sont faites sur l’objet de connaissance pour pouvoir en communiquer.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 670.

<sup>161</sup> Sur la filiation entre la notion de *habit* jamesienne et Maine de Biran voir Carlos A. Blanco, « The principal sources of William James’ idea of habit », *Frontiers in Human Neuroscience*, 8 mai 2014, vol. 8.

poursuit Park, « personnelle et individuelle » qui « nous fait sentir à la maison » dans le monde où l'on est contraint, où l'on a choisi, de vivre.

De façon un peu plus vitaliste, Park dit aussi qu'il s'agit d'une « *accomodation of the individual to his habitat* ». Mais aussi du « tact », du « sens commun », quelque chose que les individus acquièrent de façon « informelle » et « inconsciente »<sup>162</sup>. De façon plus précise et opératoire, Park dit enfin qu'il s'agit d'une connaissance « qui ne peut être bien formulée ou communiquée d'un individu à un autre à travers des énoncés formels »<sup>163</sup>. Il précise différentes formes de ce genre de connaissance : la connaissance clinique, pour autant qu'elle est le produit d'expériences personnelles ; les compétences et la connaissance techniques ; tout ce qui est appris par l'expérimentation indirecte et inconsciente, comme celle qui implique la manipulation d'objets.

La « connaissance par description », *knowledge about*, est, par ailleurs, une connaissance « formelle, rationnelle et systématique ». C'est une connaissance basée sur l'observation et les *faits*, mais des faits, précise Park, qui ont été « *checked, tagged, regimented, and finally ranged in this and that perspective, according to the purpose and point of view of the investigator* ». Cette « connaissance par description » est une connaissance qui a atteint un certain degré d'exactitude et de précision « par la substitution des idées à la réalité concrète et des mots aux choses »<sup>164</sup> : « *Not only do ideas constitute the logical framework of all systematic knowledge but they enter into the very nature of the things themselves with which science – natural as distinguished from the historical science – is concerned.* »<sup>165</sup>.

Park dit alors que si les *news* ne s'apparentent pas à une connaissance systématique comme celle des sciences physiques, et qu'elles s'apparentent un peu plus à l'histoire – en ce que les *news* ont affaire avec les événements, qui sont fixés dans le temps et localisés dans l'espace – elles ne sont pourtant pas de l'histoire, et les faits dont elles s'occupent ne sont pas des faits historiques.

---

<sup>162</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 670.

<sup>163</sup> « *Something, at any rate, which cannot well be formulated or communicated from one individual to another by formal statements* » (*ibid.*)

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 672.

<sup>165</sup> *Ibid.*

Pourquoi ? Ce n'est pas de l'histoire car les *news* ont affaire avec des événements *isolés*, que l'on n'essaie pas de mettre en relation sous la forme de séquences causales ou téléologiques<sup>166</sup>. L'histoire et l'historien sont concernés par la *mise en relation* d'événements, alors qu'un reporter « cherche simplement à enregistrer chaque événement individuel comme il arrive » et qu'il « est concerné par le passé et le futur seulement dans la mesure où ils peuvent jeter une lumière sur ce qui est réel (*actual*) et dans le présent »<sup>167</sup>.

Le journalisme et l'histoire ont donc tous les deux affaire à des événements, mais les *news* rapportent des faits isolés, alors que l'histoire rapporte des faits corrélés.

Park poursuit avec une division des tâches entre sciences : si la relation d'un événement au passé reste la tâche de l'historien, dit-il, la signification d'un événement comme facteur déterminant pour le futur, dit-il, doit sans doute être laissée à la science du politique, « *c'est-à-dire, la sociologie* ». Park intègre ici une citation de son *Introduction to the science of sociology* dans laquelle lui et Burgess écrivent que le point de vue sociologique a fait son apparition « dans les investigations historiques aussitôt que les historiens se sont détournés de l'étude des "périodes" au profit de l'étude des institutions », et c'est ainsi que l'histoire est devenue sociologie, car l'histoire des institutions amène « inévitablement » à la comparaison, à la classification et parfois à la formulation de lois : « *in the process history becomes natural history, and natural history passes over into natural science* »<sup>168</sup>.

Si l'histoire est une mise en relation d'événements, la sociologie est ici caractérisée comme la discipline qui donne signification aux événements, par comparaison et classification.

Mettant ensemble les deux passages, nous comprenons que si l'histoire est tournée vers le passé, les *news* n'existent que dans le présent, et la sociologie oriente vers le futur.

Les *news*, en tant que forme de connaissance, n'ont pas d'abord (*primarily*) affaire avec le passé ou le futur, mais plutôt avec le présent, le « *specious present* », dit-il, qui a été décrit par les psychologues<sup>169</sup> : « Les *news* n'existent que dans ce présent-ci ». Elles sont

---

<sup>166</sup> Voir aussi R. E. Park, « (Introduction to) News and the Human Interest Story », *loc. cit.*, p. 107.

<sup>167</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 675.

<sup>168</sup> E. W. Burgess et R. E. Park, *Introduction to the Science of Sociology*, *op. cit.*, p. 16. et R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 675.

<sup>169</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 676.

une « marchandise périssable » : « *News remains news only until it has reached the persons for whom it has 'news interest'. Once published and its significance recognized, what was news becomes history* »<sup>170</sup>.

Si le fait qu'une *news* publiée avec noms, dates et lieux « rend possible pour quiconque de les vérifier »<sup>171</sup> et préserve les *news* de devenir des légendes (« *something that everyone repeats but no one believes* »), elle n'acquiert pas pour autant le statut de fait historique, sinon après-coup, quand elle sera reprise et corrigée.

Finalement, dans la conclusion de l'article, Park semble en appeler à l'histoire avec presque une pointe de regret, regret que les *news* aient finalement acquis une importance plus que croissante : « *In the modern world the role of news has assumed increased rather than diminished importance as compared with some other forms of knowledge, history, for exemple. The changes in recent years have been so rapid and drastic that the modern world seems to have lost its historical perspective, and we appear to be living from day to day in what I have described earlier as a 'specious present'* »<sup>172</sup>. Un regret vite effacé, finalement : « *ours, it seems, is an age of news, and one of the most important events in American civilization has been the rise of the reporter* ». Effacé à tel point que Park se retrouve à citer un article paru dans le *Saturday Review of Literature* (« *Required reading* », 14 octobre 1939), signé Elmer Devis, où Devis affirme que Thucydide, non seulement savait analyser brillamment le comportement humain individuel et collectif mais était en même temps « un grand reporter »<sup>173</sup>.

Les *news* ne sont alors pas des faits, et la pratique du journalisme ne concurrence ni l'histoire ni la sociologie de ce point de vue. Et pourtant on a vu, par les tensions que les descriptions de Park nous offrent, que le journalisme prend son impulsion du même réalisme caractérisant les sciences modernes. C'est un premier point qui permet d'émettre l'hypothèse que le journalisme puisse être compris comme une proto science sociale. Nous allons voir à présent un deuxième point, permettant d'appuyer cette hypothèse. Nous verrons en effet que

---

<sup>170</sup> *Ibid.*

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 680.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 686.

<sup>173</sup> *Ibid.*

la sociologie n'est pas seulement plus « précise » et plus « détachée » que le journalisme, mais nous verrons également que sociologie et journalisme partagent un même horizon politique de connaissance du social.

## 2.4 – La fonction des *news*

### 2.4.1 — Le problème de l'ajustement

Nous avons vu jusqu'ici la notion de *news* à partir de son rapport à la notion de fait ; nous avons identifié la notion de *news*, et non pas celle de fait, comme le propre de l'activité journalistique. Il est temps à présent de s'approcher de la détermination du concept de *news* à partir de la fonction sociale que Park lui attribue. Pour ce faire, il nous faut revenir à 1915 et retrouver à nouveau *The City*.

Dans la section titrée « Industrial organization and the moral order » de *The City*, au paragraphe « *News and the mobility of the social group* », il est question pour Park d'« ajustement » et de mobilité.

L'ajustement d'abord : puisque la division du travail induit une interdépendance croissante des différentes vocations, une organisation caractérisée à la fois par *des individus* en compétition et aussi par *des groupes d'individus* en compétition, se trouve dans un équilibre instable qu'il faut maintenir sous contrôle à travers un processus de réajustement permanent.

Au sujet de la mobilité ensuite, Park précise qu'elle ne concerne pas seulement les changements géographiques : la mobilité ne dépend pas seulement des transports, mais aussi de la communication. Il reprend cette idée de W. I. Thomas, dont il cite un extrait de *Source Book of Social Origins* : « le terme mobilité – explique Thomas – tout comme son corrélatif, l'isolement, recouvre un large éventail de phénomènes. Elle [la mobilité] peut représenter à la fois un caractère et une condition. Comme l'isolement peut être dû à l'existence de barrières purement physiques à la communication, ou à une particularité de tempérament et à un manque d'éducation, la mobilité peut être une conséquence des moyens naturels de communication, ou d'une attitude agréable et d'une éducation supérieure. Il est maintenant clairement reconnu que ce que nous appelons habituellement un manque d'intelligence chez les individus, les races et les communautés, est souvent le résultat de l'isolement. D'autre part, la mobilité d'une population est incontestablement un facteur très important de son

développement intellectuel ». Park précisera plus loin que « la ségrégation des classes professionnelles est si complète qu'il est possible, dans les limites de la ville, de vivre dans un isolement presque aussi complet que celui d'une communauté rurale éloignée »<sup>174</sup>. Dans ce passage que Park rapporte, il y a aussi la question de la connaissance des paysans qui est « concrète et personnelle », une « connaissance pratique » qui n'a pas besoin de prendre la forme de la généralisation scientifique.

Dans les villes, dit Park, les réajustements sont de plus en plus nécessaires depuis la concentration des populations, l'élargissement des marchés, la concentration des individus et des groupes dans des tâches spécialisées... Ce sont ces conditions qui, selon Park, en changeant constamment les conditions matérielles de la vie, appellent, précisément, à des réajustements. Or, selon Park, il y a des organisations spécialement dédiées pour faciliter ces réajustements. Le marché en fait partie mais aussi, et c'est pour Park plus intéressant, les rapports qui font état des échanges, car ces rapports, « dans la mesure où ils sont calculés pour induire un réajustement », ont le caractère de ce qu'on appelle *news*<sup>175</sup>.

Si les *news* sont une étape ultérieure par rapport à la simple information, elles le sont car, d'une manière ou d'une autre, elles sont susceptibles d'affecter des *issues*, de produire des effets sur les problèmes, les questions qui les définissent, la façon d'en sortir. Elles sont en ce sens *politiques*. Une *news* naît dès lors que quelque chose, déjà connu ou pas, est rendu « *newsworthy* » pour un public donné.

Nous avons vu l'importance que Park accorde à la possibilité d'enquêter. Cela ne vaut pas seulement pour les journaux, mais aussi pour toute organisation qui s'occupe de récolter des faits et de les rendre publics. Il n'est pas étonnant alors que la question des *news*, dans *The City*, trouve sa place à côté de paragraphes portant sur des organisations ayant pour but d'enquêter et publier des faits à propos du gouvernement<sup>176</sup>. Ce parallèle donne justement l'occasion de s'interroger sur la distinction entre *news* et *advertising*, qui est l'une des

---

<sup>174</sup> « *So complete is the segregation of vocational classes that it is possible within the limits of the city to live in an isolation almost as complete as that of some remote rural community* » (R. E. Park, « *The City* », *loc. cit.*, p. 595).

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 590.

<sup>176</sup> *Cf. Ibid.*, p. 604-607.

questions qu’il liste parmi celles qu’il faut poser pour comprendre « la nature et la fonction » des journaux et de la publicité.

La « publicité » dont il est question dans ce dans ce contexte est à entendre comme « communication publique ». Cette « publicité » spécifique , basée sur l’enquête et la publication de faits, est devenue selon Park « *a recognized form of social control* », « *and advertising – ‘social advertising’ – has become a profession with an elaborate technique supported by a body of special knowledge* ».

Quasiment toute association ou individu qui a affaire au public, explique Park, s’est désormais dotée d’un attaché de presse : celui-ci est moins un publicitaire (*advertising man*) qu’une figure « diplomatique » accréditée auprès des journaux, et « à travers eux », auprès du monde entier. Les « grandes institutions » – Park donne en exemple la *Russel Sage Foundation*, le *General Education Board*, la *Carnegie Foundation*<sup>177</sup>.. – influencent l’opinion publique directement par le moyen de la publicité.

Park estime ici que les rapports produits par ces institutions sont « *plus* » que des rapports scientifiques : « *They are rather a high form of journalism, dealing with existing conditions critically, and seeking through the agency of publicity to bring about radical reforms* ». Nous avons encore une fois un écho de sa note autobiographique où il parle de la sociologie comme d’un “super-journalisme”<sup>178</sup> : dans les deux cas, ce qui caractérise une haute forme de journalisme est sa visée vers les réformes à partir d’une critique de conditions réelles.

Si l’on voulait comprendre la nature de l’opinion publique et son lien avec le « *social control* », il serait donc essentiel selon Park d’enquêter d’abord sur les agences et les instruments (*devices*) qui sont utilisés pour « *control, enlighten and exploit* » l’opinion

---

<sup>177</sup> On peut rappeler ici que la *Carnegie Corporation* a financé l’enquête sur l’*Américanisation* dont « *The Immigrant Press* » de Park et « *Old World Traits Transplanted* » de Thomas on fait partie. Parmi les critiques que Lippmann porte à *The Immigrant Press* il y a celle de ne pas avoir « pleinement profité » de ce financement.

<sup>178</sup> Cf. R. E. Park, « An autobiographical note », *loc. cit.*



publique. « Le premier et le plus important » est la presse<sup>179</sup>. C'est le travail que Park entreprend avec *The Immigrant Press and Its Control*, qui paraîtra en 1922.

#### 2.4.2 — *News* et réflexivité sociale

Contrairement à ce qu'aurait souhaité Lippmann<sup>180</sup>, l'objectif de Park n'est pas de décrire l'institution journalistique mais d'en définir les fondements : qu'est-ce qui fait qu'une communauté a besoin du journalisme ou, plus précisément, de *news-reporting* ?

Les descriptions, extraits et analyses que Park nous livre dans son travail de 1922, *The Immigrant Press and its Control*, compris à la lumière de sa thèse de doctorat, nous disent que la presse n'est pas un instrument de communication dans un sens « pauvre » du terme, entendue comme transmission d'informations comprises comme des impulsions, des inputs. Le journalisme ne peut se réduire au médium qui colporte sa pratique.

Dans une compréhension riche de la communication, qui inclut non seulement ce qui va de A à B mais aussi ce qui retourne à A, il devient clair à quel point, à travers les *news*, la pratique journalistique devient instrument de réflexivité sociale. Mais pour que ce soit un instrument de réflexivité sociale effectif, il faut que la pratique soit elle-même comprise comme *sociale*, et non pas comme l'agrégat de pratiques individuelles.

Les *news* sont, selon Park, un besoin, démontré entre autres par la correspondance des courbes de naissance de nouveaux titres de presse et les flux migratoires. Park rapporte par exemple qu'au commencement de la Grande Guerre, entre 1914 et 1915, le nombre des titres a augmenté de 60 % et est demeuré élevé jusqu'à la fin de la guerre, quand la courbe a commencé à décroître : « *Being unable to read the English press they clamored for news in their own language, and upon this need the foreign-language newspaper thrived* »<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 606. Notons que dans la catégorie « presse », suivant Bryce (*The American Commonwealth*), Park inclut « *the daily newspaper and other forms of current literature including books classed as current* ».

<sup>180</sup> Cf. Walter Lippmann, « The Immigrant Press », *The New Republic*, 26 avr. 1922, p. 259.

<sup>181</sup> Si un grand nombre de journaux de langue étrangère sont nés, alors que nombreux aussi sont morts, explique Park, c'est que « démarrer un journal de langue étrangère est plus simple » que démarrer un journal en langue

Je peux anticiper ici un premier élément qui fera le lien entre *news* et démocratie, et qui explicite que l'idée de démocratie que Park a en tête – proche de Dewey – est une participation collective au gouvernement commun. À cette œuvre collective de connaissance pourraient participer toutes les composantes de la société, pour autant qu'on sache communiquer dans un langage qu'elles puissent comprendre. La force de l'apport de Park est qu'il le démontre par son étude de la presse des immigrés aux États-Unis : le rôle démocratique du journalisme n'est pas ici un rêve, une hypothèse d'école, qui plus est, utopique. Il est démontré à travers l'étude de *l'usage* que de la pratique journalistique est faite par les immigrés, et par l'analyse des transformations de cette institution en tant qu'elle est prise dans une maille socio-historique plus large. Déjà en ouverture de la première partie de *The Immigrant Press*, Park introduit le lien entre *news* et *ajustement* : « *News is a kind of urgent information that men use in making adjustments to a new environment, in changing old habits, and in forming new opinions* »<sup>182</sup>.

C'est encore le *yellow journalism* qui a la part belle et donne le modèle de ce « journalisme américain ». Park le défend, en proposant un extrait de *The American Language* de Henry Louis Mencken paru en 1919 – dont on peut supposer l'usage quelque peu ironique par Park, qui l'insère dans un paragraphe rappelant à quel point les immigrés intellectuels ont une opinion pauvre et médiocre des journaux américains (Mencken est descendant d'immigrés allemands).

---

anglaise, car « *competition is not so keen and not so much capital is required* » (R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 309). Ce point est également un élément important sur la voie d'une histoire du journalisme qui prenne en compte les changements au sujet du *news-reporting* entamés en Europe au début du XIX<sup>e</sup> car, même admettant que le journalisme moderne n'est peut-être pas né en Amérique, c'est sur le sol américain qu'il a trouvé un terrain propice à son développement. Tocqueville le notait déjà en 1839 : « Aux États-Unis, il n'y a pas de patentes pour les imprimeurs, de timbre ni d'enregistrement pour les journaux ; enfin la règle des cautionnements est inconnue. Il résulte de là que la création d'un journal est une entreprise simple et facile ; peu d'abonnés suffisent pour que le journaliste puisse couvrir ses frais : aussi le nombre des écrits périodiques ou semi-périodiques, aux États-Unis, dépasse-t-il toute croyance. » (A. Tocqueville (de), *De la démocratie en Amérique*, *op. cit.*, p. 22). En Europe, si on regarde seulement la France, un accroissement significatif des titres correspond aux périodes de suspension de la censure préalable (cf. J. D. Popkin, « La presse et les événements politiques en France, 1789-1799 », *loc. cit.*). Autrement dit : aux États-Unis les « *news* » ont peut-être trouvé un terrain plus propice pour un « format » opératoire qui avait déjà commencé ses preuves en Europe. Si cela est vrai, le travail de Park sur la presse des immigrés aux États-Unis, permet d'envisager une histoire du journalisme moins clivée entre Vieux et Nouveau continent.

<sup>182</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 9.

Pour Mencken le *yellow journalism* est l'invention d'un « journalisme pour ceux qui sont franchement ignorants et vulgaires »<sup>183</sup>, alors que pour Park il s'agit d'un intérêt, « caractéristiquement américain », pour les « *news* locales » et qui pourrait justifier cette idée de l'Amérique comme une « nation de villages ». Selon ce que Park appelle l'*intelligentsia* européenne arrivée aux États-Unis, « il semble que [le peuple américain] n'est pas intéressé aux idées, mais aux ragots » et que « c'est le public qui donne le ton », « *le literary man simply express the public* », selon deux citations cette fois de Hutchins Hapgood, auteur de *The Spirit of the Ghetto* (daté par Park de 1902 et 1909), reportées par Park. Considérations que Park se presse de compléter : « *One ought to add, however, in order to make that statement complete, that the American public is very largely made up of the second and third generations of European peasants* »<sup>184</sup>.

Quoi qu'il en soit, s'il faut en tout cas atteindre une population d'immigrés qui est largement composée de paysans qui parlent un dialecte et lisent avec difficulté, « il devient nécessaire pour les rédacteurs d'un journal pour les immigrés de faire toute sorte de concessions à l'intelligence de son propre public. Avec un peu d'expérience, il finit par trouver que ses propres lecteurs ont les goûts vulgaires du public américain, et dans une forme davantage primitive, et qu'il faut faire violence à la plupart de ses idéaux journalistiques pour réussir à tenir leur attention »<sup>185</sup>.

Que fait donc la presse de langue étrangère – dont la presse yiddish et socialiste de New York est pour lui un modèle « achevé » – pour les immigrés aux États-Unis ? En Amérique, souligne Park, les paysans européens trouvent pour la première fois des journaux qui publient des choses qui les intéressent, dans une langue qu'ils comprennent, c'est ainsi qu'une habitude de lecture s'installe chez eux : « Le journal les met en contact avec les pensées actuelles et les événements en cours dans leur communauté, et d'abord avec leur groupe racial, avec des intérêts qui fusionnent : d'un côté la terre natale, de l'autre la plus large communauté américaine ». Notamment, dit-il, « par les efforts de la presse socialiste »,

---

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 70. En passant, ceci est également l'indice d'un certain positionnement anti-intellectuel de Park, qui émergera avec plus de force dans ses derniers articles.

<sup>184</sup> *Ibid.*

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 71.

les habitudes de lecture établissent aussi des habitudes de pensée, ce « qui a eu comme résultat l'élévation du niveau intellectuel du corps des immigrés »<sup>186</sup>.

La presse des immigrés joue un rôle essentiel dans leur « américanisation », mais elle joue un rôle aussi dans la transformation de la société américaine. C'est l'un des effets en retour de la réflexivité du social mise en œuvre par la pratique journalistique.

En dépit donc du mépris des intellectuels « pour sa vulgarité », la presse des immigrés a selon Park un pouvoir auprès de ses lecteurs rarement égalé dans la presse littéraire. D'un autre côté, en dépit des efforts des éditeurs nationalistes pour retenir l'attention de leur public tournée vers le pays natal, « *under the terms of its existence the press is apt to aid rather than prevent the drift toward the American community* »<sup>187</sup>. Le mélange linguistique est aussi véhicule d'intégration<sup>188</sup> : par ce mélange, que Park exemplifie en rapportant une lettre de Florian Znaniecky – philosophe polonais, il travailla notamment avec William I. Thomas à l'étude en cinq volumes sur l'immigration polonaise, financée par le *Helen Culver Fund for Race Psychology* –, c'est une nouvelle culture qui fait surface, non pas juste une superposition de culture native et culture américaine : « *not only are those contents mixed and melted, but they have received a form which is essentially original* »<sup>189</sup>.

L'une des questions que Park se pose dans *The Immigrant Press and its control*, qui a pour but de répondre à l'étude sur l'*Américanisation*, est celle de savoir si la presse de langue étrangère entrave ou accélère ce processus d'assimilation. Selon son analyse, le simple fait d'habiter aux États-Unis et d'y travailler, fait que les immigrés s'intéressent aux événements américains, aux coutumes et aux idées américaines : « *The foreign language press must print American news to fill this need of its readers, and by so doing it hastens the development of*

---

<sup>186</sup> « *Here for the first time, with few exceptions, the European peasant find newspapers written about things that interest them, in the languages they speak. Here for the first time the reading habit is established among them. The newspaper brings them into contact with the current thought and the current events of their community, primarily the race group, with its interests merging on one side into the homeland and on the other into the larger American community. Gradually, and largely through the efforts of the Socialist press, the reading habit establishes the thinking habit. The net result has been to raise the intellectual level of the immigrant body* » (*ibid.*, p. 79).

<sup>187</sup> *Ibid.*

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 79-84.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 84.

*this personal necessity into a general interest in America.* »<sup>190</sup> Ce « *must* » ne peut être entendu ici comme une remarque normative de Park : il s’agit d’une nécessité interne à la presse, qui surgit d’une possibilité de survie étroitement liée au lien avec son propre public.

Cette « fonction d’américanisation » – expression qui m’appartient – est exprimée par différents témoins que Park mobilise dans son rapport. Ayant visiblement compris ce rôle, semble dire Park, l’*International Council* a encouragé les producteurs américains à publier leurs annonces dans la presse de langue étrangère. Ce qui est clair pour Park alors, c’est le point suivant : « *It seems fairly clear that what the foreign-language press actually does, whether or not the editors desire it, is to facilitate the adjustment of the foreign born to the American environment, an adjustment that results in something that is not American, at least according to the standards of an earlier period, but that is not foreign either, according to existing European standards.* »<sup>191</sup> Ce qui compte le plus, dit-il en conclusion, c’est la *participation* : « C’est la participation, plus que la soumission ou la conformité, qui fait des personnes nées à l’étranger des Américains. »<sup>192</sup>

Les *news* qui caractérisent la presse moderne sont une forme de connaissance à proprement parler et elles ont une place centrale dans l’évolution des groupes sociaux. En mettant en évidence des écarts, les *news* signalent un désajustement (crise) et deviennent par là un outil d’ajustement social. Forme de connaissance propre au journalisme, les *news* se définissent par leur potentiel d’explicitation ou d’énonciation de (re-)configurations susceptibles de faire changer l’action d’un groupe ou d’un individu. Les *news*, notion chez Park non réductible à celle d’information, sont l’élément caractéristique qui fait que le journalisme devient « moderne » et un instrument critique et d’autorégulation du social.

Donc, si Park ne se distingue pas du récit canonique d’une presse moderne qui se base sur les *news*<sup>193</sup>, il s’en distingue néanmoins en ne rabattant pas la notion de *news* sur celle d’information, en ne faisant pas coïncider les *news* et les *faits*, mais plutôt en en dégageant la spécificité sociale, qui permet de comprendre le rôle particulier de cette pratique sociale nommée « journalisme ».

---

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>193</sup> Pour une approche critique de ce « mythe des fondations » du journalisme moderne cf. J. C. Nerone, « The mythology of the penny press », *loc. cit.*

Les *news* sont une variable d’ajustement qui, même en supposant une continuité avec les pratiques de communication précédentes<sup>194</sup>, a pris une nouvelle échelle dans les sociétés « à publics » que sont les sociétés modernes (en faisant référence non pas simplement à la Révolution, mais à la capacité de diffusion des nouveaux moyens techniques tels que la presse couplée à la poste, la Révolution étant plutôt le lieu de crise où cette fonction a été rendue visible)<sup>195</sup>.

Robert E. Park nous avise ainsi que les *news* sont un phénomène social, elles s’apparentent au commérage qui existait dans les sociétés qui ont précédé le développement du journalisme et la naissance des publics. Les *news*, pour un Park imprégné du fonctionnalisme de Spencer, ont une *fonction* sociale, et ce sera par la fonction même des *news* qu’il pourra rendre compte du changement social dans les sociétés modernes.

Et non seulement elles ont une fonction sociale, elles sont aussi une *forme de connaissance*.

La notion ainsi entendue permet de comprendre l’ensemble de la pratique journalistique, sans hiérarchiser d’emblée certains titres plutôt que d’autres. Elle permet également d’entendre en quoi un journal « *people* », par exemple, reste du journalisme, nous délivrant ainsi du trouble qui s’empare de nous quand nous essayons de distinguer la « grande » presse de la « petite » sans passer par des jugements de valeurs<sup>196</sup>.

La notion de *news*, enfin, est ce qui permet chez Park de faire la transition entre fait et opinion publique car, comme nous le verrons mieux dans la partie suivante, le journalisme en tant que pratique sociale instituée, transforme les faits en une connaissance qui fait agir,

---

<sup>194</sup> Cette continuité est désormais claire grâce aux travaux d’historiens comme Andrew Pettegree (cf. Andrew Pettegree, *The invention of news: how the world came to know about itself*, New Haven, Yale University Press, 2015.), ou François Moureau (cf. F. Moureau, *La plume et le plomb, op. cit.*), et selon l’idée de Moureau que les médias s’accompagnent toujours, et ne s’excluent pas l’un l’autre, il est plus intéressant de voir leurs interactions.

<sup>195</sup> Il dit aussi dans *The Immigrant press* que la presse est pour les immigrés une façon « indirecte » de connaître la vie politique, sociale et industrielle (R.E. Park, *The immigrant press and its control, op. cit.*, p. 113), tout en montrant – sans le conclure explicitement, qu’elle est aussi une façon directe d’y prendre part.

<sup>196</sup> Au sujet de la « petite presse », le projet de recherche NumaPress y porte une attention particulière et revendiquée (*Numapresse - Du papier à l’écran. Mutations culturelles, transferts génériques, poétiques médiatiques de la presse française* est un projet ANR initié en octobre 2017, code projet ANR-17-CE27-0014, en ligne : <http://www.numapresse.org/>).

et cela justement à travers les *news*, qui ne coïncident pas avec des « informations » ni avec des faits « purs ».

### **2.4.3 — Les *news* comme outil d’ajustement social**

Comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent, les *news* deviennent quelque chose de nouveau à deux niveaux : l’échelle ou l’étendue change, et change aussi la façon de les produire, et la disponibilité des moyens de production et de diffusion des nouvelles. Dans ce sens on peut faire l’hypothèse que les révolutions modernes ont été des lieux de crise où cette fonction a été rendue visible, notamment par la capacité de *diffusion* que les nouveaux moyens techniques *couplés* aux services postaux ont rendue possible.

Les *news* sont par là une nouvelle variable d’ajustement dans les sociétés « à publics » que sont les sociétés modernes.

Est-ce que ce qui distingue depuis les nouveaux régimes de gouvernement, y compris le régime démocratique, n’est plus seulement la délibération mais aussi le dispositif de production et d’échange (contrôle, diffusion, accès) des nouvelles ? Pour que cela soit possible, il faut établir un lien fort entre production et circulation de *news* et opinion publique, supposant également que l’opinion publique n’existait pas avant et qu’elle est à présent la base des gouvernements. Park nous propose d’abord une explicitation qui donne à voir les *news* comme l’outil épistémologique de transformation des faits en opinion publique.

Les *news* sont une « forme » de connaissance en ce qu’elles mettent en forme une « crise » : les *news* rendent visibles des *écarts* signalant des désajustements. Voici l’opération que les *news*, en tant qu’outil épistémologique, permettent.

Conceptualiser les *news* ainsi permet d’une part d’avoir un outil d’analyse qui décrive le journalisme indépendamment des formats de diffusions et des styles, du régime de gouvernement de la société et des modèles économiques des médias, fournissant ainsi une explication de son existence dans les régimes non-démocratiques ; d’autre part, de lier les

*news* à une fonction d'« ajustement » social. Park garde ainsi le journalisme dans une théorie générale de la communication, en le présentant comme un instrument que les sociétés et les groupes sociaux ont pour rester en équilibre.

Dans la troisième partie de *The City*, Park s'intéresse aux relations secondaires et à son rapport avec l'autorégulation du social (*social control*)<sup>197</sup>. Il part du constat que la croissance des villes a été accompagnée par une substitution des relations « primaires » – c'est-à-dire en face-à-face<sup>198</sup> – par des relations « secondaires », c'est-à-dire indirectes, dans les associations d'individus dans la communauté.

Vers la fin de cette partie, Park précise que pour bien interpréter les faits liés au *social control*, il faut avoir « une conception claire de la nature d'une action corporative »<sup>199</sup>. Ici nous retrouvons la centralité de la communication : une action corporative commence pour Park quand il y a « n'importe quelle sorte de communication entre les individus qui constituent un groupe ». Mais comme le mécanisme de la communication – et il entend communication dans un sens qui inclut les appareils « instinctif, senso-moteur et idéo-moteur » – est extrêmement subtil, « *it is often difficult to conceive how suggestions are conveyed from one mind to another* »<sup>200</sup>.

Si les conditions du *social control* sont largement altérées dans une ville<sup>201</sup>, il s'ensuit que la forme de gouvernement qui caractérisait les assemblées dans les villes comprenant une seule petite communauté, et fondée sur les relations primaires, n'est pas adaptée pour gouverner des villes de trois, quatre millions d'habitants, aussi changeants et hétérogènes<sup>202</sup>. Si la « machine politique » ancienne s'appuyait sur les relations primaires, les « *good-government* » organisations font appel au public, et le public, dit Park, « *as we ordinarily understand that expression, is a group based on secondary relationships* »<sup>203</sup>.

---

<sup>197</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 593 ss. Donald N. Levine affirme par ailleurs que, dans leur pratique de la sociologie aussi, à la fois Cooley, Thomas, and Park voyaient une mission de la sociologie dans le renforcement des capacités de la société à s'autodiriger de manière intelligente, processus qu'ils appelaient aussi « *social control* » (cf. D. N. Levine, *Visions of the sociological tradition, op. cit.*, p. 267).

<sup>198</sup> Park cite ici Charles Horton Cooley et son *Social Organization*.

<sup>199</sup> Corporative, c'est-à-dire de groupe (R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 598).

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 597.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 601.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 603.



Dans l'étude du *social control*, il sera important alors non seulement de distinguer les causes des changements, les directions dans lesquelles ces changements s'orientent, mais aussi les forces qui seront en mesure de minimiser ou de neutraliser ces changements<sup>204</sup>. D'où l'intérêt qu'il porte à ces « organisations indépendantes » déjà mentionnées – qui s'occupent d'enquêter et de publier des faits au sujet du gouvernement – et aux journaux, qui sont « le premier et le plus important »<sup>205</sup> des instruments (*devices*) utilisés pour « *control, enlighten and exploit* » l'opinion publique.

L'opinion publique est pour Park, on le rappelle, une forme de *social control*<sup>206</sup>, et en tant que telle elle devient très importante dans des sociétés fondées sur les relations secondaires, comme les grandes villes : « *In secondary groups and in the city, fashion tends to take the place of custom, and public opinion rather than the mores becomes the dominant force in social control* ». Il n'est alors pas secondaire qu'il souligne l'importance de fonder la connaissance produite par les organisations indépendantes et les journaux sur les faits et les *news*.

#### 2.4.4 — La notion de *news*, clé de voûte d'une théorie de la communication

L'article que Park publie dans l'*American Journal of Sociology* en septembre 1938, *Reflections on Communication and Culture*<sup>207</sup>, explicite sa vision de la communication<sup>208</sup> : dans une société donnée, la communication est le volet qui en assure la solidarité, le fait qu'elle tienne. La communication constitue l'un des deux volets de la dynamique sociale

---

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 600.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 606.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 605.

<sup>207</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*

<sup>208</sup> Pour M. R. Berganza Conde, le concept de communication est le concept clé pour comprendre l'intégralité du système théorique de Park (cf. María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park, op. cit.*). L'ouvrage de Berganza Conde vise justement à expliciter et démontrer cette centralité du concept de communication chez Park, pour en faire l'un des pionniers pour les études en communication. Pour une analyse élargie de la portée de la notion de communication chez Park, et des influences théoriques qui l'ont nourrie ou qu'il a nourries – notamment chez John Dewey, je renvoie à l'ouvrage de Berganza Conde. Je me limiterai ici à une analyse du texte de 1938 pour souligner le point qui nous intéresse le plus, à savoir la centralité de la communication dans le processus social impliquant l'échange de *news*.

avec la compétition qui, selon Park, assure en revanche l'individuation et la division du travail. Communication et compétition sont chacune une face du même processus social.

Park parlant en termes de « fonctions sociales », celle de la communication serait de « *bring about and maintain understanding and cultural solidarity among individuals and societies* »<sup>209</sup>. Par « contraste », et de façon complémentaire, la compétition a pour fonction d'entraîner une « distribution ordonnée » et une division du travail entre individus et société. Comme la division du travail entraîne l'individuation des unités en compétition, Park en déduit que la compétition est un « principe d'individuation », alors que la communication est un « principe d'intégration et socialisation ».

La communication opère selon Park sur deux dimensions : celle de la diffusion de « *cultural traits* », qui permet d'élargir l'aire culturelle à l'intérieur de laquelle des relations sociales peuvent exister ; puis une seconde dimension qui ramène des influences culturelles diverses vers un centre de communication et qui permet d'amener des nouvelles idées dans un savoir commun (*common understanding*). Ces idées nouvelles, précise Park, naissent forcément « dans le ferment, la confusion, et le conflit d'un processus d'acculturation (*acculturation*) ».

L'opposition entre communication et compétition n'est pas alors l'opposition entre une pratique « qui irait de soi » (la communication) et une pratique qui, elle, serait fondée sur la domination d'un sur un autre (la compétition). La communication aussi engendre et entraîne ferments, confusions et conflit, qui ne sont pas alors, forcément, foyers de désolidarisation. Ce que nous dit Park ici, c'est que la communication a pour effet social d'engendrer solidarité entre les individus et la société, alors que la compétition a pour effet d'engendrer l'individuation. Les deux faces étant complémentaires, elles constituent *ensemble* la dynamique du monde social.

Dans ce même article, Park nous dit aussi que les *news* sont un modèle pour comprendre les processus de diffusion et d'acculturation (« *The processes of diffusion and acculturation seems to take place in the manner and under the conditions in which news is collected and diffused* ») : le message, comme les *news*, circule autant, et aussi loin, qu'il est

---

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 187.

compris et « semble important ». Enfin les *news*, plus que les images dont le cinéma est le modèle de diffusion cité par Park, ont pour lui un potentiel majeur pour la préservation de la pluralité, alors que les images (le cinéma) peuvent avoir un effet « dévastateur » sur les cultures locales, en les exposant à une seule culture ou civilisation<sup>210</sup>.

Ce que Park ambitionne de traiter dans l'article, et qui apparaît dans les deux premiers paragraphes de la première sous-partie (« *Communication in the cultural process* »), est la communication *en général* et pas dans son fonctionnement particulier dans des zones spécifiques de la vie sociale<sup>211</sup>.

L'objectif de Park avec cet article est de souligner que la communication, quand elle ne coïncide pas avec le processus culturel, est indispensable<sup>212</sup>. C'est pourquoi, tout en reconnaissant leur apport, il balaye la littérature déjà existante sur la communication qui, selon lui, dans ses différentes lignes de développement, amènerait plutôt à se concentrer sur les développements spécifiques de la logique, des sciences et des arts, plutôt que de rester concentrés sur la communication elle-même en tant que processus culturel.

Le caractère « culturel » de quelque chose, dit-il, réside dans le fait que ce quelque chose est *compris par* (*understood by*) des personnes ou des groupes en particulier. La culture, qui inclut alors « tout ce qui est communicable »<sup>213</sup>, voit parmi ses composantes fondamentales « la Volonté et l'Idée » (« *Will and Idea* »), « *in the sense in which Schopenhauer seems to have used those terms* » : « *Attitudes and sentiments, folkways and mores, are the warp and woof of that web of understanding we call 'culture'* »<sup>214</sup>.

Park fait un panorama de la littérature qui l'amène au point de synthèse qui l'importe : la compréhension implicite dans toute cette littérature de la communication comme « une

---

<sup>210</sup> On comprend cette remarque de Park dans le contexte explicité par W. J. Buxton et K. Wahl-Jorgensen des intérêts contrastants dans les études des médias pendant les années 1920-1930 (*cf.* William J. Buxton, « From Robert Park's Ennobling Public to Paul G. Cressey's Edifying Movies: Continuities and Ruptures in Chicago Sociology's Engagement with Media and Mass Culture (unpublished paper) », présenté en 2006 à la conférence annuelle de l'*American Sociological Association*, et Karin Wahl-Jorgensen, « The Chicago School of Sociology and Mass Communication Research » dans John Nerone (ed.), *Media History and the Foundations of Media Studies*, Online Resource, Blackwell Publishing, 2013, p. 2-24).

<sup>211</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*, p. 188.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>213</sup> *Ibid.*

<sup>214</sup> *Ibid.*

forme d'interaction ou processus qui intervient entre personnes » (« *communication is a form of interaction or a process that takes place between persons* »)<sup>215</sup>, où « personne » désigne « *individuals with an ego, individuals with a point of view, conscious of themselves and more or less oriented in a moral world* ». À la page suivante, il redéfinira la communication ainsi : « *Communication is then a form of interaction that takes place, typically at least, between individuals with an ego* »<sup>216</sup>.

La communication, Park le dit explicitement, n'est en conséquence pas une simple forme d'« interstimulation ». Quand elle est « complète » elle implique une interprétation d'un stimuli *et* la référence en retour à cette stimulation (« *Communication when completed involves an interpretation by A of the stimulus coming from B, and a reference of that interpretation back to the person of whose sentiment or attitude it assumes to be an expression* »), il ne suffit pas que des individus occupent le même lit en se tenant chaud, explicite Park avec sa pointe d'ironie. C'est à cette condition que la communication devient un « fait social » et cesse d'être simplement un phénomène physique, explique Park : elle assume ce caractère social dès lors que quelqu'un interprète un phénomène physique comme étant l'expression d'une attitude ou d'une intention, et non pas comme une action « de Dieu » (le langage séculaire – dit Park – par lequel on a toujours désigné les actions dépourvues d'intention et pour lesquelles, en conséquence, « *no one can be made responsible* »<sup>217</sup>).

C'est la communication, selon Park, qui crée ou rend possible « le consensus et la compréhension entre les composantes individuelles d'un groupe social »<sup>218</sup>, elle « tisse une toile » (*spins a web*) – produit un réseau, dirait-on aujourd'hui sans doute – « de coutumes et d'attentes mutuelles » qui lie ensemble des entités sociales très diverses<sup>219</sup>. C'est à travers la communication que la tradition est transmise : la fonction de la communication semble alors celle de « maintenir l'unité et l'intégrité d'un groupe social dans ces deux dimensions de l'espace et du temps ». Deux dimensions qui, comme nous avons vu, sont pour Park essentielles dans les *news*.

---

<sup>215</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*, p. 189.

<sup>216</sup> Park n'exclut pas que la communication ait lieu aussi entre animaux ou le monde naturel, il explicite qu'il ne va pas traiter le cas – il renvoie à Mead et à ses leçons de psychologie sociale. Park explicite aussi que « la communication n'est pas une conversation » (*ibid.*, p. 190).

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 191-192.

Park semble donc suivre Dewey, qu'il cite, pour qui une société existe à l'intérieur d'un système de communication, et il n'est sans doute pas étonnant de lire chez Park que la division du travail est une variable *dépendante* de la communication, en ce que la division du travail dépend de la coutume<sup>220</sup> et la communication est ce qui produit le réseau de coutumes et attentes mutuelles. De même, c'est la communication qui « modifie et qualifie » la compétition : « l'ordre culturel impose ses limitations à l'ordre symbiotique ».

Pour Park, la communication ne coïncide pas avec la transmission, tout en étant « impliquée nécessairement dans toutes les difficultés inhérentes à la transmission d'un stimulus »<sup>221</sup>. La communication implique toujours « une interprétation de l'attitude ou de l'intention de la personne dont le mot ou le geste fournit le stimulus », elle est pour Park « un processus ou forme d'interaction qui est interpersonnelle, c'est-à-dire, sociale dans le sens restreint ».

Ce qui est davantage important chez Park est qu'il n'y a pas de processus de communication « complet » s'il n'y a pas une compréhension derrière : « *The process is complete only when it results in some sort of understanding. In other words, communication is never merely a case of stimulus and response in the sense in which those terms are used in individual psychology. It is rather expression, interpretation, and response* »<sup>222</sup>.

Park s'intéresse donc au processus « complet » de la communication, pas à une seule de ses parties, et ce processus complet inclut l'*expression* d'un stimulus, son *interprétation* et la *réponse* qu'on donne. La compréhension est ainsi nécessaire à la complétude du processus de communication.

C'est l'intérêt de Park pour le processus de communication dans son intégralité qui l'amène à s'intéresser aux barrières culturelles, et à en déduire que d'une part les *news* ne sont pas une marchandise qui "se transporte" comme d'autres, d'autre part à mettre l'accent sur les expériences pour comprendre les interprétations différentes des *news*.

---

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 196.

La communication ne coïncide donc pas avec la transmission, et si les obstacles évidents à la communication sont plutôt d'ordre physique, les moins évidents tiennent « à la langue, la tradition, l'expérience et les intérêts », intérêts que Park définit à l'instar de Thomas comme « *the run of attention* » : « *Everywhere and always, certain interests, persons, or events are in the focus of attention ; certain things are in fashion. Whatever has importance and prestige at the moment has power to direct for a time the currents of public opinion, even if it does not change, in the long run, the trend of events. All these things are factors in communication and either facilitate or make difficult the transmission of news from one country to another. The manner in which news circulates is typical of one way in which cultural diffusion takes place* »<sup>223</sup>.

Park critique alors les discussions de son temps portant sur les déficiences de la presse, discussions qui reposent selon lui sur le pré-supposé que la communication des *news* d'une aire culturelle à une autre est une opération « aussi simple que le transport de marchandises telles que des briques »<sup>224</sup>, alors que l'interprétation, si centrale pour lui, « dépend des expériences passées et du tempérament présent des gens à qui les mots sont adressés, plus que de l'art ou de la bonne volonté de la personne qui les rapporte » (les correspondants à l'étranger en savent quelque chose, dit-il)<sup>225</sup>.

Le principe impliqué dans la circulation des *news* est pour Park le même que celui impliqué dans le processus culturel de la diffusion<sup>226</sup>. Pendant la diffusion s'installe un processus nécessaire de sélection : « Un événement n'est important que si l'on croit que l'on peut faire quelque chose avec »<sup>227</sup> et cette importance accordée est la mesure de la « distance sociale ». Distance sociale qui est, selon Park, « *the term in which sociologists seek to conceptualize and, in some sense, measure personal relations and personal intimacies* ».

Un objet fabriqué (*artifact*), tout autant qu'une *news*, dit-il, « arriveront dans les endroits où ils seront appréciés et compris », mais cela ne veut pas dire que cet objet ou cette

---

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 197-198.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>225</sup> *Ibid.*

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>227</sup> *Ibid.*

*news* aura partout la même signification, même si les différentes significations « tendent à converger, comme la diffusion est suivie par l'acculturation »<sup>228</sup>.

« La question de comment et pourquoi et selon quelles circonstances les *news* circulent est une question importante, dit Park, et mérite plus d'attention que celle qui lui a été donnée »<sup>229</sup>.

---

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 199.

## **PARTIE III**

### **DES NEWS À L'OPINION PUBLIQUE**

Selon le rapport que Windelband, directeur de la thèse de Robert E. Park, fit du travail de ce dernier, l'objet de sa thèse devait être l'opinion publique. Dans cette partie je développerai la notion d'opinion publique qui évolue chez Park depuis ses études en Allemagne, mais qui finalement ne s'est retrouvée sur le devant de la scène qu'à la fin de son parcours intellectuel.

Nous allons d'abord nous concentrer sur l'idée que le public est un processus social qui se distingue de celui de la foule. Cela nous permettra de comprendre pourquoi Robert E. Park s'oppose à la possibilité de « mesurer » l'opinion publique comme la somme d'opinions individuelles.

Nous verrons, ensuite, comment lors des premières années de Robert E. Park à l'Université de Chicago, l'opinion publique joue pour lui un rôle dans le « *social control* » et dans quel sens ce *social control* peut être entendu comme une autorégulation du social.

Nous verrons enfin, en analysant ses derniers articles, de quelle manière les *news* interviennent dans la formation de l'opinion publique et de quelle manière elles sont liées à la possibilité d'une participation démocratique.



### 3.1 – La foule, le public et l'opinion publique comme processus

#### 3.1.1 — La notion d'« opinion publique » dans la thèse de Robert E. Park

L'opinion publique aurait dû être le sujet de la thèse de Park. C'est ce que nous apprend le rapport de soutenance de thèse de Park, rédigé par son directeur Wilhelm Windelband et dont Suzie Guth a publié la traduction dans son ouvrage de 2012<sup>1</sup>.

Suzie Guth met l'accent, dans sa lecture du rapport, sur une supposée méprise de la sociologie de la part de Windelband. Si ce mépris ne peut être exclu par ailleurs<sup>2</sup>, il ne saute pas aux yeux à la lecture du rapport. Ce qui importe davantage par ailleurs, comme on a vu au début de la partie précédente, est le fait de pouvoir plutôt comprendre que l'hypothèse parkienne au sujet des fondements scientifiques de la sociologie, est formulée sans doute plutôt *en suivant* Windelband et son discours du rectorat.

Pour revenir au rapport sur la thèse de Park, ce que Windelband lui reproche est de ne pas avoir fini le travail au sujet de l'opinion publique, faute d'avoir suivi des pistes à son avis hors sujet.

S'il est bien difficile de déterminer ce que Windelband *aurait pu attendre* au sujet de la question de l'opinion publique, il est important de relever qu'il *en attend* tout de même quelque chose, et qu'il espérait que l'expérience préalable de Park, « sa carrière américaine », le journalisme donc, aurait pu apporter une réponse : « C'est tellement évident – écrit Windelband dans le rapport – qu'il [Park] s'est de nombreuses fois laissé écarter de son sujet par cette littérature. C'est surtout le cas dans son étude détaillée de l'essence de la

---

<sup>1</sup> En passant, S. Guth rapporte aussi que la liste des signatures du rapport de thèse de Park nous indique la présence de Max Weber parmi le corps professoral (Suzie Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique de Red Wing à Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 80-81), mais il faut savoir que les rapports de thèse allemands incluent tous les professeurs en charge à l'université. Quant à Weber, il avait arrêté les cours la même année que celle de l'arrivée de Park en Allemagne, en 1899. Revenu à l'université d'Heidelberg entre 1902 et 1903, il ne reprendra pas de cours. Il prend en revanche durant cette année, avec Edgar Jaffé et Werner Sombart, le suivi de la revue *Archiv für Sozialwissenschaft* (cf. Maurice Halbwachs, « Max Weber : un homme, une œuvre », *Annales*, 1929, vol. 1, n° 1, p. 83).

<sup>2</sup> Voir par exemple la note de la thèse de Park dans laquelle il rapporte ce passage de Windelband nommant la sociologie comme une science « sans saveur » : « la théorie de l'objectivité – écrit Windelband – de l'esprit de Hegel inclut dans son sens le plus large tout le domaine que l'on désigne aujourd'hui par le nom sans saveur de sociologie » (Robert Ezra Park, *La foule et le public*, traduit par René A. Guth, Lyon, Parangon/Vs, 2007, p. 105).

secte : en effet il aurait dû solliciter ce qui faisait l'intérêt et le succès de sa carrière américaine »<sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit des intentions et des attentes de Windelband, il faut croire que Park prendra au sérieux ce rapport, en développant ultérieurement tout au long de son parcours les différents volets de sa thèse, pour conclure à la fin de sa carrière avec des réflexions plus centrées autour de la question de l'opinion publique. Et quant au journalisme, il passera le reste de son travail universitaire à expliciter les problématiques et les enjeux qu'il a liés à la question de l'opinion publique<sup>4</sup>.

Dans la thèse qu'il réalise en Allemagne, Park désigne l'opinion publique comme quelque chose qui, « fréquemment », n'est pas plus qu'un « *mouvement* collectif non réfléchi », « guidé par des slogans ». Il s'agit d'un comportement « étranger à l'individu », un comportement, écrit-il, « critique » de l'individu. Le rôle qu'il attribue à la presse, déjà dans la thèse quoique sans en dire plus à ce stade, est celui d'« instruire et orienter » l'opinion publique. Mais la presse se présente aussi « fréquemment », selon Park, comme un « mécanisme qui domine l'attention sociale »<sup>5</sup>.

Qu'est-ce que nous dit alors Robert E. Park dans ce texte datant de plus de cent ans, qui serait original et se distinguerait des récits courants sur le rôle de la presse et la définition de l'opinion publique ? Quel est l'apport de la psychologie des foules à ces questionnements, psychologie des foules à laquelle il a consacré la première partie et encore deux chapitres de la deuxième partie de sa thèse ?

Ce que Park cherche à comprendre de la foule est, d'abord, une meilleure détermination du *concept* de foule. Selon Park, le but de la psychologie des foules est justement de forger un nouveau concept de foule : « une conception où elle apparaîtra comme un être déterminé par les rapports nécessaires de ses parties constitutives »<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> S. Guth, *Robert E. Park : itinéraire sociologique, op. cit.*, p. 80-81.

<sup>4</sup> Plus largement, nous pourrions aller même jusqu'à arguer que le découpage des intérêts et des travaux de recherche de Park (la « race » et la culture, l'écologie humaine et la presse) ont été pour lui une sorte de programme reprenant, en la développant, la structure de sa thèse, structure pour Windelband dispersée.

<sup>5</sup> R. E. Park, *La foule et le public, op. cit.*, p. 90-91. Nous avons vu dans la partie précédente que les *news* sont cet outil spécifique que la presse mobilise pour instruire et orienter.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 41.

Néanmoins, il nous dit aussi que l'interaction *seule* ne permet pas d'identifier la nature de la foule : il faut prendre en compte également la nature téléologique de l'unité qui en résulte, dans la mesure où, selon lui, ce processus concerne un seul et unique but. Une telle unité est exprimée par l'attribution d'une « âme » à la foule : « c'est là que l'on découvre l'essence du groupe », dit-il<sup>7</sup>.

Pour étayer son propos, Park retient certes la théorie de Gustave Le Bon, mais il se réfère surtout à deux criminologues italiens : Scipio Sighele et Pasquale Rossi<sup>8</sup>.

Des recherches de Le Bon, Park reprend l'idée d'une certaine dépendance mutuelle des individus en foule : l'*interaction* entre les éléments individuels est le « moment psychologique », dit-il, de la formation en foule<sup>9</sup>. Park en tire que l'environnement psychologique est un « facteur pertinent »<sup>10</sup> du concept de foule. Notamment, Le Bon introduit la nécessité de l'existence d'un *but* déterminé, point important dans le chemin que veut prendre Park vers la troisième partie de sa thèse consacrée à la volonté générale<sup>11</sup>.

Quant à Sighele, il intéresse Park en ce que ce juriste et criminologue italien a essayé de « réunir ces manifestations des épidémies sociales sous des concepts »<sup>12</sup> : il a donc le mérite d'avoir entamé une systématisation de la notion de foule que Park recherchait.

Sighele conçoit la foule comme une unité irréductible à la somme de ses parties, ce qui implique la possibilité d'une âme collective, que Park appelle aussi « esprit ». Pour donner

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>8</sup> Concernant Gustave Le Bon, Park se réfère principalement à *Psychologie des foules*, paru en 1895. Concernant Sighele, Park se réfère à la traduction allemande et française de l'ouvrage *La coppia criminale. Studio di psicologia morbosa* paru en 1893 (*Psychologie des Auflaufs und der Massenverbrechen* pour la traduction allemande, *La foule criminelle, Essai de psychologie criminelle* pour la traduction française), et à la traduction française de l'ouvrage *La delinquenza settaria* paru en 1897 (*Psychologie des sectes* pour la traduction française). Concernant enfin Pasquale Rossi, la référence est à son *L'animo della folla*, paru en 1898.

<sup>9</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> L'influence autrichienne revient ici avec un écho à la notion d'intentionnalité de Brentano (1838-1917), pour qui la conscience est toujours conscience de quelque chose, tout phénomène mental ou acte psychologique est dirigé vers un objet (rendu en anglais par « aboutness »). L'ouvrage de Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkte* (« La psychologie depuis un point de vue empirique », si on suit la traduction anglaise du titre) date de 1874. *Psychologie des foules* de Le Bon date de 1895. Cette datation est notée ici pour signaler un intérêt contemporain, au niveau européen, pour cette question, ne pouvant bien évidemment pas à elle seule démontrer un lien entre l'idée de but déterminé chez Le Bon et l'intentionnalité chez Brentano. La traduction française de Brentano date de 2008 et le titre est rendu par « Psychologie du point de vue empirique » (Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. française dirigée par Jean-François Courtine, traduction par Maurice de Gandillac, Paris, Vrin 2008).

<sup>12</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 27.

un exemple de comment on peut étudier la foule au-delà des individus qui la composent, Park citera le livre de Theodor Kistiakowski, *Gesellschaft und einzelwesen* (Société et individus) : « En ce qui concerne l'unité du tout sociétal, elle ne consiste pas dans les modalités extérieures ou dans un quelconque intermédiaire matériel entre les individus, mais dans les processus qui se passent entre les individus et dans les individus, ou dans les interactions sociophysiques »<sup>13</sup>. De même, la foule est pour Sighele une question socio-psychologique. Dans son ouvrage *La delinquenza settaria*, Sighele utilise le terme « foule » comme une notion générique, la désignant comme la forme la plus ancienne et la plus générale des groupes humains. Forme, celle de la foule – une *forme*, donc, et non pas une somme d'individus – qui peut progresser jusqu'à l'État.

Pasquale Rossi enfin – médecin, sociologue, socialiste, intéressé par le problème de l'éducation des masses –, est le dernier auteur cité par Park dans la première partie de sa thèse. Rossi, aux yeux de Park, a explicité encore plus que les autres le fait que la foule soit une forme *typique* de la société. Ainsi, pour Rossi, tel que Park le résume, « les types de foule constituent, en une série ascendante, les différentes formes de la société »<sup>14</sup>.

Nous avons déjà vu que Park ne peut rester dans un étau individualiste, le point crucial étant pour lui de ne pas faire correspondre l'unité sociologique de base à une quelconque unité physique identifiable<sup>15</sup>. L'unité sociologique consiste alors pour lui dans l'unité de la fonction qui s'exerce par l'intermédiaire du mécanisme psychophysique formé par les individus physiques et les institutions sociales à travers lesquelles ils s'influencent les uns les autres<sup>16</sup>.

La psychologie collective – qui semble dans les paragraphes de la première partie de la thèse de Park coïncider avec la sociologie, dans le sens qu'elle en constituerait le passage à une phase explicative – s'oppose donc complètement à la science de l'« économie nationale », en ce que celle-ci voit la société comme composée par des éléments identifiés comme les individus égoïstes. Pour la psychologie collective, selon Park, « l'individu n'existe pas en tant qu'unité spirituelle, c'est-à-dire que son action n'est pas établie et guidée

---

<sup>13</sup> Theodor Kistiakowski, *Gesellschaft und einzelwesen. Eine methodologische Studie*, Berlin, Liebmann, 1899, p. 114 et suivantes, cité par R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 40.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 58.

par une représentation de la personnalité, mais se réalise directement et immédiatement sur l'objet, à la façon d'une action instinctive ».

Et pourtant les deux sciences de l'économie classique et de la psychologie collective sont fondées, pour Park, « si on considère leurs hypothèses respectives ». C'est pourquoi il tente de repérer une science qui parte d'un point de vue qui puisse les réunir<sup>17</sup>. Ce sera pour lui la « théorie de l'imitation », développée en France par Gabriel Tarde – qui critique les concepts et les hypothèses psychologiques sur lesquels se fonde l'ancienne économie nationale, en proposant de passer de la psychologie individuelle à la psychologie sociale – et en Amérique par James Mark Baldwin – qui essaie de comprendre si le groupe et l'individu spirituel sont le produit de l'interaction sociologique<sup>18</sup>.

Park s'attarde alors, dans la deuxième partie de sa thèse, sur les théories de l'imitation de Tarde et Baldwin. Si ces théories manquent selon lui d'un « fait sociologique élémentaire », à savoir les « *will attitudes* » des individus, elles ont une place importante dans l'argumentation qu'il construit vers la détermination du public et de l'opinion publique comme lieux où les publics se manifestent<sup>19</sup>.

Tarde et Baldwin ne sont pourtant pas d'accord sur ce qu'il convient de considérer comme élément sociologique, et Park n'est pas non plus d'accord avec eux. Pour Tarde, l'élément sociologique est, dans la compréhension de Park, « ce que l'on désire et ce que l'on croit » : « En s'accumulant dans l'individu – écrit Tarde – la croyance devient conviction ; en se répandant et s'intensifiant dans les masses, elle prend le nom de vérité »<sup>20</sup>. Pour Baldwin, les éléments en question ne peuvent pas être réduits aux « représentations » : croyances et désirs sont des « fonctions des contenus de connaissance », les croyances peuvent être induites chez un individu seulement en tant que « faits, vérité, information ». Enfin pour Park, « les faits sociologiques élémentaires sont les comportements volitifs (*will*

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>18</sup> James Mark Baldwin (1861-1934) est un philosophe et psychologue américain. Il est intéressant de noter qu'il a étudié à Leipzig avec W. Wundt et à Berlin avec F. Paulsen, puis il a travaillé avec James, Dewey, Peirce, Munsterberg, notamment pour le *Dictionary of Philosophy and Psychology* qu'il a édité et publié en trois volumes entre 1901 et 1903, avant de s'installer à Paris dans la deuxième décennie du XX<sup>e</sup> siècle (James Horley, « After "The Baltimore Affair": James Mark Baldwin's life and work, 1908-1934 », *History of Psychology*, 2001, vol. 4, n° 1, p. 24-33). Concernant Baldwin, Park cite principalement son *Social and Ethical Interpretation*. Concernant Tarde il se réfère à plusieurs de ses ouvrages : *Études de psychologie sociale*, *Les lois de l'imitation*, *La logique sociale* et *L'opposition universelle*.

<sup>19</sup> Cf. R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 57.

*attitudes*) des individus, qui s'influencent les uns les autres au sein du groupe. Ces comportements peuvent se manifester à la conscience comme des sentiments (désirs et croyances) ou comme des représentations »<sup>21</sup>.

En dépit de ces divergences, la théorie de l'imitation est pour Park une science en mesure de réunir et l'économie classique – avec son idée que la société est composée par des individus égoïstes –, et la psychologie collective, tout en permettant aussi de penser le phénomène de l'« attention sociale ».

La notion d'« attention sociale » reviendra à plusieurs reprises à propos de la presse et de la publicité, et Park la décrit, dans ce chapitre de sa thèse consacré à l'imitation, comme un *ajustement*, une adaptation du groupe *en tant que tout* à une situation ; un processus qui fait que le groupe exerce une influence sur lui-même et prend position pour quelque chose dans son environnement. C'est grâce à ce processus d'attention sociale que les pratiques et les formes les plus stables des relations sociales « sont assouplies et finalement se diluent »<sup>22</sup>.

Selon Park, quand l'attention de tous est dirigée vers un même objet, il se produit une interaction, dans un mouvement fait de *rayonnements réciproques* des sentiments les uns avec les autres. Mais l'attention est aussi, Park trouve important de le rappeler, un processus d'inhibition, qui limite les « impulsions motrices » des individus pour accroître celles en commun, ce qui augmente, dit-il, la suggestibilité du groupe.

Ce processus, Park le précise, est bien un « processus sociologique » – social dirions-nous aujourd'hui, qui ne doit pas être considéré comme la « simple somme » des processus psychologiques individuels<sup>23</sup>.

La « publicité moderne » est pour Park un exemple du processus sociologique dont il parle, puisque « toute la technique de cet art consiste dans la maîtrise du mécanisme par lequel est dirigée l'attention sociale » : « dans la publicité, c'est bien plus l'interaction des

---

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 77-78.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 77.

individus que la suggestion directe qui engendre l'action projetée »<sup>24</sup>. On parle de « processus sociologique », précise Park, car il y a interaction des individus. L'« attention sociale », donc, est un processus dans lequel le groupe « exerce une influence sur lui-même » en « prenant position » pour quelque chose<sup>25</sup>.

Or, Park définit l'opinion publique aussi comme le « lieu d'expression » du comportement du public, comportement qui est le résultat d'une discussion, qui se fonde sur une *narration des faits*, où les individus s'opposent<sup>26</sup>. Cette opposition, terme que Park emprunte à Baldwin et Royce, est pour lui l'équivalent de la contre-imitation chez Tarde et de la différenciation sociale chez Simmel. Les trois notions sont pour lui équivalentes en ce qu'elles expriment une concurrence au sens biologique du terme, à savoir au sens d'un « combat universel pour l'existence »<sup>27</sup>.

Ce passage est important pour comprendre la distinction entre foule et public. En effet, foule et public sont pour Park deux formes de groupe qui ont « le même niveau de conscience »<sup>28</sup>. Mais alors que la foule est caractérisée par une « inhibition des pulsions et intérêts » et par la coïncidence en elle de « l'essence et de la valeur des choses », le public quant à lui est caractérisé au contraire par la « manifestation des pulsions et intérêts » et on y trouve une distinction entre l'essence et la valeur des choses. C'est ce qui fait que les publics peuvent s'opposer *tout comme s'unifier*.

---

<sup>24</sup> *Ibid.* À la question de la publicité, Park accordera une place importante dans ses réflexions futures, et il s'exprimera explicitement à ce propos dans sa communication de 1918. Il reconnaît notamment qu'il y a superposition, en certains points, entre *news* et publicité comme nous l'avons vu dans la partie précédente.

<sup>25</sup> Transposé dans le langage des études sur les médias, nous voyons ici que la problématique qui sera appelée de l'« *agenda-setting* » est replacée à l'intérieur d'un contexte social général, comme le déplacement de la focale des études vers les sources des journalistes, en dehors des rédactions, a permis de montrer. Pour une entrée en matière de la question de l'*agenda-setting* et le déplacement vers la question des sources voir Jean Charron, « Les médias et les sources : les limites du modèle de l'*agenda-setting* », *Hermès*, 1995, n° 17-18, p. 73.

<sup>26</sup> On peut déjà dire qu'en cela les sondages d'opinion ratent leur prétention de « représenter » l'opinion : ils ne restituent pas le comportement du public lors des discussions. Ils cristallisent un dire-en-réponse, et ils le font non seulement sans suivre le mouvement du changement qui peut en découler, mais aussi sans le prendre en compte. La critique des sondages d'opinion sera reprise par Herbert Blumer (cf. Herbert Blumer, « Public Opinion and Public Opinion Polling », *American Sociological Review*, 1948, vol. 13, n° 5, p. 542-549). Sur l'émergence des sondages d'opinion aux États-Unis, voir Philippe Riutort, *Sociologie de la communication politique*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020, chap. II.

<sup>27</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>28</sup> Au mois pour autant que le public ne s'oppose pas à d'autres groupes, si l'on suit correctement le raisonnement de Park.

Park propose justement une spécification du public comme « unification des oppositions », et pour ce faire, il définit dans sa thèse le concept d'« opposition sociologique »<sup>29</sup>. Puis, il essaie de montrer que les formations sociales sont des produits de ce processus et enfin il se penche sur ce qu'il appelle la « conscience du public » et la « volonté générale ».

### 3.1.2 — « Volonté générale » et opinion publique

Comment entendre le rôle de la notion d'opinion publique dans la politique moderne ? Selon Frédéric Brahami, « la politique des modernes postule l'existence de quelque chose qu'il faut bien appeler une volonté sociale, qu'elle se donne pour tâche de reconnaître, de formuler et de traduire en action »<sup>30</sup>.

Peut-on entendre « opinion publique » au sens de cette « volonté sociale » ? Cela semble bien le chemin emprunté par Robert E. Park dans le dernier chapitre de sa thèse. Mais peut-on aussi, en le suivant, voir cette « opinion publique » non pas comme un concept abstrait dont la politique, au sens de la philosophie politique classique, aurait besoin pour gouverner le peuple, mais comme une entité réelle au sens d'un produit de connaissance collectif, qui peut être produit et mobilisé par tout collectif de la société ?

Voyons d'abord ce que Park entend par « volonté », il l'explicitera dans le dernier chapitre de la troisième partie dédiée à la volonté générale. La volonté est pour lui « un tout cohérent d'impulsions et d'instincts », impulsions et instincts qui ne coïncident pas avec la volonté même mais en sont la manifestation<sup>31</sup>. La volonté générale est une « relation permanente » (interactions, déterminations réciproques) des volontés individuelles, ce qui

---

<sup>29</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 14-15.

<sup>30</sup> Frédéric Brahami, *La Raison du peuple*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 15. À partir de quel moment peut-on établir ce « postulat » ? En transformant le postulat en hypothèse, on se donnerait pour tâche de rechercher le commencement de la politique des sociétés modernes, moment où on aurait, collectivement, reconnu une entité comme « collective » en y accordant une « volonté ».

<sup>31</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 113 : « Ce que nous nommons personnalité se présente à l'expérience externe comme des actions, à l'expérience interne comme des instincts et des impulsions. Ce sont ces impulsions et ces instincts, réunis en un tout cohérent, que nous appellerons volonté ».



l'amène à dire que si les mêmes hommes se réunissent, c'est la même société qui se réunit<sup>32</sup>. C'est pourquoi il paraît important, pour saisir l'opinion publique en tant que « lieu de manifestation » du public, de revenir sur la définition que Park donne de la volonté générale comme « l'incarnation de tout ce qui compte pour un groupe social », qui diffère des sentiments et représentations. Park pose ici une distinction entre « volonté collective empirique » (qu'il nomme, en français dans la thèse, « volonté de tous ») et la « volonté collective normative » (qu'il nomme, en français dans la thèse, « volonté générale »)<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Ces passages nous disent bien que Park est ancré dans un modèle interactionniste. Certains lecteurs de sa thèse disent d'ailleurs que ce serait le seul intérêt de celle-ci, comme le montre une petite note de bas de page d'un compte-rendu de l'ouvrage d'Olivier Bosc, *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle*, et signée Vincent Rubio. Cette note me paraît symptomatique de la réception que la traduction de la thèse de Park a eue en France en 2007, comme la traduction anglaise en 1972 aux États-Unis. La thèse de Park est jugée par Rubio « plus intéressante » du point de vue de « l'analyse des origines et du "cadre originel" de l'interactionnisme symbolique », ou encore comme témoignage du « frémissement » à l'endroit de la thématique de la foule, que comme une étude de la foule dans le strict sens du terme (cf. Vincent Rubio, « Livres (Compte-rendu de O. Bosc, *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle* – 2007, Paris, Fayard) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2008, vol. 18, n° 1, p. 229-241). Sans doute en raison du fait que les sciences sociales paraissent moins armées que la discipline philosophique pour saisir les références des parties suivantes de la thèse de Park. Et c'est sans rappeler que, dans le travail de Park, il ne s'agit pas seulement de *décrire* le monde social, ou de prendre un point de vue – individualiste ou holiste – qui en permette une description adéquate, mais il s'agit de poser les conditions des réformes. On peut rappeler encore une fois ici sa note autobiographique : « *My interest in the newspaper had grown out of the discovery that a reporter who had the facts was a more effective reformer than an editorial writer who merely thundered from his pulpit, no matter how eloquently* » (R. E. Park, « An autobiographical note », *loc. cit.*, p. viii).

<sup>33</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 114. Concernant les traductions française et anglaise de ce passage de la thèse de Park, nous pouvons relever l'ajout, dans la traduction anglaise, d'un trait plus forcé voulant marquer que « tout ce qui compte » pour un groupe social a une « validité morale » (« *The general will is what is morally valid for the collectivity* » (Robert Ezra Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, traduit par Charlotte Elsner, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. 76), trait forcé néanmoins absent de l'original, le français rendra « *Gefühlen und Vorstellungen* » par « sentiments et représentations » au lieu de « sentiments et idées ». Nous trouvons dans la traduction française : « Nous devons nous garder d'un double malentendu : d'abord, nous ne devons pas simplement confondre la volonté générale avec les sentiments et les représentations qui à chaque moment dominant la collectivité. Ce n'est pas simplement ce qui exerce les fonctions d'instinct et de force de la nature au sein de la conscience collective que nous appelons volonté générale, mais ce qui *compte pour la collectivité* (italique dans le texte). Nous faisons donc la différence entre la « volonté de tous » et la « volonté générale », entre la volonté collective empirique et la volonté collective normative » (R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 114). L'original allemand : « *Wir müssen uns nun vor einem zwielfachen Missverständnis hüten: Erstens darf man den Gesamtwillen nicht einfach mit den Gefühlen und Vorstellungen, welche die Gesamtheit in jedem Augenblick beherrschen, gleichsetzen. Nicht einfach was in dem Gesamtbewusstsein als Trieb und Naturkraft wirkt, sondern was für die Gesamtheit gilt, nennen wir Gesamtwillen. Wir unterscheiden also zwischen dem "volonté de tous" und dem "volonté générale", dem empirischen und dem normativen Gesamtwillen.* » (Robert Ezra Park, *Masse Und Publikum: Eine Methodologische und Soziologische Untersuchung*, Bern, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904, p. 101).

Considérant que la volonté générale est un concept qui se trouve achevé dans la *Philosophie du droit* d'Hegel, dans sa partie consacrée à l'État, Park l'interprète comme une « substance idéale »<sup>34</sup> qui se manifeste dans la conscience individuelle de deux façons : en tant que connaissance (façon subjective), en tant que coutume (façon objective)<sup>35</sup>.

C'est en suivant Bernard Bosanquet, cité en note, que Park arrive à cette conclusion. Pour Bosanquet, qui le dit plus simplement, la « volonté générale » est le nom de « la réalité de l'être commun dans l'action politique globale » : « l'essence de la société humaine est composée par le sentiment d'un être commun, d'une vie et d'une volonté qui lui appartiennent et sont concrétisés par une société en tant que telle, ou par des individus en tant que tels »<sup>36</sup>. La volonté générale se situe ainsi, pour Bosanquet et pour Park, *dans l'action politique*.

C'est également sur ce point que Park cite à nouveau Kistiakowski<sup>37</sup>, dont le travail aurait été si important pour lui, comme il le rappelle dans sa note autobiographique. D'après Kistiakowski, Park retient que « dans toutes les recherches sur les processus sociaux, il est très important que l'on fasse la différence entre l'esprit qui forme un ensemble ou un collectif, pour que les esprits seuls se comportent comme des parties, et l'esprit général qui domine tous les esprits sous forme de lois et de normes et dans un certain sens représente une notion générique dans tous ses effets sur la conscience de chacun »<sup>38</sup>.

---

<sup>34</sup> Un peu avant, il la définit aussi « substance spirituelle », ou « tradition solide » sur laquelle se fondent les lois (cf. R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 97).

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 110-111.

<sup>36</sup> B. Bosanquet, *Philosophical Theory of the State*, cité par Park en note, *ibid.*, p. 111. Bernard Bosanquet (1848-1923) est un philosophe anglais. Dans la première ligne de la préface de son *Philosophical Theory of the State*, B. Bosanquet décrit ainsi son travail : « *The present work is an attempt to express what I take to be the fundamental ideas of a true social philosophy* » (Bernard Bosanquet, *The Philosophical Theory of the State*, London - New York, MacMillan and Co., 1899, p. vii).

<sup>37</sup> Il l'avait déjà fait dans le premier chapitre consacré à la foule, pour soutenir l'idée que, dans les mots de Park : « Les parties d'une unité réelle sont dans une relation dynamique les unes avec les autres et ces relations réciproques forment précisément la "nature" d'un tout ». Dans les mots de Kistiakowski, rapportés par Park : « En ce qui concerne l'unité du tout sociétal, elle ne consiste pas dans les modalités extérieures ou dans un quelconque intermédiaire matériel entre les individus, mais dans les processus qui se passent entre les individus et dans les individus, ou dans les interactions sociopsychiques » (cf. Kistiakowski, *Gesellschaft und Einzelwesen*, cité par Park en note, cf. R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 40, note 2).

<sup>38</sup> Cf. Kistiakowski, *Gesellschaft und Einzelwesen*, cité par Park en note (*ibid.*, p. 111, note 2).

Le concept de volonté générale ainsi entendu ne peut relever de la psychologie sociale, mais est pour Park – en suivant cette fois-ci Windelband, « éthico-juridique »<sup>39</sup>. La limite de l'approche par la psychologie sociale, dit-il, est qu'elle retrouve le problème d'un dualisme entre volonté générale et individus du groupe qui correspond à celui entre l'âme et le corps. Et ceci, dit Park, est un problème qui relève de la théorie de la connaissance.

La volonté générale est, en conclusion, pour Park, une « structure historique dans la société ». Elle est également, point aussi central, un « produit » et un « élément pertinent » dans le processus *empirique* de la société. Elle se situe dans la coutume, c'est pourquoi les actions en retour vis-à-vis des actions immorales sont une expression de la volonté générale, c'est-à-dire une « façon d'évaluer »<sup>40</sup>. Park arrive à conclure que la conscience (la façon subjective qu'a la volonté générale – substance idéale – de s'incarner) est un processus d'auto-jugement<sup>41</sup>.

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 112. Park cite ici l'article « Normen und Naturgesetze », *Normes et lois de la nature*, dans les *Präludivien* de Windelband (cf. Wilhelm Windelband, *Präludivien. Aufsätze und Reden zur Einleitung in die Philosophie*, Fribourg en Br. et Tübingen, Mohr, 1884).

<sup>40</sup> Faut-il entendre ce passage comme une tentative de liaison des pensées de Dewey et Durkheim ? En dépit du lien personnel qui liait Park à Dewey, celui-ci n'est cité que deux fois dans la thèse de Park : pour le compte-rendu que J. Dewey a publié en 1898 au livre de Baldwin *Social and Ethical Interpretations in Mental Development*, qui permet selon Park d'aller plus loin dans la question de l'imitation, et dans la note conclusive pour signaler qu'il a étudié la philosophie avec Dewey à l'Université du Michigan à Ann Arbor. De plus, Dewey ne publiera au sujet de l'évaluation qu'à partir de 1918. Pour ce qui est de Durkheim, il est cité deux fois dans la thèse de Park : le chapitre IV du *Suicide* est signalé comme ressource utile pour aller plus loin dans la question de l'imitation – dans la même note qui inclut Dewey, et trois pages plus loin, quand Park fait mention des contraintes sociales engendrées par le « processus sociologique » : « Les costumes sociaux prennent la forme d'habitudes individuelles par un exercice permanent. [...] Une fois qu'elles sont fermement fixées, elles donnent naissance à un sentiment d'obligation qui fait percevoir toute transgression comme une rébellion », et c'est ici que pour Park, citant Durkheim (*Les règles de la méthode*, 1894), il y a « un moment essentiel du processus sociologique : c'est l'exercice d'une contrainte sur les individus par le groupe considéré comme un tout ». Vision que Park associe à celle de Spencer, qui a réuni sous le nom de « contrôle cérémoniel » les différentes formes d'interaction qui ont pour résultat une domination directe de l'individu par la collectivité. Selon le Spencer de *The Principles of Sociology*, l'autorité du cérémonial précède toutes les autres : c'est un « genre primitif et non différencié de gouvernement, d'avec lequel les gouvernements politiques et religieux se sont différenciés, et duquel ils ne se sont pas encore affranchis » (cité par Park en note : *ibid.*, p. 68).

<sup>41</sup> Il sera intéressant de relire l'analogie qu'il fera en 1922 entre le rôle de l'opinion publique dans une société et la conscience individuelle, à la lumière de ce passage qui permettra de saisir le sens qu'il donnera à « *social control* » (voir *infra*, chap. 3.2.1). J'anticipe le point ici : Park nous dira que les *news* sont pour une communauté ce que les images mentales sont pour un individu, et que la publication et la publicisation sont un équivalent de la conscience. C'est par ce mécanisme que la presse devient un instrument de « *social control* », permettant à une communauté d'agir : « *The press, in so far as it succeeds in capturing and centering the public attention, becomes an organ of social control, a mechanism through which the community acts, so far as the community can be said to act* » (Robert Ezra Park, *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922, p. 330).

Mais comme on l'a vu plus haut, cette « substance idéale » qu'est la volonté générale, se manifeste pour Park aussi d'une façon subjective, en tant que connaissance. S'il est vrai qu'une théorie de la connaissance, *prise d'un point de vue dualiste*, ne l'intéresse pas, il nous faut rappeler ici qu'il arrivera, à la fin de sa carrière, à déterminer les *news* comme une forme de connaissance.

Après avoir vu la façon dont Park comprend la « volonté générale », il nous faut à présent examiner la façon dont, dans sa thèse, il comprend l'« opinion publique », ce « lieu où se manifeste » le comportement du public.

L'opinion publique – qui n'est, selon Park, « qu'une partie des états psychophysiques changeants des groupes »<sup>42</sup> – est ce qui nous rend visible le mouvement de transformation continu des publics<sup>43</sup>. On peut ainsi dire que l'opinion publique – jusqu'ici désignée

---

<sup>42</sup> Cf. R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 97. Ces « états changeants des groupes » ne peuvent en aucun cas être comparables aux lois.

<sup>43</sup> L'idée de pluralité des publics sera explicitée notamment par Dewey dans *The Publics and its Problems*, paru en 1927 en réponse aux ouvrages de Walter Lippmann *Public Opinion* et *The Phantom Public* (cf. John Dewey, *The Public and Its Problems*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2012 ; Walter Lippmann, *Public Opinion*, New Brunswick, N.J., Transaction Publishers, 1991 ; Walter Lippmann, *The phantom public*, New Brunswick, N.J., U.S.A., Transaction Publishers, 1993. Une traduction française de *The Phantom Public* a été introduite en 2008 par Bruno Latour : Walter Lippmann, *Le public fantôme*, traduit par Laurence Décréau, Paris, Demopolis, 2008). Robert E. Park réalisera des comptes-rendus pour chacune de ses ouvrages, respectivement en 1922, en 1926 et en 1929. En 1922, le compte-rendu de *Public Opinion* de Lippmann est occasion pour souligner que Lippmann parle en tant que « politiste » (*political scientist*) et non pas comme « sociologue ». Pour Park, Lippmann arrive plus tard que « les gens de la presse » dans la compréhension de l'influence des *news*, et en conséquence dans la compréhension que l'étude de l'opinion publique est en grande partie une étude de ce qui est *news*. De l'affirmation de Lippmann selon laquelle « les *news* et la vérité ne sont pas la même chose, et doivent être clairement distinguées », Park en tire la nécessité de davantage de sciences sociales pour que les *news* s'approchent autant que possible de la « vérité », au four et à mesure qu'on avance dans la découverte des « faits fondamentaux de la vie sociale », et au four et à mesure que les étudiants sauront lire les journaux quotidiens sous cet angle (cf. Robert Ezra Park, « Review of Public Opinion », *American Journal of Sociology*, 1922, vol. 28, n° 2, p. 232-234). Concernant *The phantom public*, Park trouvera l'intérêt de cet ouvrage dans la lumière qu'il porte sur le fait que le public « ne gouverne pas » mais « décide des problèmes » (*issues*), ainsi que la conséquence qui en découle : si le public ne peut comprendre les problèmes dont il est question, la politique est alors une imposture (*sham battle*) (cf. Robert Ezra Park, « Review of The Phantom Public », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1926, vol. 124, p. 194-194). Enfin, Park décrira *The public and its problems* de Dewey, deux ans après sa parution, comme non pas un ouvrage sur le public et l'opinion publique, mais comme un travail sur le problème de l'État. Dewey, selon la lecture de Park, tente en effet d'y décrire l'État « de manière réaliste, comme une affaire, un souci constant, plutôt que comme une abstraction philosophique définie en termes juridiques et normatifs ». Et l'État dont on parle, soulignera Park à l'instar de Dewey, n'est pas une structure séparée de l'opinion publique. Comme cette dernière, et comme les idées morales et les comportements sociaux, l'État aussi fait partie de la « nature », d'un « cosmos » qu'il s'agit d'étudier empiriquement (cf. Robert Ezra Park, « Review of Readings in Public Opinion: Its Formation and Control, by W. Brooke Graves and The Public and Its Problems, by John Dewey », *American Journal of Sociology*, 1929, vol. 34, n° 6, p. 1192-1194).

comme « processus », « forme » et « état psychophysique » – est en cela un symptôme des changements. C'est sur la base de ce constat, par ailleurs, qu'on a ensuite tenté de la mesurer.

Park soutient que la foule et le public sont deux *processus de formation de groupes*, et non pas deux *formes figées* de groupes au sens d'entités cristallisées<sup>44</sup>. La foule et le public sont *des formes de transition*<sup>45</sup>, des « formes de liaisons conviviales » qui « servent à faire passer les individus de relations anciennes à de nouvelles »<sup>46</sup>, des formes via lesquelles « les autres groupes se transforment en nouveau tout, plus indéterminé »<sup>47</sup>.

Il n'y a pas, dans ces deux formes, le « moment historique »<sup>48</sup>, il n'y a pas de conscience de groupe, pas de tradition commune. Le processus de transition commence quand des intérêts entrent en contact et cherchent à être partagés. Un « équilibrage » réciproque des opinions, qui porte en soi le noyau d'une norme, dit-il, se met en œuvre. Quand la conscience de soi collective prend une forme normative, alors la transition est achevée<sup>49</sup>.

Foule et public se distinguent des autres groupes en ce qu'ils n'ont pas une forme normative, leur seule limite est donnée par les conditions de possibilité des interactions. Foule et public se distinguent entre eux, aussi, par les conditions de leur développement.

Pour qu'une foule se développe, il suffit selon Park que les individus soient capables d'empathie. Une forme de « domination psychologique » (qui n'est pas « normative ») est présente. Dans le cas de la foule, il s'agit, selon Park, de « phénomènes purement

---

<sup>44</sup> Dans cette idée de forme comme processus, on retrouve l'héritage de Simmel. Sur la centralité du concept de forme chez Simmel voir Marc Sagnol, « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, 1987, vol. 28, n° 1, p. 99-125.

<sup>45</sup> Ce qui permet de sortir de ce que Vincent Rubio identifie comme un « raisonnement tautologique » chez Le Bon, dans *La psychologie des foules*, et qu'il identifie comme le problème principal de la « théorie des foules », à savoir que « c'est la foule qui fait la foule », « c'est la foule qui, subrepticement, se fait elle-même » (Vincent Rubio, « La Foule. Réflexions autour d'une abstraction », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire de jeunes chercheurs*, septembre 2010, n° 8).

<sup>46</sup> R. E. Park, *La foule et le public*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 118-121. S'il n'y a pas, dans le public seul, une conscience historique, celle-ci – doit-on comprendre – se forme ultérieurement, dans les processus qui mènent à l'opinion publique – entendue dans le sens d'une prise de position d'un groupe comme totalité (*ibid.*, p. 92), et à la volonté générale – entendue comme la « substance spirituelle du groupe » (*ibid.*, p. 97), la tradition.

psychologiques dont l'individu n'est pas conscient »<sup>50</sup>. Pour qu'un public se développe, à l'empathie il faut ajouter la capacité « de penser et de raisonner avec les autres »<sup>51</sup> : dans un public, les normes de la logique ont cours et on doit les accepter<sup>52</sup>.

La caractéristique « essentielle » d'un public est d'être « doué d'esprit critique », ce qui veut dire que les opinions sont divisées. Le public, « parce qu'il est composé d'individus », « qui ont des opinions différentes », est guidé par la prudence et la réflexion rationnelle, la raison y est une valeur. L'opinion publique prend alors une nouvelle définition : elle est la « compréhension des mouvements [collectifs] qui dominent le public », compréhension « acquise par la critique et l'explication qui en découle ».

Nous pourrions dire, autrement, que l'opinion publique est l'ensemble des critiques et des explications des mouvements qui dominent un public.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> On est, doit-on comprendre, dans l'échange verbal, soit-il écrit ou oral. D'où sans doute le rôle que Park accorde aux « considérations théoriques » : celles-ci ont, pour Park, le statut de « fondement » à la fois du « comportement pratique du public » et de la « volonté du public » (par délibération et discussion), ce qui fait que les « considérations théoriques » sont des « conditions nécessaires à l'existence même du public ». Inversement, Park relève aussi un problème du public : qu'il n'a pas connaissance des normes pratiques, c'est-à-dire, des normes du droit. Ces normes qui lui permettraient d'atteindre ce « point de vue supra-individuel » où il tente sans succès de se placer quand il veut, par la discussion et la consultation, déterminer et évaluer les définitions des valeurs individuelles (et par là déterminer son action). Park semble-t-il ici dire que, à cause de cette limitation, un public ne saurait gouverner ? Il semble bien que oui. On comprend alors que la participation démocratique qu'il dessine ne tient pas seule, mais est à articuler à une représentation qui demeure la possibilité du gouvernement.

## 3.2 – L'autorégulation du social : la pratique journalistique et le « *social control* »

### 3.2.1 — « *Social control* » et « publicité »

Dans *The City*, en 1915, Park affirme que l'opinion publique est une forme de « *social control* »<sup>53</sup>, expression qui doit être comprise non pas comme un « contrôle social » qui serait extérieur à la société, mais comme une « autorégulation du social » qui lui est interne<sup>54</sup>.

En tant que forme d'autorégulation du social, l'opinion publique devient très importante dans des sociétés fondées sur les relations secondaires – c'est-à-dire indirectes, qui ne se déroulent pas en face-à-face – comme c'est le cas dans les grandes villes. De là, on comprend l'importance de fonder la connaissance produite par les organisations indépendantes et les journaux sur les faits et les *news*, sachant, comme nous l'avons vu dans sa thèse, que Park considère les « faits » comme une méthode de communication. En effet, les journaux ne sont pas les seuls à se fonder sur des faits. Comme anticipé dans la partie précédente, lorsque j'ai discuté le problème de l'ajustement<sup>55</sup>, d'autres organisations partagent un même goût pour l'investigation, cette pratique capable de « déterminer les variations »<sup>56</sup>. Ce sont notamment les « *good-government organisations* »<sup>57</sup> et les « *bureaus of municipal research* »<sup>58</sup>.

---

<sup>53</sup> Robert Ezra Park, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, 1915, vol. 20, n° 5, p. 605.

<sup>54</sup> Comme déjà relevé dans la partie précédente, cette position est commune à plusieurs représentants de la première École de Chicago - Cooley, Thomas, and Park – qui comprennent la tâche de la sociologie aussi comme un renforcement des capacités de la société à s'autodiriger de manière intelligente, processus qu'ils appelaient justement « *social control* » (cf. Donald N. Levine, *Visions of the sociological tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, p. 267).

<sup>55</sup> Cf. *supra*, chap. 2.4.1.

<sup>56</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 595.

<sup>57</sup> Park fait probablement référence ici aux « *goo-goos* », ou « *good government guys* », qui étaient des groupes politiques œuvrant au début des années 1900 pour réformer les gouvernements municipaux urbains aux États-Unis et lutter contre la corruption. Un aperçu de ce mouvement concernant la ville de Chicago, aussi à partir de contributions de la presse et dans une mise en perspective critique, a été proposé par le journaliste James L. Merriner en 2004 (cf. Richard D. Lester, « Review of Grafters and Goo-Goos: Corruption and Reform in Chicago, 1833-2003 by James L. Merriner », *Journal of the Illinois State Historical Society*, 2004, vol. 97, n° 3, p. 255-258).

<sup>58</sup> Pour une description d'un point de vue interne, celui d'un directeur de l'un de ces *bureaus* au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lire Henry Bruère, « The Bureau of Municipal Research », *Proceedings of the American Political Science Association*, 1908, vol. 5, p. 111-121.

Ces organisations, selon Park, voulaient assurer un gouvernement « bon », fondé sur le « bien », et « efficace », à travers « l'éducation des électeurs », c'est-à-dire « en enquêtant et en publiant les faits concernant le gouvernement ». Ce faisant, ils ont ainsi œuvré pour que la « publicité » (*publicity*) – « communication publique » pourrait-on dire aujourd'hui<sup>59</sup> – devienne « une forme reconnue d'autorégulation du social (*a recognized form of social control*) », et pour que la publicité, dans le sens cette fois-ci d'« *advertising* – '*social advertising*' », devienne « une profession avec une technique élaborée soutenue par un ensemble de connaissances spécialisées »<sup>60</sup>.

Enquêter alors sur ces organisations, étudier ces agences et les instruments qu'elles utilisent pour « contrôler, éclairer et exploiter »<sup>61</sup> l'opinion publique, devient essentiel selon Park pour comprendre la nature de l'opinion publique elle-même et son lien avec le « *social control* ». C'est d'autant plus essentiel dès lors que l'on considère, à l'instar de Park, l'opinion publique comme l'une des « composantes de la ville comme institution »<sup>62</sup>.

Un premier passage permettant de comprendre le « *social control* », chez Park, comme un auto-contrôle, ou auto-régulation, exercé par une société sur elle-même ou un groupe social sur lui-même, se trouve encore dans *The City*, et plus précisément dans la partie titrée « *Crisis and the courts* », quand il parle des colonies d'immigrés.

Park soutient ici que le « *social control* » basé sur les mœurs familiales perd de son emprise à partir de la seconde génération (d'immigrés)<sup>63</sup>, passage qui signale le caractère d'abord *étroitement* endogène de ce contrôle social. L'extension de cette autorégulation se fera ensuite en fonction de la circulation des *news* entre les différents groupes sociaux (ou « publics »).

---

<sup>59</sup> On pourrait en effet entendre ici « *publicity* » comme « information publique », ou plus encore comme « ce qui est public », dans le sens d'une « communication publique », dans un sens proche du concept de « publicité » chez Habermas. Voir Zineb Benrahal Serghini et Céline Matuszak, « Lire ou relire Habermas: lectures croisées du modèle de l'espace public habermassien », *Études de communication. langages, information, médiations*, avril 2009, n° 32, p. 33-49, en ligne : <http://journals.openedition.org/edc/868>

<sup>60</sup> R. E. Park, « *The City* », *loc. cit.*, p. 605.

<sup>61</sup> « *Control, enlighten and exploit* » (*ibid.*, p. 606).

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 596.



Pour comprendre toutefois un peu plus en détail le rôle de la “publicité”, dans l'autorégulation du social, c'est vers la communication de Park en 1918 à la Conférence nationale sur le travail social (*National Conference of Social Work*) qu'il faut se tourner.

*Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity*<sup>64</sup> est donnée à la 45<sup>e</sup> édition de la *National Conference of Social Work* de 1918, anciennement appelée *National Conference of Charities and Correction*, qui s'organise après la Première Guerre mondiale. La Première Guerre mondiale est d'ailleurs un élément de contexte important, mentionné dans la préface des actes de la conférence : la guerre, lit-on, a produit une « émergence de l'opinion publique » et une « concentration des forces nationales ». Cela, poursuit-on, est « particulièrement significatif » pour les membres de la Conférence, qui sont « concernés avec des questions de réforme et de méthodes d'“amélioration des hommes (*human improvement*)” »<sup>65</sup>.

Dans cette conférence, Park intervient dans la session « *Social agencies and Public Opinion* », dont les mots d'ouverture prononcés par Roscoe C. Edlund, directeur de la *Baltimore Alliance of Charitable and Social Agencies* ne sont pas anodins. Pour Edlund, en effet, les *social workers*<sup>66</sup> sont concernés par les questions de publicité et d'éducation : ils ont besoin d'obtenir le soutien du public qui, en « ce temps de guerre », doit « être accompagné pour qu'il comprenne et apprécie » l'importance de leur travail dans les domaines de la santé et du « social ». C'est important, poursuit Edlund, pour maintenir les membres de la communauté efficaces et productifs (*efficient*). Le moral des personnes doit être maintenu, pour qu'elles gardent confiance dans les tâches (*undertakings*) nécessaires.

---

<sup>64</sup> Robert Ezra Park, « *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansas City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. 615-622.

<sup>65</sup> « Préface » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansas City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. iii. Un autre changement est pointé dans la préface de cette conférence, par rapport aux précédentes : moins de considérations générales et plus d'intérêt « systématique » pour les « techniques » du *social work*, ce travail fourni par les services dédiés aux questions sociales.

<sup>66</sup> C. Topalov précise la difficulté qu'on rencontre pour traduire adéquatement le terme *social workers* difficulté en lient notamment avec sa filiation avec la tradition chrétienne, en partie responsable de cette difficulté à traduire le terme en français (cf. Christian Topalov, *Histoires d'enquêtes : Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 133).

Edlund appelle également, plus généralement, à changer une vision selon laquelle la publicité est un moyen pour une fin, notamment celle de récolter des fonds. Comme l'éducation, dit-il, la publicité doit être considérée comme une fin en soi, en ce qu'elle élève le niveau de conscience du public sur les sujets sociaux. La publicité est dans ce sens un devoir. Mise en œuvre de façon continue, elle permet de « démocratiser le travail social » et de « socialiser la démocratie »<sup>67</sup>.

Ce point est sans aucun doute d'intérêt pour Park qui, déjà dans *The City*, avait souligné justement l'importance d'étudier les « campagnes éducatives » et les nombreux outils de « *social advertising* » pouvant être utilisés pour « éduquer le public et enrôler les masses dans le mouvement pour l'amélioration des conditions de la vie communautaire »<sup>68</sup>, aussi par des sociétés privées.

Cette communication de 1918 nous éclaire alors sur l'une des questions listées par Park dans *The City*, utiles selon lui pour comprendre la nature et la fonction « des journaux et de la publicité (*publicity*) en général », à savoir la différence entre « *advertising* » et *news*. Cette communication nous aide aussi à comprendre quel lien on pourrait voir entre autorégulation du social et publicité, dans les différents sens qui peuvent être donnés à ce terme.

D'abord, Park nous dit que « faire de la publicité » (*advertising*), « dans sa forme la plus aboutie », est toujours une « forme de pédagogie », c'est-à-dire une action en mesure de faire changer les pratiques. Puis, en établissant un parallèle qui rend par ailleurs difficile de démêler, justement, entre *advertising* et *news*, il dira que la presse est un moyen pour éduquer la communauté, et ce en un moment où « le monde est dans un processus de réorganisation »<sup>69</sup>.

Son intérêt pour la presse yiddish, qu'il exprimera plus tard dans *The Immigrant Press and its control*, se focalisera également sur cet aspect éducatif. Nous restons, somme toute, dans le cadrage que Habermas a proposé pour le « principe de publicité », mais avec la particularité d'admettre que toute démarche de publicité, de mise en visibilité, porte en soi

---

<sup>67</sup> Roscoe C. Edlund, « Introductory Statement - session "Social agencies and Public Opinion" » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansas City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. 614.

<sup>68</sup> R. E. Park, « The City », *loc. cit.*, p. 606.

<sup>69</sup> R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 620

un potentiel de réflexivité. On est loin ici de l'idée qu'il n'y a que les savants qui éclairent les publics<sup>70</sup>.

Pour Park, l'exemple qu'il fait de la vente directe d'obligations effectuée par l'État pendant la guerre, sans l'intermédiaire des banques, est un exemple qui montre comment les États-Unis ont fait leur propre publicité, en quelque sorte se « vendant » eux-mêmes. Park affirme alors que dans la « nouvelle démocratie », « une institution publique, c'est-à-dire toute institution soutenue par le public, ne pourra plus s'attendre à recevoir de l'argent de la communauté, que ce soit sous forme de dons ou d'impôts, sauf à condition qu'elle puisse faire des membres de la communauté des participants intelligents et responsables à ses entreprises et à ses tâches »<sup>71</sup>. De plus, au niveau local, l'action du gouvernement doit rendre des comptes directs aux personnes<sup>72</sup>. Park en conclut qu'une institution ou un gouvernement qui fait de la publicité efficacement a plus de chances d'être démocratique.

En lisant le texte de cette communication, une question centrale vient immédiatement à l'esprit : en quoi ce type de publicité se distingue d'une opération de propagande ?

Dans son introduction, Edlung semble prendre une position propagandiste, à tout le moins pour des oreilles contemporaines qui ont pu souvent entendre le mot « propagande » comme étant lié aux régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle, même si ces usages n'ont pas encore eu lieu au moment où Edlung et Park parlent. Pour sa part, Park sera plus réservé sur ce plan – dans *The Immigrant Press and its control* (1922) – quoiqu'il défende – comme il le fait dans cette communication<sup>73</sup> – le modèle de propagande « journalistique » mise en œuvre par

---

<sup>70</sup> Pour un plaidoyer en français – certes daté – sur la publicité comme facteur d'intégration culturelle et « phénomène social total », voir Louis Quesnel, « La publicité et sa "philosophie" », *Communications*, 1971, vol. 17, n° 1, p. 56-66.

<sup>71</sup> « *Under the new democracy, which is just now emerging from the wreck of our existing party and parliamentary government, a public institution, which is any institution supported by the public, will no longer expect to take money from the community, either in the form of gifts or taxes except upon condition that it can make people of the community intelligent and responsible participators in its enterprises and its tasks* » (R. E. Park, « *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* », *loc. cit.*, p. 616).

<sup>72</sup> « *Each department is expected to justify itself directly to the people* » (*ibid.*). Par ailleurs, on peut noter aussi que pour Park cette capacité à réussir à se « justifier directement » auprès des personnes qu'on gouverne dépendrait étroitement de la capacité du gouvernement en question à utiliser le « *stereopticon* » et les « *moving pictures* », qui étaient à l'époque des systèmes peu coûteux, utilisés dans les domaines de l'éducation, pour montrer des images et photographies sur la nature, l'histoire ou les thèmes sociaux.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 620.

les États-Unis à travers le *Committee on Public Information*, qui a été guidé entre 1917 et 1919 par le journaliste et homme politique George Creel<sup>74</sup>.

On voit en effet que Park refuse dans cette communication d'accorder aux médias ce qu'on appelle des « effets forts » – au sens d'effets directs et unilatéraux sur les publics récepteurs, et il met en garde contre une surestimation de l'influence par la publicité<sup>75</sup>.

Premièrement, il est facile nous dit-il de tomber dans une « conception romantique » de la profession de publicitaire (*practical advertising man*). Deuxièmement, « vendre », Park tient à le préciser, n'est pas à entendre dans un sens purement commercial : il est pour lui, ici, un synonyme de « convaincre » de façon « permanente », pour que ça devienne une « habitude ». C'est le sens qu'il donne à l'enjeu « pédagogique » : « Ce que le publicitaire cherche à établir chez l'homme à qui il vend n'est pas une opinion, ni une idée, mais une habitude »<sup>76</sup>. Il ne s'agit pas de convaincre d'un point de vue « intellectuel » et « provisoirement », mais il s'agit de faire changer les pratiques : il faut être attractifs pour un « un esprit actif et constructif »<sup>77</sup>. Cette publicité (*advertising*) qu'il considère comme pédagogique vise, par des nouvelles pratiques, à faire changer les organisations, et dans ce mouvement qui vise un changement de la forme de l'organisation, le but est de faire place à des interventions par le bas<sup>78</sup>.

---

<sup>74</sup> Voir le dernier chapitre de *The Immigrant Press* où Park exprime les critiques qu'il voit au sujet d'une modalité de propagande étatique ainsi que sur son efficacité sur le long terme.

<sup>75</sup> Sur les limites du « modèle fort » de l'influence des médias ainsi que sur les controverses autour de ce modèle, voir. P. Riutort, *Sociologie de la communication politique*, *op. cit.*, p. IV.

<sup>76</sup> « *What the advertising man seeks to establish in the man he sells is not an opinion, nor an idea, but a habit* » (R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 616).

<sup>77</sup> On voit dans ces lignes l'influence de John Dewey et de William James. James a publié en 1887 un article intitulé *Habit* pour la revue de divulgation scientifique *Popular Science Monthly*, qui reprend la même notion explicitée au chapitre IV de *The Principle of Psychology* paru en 1890 (l'inspiration française de cette notion a été retracée par Carlos A. Blanco, « The principal sources of William James' idea of habit », *Frontiers in Human Neuroscience*, 8 mai 2014, vol. 8) ; Dewey explicite sa propre notion d'*habit* dans *Human nature and Conduct*, publié en 1922, mais reprenant des communications publiques données au printemps 1918, peu de temps avant cette communication de Park à la *National Conference of social Work* (sur la notion d'*habit* chez Dewey, en comparaison avec la notion d'*habitus* de Bourdieu, voir Louis Quéré, « Bourdieu et le pragmatisme américain sur la créativité de l'habitude », *Occasional Papers - Centre d'étude des mouvements sociaux*, EHESS, 2016, n° 37, communication issue d'une conférence tenue à l'Université de Buenos Aires le 13 octobre 2016).

<sup>78</sup> Rendre les coutumes et les institutions « plus intelligentes » veut dire les transformer par la critique et par l'enquête. Sur ce point voir la lecture que de la perspective de Dewey fait L. Quéré (L. Quéré, « Bourdieu et le pragmatisme américain sur la créativité de l'habitude », *loc. cit.*).

Contre les « psychologues de la publicité », Park soutient que ce n'est pas à l'esprit individuel qu'on s'adresse, mais à l'esprit « public » (*public mind*). L'horizon exprimé « par ce temps de guerre » – ce moment où le monde a été interpellé par une « sorte de passion pour le droit international et la justice sociale » – est celui de l'intérêt commun de la communauté. Il dira plus loin que les campagnes de communication devraient avoir comme finalité une « *intelligent cooperation* »<sup>79</sup>, ce qui semble bien différent d'une propagande dans le sens négatif que nous connaissons aujourd'hui. Mais comment faire pour que cette publicité d'État génère un espace de critique ou de réflexivité, leviers du changement, sans basculer dans une propagande nocive pour la liberté de penser ?

Ce qui empêche les leviers du changement d'œuvrer, nous dit Park, ce sont ce qu'il appelle les *proxies*, ces intermédiaires qui se placent entre les individus et leurs problèmes<sup>80</sup>. On émet l'hypothèse que ces *proxies* seraient, somme toute, ceux qu'en théorie politique nous appelons des représentants<sup>81</sup>. Park, est-il alors en train de défendre une démocratie participative ? Il ne fait aucun doute que oui : à l'instar de ce que fera Dewey dans *The Public and its problems*<sup>82</sup>.

Ainsi, on retrouve ici, chez Park, une critique des limites de la médiation : en matière de « politique, religion, art et sport », les personnes décrites par Park sont représentées par « procuration » (*by proxies*), alors qu'auparavant, dit-il, elles prenaient part à ces activités personnellement. Ces activités locales et culturelles de « partage » sont désormais prises en charge par des professionnels, ce qui place à son avis les personnes en position exclusive de contributeurs économiques, qui sont en contrepartie dépossédés des moyens pour exprimer leurs sentiments et leurs idées.

Il y a là, pour lui, dans ce phénomène de multiplication des *proxies*, une des conséquences des conditions « artificielles » qui caractérisent la vie urbaine. Pour le dire

---

<sup>79</sup> R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 618.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 619. La connaissance du social et les pratiques le concernant, s'occupent à son goût trop des effets (obtenir des fonds) que d'intervenir sur les causes, elles sont encore orientées au soulagement et au secours, plutôt qu'à la « prévention et à la guérison ».

<sup>81</sup> Je remercie ici Antoine Bocquet, avec qui j'ai pu discuter de cette communication lors d'une première lecture, pour m'avoir invitée vers cette question.

<sup>82</sup> Il est important de noter ici que Dewey développe ses réflexions sur la démocratie conjointement à ses réflexions sur l'éducation, comme témoigne la publication en 1916 de son ouvrage *Democracy and Education*. Voir à ce propos J. Shook, *Dewey's social philosophy: democracy as education*, Palgrave Macmillan, 2016.

autrement, si les personnes concernées par un problème ne peuvent participer aux débats et à la recherche des solutions, elles ne peuvent pas non plus *définir* leur problème.

Il s'agit de rendre alors aux individus, dit Park, le sens d'une participation à la première personne à la vie institutionnelle qui les concerne<sup>83</sup>. Face à un tel propos, il pourra sembler contradictoire que la solution soit pour lui celle de créer des bureaux de presse (*press bureau*) – ce qu'on appellerait aujourd'hui plutôt des services de communication – internes aux services sociaux, puisque ces bureaux, aussi, pourraient être considérés comme des intermédiaires. Est-ce bien une contradiction ? Pour répondre, on doit poser une autre question préalable : quel est le rôle de ces services de communication, qui leur permettrait de redonner la parole à ceux qui en sont dépossédés par les *proxies* ?

Principalement, ces bureaux doivent mobiliser et organiser à la fois les services sociaux et la communauté. Cela dans le but d'« établir entre eux des propos (*purposes*) communs » et un « moral ». Ce « moral », pour Park, signifie volonté (« *will* »), une volonté qui « ne coïncide pas » avec un « esprit de corps », ni avec une « simple organisation formelle »<sup>84</sup>.

Ces *press bureau* doivent ensuite produire des « *social news* », en profitant du moyen que donne la presse pour « éduquer la communauté », à un moment où « le monde est dans un processus de réorganisation »<sup>85</sup>. Paraphrasant la fameuse affirmation du président Wilson lors de son discours au Congrès déclarant la guerre à l'Allemagne le 2 avril 1917 – « *The world must be made safe for democracy* » – Park ajoute la nécessité de sécuriser la démocratie pour le monde entier<sup>86</sup>, de la rendre praticable et effective, ce qui demande de mettre en place des dispositifs qui permettent paroles et débats à tous les niveaux de la société.

---

<sup>83</sup> Et il ajoute : « *To achieve this is to achieve democracy. For in the last analysis we mean by democracy participation, practically and imaginatively, in the common life of the community* » (R. E. Park, « *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* », *loc. cit.*, p. 619).

<sup>84</sup> Pour mieux comprendre, il faudrait davantage déterminer la notion de « moral » qu'il mobilise. Ce n'est pas une tâche aisée dans la mesure où l'article où il parlera de « moral » en rapport aux *news* sera rédigé plus de vingt ans plus tard, juste avant l'entrée des États-Unis dans le deuxième conflit mondial, et Park écrira alors non seulement dans un tout autre contexte, mais aussi dans un tout autre état d'esprit.

<sup>85</sup> R. E. Park, « *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity* », *loc. cit.*, p. 620.

<sup>86</sup> « *The problem of making the world safe for democracy involves making democracy safe for the world* » (*ibid.*).

Il part alors du constat que les services sociaux accumulent chaque jour, dans leur travail quotidien, une expérience et une connaissance qui « doit former la base de toute solution scientifique »<sup>87</sup> pour les problèmes politiques et sociaux du XX<sup>e</sup> siècle. Les services s'occupant de questions sociales sont selon lui en première ligne, en vivant chaque jour avec les principes d'une connaissance scientifique progressivement grandissante de la vie sociale : nous retrouvons ici à nouveau le lien fondamental entre *news* et faits. Cela implique que ces services ont un rôle crucial dans la législation concernant les questions sociales, mais pour que cette législation devienne effective, nous rappelle Park, il faut le soutien de la communauté.

Quelle forme alors pour les « *social news* »? Si celles-ci ne peuvent profiter de la diffusion dans la presse commerciale, faute de ce qu'on appellerait aujourd'hui leur « *sellability* », leur capacité à être vendues, elles ne doivent pas non plus « mendier » l'attention comme elles l'avaient fait jusque-là en mobilisant des « *human interest stories* », car elles peuvent finalement tirer profit de leur caractère local et avoir des effets à un autre niveau : par exemple dans les cours d'éducation civique, c'est-à-dire par l'éducation des citoyens, à travers des écoles qui deviendraient « le niveau de base pour une compréhension plus intelligente des faits concernant la vie de la communauté »<sup>88</sup>.

Reste que la « nature » des *social news* réside dans le fait qu'elles s'occupent de cas particuliers : « la plupart des informations que les agences sociales sont en mesure de fournir sont susceptibles de se fonder sur des études de cas et sont donc personnelles et privées, et confidentielles. Les études de cas ne sont généralement pas considérées comme des *news*, mais les études locales oui »<sup>89</sup>. Ce que Park semble ici implicitement suggérer, c'est qu'il

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 621.

<sup>88</sup> *Ibid.* Ce passage dit une fois de plus que les journaux et les journalistes en tant que profession, ne possèdent pas l'exclusivité sur la fabrication des *news* ni sur la compréhension de ce qui fait qu'une *news* soit telle. Sur ce point, un article paru en 2017 de Carrie Figdor – ancienne journaliste et aujourd'hui professeure associée en philosophie à l'Université de l'Iowa – et interrogeant la relation entre journalistes scientifiques et chercheurs, invite à remettre en cause justement les relations entre les deux champs professionnels. D'une part les chercheurs devraient se tourner « de la méfiance à l'égard des journalistes et de l'ignorance de ce qu'ils font à une appréciation de l'expertise journalistique », et d'autre part les journalistes devraient dépasser la crainte que la collaboration avec les sources (dans le cas de l'article : les chercheurs) « entraîne une perte de contrôle et de pouvoir sur ce qui est *news* » (cf. Carrie Figdor, « (When) Is Science Reporting Ethical? The Case for Recognizing Shared Epistemic Responsibility in Science Journalism », *Frontiers in Communication*, 2017, vol. 2).

<sup>89</sup> « *Most of the information which the social agencies are able to furnish is likely to be based on case studies and is therefore personal and private, and confidential. Case studies do not ordinarily make news, but local*

faut élargir la focale des études sociales, ce qu'il fera au fond avec son écologie urbaine et ses enquêtes dans la ville de Chicago<sup>90</sup>. Dans ce sens il propose également aux services sociaux de devenir des sources d'information via la collecte d'études locales, à travers par exemple les enquêtes (*surveys*) sociales : « l'une des vertus des enquêtes sociales, lorsqu'elles ont été menées sur une échelle suffisamment large pour capter l'intérêt de l'ensemble de la communauté, consiste en un capital d'informations sur la communauté locale qu'elles produisent »<sup>91</sup>.

C'est ainsi que les bureaux de presse dont il parle peuvent devenir un intermédiaire d'un autre genre par rapport aux *proxies* : en tant qu'outils à disposition de la communauté, ils sont moins des services de communication pour des agences étatiques, qu'un moyen de transformer les services sociaux en services de communication pour les membres de la communauté, afin de faire remonter leurs cas à l'État dans le langage utilisé par les premiers intéressés pour formuler leurs problèmes<sup>92</sup>.

L'analyse de cette communication de 1918 nous montre alors que l'émergence d'une opinion publique issue des discussions impliquant toutes les couches sociales est le seul moyen pour avoir des effets transformatifs voulus collectivement. La position de Park se fonde sur une idée forte de la centralité de la production, partagée, de connaissances locales.

On voit bien alors que la question démocratique, chez Park, se place non pas au seul niveau de la connaissance acquise, de l'accès à la connaissance ; pour le dire autrement, la question de Park n'est pas de savoir si oui ou non chaque citoyen est ou peut être omniscient. Au contraire, elle se situe au niveau de la *production* de la connaissance et de la possibilité que les connaissances locales puissent être publicisées pour ensuite être

---

*studies will* » (R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 621).

<sup>90</sup> Cf. Isaac Joseph et Yves Grafmeyer (eds.), *L'École de Chicago*, Paris, Flammarion, 2009.

<sup>91</sup> « *One of the values of social surveys, where they have been conducted on a scale broad enough to enlist the interest of the whole community, consist in the fund of news about the local community which they produce* » (R. E. Park, « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity », *loc. cit.*, p. 621).

<sup>92</sup> C'est un rôle qui se rapproche du type, identifié par Géraldine Mulhamm, du journaliste « témoin-ambassadeur » (cf. Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 58-60). À savoir, un journaliste dont le rôle est de rapporter des faits au nom du « nous » d'une communauté, mais sans déjà les interpréter dans un sens global, comme Park le dira en 1940 en distinguant la pratique journalistique des sciences sociales, et notamment l'histoire.



mises en réseau et saisies par tout un chacun<sup>93</sup>. Ainsi, on comprend que la pratique journalistique ne vise pas tant à « informer »<sup>94</sup> l'opinion publique qu'à la « former ». Le supposé « espace public » n'est pas un espace de médiation où des messages sont colportés de manière inaltérée, mais un espace de création et de transformation.

Dans *Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity*, Park nous dit aussi, en laissant le flou sur la différence entre *advertising* et *news*, tout le potentiel de la publicité, du « principe de publicité » – en reprenant Habermas –, dans les questions de *social control*. C'est la régulation de cette même publicité, dans une société donnée, qui nous dira finalement si le *social control* relève du contrôle social ou plutôt de l'auto-régulation du social.

Tout en connaissant les limites et les dangers de l'exercice étymologique pour expliciter un concept, il est tout de même intéressant de remarquer – en vertu aussi de l'importance que Park a donnée à la notion d'« attention » dans sa thèse – que *advertising*, en anglais renvoie à l'action d'attirer l'attention vers un produit, un service, un événement « *in a public medium in order to promote sales or attendance* ». Le latin *advertere* renvoyant justement à l'idée de « tourner l'attention de quelqu'un ». Ce sens, certains traducteurs

---

<sup>93</sup> C'est un point que nous avons vu émerger dans des termes différents aussi dans la partie précédente, quand nous avons vu qu'à partir de la critique de Milton et son appel à la liberté à accorder à la « conscience », Park affirme qu'il aurait fallu plutôt défendre le droit d'enquêter et de publier des faits (Robert Ezra Park, « Natural History of the Newspaper » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 96).

<sup>94</sup> Contrairement à la compréhension que Z. B. Serghini et C. Matuszak exposent dans leur relecture de *L'espace public* de Habermas (cf. Z. B. Serghini et C. Matuszak, « Lire ou relire Habermas », *loc. cit.*, disponible en ligne : <https://journals.openedition.org/edc/868>, § 3). Mais dans le même texte ils affirment aussi plus justement, en s'appuyant sur Dominique Wolton (*Internet et après. Pour une théorie critique des nouveaux médias*, paru en 2000), que l'espace public symbolise simplement la réalité d'une démocratie en action. Finalement, est-ce que Habermas, depuis son point de vue d'Européen ayant à disposition du matériel européen des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, se serait trompé ? Ce qu'il a pu voir dans ces matériaux était-ce peut-être la réalité contextuelle de l'Europe ? Nous pourrions alors comprendre certes non pas l'*öffentlichkeit* bourgeoise, unique, comme une origine, mais comme la résultante également d'un processus qui a clos ou étouffé les publics Européens. Serghini et Matuszak rappellent qu'à la suite des critiques soulignant la dimension trop normative de son approche, Habermas propose l'idée « d'une formation discursive de l'opinion » publique (dans *L'espace public, op. cit.*, chap. XXVII). Mais cela n'est finalement possible que si on élargit le domaine de ce qui est politique – et Park nous le montre à travers ses écrits sur le journalisme sans pour autant le développer d'un point de vue théorique. Ce geste théorique sera suggéré par B. Latour dans son article *Turning around politics* (Bruno Latour, « Turning Around Politics: A Note on Gerard of Vries' Paper », *Social Studies of Science*, octobre 2007, vol. 37, n° 5, p. 811-820). Non seulement : si on pense aux exemples de la *Yellow Press* ou de la presse des immigrés aux USA, il est tout aussi nécessaire d'élargir ce que « rationnel » veut dire, puisque ce « rationnel » ne peut pas être confiné à l'échange académique d'argumentations, fait dans le respect des règles de la logique formelle.

d'Habermas<sup>95</sup> ont souhaité le neutraliser en écartant la possibilité d'entendre « publicité » par « *advertising* »<sup>96</sup>, ce « rendre public » qui signale que quelque chose, n'importe quelle chose, existe et mérite d'être connue. Il y a alors quelque chose qui reste occulté lorsqu'on parle de la seule *sphère publique* : c'est la dynamique privé/public, qui fait que quelque chose *est rendu* publique, visible, alors que d'autres choses ne le sont pas. Ce qui reste souvent occulté est le fait que cette opération de mise en visibilité est une opération sociale qui ne va pas de soi<sup>97</sup>.

### 3.2.2 — Comment la presse est-elle devenue l'instrument de réflexivité sociale des sociétés à public

La question de l'attention et de la possibilité pour la publicité de l'orienter, fait office de repoussoir dès lors qu'on attribue à cette publicité une capacité toute puissante d'influencer les consciences individuelles. Dans cette perspective, en effet, un outil en mesure de détourner, d'orienter, l'attention d'un public tout entier n'est-il pas dangereux ? Permettre à des journaux à but commercial<sup>98</sup> de s'en saisir ne présente-t-il pas un risque ?

---

<sup>95</sup> Voir notamment la note du traducteur de la version italienne : Jürgen Habermas, *Storia e critica dell'opinione pubblica*, traduit par Augusto Illuminati, Ferruccio Masini et Wanda Perretta, Roma - Bari, Laterza, 2008, p. XLV.

<sup>96</sup> Et pourtant on remarque le lien qui unit *öffentlichkeit* à « manifester », « rendre visible » (cf. Peter Von Moos, *Entre histoire et littérature : communication et culture au Moyen Âge*, Firenze, Sismel - Edizioni del Galluzzo, 2005, p. 444-445).

<sup>97</sup> Au sujet de l'opération sociale de « mise en visibilité » voir Cyril Lemieux, « Rendre visibles les dangers du nucléaire. Une contribution à la sociologie de la mobilisation » dans Bernard Lahire et Claude Rosental (eds.), *La cognition au prisme des sciences sociales*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2008, p. 131-159.

<sup>98</sup> Des journaux, autrement dit, dont le but est d'obtenir un gain économique. Park, en plaçant un paragraphe sur la presse commerciale sous le titre « The survival of the fittest », et en soulignant que ce type de journaux sortiront aussi « vainqueurs » au milieu de la presse de langue étrangère (Robert Ezra Park, *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922, p. 328), s'aligne sur l'histoire de la presse que nous connaissons. Et pourtant, son chapitre sur la presse finlandaise nous montre que cette histoire implique certains biais, notamment à cause des critères d'enregistrement des annuaires de presse. Nous pouvons ainsi reformuler partiellement la description : ceux qui ont survécu sont des journaux qui ont développé un modèle économique adéquat pour leur public de référence. Cela semble ne pas changer grand-chose au fond, et pourtant cette minime reformulation pourrait permettre d'un côté de prendre en compte des journaux qui ont survécu sans pour autant se baser sur le modèle publicitaire, et d'autre part d'entendre le modèle économique publicitaire comme une adaptation, moins que comme une perversion. Cela deviendrait une perversion, ou une pathologie disons, si à conditions sociales changeantes, le modèle économique ne changeait pas.

Les journaux quotidiens « tel qu'ils sont organisés » au moment où il écrit, nous dit Park, « sont un instrument (*device*) pour attirer et centrer (*capturing and centering*) l'attention du public »<sup>99</sup>. On retrouve ici deux questions qui feront l'objet de discussions dans les recherches ultérieures, celle des rédactions comme un lieu de sélection et de barrage (*gate-keeping*<sup>100</sup>), et celle de l'évolution du travail journalistique à partir d'innovations techniques, dans son cas le télégraphe et le téléphone : « *Since the telegraph and the telephone have converted the world into a vast whispering gallery, there is no limit to the materials from which a newspaper can be made. The problem of editing, therefore, is largely a matter of selection. [...] There is an enormous amount of news « killed » every day* »<sup>101</sup>.

Condensant dans un passage de *The immigrant press* la séquence du travail du rédacteur, Park rappelle qu'après la sélection, il y a l'ordonnancement (le rédacteur « *then grades each item* »), puis une nouvelle mise en forme, qu'elle soit réécriture (« *in order to put it in a more striking and attractive form* », sans qu'il donne ici précision des critères), ou synthèse.

Ce passage sert à Park à souligner auprès du lecteur que « *all news has merely relative value, the space which an item is destined to occupy, its position on the page, and the size of the headline which will announce it are not finally determined until the paper goes to press* »<sup>102</sup>. Chaque choix est une « estimation » que toute nouvelle information arrivant à la rédaction peut faire changer : « *every single item that goes to make [the newspaper] is involved in a struggle for existence with every other item* »<sup>103</sup>. Cette compétition porte d'abord sur sa propre existence (dans le journal) et ensuite sur la position.

Chaque *news* a également une sorte de cycle de vie, pourrait-on dire, qui fait que si elles sont en tête dans une première édition, elles seront ensuite déplacées dans les dernières

---

<sup>99</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, op. cit., p. 328. Comme il l'avait déjà dit dans sa thèse : cf. R. E. Park, *La foule et le public*, op. cit., p. 91.

<sup>100</sup> On considère généralement le travail de David Manning White comme étant le premier ayant posé la question du rôle de *gate-keeper* des journalistes, et de l'avoir fait en pointant le caractère subjectif de cette opération de « filtrage » (cf. David Manning White, « The "Gate Keeper": a case study in the selection of news », *Journalism Quarterly*, 1950, p. 383-390).

<sup>101</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, op. cit., p. 328.

<sup>102</sup> *Ibid.*

<sup>103</sup> *Ibid.*

pages et enfin « tuées » (*killed*) dans la dernière édition<sup>104</sup>. Encore une fois nous avons là des descriptions que nous retrouverons dans les ethnographies contemporaines du travail dans les rédactions.

Dans ce passage, Park montre ensuite son adhésion à un principe, relayé souvent comme une règle encore aujourd'hui, selon lequel un arrangement idéal consiste à proposer dans chaque édition « une, pas plus que deux » grandes *news*, ce qui va « focaliser l'attention des lecteurs et devenir le sujet de leur conversation »<sup>105</sup>.

Suivant enfin un dernier sujet fréquemment traité dans les études portant sur le journalisme, celui du rapport à la concurrence, Park rappelle aussi que chaque journal dépend de l'habileté de ses responsables éditoriaux, rédacteurs, reporters, à obtenir les *news* dans un contexte de compétition avec d'autres titres qui s'adressent « à la même classe et au même public ».

Le mécanisme de l'attention, tel que Park l'entend, est un « mécanisme sélectif ». Appliqué à la presse, ce mécanisme est ainsi compris par Park, à travers une analogie entre le public et l'individu : « *The newspaper may be said to perform, for the public and the 'public mind', the function of attention in the individual* »<sup>106</sup>. Les journaux sont des dispositifs d'« attention collective », mise en œuvre collectivement par des groupes et dont les rédactions sont un dernier maillon. Comme il le montrera à la page suivante, Park n'est pas en effet un penseur de la presse qui accorde à celle-ci un pouvoir autonome : « *It is thus apparent that in the selecting his materials the editor is not as arbitrary and willful as is popularly assumed. He chooses what he knows will interest his public. In this way the public exercises a control over the form and content of the press which, in the long run, is considerable* », dira-t-il<sup>107</sup>.

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>105</sup> *Ibid.*

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 330. La presse commerciale, conclura Park un peu plus loin, a cela de particulier, qu'elle a compris ce que la majorité du public « demande » : « *This press emphasizes the news as such* » (*ibid.*). Le contenu de cette « demande » semble ambigu et se prêter à différentes interprétations, parmi lesquelles l'on retrouve certainement la critique récurrente faite aux journaux d'être esclaves et non pas maîtres. Dans sa thèse réalisée sous la direction de Park, Helen McGill Hughes affirme, en citant l'article de Park de 1923, « *The Natural History of the Newspaper* », que les espèces de presse qui ont survécu sont celles qui ont « inclus la vente de *gossip* personnel et intéressant ». On se demande si ce n'est donc pas tant la présence du *gossip* mais plutôt sa vente qui poserait problème à McGill qui conclut : « *In the long process of discovering and exploiting human interest the press, for the first time, became rich and powerful* » (Helen McGill Hughes, *News and the Human*

Pour revenir maintenant à la question de l'attention, selon Park, les stimuli qui ne sont pas représentés à la conscience sous forme d'images mentales sont repoussés « aux marges de la conscience, où ils occupent une position et exercent une “influence” subordonnée à ce qui est représenté à la conscience »<sup>108</sup>. Et il va ensuite encore plus loin dans l'analogie en nous disant que les *news* sont pour une communauté ce que les images mentales sont pour un individu, et la publication et publicisation sont un équivalent de la conscience : « *In the case of the newspaper and the public, news items play the role of mental images in the individual, and publication and publicity perform a function for the community analogous to that of consciousness in the individual* ». C'est par ce mécanisme que la presse devient un instrument de « *social control* », qui permet à une communauté d'agir : « *The press, in so far as it succeeds in capturing and centering the public attention, becomes an organ of social control, a mechanism through which the community acts, so far as the community can be said to act. It is this that defines the fonction of the press and makes its role in the community intelligible* »<sup>109</sup>.

Ces passages sur la question de l'attention, qui font écho à la section que Park consacre à l'attention dans sa thèse, sont tirés de *The Immigrant Press and its control*, l'un des trois livres que Park a signés dans sa carrière comme auteur unique<sup>110</sup>. Cette enquête sur la presse des immigrants de langue étrangère aux États-Unis a fait l'objet d'un compte rendu de la part de Walter Lippmann en avril 1922.

---

*Interest Story*, New Brunswick - London, Transaction Publishers, 1981, p. 2). Or, si nous tentons de lire cette phrase en ayant en tête la définition de *news* de Park, nous comprenons que la presse commerciale a compris que le public demande d'être mis au courant de ce qui est en cours de changement et de ce qui pourrait impacter sa vie. Cette presse dite « commerciale », si nous pensons à la *Yellow Press*, est aussi celle qui a donné de la place – et de la voix – aux questions sociales. Mais l'interprétation fonctionne aussi en pensant aux feuilles commerciales des agences gérant les ferries transatlantiques, dont Park parle (R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 337-339) et qui nous ramènent à nouveau au fait que la publicité, au sens d'*advertising*, à certaines conditions, colporte des *news* pour des publics donnés. L'exemple qu'il propose du *Narodni List*, propriété de l'agent de ferries et banquier Frank Zotti, va dans les deux sens : « *The success of Zotti's paper is not due to its editorial policy, which is violent and personal, but to the fact that is newsy, sensational, and written in language and concerning matters that a Croatian peasant can understand* » *ibid.*, p. 342).

<sup>108</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 330.

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> Selon la bibliographie de Park rédigée par Edna Cooper en 1945 (Edna Cooper, « Bibliography of Robert E. Park », *Phylon (1940-1956)*, 1945, vol. 6, n° 4, p. 372-383) et confirmée par Berganza Condé (María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000).

Certes Lippmann reconnaît à Park d'avoir su faire « ce que les académiques n'ont pas la force ou le courage de faire », à savoir « se plonger dans un tas de papiers poussiéreux et sentant le remugle », un « obstacle esthétique » qui selon lui devient encore plus important quand on passe de la presse anglophone à la presse des immigrés.

Si Park a pu le faire, toujours selon Lippmann, c'est parce qu'il a mené une enquête *collaborative* : il a géré les traducteurs et les traductions et mené des entretiens pour aller au-delà des statistiques disponibles. Lippmann attribue à Park aussi un certain nombre de qualités individuelles comme l'« hospitalité de l'esprit », « un sentiment fin du background Européen », et une « *intuition bien entraînée* » sur ce qui est « probablement vrai » et ce qui ne l'est pas : c'est une remarque que l'on peut relier sans trop de risque à leur profession commune, le journalisme.

En dépit de ses compliments, Lippmann n'en est pas moins critique, puisqu'il estime que Park aurait complètement « raté » l'objet. Lippmann ne considère pas du tout le travail de Park comme un travail sur « les *news* [que la presse des immigrés] publie » :

*« Curiously enough, although this is a book about newspapers, there is no specific discussion of the news they publish. There are occasional generalities, but after reading the whole volume I have no clear sense of how the foreign language press reports the new world to the immigrant. Mr. Park has not studied the topic. He does not explain how the « news values » of the immigrant press compare with those of the native press. He does not even mention the press services, and what connections the foreign language papers have with them. Where does a Czech paper in Chicago find its news? Does it have its own telegraphic service, its own special correspondents? Does it have the same news service as the English language press of Chicago, or a different one? How do a Czech and an American paper compare in their treatment of the same item of news? Question of this order seem fundamental. They are laborious questions to answer, because the language and card-catalogue difficulties are great.*

*But Mr. Park had behind him the Carnegie Corporation, and he was in an unusually good position to undertake such an investigation. »*<sup>111</sup>

Park n'aurait donc écrit selon Lippmann *qu'une* « introduction » sur le sujet sans rentrer dans la discussion du différentiel de valeurs entre la presse des immigrants et la presse « native ». Certes Park n'a pas donné *systématiquement*, encore moins exhaustivement donc, les éléments organisationnels de chaque titre de presse, mais cela semble tout de même pertinent eu égard à son objet. Objet que Lippmann ne semble au contraire pas saisir. En décrivant la presse étrangère du point de vue de ceux qui la produisent, Park cherche à saisir non seulement le mécanisme d'intégration d'une communauté étrangère aux États-Unis (la commande de l'étude)<sup>112</sup> mais à travers cela, à montrer dans quelle mesure des communautés modernes ont besoin de la presse. Par ces besoins, les communautés et la presse elle-même se « transfigurent » les unes l'autre. Il n'est pas anodin de se rappeler – ce que Lippmann semble manquer de faire – que la seconde partie du titre de l'ouvrage porte sur le « contrôle » de la presse des immigrants<sup>113</sup>.

Les descriptions, extraits et analyses que Park nous livre tout au long de son ouvrage donnent pourtant des éléments de réponse aux interrogations de Lippmann même si Park n'en tire pas un chapitre spécifique. Si nous les comprenons à la lumière de sa thèse de doctorat, ces éléments nous montrent que la presse n'est pas – de façon réductrice – un instrument de communication dans un sens pauvre, une transmission d'inputs, mais qu'à travers les *news* la presse est un instrument de réflexivité sociale. Par là, Park nous montre

---

<sup>111</sup> W. Lippmann, « The Immigrant Press », *loc. cit.*

<sup>112</sup> La compréhension que Park donne des *news* n'était pas son objet premier d'étude, mais c'est en « manipulant » les *news* pour regarder autre chose (les communautés, les groupes sociaux) qu'il en a saisi progressivement la « nature ».

<sup>113</sup> À cette critique de l'absence d'un travail sérieux sur la presse, Park donnera indirectement une réponse en 1923, dans *The natural history of the newspaper*, en soulevant la question plus générale de l'étude des institutions. Le point de blocage pour une étude des institutions réside, nous dit Park, dans le caractère sacré qu'on est – au moins à son époque – enclins à leur attribuer, caractère sacré qui *inhibe la critique* (cf. R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 104). Dans le même texte, Park souligne aussi l'importance d'améliorer les méthodes d'enregistrement de la vie sociale et politique, cessant de les penser entièrement en termes moraux. Il sera plus directement critique à l'égard de Lippmann à la fin de sa carrière, quand il affirmera dans son article de 1941, *News and the power of the press*, que Lippmann, n'aurait toujours pas vu un point central : que les *news* ne peuvent exister sinon dans une communauté où il y a un ensemble de traditions et de compréhensions (*understandings*) communs, d'où les événements sont interprétés (Robert Ezra Park, « News and the Power of the Press » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 125).

des aspects autrement mis en retrait si on focalise toute l'attention sur le rôle que la critique acquiert grâce à la liberté d'expression.

Le journalisme se révèle ainsi comme un cas particulier de publicisme dont on peut relever deux composantes : son caractère collectif et son potentiel d'appropriation par les classes que l'on nomme "populaires".

Nous avons vu, dans la communication de Park en 1918, que les agences et les instruments (*devices*) qui sont utilisés pour « *control, enlighten and exploit* » l'opinion publique sont essentiels à ses yeux pour en comprendre la nature. Ils sont essentiels aussi pour comprendre le lien de l'opinion publique avec le *social control*.

Après avoir vu avec *The City* le rôle de la ville dans la transfiguration de la presse et des sociétés à public, il nous faut à présent faire un détour plus détaillé par ce que la presse étrangère, notamment la presse socialiste, lui a montré. Nous allons le faire non pas directement à partir de *The Immigrant Press and its control*, mais à partir d'une première présentation qu'il a faite de cette enquête en 1920, toujours à la *National Conference of Social Work*<sup>114</sup>, et intitulée « *Foreign Language Press and Social Progress* »<sup>115</sup>.

Dans cette première présentation du travail pour *The Immigrant Press* et qui en expose déjà de nombreuses conclusions, Park met en avant les exemples de l'immigration russe et de la presse yiddish – cette dernière étant à ses yeux, la forme « la plus achevée » de presse d'immigrés aux États-Unis à l'époque de son enquête. Il y souligne aussi un autre point qui sera moins abordé dans *The Immigrant Press* : si dans son livre il donnera plus clairement à voir ce qu'il définit comme le « terreau » qui rend possible le développement – si répandu aux États-Unis – de la presse des immigrés en provenance du Vieux Continent, dans sa communication de 1920 il souligne davantage le rôle de la presse socialiste dans le « progrès

---

<sup>114</sup> Après son intervention de 1918, en 1919 il a fait partie des comités d'organisation de la *National Conference*.

<sup>115</sup> Robert Ezra Park, « Foreign Language Press and Social Progress » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - New Orleans (14-21 Avril 1920)*, Chicago, University of Chicago Press, 1920, p. 493-500, réédité en 1955 : Robert Ezra Park, « Foreign Language Press » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 165-175. C'est à l'édition de 1955 que font référence les citations qui vont suivre.



social »<sup>116</sup>. La communication de Park intervient en effet dans la dixième section, « *The Uniting of native and foreign-born in America* ».

Park commence par rappeler qu'il y a environ quarante-trois ou quarante-quatre langues ou dialectes qui sont parlés à son époque, aux États-Unis, par les immigrés. Le fait est notable, dit-il, car « la langue natale, plus que le pays natal, est le fondement de l'association et de l'organisation »<sup>117</sup>. Aux États-Unis, ce n'est pas selon lui l'allégeance politique qui unit les populations de migrants, mais leurs langues et traditions. En examinant bien les grandes villes, dit-il, on voit celles-ci comme des mosaïques de « petites colonies linguistiques, des enclaves culturelles », chacune possédant certainement « sa société mutuelle, une église, une école, parfois un théâtre et, sans aucun doute, dit-il, un journal ». Voici donc quelles sont pour Park les institutions autour desquelles s'organise une communauté linguistique d'immigrés aux États-Unis entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Park nous expose ensuite ce qui sera l'une des données de base de son enquête sur la presse des migrants : il y a, proportionnellement, plus de journaux étrangers aux États-Unis par rapport à la population d'immigrés, que de presse locale en Europe par rapport à la population native. Une grande proportion des immigrés qui ne lisaient pas la presse dans leur pays natal a commencé à le faire en arrivant aux États-Unis.

Au vu de cet incipit, il est utile de faire un rappel sur le but de l'étude menée pour *The Immigrant Press* : Park essaie de comprendre les communautés d'immigrés en vue d'un rapport étudiant leur « américanisation ». Pour ce faire il décide de regarder leur presse de près.

---

<sup>116</sup> Il est intéressant de noter à ce sujet que le titre complet de la communication de Park est *Foreign Language Press and Social Progress*. Important car le titre sera tronqué dans une première bibliographie complète de Park parue en 1945, compilée par le soin d'Edna Cooper (E. Cooper, « Bibliography of Robert E. Park », *loc. cit.*). Le titre restera étonnamment incomplet également dans le recueil de E. C. Hughes où cette communication a été rééditée en 1955 (Robert Ezra Park, *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, vol. 3). En revanche, on trouvera le titre indiqué dans son intégralité dans la liste bibliographique proposée par Ralph Turner dans le recueil « *On social control and collective behavior* » de 1967 (Ralph H. Turner, « Bibliography. The Sociological Writings of Robert E. Park » dans *On social control and collective behavior*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1967, p. 269-274). Enfin, on le retrouvera à nouveau incomplet dans le mémoire de Andrew McLelland Andrew McLelland, *Robert E. Park's theory of newspapers and news*, Graduate Program in Communications, McGill University, Montréal, 1995.

<sup>117</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press and Social Progress », *loc. cit.*, p. 165.

Le cas des immigrants russes est, pour Park, exemplaire de la situation de la grande majorité des migrants qui arrivent aux États-Unis en ce début de siècle : paysans dans leur pays natal, habitants de villages sans journaux ni théâtre, ils deviennent aux États-Unis des ouvriers (*laborers*) dans des « villes modernes industrielles »<sup>118</sup>. Une fois aux États-Unis, « ils participent plus ou moins à la turbulente vie cosmopolite », ils s'abonnent ou lisent les journaux russes même s'ils ne comprennent « qu'un mot sur cinq » et qu'ils sautent de titre en titre. Les titres étant, selon l'un des contributeurs de ces journaux cités par Park, « faciles à comprendre et permettant de connaître la *news* tout entière ».

Quant à leur vie « relativement stable » dans leur village d'origine qui leur donnait « tout ce dont ils avaient besoin pour leur vie quotidienne », ces paysans trouvent maintenant aux États-Unis « de vastes distances et point de traditions », un lieu où « la population est mobile » et où « tout est dans un processus continu ».

Ce sont ces changements, selon l'analyse de Park, qui font que les paysans abandonnent alors leurs « habitudes (*habits*) » pour « acquérir des idées ». C'est aux États-Unis surtout que les immigrants participent à des organisations qui constituent, selon les mots de Park, « l'incarnation (*embodiment*) de leurs nouveaux besoins et de leurs nouvelles idées »<sup>119</sup>. C'est également aux États-Unis – il faut bien entendre : dans les grandes villes cosmopolites des États-Unis – que les paysans « deviennent socialistes ou nationalistes », rapporte Park. Ici ils lisent des journaux, car toute organisation d'immigrants publie un journal quel qu'il soit.

D'autres explications se présentent, au fil de l'argumentation de Park, permettant de comprendre l'intérêt développé par les immigrants à l'égard d'une presse dans leur langue natale une fois arrivés sur une terre étrangère. Park appuiera plus en détail ses conclusions dans *The Immigrant Press* mais dans cet article il se limite à les lister.

En premier lieu, les immigrants subissaient le plus souvent dans leur pays l'interdiction de lire dans leur propre langue. La question de l'interdiction de sa propre langue natale dans son pays d'origine est un point sur lequel Park s'attarde ici, et encore plus dans *The Immigrant Press*, pour en marquer la portée politique : en Lituanie, dans la Pologne

---

<sup>118</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 166.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 167.

allemande, en Ukraine, en Slovaquie, en Hongrie, les langues locales avaient été interdites. Les écoles et la presse apprenaient et diffusaient la langue de la « race dominante », à savoir : l'allemand, le russe, le hongrois.

Pour les paysans, ces langues des dominants étaient des langues « aliènes » (*sic*) et, souligne Park, « il est très difficile d'apprendre à lire une langue étrangère si on n'a pas d'abord appris à lire sa propre langue natale »<sup>120</sup>. Park dessine ici les contours de ce qu'il appellera un peu plus loin l'« illettrisme artificiel ». C'est en conséquence de cette suppression des langues du peuple, selon Park, que le nationalisme et le socialisme – « les deux mouvements populaires que les migrants peuvent comprendre », dit-il – ont pu produire un réveil intellectuel général des masses d'immigrés arrivés aux États-Unis : « *a genuine renaissance, a widespread desire to know and to participate in the conscious life of the world from which they have hitherto been shut out* »<sup>121</sup>. Ainsi, de nombreux immigrants ont souvent appris à lire en arrivant aux États-Unis, grâce justement à la presse des migrants.

Toujours dans leur pays d'origine, les journaux à disposition étaient écrits dans un langage qu'ils ne comprenaient pas : ces journaux ne s'adressaient pas, selon les mots de Park, à « l'homme commun ». Ou encore, il n'y avait tout simplement pas de journaux du tout dans leur village d'origine.

Nous voyons que Park s'approche ici de sa préoccupation pour la question du bon « vocabulaire », qu'il exprimera aussi en 1927 en parlant de la *Yellow Press* – ce genre de journalisme qui, « en tant que forme de littérature » et en dépit de ses défauts, était « au moins démocratique »<sup>122</sup>, ce qui n'est pas étonnant si on tient compte du fait qu'un vocabulaire compréhensible et partagé est l'un des éléments que Park juge fondamental pour « former » les publics et les faire participer.

Si les journaux dans les pays d'origine des migrants n'étaient pas compréhensibles, tout en étant écrits dans leur langue natale, dit-il, il ajoute que cela était vrai aussi pour une certaine presse américaine, puisque « l'Américain moyen » non plus ne parle pas « l'anglais des livres » : « l'homme commun et l'homme académique ne parlent pas le même langage », même si, selon l'avis de Park, l'américain est une langue où la divergence entre sa version

---

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>122</sup> Robert Ezra Park, « The Yellow Press », *Sociology and Social Research*, octobre 1927, XII, n° 1, p. 11.

parlée et sa version écrite est moins marquée<sup>123</sup>. Et la raison de cette proximité entre la langue parlée et la langue écrite réside selon Park dans l'effort que son pays fait pour « le perfectionnement de l'art, non de la “simple” imprimerie, mais de la publication et de la publicisation (*publicity*) »<sup>124</sup>.

On a là, pour Park, l'une de marques de distinction entre la presse étasunienne et la presse européenne car, en Europe, les intellectuels constituent pour lui une « caste » à part – sous-entendu : ce n'est nullement le cas aux États-Unis. C'est cela qui empêcherait en Europe la naissance d'habitudes de lecture auprès des masses<sup>125</sup>.

Mais qu'est-ce que la conception étasunienne de la presse a-t-elle de caractéristique ? On y offre des *news* locales, des commérages (*gossip*) personnels, des anecdotes portant sur le « *human interest stories* ». Les éditeurs de la presse des immigrés se retrouvent alors, eux aussi, à faire « des concessions à l'intelligence des immigrés »<sup>126</sup>, pour obtenir des journaux susceptibles d'intéresser leur public et pour que ce dernier soit en mesure de les lire. « L'effet de cette tonalité basse assumée par la presse de langue étrangère, analyse Park, est d'avoir créé dans ce pays un public formé par des personnes qui dans leur pays d'origine auraient très peu lu voire pas du tout. Toutes ces langues étrangères ont contribué à établir des habitudes de lecture chez les immigrés. Mais c'est la presse socialiste qui leur aura appris à

---

<sup>123</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 167.

<sup>124</sup> *Ibid.*

<sup>125</sup> La mise en récit faite par Park de cette différence de « conception » de la presse entre l'Europe et les États-Unis nous signale en creux quelque chose qui tient à la période politique européenne entre la Révolution française et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a quelque chose que son analyse ne voit pas et qui réside sans doute dans le prisme du présent qu'il regarde et du contexte politique auquel il s'adresse, les deux compris au prisme de la commande à laquelle son étude répond. D'abord, l'histoire de la presse à partir de la Révolution française – peut-on dire à l'échelle européenne ? – montre un bouillonnement qui est loin d'être le seul fait d'une caste d'intellectuels. La question devient alors : comment se fait-il que, en dépit de cette histoire révolutionnaire, la presse « du peuple » ait été écrasée par la presse « intellectuelle », au point que cette dernière soit reconnue comme le style caractéristique de la presse européenne ? La lecture de Park est sans doute une conséquence du prisme des récits des immigrés eux-mêmes, notamment les intellectuels justement, comme cette stéréotypisation offerte par un immigré juif et rapportée par Hutchins Hapgood dans son *The Spirit of the Ghetto* cité par Park : « En Russie – raconte ce correspondant – il y a une poignée d'hommes qui sont vraiment cultivés et intellectuels, qui donnent le ton, et tout le monde les suit. Dans ce pays [les États-Unis], le public donne le ton et les *playwright* et les lettrés ne font qu'exprimer ce public » (R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 168).

<sup>126</sup> *Ibid.*

penser »<sup>127</sup>. Ces journaux leur ont aussi, visiblement, donné de la place pour s'exprimer.

Les exemples éminents de cette presse socialiste sont pour Park certains journaux yiddish, en particulier ceux de New York. Ces journaux datant des rencontres de la « *Propaganda Verein* », un groupe anarcho-socialiste dont la devise était « c'est avec leur langue maternelle qu'on mobilise les juifs »<sup>128</sup>, et la renaissance du journal *Forward* sous la direction de Abraham Cahan<sup>129</sup>.

Abraham Cahan a été le premier, à peine arrivé dans son pays d'adoption, à délivrer un discours public en yiddish, « la langue du peuple ». C'est par le témoignage de William M. Leiserson que Park nous rapporte le rôle de Cahan dans l'usage du yiddish pour « propager » le socialisme parmi les juifs. Park ajoute : « Les masses des immigrés juifs ne

---

<sup>127</sup> Sachant que la recherche de Park se concentre en grande partie sur la grosse vague d'immigration après 1848 et que celle-ci est aussi une année charnière pour la presse en Europe, le fait de ne pas sous-estimer les récits des immigrés précédemment évoqués ne revient pas à les prendre à la lettre. Prendre au sérieux ces récits requiert alors de se demander s'ils ne signalent pas, par la critique, à la fois ce que la presse en Europe est devenue et ce qu'elle aurait pu être (*ibid.*, p. 169). C'est sans doute encore l'histoire de la presse socialiste qui pourrait donner des pistes de travail intéressantes (cf. notamment Thomas Bouchet et al. (eds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir : presse, théories et expériences, 1825-1860*, Paris, La Découverte, 2015). Si Park n'a visiblement pas de données fines sur l'état de l'existence et de la circulation de la presse en Europe à coupler aux récits des immigrés (quoiqu'il ait pourtant l'exemple polonais issu des travaux de Thomas et Znaniecki, qu'il cite d'ailleurs), comme il en a par ailleurs pour la presse étrangère aux États-Unis, il fait néanmoins timidement référence – et il le fera encore plus timidement dans *The Immigrant Press* – au rôle du socialisme dans l'éducation des masses à travers la presse. Mais il ne semble pas vouloir aller très loin dans l'exploration de cette piste.

<sup>128</sup> Susan L. Mizruchi, *The Rise of Multicultural America: Economy and Print Culture, 1865-1915*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009, p. 84.

<sup>129</sup> Abraham Cahan (1860-1951) était un socialiste biélorusse. Un article paru en 2015 dans la version en ligne du quotidien israélien Haaretz, signé Seth Lipsky – ancien directeur du *Forward* et auteur d'une biographie de Cahan – fait mention notamment de la désillusion de Cahan lors de sa visite de l'Union Soviétique en 1967 (cf. Seth Lipsky, « What a Jewish Journalist's Visit to Soviet Russia Can Teach Us About Iran », *Haaretz*, 26 août 2015. Pour en savoir plus sur A. Cahan, son rôle, son histoire, ses références – parmi lesquelles on retrouve W. James, voir S. L. Mizruchi, *The Rise of Multicultural America*, *op. cit.*). Pour Park, ce sont les juifs socialistes qui ont les premiers, parmi les immigrés juifs, conçu l'idée d'une presse « qui devrait atteindre et intéresser les masses » (R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 169). Ces juifs socialistes étaient les étudiants ayant participé en Russie aux agitations qui ont précédé l'assassinat du tsar Alexandre II en mars 1881, et qui se sont ensuite réfugiés aux États-Unis. L'assassinat du tsar fut organisé par le groupe terroriste Narodnaya Volya. Que Cahan en ait été un membre, depuis sa cellule de Vilnius, est une idée soutenue par Edwin G. Burrows et Mike Wallace (cf. Edwin G. Burrows et Mike Wallace, *Gotham: A History of New York City to 1898*, New York, Oxford University Press, 1999, p. 1120), mais l'information reste vague ou allusive dans d'autres sources. La surveillance dont il a fait l'objet à partir de là, convainc Cahan de suivre la masse des juifs russes émigrants aux États-Unis. Membre du *Socialist Labor Party of America* depuis 1887 (cf. William I. Gleberzon, « "Intellectuals" and the American Socialist Party, 1901-1917 », *Canadian Journal of History*, 1976, vol. 11, n° 1, p. 48), Cahan était aussi engagé dans l'enseignement de l'anglais auprès des ouvriers immigrés juifs. Une ultérieure biographie consacrée à Abraham Cahan, qui y souligne son engagement pour l'éducation des migrants et pour le socialisme, a été rédigée par Sanford E. Marovitz : Sanford E. Marovitz, *Abraham Cahan*, New York, Twayne, 1996.

connaissaient rien du socialisme ou du mouvement des travailleurs, tout comme ils ne savaient rien de la science moderne ou de la pensée politique moderne ». Mais ce ne fut pas une tâche facile, souligne Park : il n'y avait pas, dans le yiddish, de mots pour exprimer les formules marxistes, et les discussions scolastiques des étudiants russes ne captaient pas l'intérêt de « l'homme commun »<sup>130</sup>.

« Même les femmes », écrit Park, étaient en mesure de lire le *Forward*, que Cahan amena au succès en « copiant », ou plutôt en appliquant les méthodes, dit Park, de la *Yellow Press*<sup>131</sup>. Le *Forward* est alors un journal « achevé » : comme la *Yellow Press*, il exprime l'évolution *naturelle* de la presse moderne<sup>132</sup>.

Avant l'arrivée de Cahan, pourtant, le *Forward* était loin d'être satisfaisant, selon Park, qui critique notamment la présence de « controverses économiques abstraites », un « ton âpre » et « *highbrow* », intellectuel. Mais, le « pire de tout » était le fait d'être écrit dans un « yiddish germanisé », « très intellectuel », que seulement l'« *intelligentsia* » pouvait pleinement comprendre. Qu'a fait Cahan, selon Park, pour conduire le *Forward* vers sa forme achevée de presse d'immigrés ? Il a d'abord changé le langage du journal, l'amenant vers une forme plus familière, vers le « yiddish américanisé parlé dans les rues, dans les magasins, les usines et les maisons des personnes qu'il voulait atteindre »<sup>133</sup>.

Si le but déclaré de Cahan était de faire « assimiler le socialisme » au public du *Forward*, en bannissant « les longs essais abstraits sur le déterminisme économique et la lutte de classe et [présentant] ces choses-ci sous la forme d'histoires et *news* courantes, en

---

<sup>130</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 170. Je note ce passage du témoignage de P. Wiernick, d'après son *History of the Jews in America* (1912), que Park rapporte : « *It was all easy as far as the work of the agitator was concerned ; denunciations and accusations are always easily understood, and this alone is one of the reasons of their popularity. But when it came to the parts where the writer wanted to describe or explain, especially in the scientific or semi-scientific articles which a public that had no systematic schooling so eagerly devoured, the language of most of the writers was inadequate and easily misunderstood.* » (*ibid.*, p. 171).

<sup>131</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 171.

<sup>132</sup> Cf. R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*

<sup>133</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 172. Par ailleurs, à propos de modèles économiques non fondés sur la publicité mais tout de même orientés à la survie économique du titre, depuis la reprise par Cahan, le *Forward* était édité par une coopérative éditoriale à but non lucratif, dont le fonds initial (800 dollars de l'époque) avait été récolté lors d'un bal socialiste. La mission annoncée de l'association (*Forward Association*) était de publier le journal et d'allouer les profits au bénéfice du socialisme et du développement du *Forward* (*ibid.*, p. 171).

provenance des magasins, des rues, des marchés, des maisons »<sup>134</sup>, Cahan a permis à la population de la *East Side* de New York « de commencer à lire à propos d'elle-même »<sup>135</sup>. Il a ainsi favorisé une réflexivité du public en permettant que les changements relatifs à leur vie quotidienne soient connus et rendus disponibles. Nous voyons ici, alors, le sens opératoire qu'on peut donner aux *news* comme concept.

La presse yiddish new-yorkaise – pour laquelle Park avait accès aux archives<sup>136</sup> – aurait donc atteint, à ses yeux, une « forme achevée » via une simplification complète de la langue « raciale » et un public de lecteurs extrêmement large : elle « reflète au plus haut degré la vie intime des personnes qu'elle représente », elle « réagit puissamment aux opinions, pensées et aspirations du public pour lequel elle existe »<sup>137</sup>. Voici donc, selon Park, les caractéristiques d'une « presse de langue étrangère achevée » : elle « reflète » la vie et « réagit » aux opinions, pensées et aspirations.

Du point de vue de Park – même s'il reconnaît qu'il n'est pas possible d'estimer quels changements dans la vie des immigrés juifs sont effectivement dus à l'apparition d'une presse « authentiquement populaire » –, cette presse populaire avait le mérite de « tourner les yeux de juifs vers le monde », dit-il, elle était une « fenêtre sur la vie » : « la nouvelle presse était, certes, socialiste, mais plus intéressante que la philosophie politique était pour les masses l'information que cette presse lui donnait sur la vie, sur l'univers physique et *the world of human nature about them* ».

Cette « réflexivité sociale » que la presse populaire permettait, mettait les discours – socialistes ou pas – à l'épreuve du quotidien : « apprendre à penser » prend alors le sens non pas d'une réflexion abstraite, mais de la possibilité d'acquérir, et de produire, les moyens pour formuler et reformuler les expériences concrètes – notamment des inégalités, des injustices, de l'exploitation.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> Voir les remerciements dans la préface de *The Immigrant Press*. La question de l'accès aux archives n'est évidemment pas secondaire, dans la perspective de comprendre autrement le rôle de la presse en Europe, en référence aussi aux différentes législations concernant la liberté de presse, ou mieux, la liberté d'imprimer.

<sup>137</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 169.

Plus classiquement aussi, Cahan a également réuni autour de lui, dit Park, « une école d'écrivains qui se sont dévoués pour faire de la vulgarisation scientifique dans le langage du peuple »<sup>138</sup>.

Une presse des immigrants « achevée », pourrait-on conclure, n'est pas, pour Park, une presse politiquement « neutre », mais elle œuvre clairement en faveur d'un mouvement de réforme, si l'on prend réforme au sens de « changement », et elle vise à propulser en même temps l'éducation populaire. C'est une presse qui a une idée très nette du public qu'elle veut atteindre – et ce public n'est *programmatically* pas le public des lettrés, des intellectuels – et elle façonne son style de communication en fonction de cela.

C'est aussi une presse qui fait de la place aux contributions de ses propres lecteurs et nous pouvons voir, à partir des extraits que Park propose dans *The Immigrant Press*, que ces publics n'accueillent pas une révélation, ils ne sont pas en cela passivement « illuminés », mais *réagissent* par le moyen d'une presse libre et dans leur langue, et à leur pays d'accueil, et aux changements locaux dont cette même presse est porteuse auprès d'eux.

L'exemple de la presse japonaise aux États-Unis, que Park déploiera dans le deuxième chapitre de *The Immigrant Press*, est en cela un contre-exemple spectaculaire par rapport à la presse yiddish, qui corrobore cette interprétation. Considéré par Park comme tout aussi « achevée » que la presse yiddish, la presse japonaise reflète pour lui les craintes d'une population qui ne semble pas vouloir laisser ses traditions et sa culture, contrairement à cette ouverture vers le Nouveau Monde exprimée dans le *Forward*. De par ce contre-exemple on comprend clairement que le caractère d'achèvement que Park attribue à ces entreprises journalistiques ne réside pas dans l'accueil des mœurs et des pratiques américaines, sortant les immigrants de leur supposé obscurantisme, de leur ignorance, mais réside bel et bien dans leur capacité à être un instrument de réflexivité.

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 173. Même pour des auteurs comme Leo Wiener, historien et linguiste qui à la fin du XIX<sup>e</sup> a écrit l'histoire de la littérature yiddish (*History of Yiddish Literature* en 1899, cité par Park : *ibid.*, p. 172), ces écrivains ont largement contribué à l'« *enlightment* » de la population dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle.



Si on revient maintenant à nouveau à cette seconde partie du titre de la communication, « *The Foreign Press and social progress* », omis par E. C. Hughes et par d'autres bibliographies de Park ultérieures, peut-on vraiment qualifier de négligeable le fait que ce journal yiddish érigé en modèle soit, aussi, un journal socialiste ?

Dans cette communication que Park propose en 1920 à la 47<sup>e</sup> *National Conference of Social Work*, il semblerait que non, et ce sera la conclusion de Park, une conclusion pourtant ensuite édulcorée dans le premier chapitre de *The Immigrant Press* : « *Socialism gave the common man a point of view from which he could, at any rate, think about actual life. It made the sweatshop an intellectual problem*<sup>139</sup>. *Under the same influence socialism itself changed. It ceased to be a mere political doctrine and became a criticism of life. The socialist press ceased to be the mere organ of doctrinaires, and became an instrument of general culture. All the intimate, human, and practical problems of life found a place in its columns. It founded a new literature and a new culture, based on the life of the common man* »<sup>140</sup>. Il s'agit de *participer*, de pouvoir nommer et penser selon ses propres termes.

Nous voyons à nouveau qu'il y a au lien privilégié, presque intime, entre la pratique journalistique et le socialisme tel qu'il se développe au XIX<sup>e</sup> siècle, à la fois en Europe et aux États-Unis, où il débarque dans la valise des migrants, qui trouveront ici un droit de la presse bien différent. Mais où également la doctrine socialiste, ou du moins la façon de l'exprimer, se verra modifiée en retour par une presse davantage – ou devenue à nouveau – populaire. Comprendre ce qui constitue ce lien intime donne une piste pour comprendre pourquoi la presse « socialiste » serait un opérateur privilégié vers la formation non seulement d'une sorte de réflexivité du quotidien mais aussi de la possibilité d'un autogouvernement des groupes sociaux par cette réflexivité même.

Certes il n'est pas question, dans le cadre de cette thèse, de rentrer dans le détail des mouvements socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle et du tournant du XX<sup>e</sup>, mais il est important de mettre en relief ici ce que le socialisme et le journalisme pourraient avoir en commun et qui peut

---

<sup>139</sup> Ce qui rend la presse socialiste décrite par Park, pouvons-nous ajouter, proche des intérêts et de l'attention aux questions sociales de la *Yellow Press*, plus encore que de ses méthodes. Park explicite dans son article de 1923, *The natural history of the newspaper*, nous l'avons vu, comment on en est arrivé à avoir une presse achevée qui arrive à se faire « transcription de la vie » et instrument de réflexivité sociale (cf. R. E. Park, « *Natural History of the Newspaper* », *loc. cit.*, p. 89-104).

<sup>140</sup> R. E. Park, « *Foreign Language Press* », *loc. cit.*, p. 174.

donner aussi des pistes pour, sinon renouveler, élargir la focale de l'histoire de la presse européenne du XX<sup>e</sup> siècle et sa compréhension. Nous pouvons déceler des pistes de travail à partir de la conceptualisation de la notion de *news* opérée grâce à Park. Mais il faut pour cela d'abord accepter que la presse ne soit pas seulement support de connaissance mais aussi un *opérateur de connaissance*. Et il faut ensuite également entendre le socialisme comme « l'autre nom des sciences de la société ».

Deux ouvrages parus en France en 2015 ont étudié et approfondi ce dernier point : *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, et *Quand les socialistes inventaient l'avenir*<sup>141</sup>. L'objectif du premier livre, nous dit Bruno Karsenti dans l'introduction, est non seulement de « montrer la radicalité du socialisme », mais aussi « d'explorer son lien intérieur à la sociologie »<sup>142</sup>. Ainsi, deux éléments majeurs s'imposent : l'intégration de la politique au savoir et la question de comprendre ce que connaître les phénomènes sociaux implique politiquement. C'est ici que s'enracine un premier besoin de déplacer ce que « politique » veut dire et de comprendre dans quel terreau social émerge ce besoin. C'est justement cette visée explicative qui me semble pouvoir être atteinte à travers l'exploration de la pratique journalistique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui permet de répondre à un certain nombre de questions posées dans l'introduction de l'ouvrage, à savoir : comment le niveau de réalité de la société s'est-il rendu visible ? Comment devient-il « parole articulée »<sup>143</sup> ? D'où vient, enfin, y compris dans cette presse, une « vocation scientifique », entendue aussi au sens d'une attention aux faits en tant que pratique réflexive<sup>144</sup> ?

En reprenant les problématiques élaborées dans cet ouvrage, je formule ainsi une hypothèse alternative : c'est bien la pratique journalistique moderne, le *news-reporting*, et non pas alors génériquement *la presse*, qui a été alors et qui est encore cette *praxis* permettant

---

<sup>141</sup> Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin, 2015, et T. Bouchet et al. (eds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir*, op. cit.. Voir aussi, sur la même problématique : Bruno Karsenti et Cyril Lemieux, *Socialisme et sociologie*, Paris, Éditions EHESS, 2017.

<sup>142</sup> Bruno Karsenti, « Introduction. Radicalité du socialisme » dans Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin, 2015, p. 9.

<sup>143</sup> *Ibid.*, pp. 14-15 ; p. 22.

<sup>144</sup> Cf. Andrea Lanza, « La république sociale. Le fait socialiste au-delà de l'étatisme et de l'anarchisme » dans Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin, 2015, p. 107-130.

d'appréhender la société « comme une totalité sur laquelle l'action politique s'exerce »<sup>145</sup>. Suivant cette hypothèse, il est clair qu'un ouvrage comme *Quand les socialistes inventaient l'avenir*, fondé sur l'étude de la presse socialiste française du XIX<sup>e</sup> siècle, prend ici toute son importance. Certes, on peut y déceler encore parfois les limites réflexives qu'impose l'indistinction entre presse et journalisme, mais l'ouvrage a le mérite de permettre de voir la pratique journalistique comme un dispositif, ou justement une *institution*, comme nous le dit Park, qui ne fait pas que relayer les idées socialistes, mais qui *produit* du socialisme : « Dès 1789 la presse a émergé comme une puissance décisive, seule capable de créer une communauté de lecteurs, d'agrèger les opinions dispersées, de faire advenir ou de rendre concevable cette transparence démocratique qui s'affirme alors comme l'horizon ultime de l'émancipation. Selon Jeremy Popkin [...], les multiples expériences de la Révolution française ont inauguré un nouveau régime médiatique : outre l'explosion du nombre des titres, elles ont modifié le champ journalistique, de la production aux manières de lire en passant par les formes mêmes de l'écriture »<sup>146</sup>.

Dans le récit de Park, journalisme et sociologie appartiennent clairement à une même matrice : le besoin – ou le désir – de maîtriser le changement. Nous comprenons par là ce besoin d'ajustement auquel la pratique journalistique moderne, tout comme la sociologie comme science, essaie de répondre. Nous avons déjà amplement vu le rapport entre pratique journalistique et changement qui se donne à voir dans les *news* prises comme concept.

Pour la sociologie, nous en trouvons trace dans l'exkursus sur la naissance de la discipline en France que Park et Burgess proposent dans leur *Introduction to the Science of Sociology* publié en 1921. Présentant la pensée d'Auguste Comte, les deux Américains affirment que le but de cette science, la sociologie – née dans « des conditions qui rendaient particulièrement urgent le besoin d'une nouvelle science du politique »<sup>147</sup> –, est de donner à l'homme le contrôle sur lui-même : il s'agit de « définir les idéaux dans des termes de réalité » pour que « la différence tragique entre ce que l'homme souhaite et ce qui est possible soit effacée ». Si Comte s'est trompé – écrivent Park et Burgess – en pensant qu'une

---

<sup>145</sup> B. Karsenti, « Introduction. Radicalité du socialisme », *loc. cit.*, p. 21.

<sup>146</sup> T. Bouchet *et al.* (eds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>147</sup> Robert Ezra Park, « Sociology and the social sciences » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society: collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, Ill., Free Press, 1955, vol. 3, p. 189, paru pour la première fois dans *The American Journal of Sociology* en 1921 : Robert Ezra Park, « Sociology and the Social Sciences », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 26, n° 4, p. 401-424.

théorie du progrès coïncide avec le progrès lui-même, « il est certes vrai que dès lors que les hommes apprennent ce qui est, ils ajustent leurs idéaux sur ce qui est possible »<sup>148</sup>.

Par son énorme travail sur la presse des immigrés aux États-Unis, Park nous montre que cette connaissance du social ne passe pas seulement par la sociologie, mais passe aussi – et surtout – par une certaine façon de pratiquer le journalisme, incluant la presse populaire et la presse socialiste, dans leur élan d’alphabétisation et éducation des masses, et par la participation au récit sur soi-même qu’elle a permis aux différentes couches sociales.

---

<sup>148</sup> R.E. Park, « Sociology and the social sciences », *loc. cit.*, p. 190.

### 3.3 – L'opinion publique démocratique

#### 3.3.1 — La distance sociale, le conflit

Nous avons vu jusqu'ici que les *news* sont un outil permettant à des individus et des groupes sociaux de s'ajuster par rapport au monde qui les entoure. Les *news* ne coïncident pas avec les *faits*, ni avec les informations, ni avec les opinions, mais chacune de ces catégories peut fournir des *news* relativement à un espace, un temps et une société donnés. Les *news* sont aussi un message fonctionnel à l'action.

Nous avons vu aussi que la pratique journalistique moderne pose un lien fort entre *news* et faits, et que l'opinion publique moderne, selon Park, se fonde à son tour sur les *news*. On suppose enfin que pour qu'une opinion publique saine puisse se former, il est nécessaire que les *news* répondent à des critères de vérité. Plus précisément encore : les faits se « transforment » dans une opinion qui n'est pas individuelle mais générale par le biais des *news*. Ce mouvement ne peut s'effectuer que « par le bas », comme Park l'exprime dans sa communication de 1918 et par la façon dont il pratique lui-même les enquêtes de façon très localisée.

En 1923, dans *The natural history of the newspaper*, Park part de l'assomption qu'un village est démocratique et que l'information locale est la véritable matière dont la démocratie est faite<sup>149</sup>. Mais là réside aussi son problème, et Park rejoint ici Walter Lippmann qui avait publié en 1922 *Public Opinion*, dont Park cite un extrait pointant la limite de la masse de connaissance assimilable par la lecture de la presse. Lippmann écrit :

*« As social truth is organized today, the press is not constituted to furnish from one edition to the next the amount of knowledge which the*

---

<sup>149</sup> Il dira encore en 1940, dans l'introduction à l'ouvrage de Helen McGill Hughes, que « les publics qui lisent les *news* locales sont toujours mieux informés et plus critiques par rapport à ce qu'ils lisent que le public qui ne lit que la première page » (Robert Ezra Park, « (Introduction to) News and the Human Interest Story » dans Everett C. Hughes (ed.), *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press, 1955, p. 108).

*democratic theory of public opinion demands. [...] And when we expect it to supply such a body of truth we employ a misleading standard of judgment. We misunderstand the limited nature of news, the illimitable complexity of society; we overestimate our own endurance, public spirit, and all-round competence. We suppose an appetite for uninteresting truths which is not discovered by any honest analysis of our own tastes. [...] Unconsciously the theory sets up the single reader as theoretically omniscient, and puts upon the press the burden of accomplishing whatever representative government, industrial organization, and diplomacy have failed to accomplish. Acting upon everybody for thirty minutes in twenty-four hours, the press is asked to create a mystical force called Public Opinion that will take up the slack in public institutions »<sup>150</sup>*

La citation de Park s'arrête là, mais il aurait encore pu citer la phrase suivante, s'il était entièrement d'accord avec Lippmann : « *The press has often mistakenly pretended that it could do just that* ». Mais c'est là visiblement l'une des divergences entre les deux auteurs et journalistes, à ajouter sans doute à la croyance – entretenue par Lippmann et non pas par Park – en une incompetence basilaire des lecteurs-citoyens.

Dans ce passage de Lippmann, qui reprend la question de la compétence des citoyens à assimiler une grande masse de connaissance, nous voyons encore une fois que la question de la *production* de la connaissance, et par-là celle d'un autre niveau de participation, n'est pas prise en compte.

Ce problème alors de la masse de connaissance qui devrait être transmise, ce « résultat impossible » demandé à la presse, Park, sans le nier, l'assume aussi : « *It is evident that a newspaper cannot do for a community of 1,000,000 inhabitants what the village did spontaneously for itself through the medium of gossip and personal contact. Nevertheless the efforts of the newspapers to achieve this impossible result are an interesting chapter in the history of politics as well as of the press* »<sup>151</sup>. Et c'est justement en appelant, dans le paragraphe précédent cette dernière citation, au maintien d'une démocratie « telle que

---

<sup>150</sup> W. Lippmann, *Public Opinion*, op. cit., pp. 361-362.

<sup>151</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », loc. cit., p. 94.

conçue par Jefferson »<sup>152</sup> que Park affirme que les journaux « se doivent de continuer de nous raconter à propos de nous-mêmes »<sup>153</sup>. Ceux qui écrivent pour la presse moderne tentent de reproduire les conditions de la vie de village où le commérage et l'opinion publique étaient les principales sources de « *social control* ». Pour cette raison les journaux doivent demeurer un instrument de la réflexivité et de l'autorégulation sociales.

Il est possible, à partir de l'attention que Park porte à la « traduction », au sens de la prise en compte des différents « vocabulaires » utilisés par les groupes sociaux, de comprendre différemment le problème de la « compétence » des citoyens. Park le pose ici comme une question de « distance sociale » – « *the term in which sociologists seek to conceptualize and, in some sense, measure personal relations and personal intimacies* »<sup>154</sup>, et l'œuvre du journalisme moderne est aussi celle de réduire cette distance et c'est là, en particulier, qu'entrent en jeu la question du vocabulaire et celle de la diffusion.

Si nous voulons comprendre ces passages, il nous faut alors faire un détour par un article paru en 1924 dans le *Journal of Applied Sociology*<sup>155</sup> où Park tente de définir le concept de « distance sociale ». S'il ne parvient pas à en déterminer des contours clairement opérationnels, il nous dit que cette « mesure » se situe entre les pôles opposés de la sympathie

---

<sup>152</sup> Park cite cette phrase de Jefferson : « *I would rather live in a country with newspapers and without a government than in a country with a government and without newspapers* ». Ce passage est tiré d'une lettre que Thomas Jefferson a écrite à Edward Carrington le 16 janvier 1787. Voici la citation complète du passage de Jefferson : « *The basis of our governments being the opinion of the people, the very first object should be to keep that right ; and were it left to me to decide whether we should have a government without newspapers, or newspapers without a government, I should not hesitate a moment to prefer the latter. But I should mean that every man should receive those papers and be capable of reading them. I am convinced that those societies (as the Indians) which live without government enjoy in their general mass an infinitely greater degree of happiness than those who live under European governments. Among the former, public opinion is in the place of law, and restrains morals as powerfully as laws ever did anywhere. Among the latter, under pretence of governing they have divided their nations into two classes, wolves and sheep* » (« From Thomas Jefferson to Edward Carrington, 16 January 1787 » Founders Online, National Archives, accessed September 29, 2019, <https://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-11-02-0047>. [Original source: The Papers of Thomas Jefferson, vol. 11, 1 January–6 August 1787, ed. Julian P. Boyd. Princeton: Princeton University Press, 1955, pp. 48–50]). Sur le caractère « majoritairement jeffersonien » de la compréhension aux États-Unis du rôle de la presse, au moins jusqu'à la première moitié du XXI<sup>e</sup> siècle, voir John Nerone, « To rescue journalism from the media », *Cultural Studies*, mars 2009, vol. 23, n° 2, p. 250.

<sup>153</sup> R. E. Park, « Natural History of the Newspaper », *loc. cit.*, p. 93.

<sup>154</sup> Robert Ezra Park, « Reflections on Communication and Culture », *American Journal of Sociology*, 1938, vol. 44, n° 2, p. 200.

<sup>155</sup> Robert Ezra Park, « The concept of social distance. As Applied to the Study of Racial Attitudes and Racial Relations » dans Everett C. Hughes *et al.* (eds.), *Race and culture*, Glencoe, The Free Press, 1950, p. 256-260. Cet article parut pour la première fois en 1924.

vers autrui et ce qui l'entrave (par exemple la conscience de soi, des peurs vagues, un intérêt personnel positif)<sup>156</sup>.

La « conscience de classe » et la « conscience de la race » expriment, dit-il, la conscience de cette « distance » qui sépare un individu d'une classe ou d'une « race » *qu'il ne comprend pas complètement*<sup>157</sup>. La conscience de la distance sociale interfère avec les relations personnelles, les modifie et les qualifie, notamment à travers des rituels ou des conventions sociales. Cette « distance sociale » ne coïncide pas avec les préjugés, mais avec « les tabous et les inhibitions plus vagues et plus subtiles qui persistent même dans un ordre aussi mouvant et variable que le nôtre, et représentent les forces stabilisatrices, spontanées et instinctives, et conservatrices qui sont le fondement de notre organisation sociale »<sup>158</sup>.

Il y a donc, d'abord, une composante de « non-connaissance de l'autre » qui influe sur cette distance. Deuxièmement, l'autre point important par rapport à notre sujet, est que la démocratie, « en théorie », précise Park, refuse toute distance sociale, mais tout en les refusant, elle les maintient. S'il y a une différence entre la démocratie et les autres formes de société, selon Park, c'est que la démocratie refuse de faire des distinctions de classe ou de race, c'est-à-dire de groupe<sup>159</sup>.

Par quel moyen peut-on réduire, si on le veut, cette distance ? Dans son article de 1938 sur la communication, Park nous dit que le principe impliqué dans la circulation des *news* est le même que celui impliqué dans le processus culturel de la diffusion<sup>160</sup>. Cela laisse

---

<sup>156</sup> « *The native human impulse that leads us to enter imaginatively into the other persons' minds, to share their experience and sympathize with their pains and pleasures, joys, and sorrows, hopes and fears, may be blocked by self-consciousness, by vague fears, by positive self-interest, etc., and all these are matters that need to be reckoned with in seeking to measure "distances"* » (*ibid.*, p. 257).

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 258. Suivant une interprétation tout aussi poétique que celle de Walter Whitman qu'il réfute juste avant, Park fait référence à un passage de *To a Common Prostitute* de Whitman où celui-ci écrit : « *Not until the sun excludes you will I exclude you* ». Park affirme que « les idéaux de la société démocratique, tels que nous les connaissons, sont un héritage de la frontière. Sur la frontière, où il n'y a, en général, aucune tradition, aucune condescendance, aucune obéissance, chaque homme est maître de son âme immortelle. Dans ces circonstances, les distances sociales disparaissent et les relations sociales sont plus directes, franches et informelles qu'elles ne le seront probablement dans d'autres circonstances ». À la frontière on ne refuse pas l'étranger, mais « l'étrange », cette personne qui refuse la mixité et la fraternité (*ibid.*).

<sup>160</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*, p. 200.



penser que l'on peut déterminer cette distance sociale par celles qu'il a identifiées dans les difficultés à l'égard de la communication, dont l'usage d'une langue fait partie.

Si « un évènement n'est important que si l'on croit que l'on peut faire quelque chose avec »<sup>161</sup>, et que l'« importance » de quelque chose est une question de distance sociale, il devient plus clair que la distance sociale a affaire avec la question des *news* et l'accroissement de la réflexivité sociale. Un groupe social ne pourrait en effet comprendre comme *news* quelque chose qui est trop loin de sa frontière, pour lequel aucune traduction n'est disponible, qui peut « faire miroir » aux pratiques existantes dans le groupe et par là enclencher une réflexion et éventuellement une action en retour, sur ces pratiques. La réflexivité peut enclencher alors des conflits. Et il est important de comprendre toutefois quel *genre* de conflit.

Park affirme que le début de l'acculturation, dans les conditions de vie moderne, advient quand « les immigrés et les membres de sectes » cherchent à échapper à l'isolement et à participer plus activement à la vie sociale. C'est à ce moment qu'ils se rendent compte « de la distance sociale qui les éloigne du groupe dominant »<sup>162</sup>. Ce commencement d'acculturation devient partie intégrante de la lutte des immigrés et des sectaires pour avoir un statut, et par là instrument de réflexivité : « *The cultural conflict which then ensues – wether openly manifested or merely sensed – tends, as conflict invariably does, to eighthen self-consciousness in members of both cultural groups* »<sup>163</sup>.

Pour Park, on doit concevoir les individus comme étant « constamment enveloppés dans une atmosphère de suggestion subconsciente », « ils sont constamment responsifs (*responsive*) » aux actions, aux humeurs et à la présence des autres personnes.

Si le conflit semble d'abord lié dans cet article de 1938 à la question de la compétition et non pas à celle de la communication, un passage ultérieur va permettre de changer l'interprétation. Nous avons déjà vu cette citation dans le dernier chapitre de la seconde partie de cette thèse, portant sur la notion de communication chez Park, mais il est utile de la repropoter ici.

---

<sup>161</sup> *Ibid.*

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>163</sup> *Ibid.*

La communication opère selon Park dans deux dimensions : celle qui permet d'élargir l'aire culturelle à l'intérieur de laquelle des relations sociales peuvent exister ; puis celle qui ramène des influences culturelles diverses vers un centre de communication et qui permet d'amener de nouvelles idées dans un savoir commun. Ces idées nouvelles naissent « dans le ferment, la confusion, et le conflit d'un processus d'acculturation »<sup>164</sup>. La communication aussi, et non pas seulement la compétition, engendre ferments, confusions et conflit.

La communication, toutefois – parce qu'elle se situe toujours sur une frontière, pourrions-nous ajouter –, a pour effet social d'engendrer de la solidarité entre les individus et la société, alors que la compétition a pour effet d'engendrer l'individuation. Les deux faces étant complémentaires, elles constituent *ensemble* la dynamique du monde social.

N'importe quel conflit ne mène pas à l'opinion publique. Il ne s'agit pas, en effet, de celui engendré par la compétition, mais bel et bien de celui engendré par la communication, comme Park l'exprime dans son exemple de la lutte des immigrés pour l'acculturation qu'on vient de mentionner<sup>165</sup>. Et il faut bien entendre le conflit *qui mène à l'opinion publique*, car pour Park, dans des conditions d'incommunicabilité, *il ne peut pas il y avoir* opinion publique : l'opinion publique disparaît quand la diversité des points de vue et des intérêts est si grande qu'une discussion n'est plus possible<sup>166</sup>.

Si le conflit est donc entendu comme le lieu de la prise de conscience, il doit s'agir d'un conflit entre parties en communication : « *Cultural conflict, in so far as it brings into the light of understanding impulses and attitudes of which we would otherwise remain unconscious, inevitably increases our knowledge not merely of ourselves but of our*

---

<sup>164</sup> *Ibid.*

<sup>165</sup> Et pourtant, dans cet exemple, il y a aussi une reconnaissance préalable d'une domination à l'œuvre. Lonnie Athens pointe comme l'un des défauts de la notion de conflit chez Park l'indistinction entre pouvoir et domination : « *A final serious criticism of Park's analysis of conflict is that, like many contemporary and past thinkers, including Mead and Blumer, Park never distinguished domination from power in his work and, thereby, remained unaware not only of the difference, but also the intimate connection that exists between them* » (Lonnie Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 2013, vol. 13, n° 2, p. 84).

<sup>166</sup> « *Whenever in any political society the diversity of interests and points of view from which the news is interpreted becomes so great that discussion is no longer possible, then there is no longer any public opinion, at least no effective public opinion. In that case nothing but force, in some form or other, is capable of maintaining sufficient order to permit, if not the normal, at least the necessary, social processes to go on. Under such circumstances it is vain to speak of freedom of speech or of the role of public opinion* » (R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 120). À partir de ces considérations, il est clair une fois de plus pourquoi, dans la perspective sociologique de Park, il est absurde de concevoir l'opinion publique comme la somme d'opinions individuelles isolées les unes des autres.

*fellows* »<sup>167</sup>. Même dans la compétition, dit Park, quoiqu'elle puisse devenir conflit au sens d'une séparation totale face à un ennemi, il est toujours possible d'arriver à un accord « avec un ennemi que l'on connaît et avec qui on peut communiquer » : « *In the long run, greater intimacy inevitably brings with it a more profound understanding, the result of which is to humanize social relations and to substitute a moral order for one that is fundamentally symbiotic rather than social* »<sup>168</sup>.

### 3.3.2 — Conflit et indétermination démocratique

Cette question du conflit nous amène à des lectures plus contemporaines, notamment aux passages que Claude Lefort consacre, justement, au conflit<sup>169</sup>.

Pour Claude Lefort, l'indétermination est la caractéristique de la démocratie moderne, un régime politique constamment à construire : en démocratie, le rapport à la vérité est essentiel mais constamment remis en question. La démocratie, pour Lefort, « s'institue et se maintient dans la dissolution des repères de la certitude. Elle inaugure une histoire dans laquelle les hommes font l'épreuve d'une indétermination dernière, quant au fondement du Pouvoir, de la Loi et du Savoir, et au fondement de la relation de l'un avec l'autre, sur tous les registres de la vie sociale »<sup>170</sup>.

« Devons-nous reconnaître que – écrit encore Lefort – tant que l'aventure démocratique se poursuit et que les termes de la contradiction se déplacent, le sens de ce qui

---

<sup>167</sup> R. E. Park, « Reflections on Communication and Culture », *loc. cit.*, p. 202.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 195-196. Dans ce passage on entend aussi que « symbiotique » veut dire routinisé et utilitariste : c'est l'« économie naturelle » dont il parle un peu avant dans ce texte sur la communication et la culture (*ibid.*, p. 193). Partout où la compétition a apporté une organisation stable, dit-il, cela s'est produit parce qu'on a atteint une certaine forme de division du travail et « une certaine forme de co-opération consciente ou inconsciente ». « *In such case the competing species or individual, each occupying the particular niche in which it fits, will have created an environment in which all can live together under conditions where each could not live separately* » (*ibid.*). Ce qui n'est pas sans rappeler les districts industriels. Il précisera dans le chapitre sur l'acculturation, que cette symbiose est un état de contiguïté physique mais d'isolement moral, qui correspond à la description des sociétés primitives faite par Sumner (*ibid.*, p. 201).

<sup>169</sup> La réception des thèses de Lefort sur le conflit, dans le champ de la philosophie française, a été contrastée, comme l'a résumé Arthur Guichoux (cf. Arthur Guichoux, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort. Aperçu d'une réception contrastée », *Journal du MAUSS*, 15 juin 2017).

<sup>170</sup> Claude Lefort, *Essais sur le politique : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1986, p. 29.

advient demeure en suspens »<sup>171</sup> : c'est cela qui explique pourquoi la démocratie est la société historique par excellence, dans la mesure où toute société démocratique fait structurellement une place à l'indétermination – une place qui est toujours renouvelée. Elle se caractérise ainsi par le fait d'« accueillir et préserver l'indétermination »<sup>172</sup>. En cela Lefort reconnaît le point principal de contraste entre la démocratie et le totalitarisme : ce dernier « s'édifiant sous le signe de la création de l'homme nouveau, s'agence en réalité contre cette indétermination, prétend détenir la loi de son organisation et de son développement, et se dessine secrètement dans le monde moderne comme société sans histoire »<sup>173</sup>.

La forme spécifique de la société démocratique s'accompagne ainsi, selon Lefort, d'un certain rapport au savoir et au réel : « L'autonomie reconnue du savoir va de pair avec un remaniement continu du procès des connaissances et une interrogation sur les fondements de la vérité. Avec la désintrinsication du pouvoir, du droit et de la connaissance, s'instaure un nouveau rapport au réel »<sup>174</sup>.

Comment fait-elle, cette forme de société qu'est la démocratie, pour « accueillir et préserver l'indétermination » ? Est-ce que ce « nouveau rapport au réel » peut être compris à partir d'une expérience moderne telle que le journalisme ?

Géraldine Muhlmann, qui a travaillé sur la question du journalisme en démocratie en s'inspirant de la notion lefortienne du conflit, cherche à démontrer que s'il existe un lieu, dans la démocratie moderne, où le conflit demeure, c'est bien le journalisme.

Elle a montré aussi que la sociologie que Robert E. Park nous livre – et qui s'exprime également dans l'ouvrage de H. McGill Hughes – constitue justement une réflexion sur le journalisme moderne « qui ne considère pas, somme toute, que l'enjeu journalistique de faire vivre du conflit dans la communauté rassemblée soit désormais dépassé. Elle ne se complait pas, comme d'autres, dans la nostalgie d'un conflit perdu ; elle ne se crispe pas sur l'idée que le principe kantien de publicité, qui aurait donné le meilleur hier, serait désormais

---

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 27-28.

l'instrument du pire, créant et perpétuant un "public" homogène, consommateur d'informations, sans jugement critique, indigne, finalement, de son nom »<sup>175</sup>.

Nous pourrions dire alors que la pratique journalistique est l'un de ces lieux où l'indétermination se *réalise*. Lefort semble entrevoir cette possibilité, mais sans nommer explicitement le journalisme, quand il évoque l'espace public lors d'un entretien avec *Philosophie Magazine* en 2009 :

« La libération de la parole propre à l'expérience démocratique va de pair avec un pouvoir d'investigation<sup>176</sup> sur ce qui était autrefois exclu comme indigne d'être pensé ou perçu, ouvrant ainsi de nouvelles ressources pour la littérature, mais aussi pour l'histoire, l'anthropologie, la psychanalyse... Pensons, par exemple, à l'aventure du roman moderne, qui brise le récit au sens classique pour laisser place à une sorte de fragmentation entre des expériences hétérogènes et contradictoires<sup>177</sup>. Cela a partie liée avec l'expérience d'une société qui fait droit à la diversité et au conflit. Au-delà de la littérature, la reconnaissance de la liberté de parole recèle une injonction faite à tout individu d'assumer ses droits, c'est-à-dire de faire droit à ses pensées, d'accepter l'autre en soi. La naissance de l'espace public coïncide avec l'ouverture du champ du dicible et du pensable. Mais, il est vrai, ce même droit à tout accueillir fraie la voie au relativisme et au nihilisme : la démocratie fait peser une menace sur la liberté quand elle suscite l'illusion du tout dicible et du tout manipulable. Et elle fait peser une menace sur l'égalité quand elle

---

<sup>175</sup> Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, op. cit., p. 369.

<sup>176</sup> Ce « pouvoir d'investigation », nous nous le rappelons, a été selon Park occulté par les appels « à la conscience » sur lesquels s'est concentré le débat pour la liberté d'expression à son commencement.

<sup>177</sup> Le lien entre la littérature moderne et le journalisme, notamment à travers le roman-feuilleton, a été souligné dans l'ouvrage collectif *1836, l'an I de l'ère médiatique* : la fragmentation du roman-feuilleton mais aussi de la composition poétique – celle de Baudelaire par exemple – va entraîner nombre de changements de style dans la littérature moderne (cf. Alain Vaillant et Marie-Ève Thérénty, *1836, l'an I de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal « La Presse » d'Emile de Girardin*, Paris, Nouveau monde, 2001).

suscite l'illusion que la différence des places ne relève que de la convention ou quand elle réduit l'autorité à une fonction utilitaire. »<sup>178</sup>

Claude Lefort, comme d'autres, a-t-il raison de craindre ces dérives, à la lumière de ce que Park nous a permis de voir du journalisme ? Géraldine Muhlman avait déjà répondu par la négative, en soulignant à la lecture des textes sur le journalisme de Robert E. Park et H. McGill Hughes cette exigence d'exactitude factuelle qui, si elle remonte plus loin que la *Yellow Press*<sup>179</sup>, montre la nature intrinsèquement collective de la pratique journalistique. Cet « espace du voir collectif »<sup>180</sup> qu'est la pratique journalistique, ne peut pas jouer sans bornes avec la réalité : il y a une limite, nous dit Muhlmann en suivant Helen McGill, que même le journalisme « à sensation » ne peut pas dépasser « sans se mettre en danger lui-même »<sup>181</sup>.

« La curiosité collective comporte l'exigence même d'objectivation qui, *a priori*, paraît tellement mise en danger par l'installation de son règne absolu. Elle veut des histoires "vraies", et c'est pourquoi non seulement elle ne doit pas inquiéter, mais elle doit être considérée, selon H. M. Hughes, comme une étape dans la formation de l'opinion publique, c'est-à-dire dans la naissance de « cette communauté politique qu'est le public »<sup>182</sup>. Ainsi, ces sanctions que le public peut infliger aux journaux qui malmènent l'exactitude factuelle sont selon Muhlmann, somme toute « très rassurantes »<sup>183</sup>.

Mais pour que cela tienne, nous avons besoin me semble-t-il de retravailler la notion de conflit. Nous sommes obligés à présent de nous demander s'il n'était pas alors erroné – si ce n'était pas un obstacle épistémologique – de dire, comme Park aussi arrive à le faire sur le ton du désespoir en 1941, dans *Morale and the news*, à la veille de l'entrée des États-Unis

---

<sup>178</sup> Claude Lefort et Martin Legros, « « La démocratie est le seul régime qui assume la division » (Entretien) », *Philosophie Magazine*, mai 2009, n° 29, Mai 2009.

<sup>179</sup> Cf. John C. Nerone, « The mythology of the penny press », *Critical Studies in Mass Communication*, 1987, vol. 4, n° 4, p. 376-404.

<sup>180</sup> G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, *op. cit.*, p. 354.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 314. Selon Helen McGill, rappelle Muhlmann, ne sont condamnables comme pur divertissement, sortant du journalisme, que les formes qui ne respectent pas cet essentiel clivage entre réalité et fiction (*ibid.*, p. 312). C'est le lien intrinsèque du journalisme au réalisme dont nous avons discuté avec Park dans la seconde partie de cette thèse.

<sup>182</sup> G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, *op. cit.*, p. 310.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 314.

dans la Seconde Guerre mondiale, que les discussions ne sont que des substituts de la *guerre*, ou la guerre poursuivie par d'autres moyens, car au fond ce serait cela, la guerre, l'archétype du conflit dont on parle<sup>184</sup>.

Toutefois, dans ce même article, Park lui-même introduit un élément de problématisation : il est en effet tiraillé entre, d'une part, une notion de conflit qui reste dominée par celle de pouvoir, car la réalité de la guerre fait encore irruption dans la vie de tous, et, d'autre part, la possibilité de mettre en cause le lien entre conflit et pouvoir par la conception de la communication qu'il tire d'une part de la démocratie deweyenne, et d'autre part de la notion d'opposition simmelienne.

Il faut alors qu'on soit en mesure de distinguer le conflit – disons, le “conflit positif” – du conflit violent dans lequel l'objectif est de dominer l'autre, à un degré plus ou moins élevé.

Tout le travail antérieur de Robert E. Park, précédant cette nouvelle guerre, semble permettre d'éviter cette indistinction entre guerre – conflit violent – et conflit positif. Il tend ainsi plutôt à décrire la guerre comme une pathologie qui a lieu là où la communication, et en conséquence l'opinion publique, ne peuvent plus se réaliser.

Le conflit dont on parle alors ne viserait pas à la destruction d'autrui ni à sa domination, car il nous permettrait – en demeurant à l'intérieur du domaine de la communication – de penser une notion du conflit en démocratie détachée de la notion de pouvoir<sup>185</sup>. Ce conflit

---

<sup>184</sup> C'est pourtant la première lecture du concept parkien de conflit, si l'on suit Lonnie Athens, qui explique que pour Park, la guerre servant à renverser un système de domination qui n'est plus opérationnel, rend un « service inestimable » à la communauté (L. Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *loc. cit.*, p. 78).

<sup>185</sup> La pensée de C. Lefort demeure à l'intérieur d'une idée de conflit comme compétition dans une lutte pour le pouvoir (*cf.* C. Lefort et M. Legros, « « La démocratie est le seul régime qui assume la division » (Entretien) », *loc. cit.*) : « L'aménagement d'une scène politique sur laquelle se produit la compétition pour le pouvoir vaut, en effet, légitimation du conflit social sous toutes ses formes, elle fait apparaître la division comme constitutive de l'unité même de la société », et cela nous dit pourquoi le départ du roi laisserait un « lieu vide » : il ne peut rester « vide » que si l'on croit qu'il ne pouvait être rempli entièrement que par des relations de pouvoir. Lefort voit pourtant par ailleurs ce paradoxe de la réflexivité démocratique, qui ne semble possible que si un « autre » par rapport à la démocratie lui est opposé : « En l'absence d'une alternative et d'un adversaire déclaré, la démocratie bénéficie d'une légitimité morale et politique sans précédent. Mais privée du ressort de l'adversité, elle est en même temps affaiblie au point de paraître presque triviale ». Pour une compréhension de la politique et de la démocratie qui met en cause le paradigme du « pouvoir » et du conflit comme lutte pour le pouvoir, voir Giuseppe Duso (ed.), *Il potere: per la storia della filosofia politica moderna*, Roma, Carocci, 1999, et Bruno Karsenti, *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard, 2013, p. 16 et suivantes.

est alors à comprendre comme une opposition transformative des différentes parties prenantes, sur le modèle d'acculturation explicité par le témoignage de Znaniecki, pour qui le mélange linguistique, culturel, permet l'émergence d'une nouvelle culture, et non pas juste la superposition de culture native et culture américaine<sup>186</sup>. Nous retrouvons ici la notion d'opposition d'origine simmelienne que Park avait mis en exergue dans sa thèse de 1904 en tant qu'interaction fondatrice du public.

À travers quelle pratique pouvons-nous identifier ce type précis de conflit au sein de la pratique journalistique ? Une hypothèse est fournie par Park lui-même dans *News and the power of the press* quand il affirme que le pouvoir ultime de la presse réside dans la mise en visibilité des *grievances*, des doléances. Ces doléances qui, en pointant une injustice et dès lors qu'elles sont rendues visibles, peuvent ouvrir à des controverses<sup>187</sup>.

En cette fin de chapitre, et pour passer au suivant, rappelons-nous maintenant ce que Park a pu dire de cette presse « étrangère, socialiste, communiste, liée aux *Industrial Workers of the World* » : elle dirige vers un intérêt renouvelé et vif pour la vie moderne, pour la science, « et même pour la littérature », intérêt qui a été « intensifié » par ce nouveau, étrange et déroutant, mais stimulant, environnement américain fait des grandes industries, des villes modernes et des vies cosmopolites<sup>188</sup>. Comme on l'a vu, cette presse des « arrières-pays » européens représente, avec la presse nationaliste, « *a genuine renaissance, a*

---

<sup>186</sup> R. E. Park, *The immigrant press and its control*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>187</sup> On pourrait alors voir dans la sociologie pragmatique française contemporaine, qui porte une attention particulière aux controverses, une continuation de ce programme. Si l'analyse des controverses dans cette sociologie est loin de se limiter aux seuls moments de publicisation des controverses dans la presse ou par la presse, l'étude des moments où la pratique du journalisme est impliquée, a une part importante à l'intérieur de ces recherches (voir Luc Boltanski et Elisabeth Claverie, « Du monde social en tant que scène d'un procès » dans *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock, 2007, p. 395-452 ; voir aussi Damien de Blic et Cyril Lemieux, « Le scandale comme épreuve. Éléments de sociologie pragmatique », *Politix*, 2005, n° 71, p. 9-38). Si Géraldine Muhlmann a bien perçu la centralité de l'épreuve dans le journalisme moderne, notamment à partir de la Révolution française (G. Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, *op. cit.*, p. 371), elle ne mobilise pas une notion *sociologique* d'épreuve, ce qui fait demeurer son analyse à l'intérieur d'une vision globalement individuelle de la pratique journalistique. L'ambiguïté qu'elle exprime en usant de la notion de représentation tantôt en se référant à une lecture de la politique athénienne, tantôt à la notion lefortienne de représentation (*ibid.*, p. 349-354), montre pourtant la tension dans laquelle elle est prise et qu'elle-même perçoit dès lors qu'elle souligne que la modernité politique, demeurant à l'intérieur du clivage État/société civile, a délégué à des « spectateurs officiels », les journalistes, la tâche de regarder le spectacle politique. La sociologie, et notamment la sociologie de celle qui deviendra l'École de Chicago, permet d'en sortir en nous parlant à nouveau d'acteurs politiques à part entière, incarnés, plongés dans une vie réelle et vécue, dont l'action politique se définit par ce qu'ils font et ce qu'ils disent dans un espace nommé aujourd'hui public.

<sup>188</sup> R. E. Park, « Foreign Language Press », *loc. cit.*, p. 175.



*widespread desire to know and to participate in the conscious life of the world from they have hitherto been shut out* »<sup>189</sup>.

Rappelons-nous aussi de ce que Park a pu dire de cette exception particulière, au milieu de la presse radicale<sup>190</sup> qu'est la presse yiddish, et notamment qu'est le *Forward* de Abraham Cahan : cette presse, laissant derrière elle son côté « purement radical », est devenue « de façon plus complète que tout autre journal aux États-Unis, une forme de littérature et une transcription de la vie »<sup>191</sup>.

Si nous nous souvenons de tout cela, c'est alors encore ailleurs que la pensée de Claude Lefort jette un pont sur cette activité collaborative qu'est le journalisme. C'est dans ces passages de l'introduction à son recueil d'articles *Écrire : à l'épreuve du politique*, où Lefort précise ce qui se passe dans la pratique de l'écriture, dans « le mouvement de la pensée et le mouvement de l'écriture quand ils se soumettent à l'épreuve du politique »<sup>192</sup>.

Lefort parle de la philosophie politique ici et pourtant, il me semble que cela nous parle aussi de cette pratique qu'est le journalisme, en ce que celle-ci noue un rapport particulier, quoique non exclusif, avec l'écriture<sup>193</sup> :

« La philosophie politique noue une liaison particulière avec l'écriture. Celui qui s'y adonne ne peut entièrement céder à l'illusion de se détacher de son temps, de la société qu'il habite, de la situation qui lui est ainsi faite, des événements qui l'atteignent, du sentiment d'un avenir qui se dérobe à la connaissance et qui à la fois excite son imagination et le ramène à la conscience de ses limites. Il sait, au moins tacitement, que son œuvre tombera dans les mains de lecteurs que ses propos affectent, parce

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 174-175.

<sup>190</sup> Pour cette presse il peut avoir par ailleurs des mots moins appréciatifs, comme ceux-ci : « Mais après tout, le pire que l'on puisse dire à propos de la grande majorité des soi-disant papiers d'immigrés radicaux, c'est que s'ils visent à être édifiants, ils réussissent à être ennuyeux » (*ibid.*, p. 175).

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> Claude Lefort, *Écrire : à l'épreuve du politique*, Paris, Pocket, 1995, p. 9.

<sup>193</sup> Qu'il faille étendre la notion d'écriture au-delà de la restitution d'une pensée par des signes alphabétiques est pour le journalisme très important. Dans une démarche d'ouverture du lectorat et de la contribution à la pratique, c'est aussi par l'extension des moyens d'expressions de la pensée que la pratique journalistique a joué son rôle. Pour le journalisme il conviendrait alors de parler plutôt d'« inscriptions » au sens de Christian Jacob (*cf.* Christian Jacob, « Les inscriptions » dans *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014).

qu'il lève des questions qui directement ou indirectement les concernent et portent atteinte à leurs préjugés. »<sup>194</sup>

Si nous acceptons que celles et ceux qui se livrent à la pratique du journalisme soient aussi des « penseurs politiques », on comprend qu'elles et ils se livrent au déchiffrement de ce qui leur est plus proche<sup>195</sup>, et qu'elles et ils appliquent des méthodes propres pour « ne pas se laisser engouffrer dans l'océan des opinions »<sup>196</sup>.

Participer, à propos de la pratique journalistique, n'est pas seulement avoir accès à du contenu. Cela signifie aussi et surtout, pouvoir *participer à la production* de ce contenu. C'est par-là précisément que l'expérience démocratique est une « mise à l'épreuve collective d'une indétermination foncière », indétermination qui constitue la « tension insoluble entre le temps présent et l'inconnu ».<sup>197</sup> Le « politique » dont on parle, ce n'est toutefois pas un « politique » séparé du social qui instituerait ce dernier du dehors.

### **3.3.3 — Les news comme plaque tournante de l'indétermination relative des sociétés**

Nous avons vu que, dès sa communication de 1918 à la Conférence des travailleurs sociaux, Park a mis l'accent sur l'importance de la *participation* pour garantir une « sécurisation » et la sauvegarde de la démocratie. Il reviendra sur la question de la participation au processus politique par la pratique journalistique, d'abord dans les deux textes qu'il consacra plus nommément à la notion de *news* en général en 1940,

---

<sup>194</sup> C. Lefort, *Écrire, op. cit.*, p. 11.

<sup>195</sup> On pourrait aller encore plus loin dans l'analogie, en suivant la suite de ce qu'écrit Lefort au sujet du rapport entre ce « penseur politique » et le présent : « il peut souhaiter non pas survoler les temps et les espaces, mais les traverser, pour mieux saisir la configuration de son propre espace-temps, pour déceler au moins des questions dernières ; mais, au mieux de sa tentative, ces questions paraissent d'une telle généralité qu'elles ne font – si forte soit par moments son assurance d'avoir découvert les principes d'où se déduisent toutes les conséquences – que le remettre au contact de l'énigme singulière que lui impose le présent » (*ibid.*, p. 13).

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>197</sup> C. Lefort cité par A. Guichoux, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort », *loc. cit.*

l'introduction à *News and the human interest story* et *News as a form of knowledge*, puis surtout dans son article *News and the power of the press* de 1941.

Dans l'introduction que Park fait à l'ouvrage de Helen McGill Hughes<sup>198</sup>, successif à *News as a form of knowledge* publié quelque mois avant, Park nous dit ce que les écoles de journalisme et les rédactions ne cessent de dire aux aspirants journalistes professionnels encore aujourd'hui : que « le nez pour les news » est quelque chose de durement acquis, et plus facilement acquis sur le tas qu'à l'école<sup>199</sup>. À partir de là, nous pouvons reconnaître ici une nouvelle formulation de la définition de *news* : si le « nez pour les news » est cet « art de regarder les événements comme des indices, des preuves (*evidences*) de choses dans leur évolution », les *news* constituent justement ces indices et ces preuves. Comme a pu le résumer Lonnie Athens, pour qu'on ait une *news* il faut que « *the event's course must be in some doubt so that action can be still taken to alter its outcome* »<sup>200</sup>.

Nous n'avons plus seulement une propriété d'un événement, mais aussi une compétence humaine qui permet de détecter ces points d'aiguillage où le cours de la vie peut prendre une direction plutôt qu'une autre. Bref, nous avons ici une compétence précise attribuée aux journalistes par rapport à d'autres acteurs sociaux. Et le reporter, surtout, ne doit *pas* essayer par lui-même « d'évaluer la pleine signification de ces choses »<sup>201</sup>, il doit s'abstenir de se poser des questions sur la vérité globale, et cette abstention vaut au moment de la récolte des *news*. L'interprétation sera le travail de l'« *editorial writer* » ou celui de l'historien, ou encore celui *du public*. C'est leur travail qui transformera les *news* en « histoire », nous dit Park.

---

<sup>198</sup> H. McGill Hughes, *News and the Human Interest Story*, *op. cit.* Par rapport à cet ouvrage de Helen McGill, que j'ai déjà pu citer à d'autres occasions dans cette thèse, dans l'introduction Park spécifie que l'ouvrage de McGill porte sur l'aspect de *human interest* qui peut être contenu dans les *news* et que l'importance d'un tel travail réside pour lui en ce qu'il ouvre la possibilité d'enquêtes empiriques sur le rôle et l'influence qui jouent, dans la vie contemporaine, le journalisme et la littérature populaire. Nous pouvons comprendre par-là, et par l'appel qu'il fait au début de l'introduction sur l'importance de définir clairement la notion dont on s'occupe, que Helen McGill a quelque part dévié de cette nécessité, se concentrant davantage sur l'origine des « *human interest stories* » dans les sociétés industrielles. Ce qui n'ôte pas l'intérêt spécifique de l'ouvrage de McGill, mais en précise plus nettement les contours. Concernant les *news*, l'ouvrage reste intéressant pour ses descriptions et témoignages, qui corroborent le caractère opérationnel des *news* comme concept qu'on a pu extraire de l'œuvre de Park (voir par exemple au sujet du lien entre news et action : *ibid.*, p. 58).

<sup>199</sup> R. E. Park, « (Introduction to) *News and the Human Interest Story* », *loc. cit.*, p. 107.

<sup>200</sup> L. Athens, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *loc. cit.*, p. 75.

<sup>201</sup> R. E. Park, « (Introduction to) *News and the Human Interest Story* », *loc. cit.*, p. 107.

Ce passage nous dit deux choses : d'une part il ouvre la voie à une compréhension autre de l'objectivité journalistique, comme une position qui ne préjuge pas du cours que l'histoire *devrait* prendre ; d'autre part il signale qu'il ne revient pas seulement à l'éditorialiste ou à l'historien d'interpréter les faits, mais plus largement au public : « *Once these authorities have spoken, even if they have merely given them the once-over, events cease to be news and become history* »<sup>202</sup>.

C'est en apprenant à regarder les choses « avec les yeux du public », que le reporter acquiert ce « nez pour les news » : « *[A reporter] learns to look at events in a more or less impersonal way, seeing them as they are likely to look to his public and not as they would appear if interpreted from his own naïve point of view or that of any normally egocentric individual* »<sup>203</sup>. Pour le dire différemment, c'est en apprenant à regarder d'un point de vue collectif et non pas individuel que le reporter acquiert cette compétence de reconnaître, au milieu du flux informatif, ce qui est *news* et ce qui ne l'est pas<sup>204</sup>.

Ensuite, il faut laisser au lecteur, dit Park, la tâche de fournir la morale de l'histoire : « *It is the art of reporting to state the facts so that both parties to an issue will accept them as facts, though they may disagree as to the interpretation* »<sup>205</sup>. Nous avons vu que ces divergences, tant qu'elles demeurent à l'intérieur d'un certain seuil, constituent la condition de départ qui mène aux discussions formant l'opinion publique.

Deuxième point important de cette introduction, qui nous mène plus directement à la question de l'action politique : Park rappelle ici qu'il ne suffit pas qu'un événement soit « intéressant », il faut aussi qu'il soit « important », et l'importance « est relative au temps et à l'espace » : « *What is news at one time is not news to another, because the events recorded have ceased to be interesting.* ». C'est là une autre différence par rapport aux

---

<sup>202</sup> *Ibid.*

<sup>203</sup> *Ibid.*

<sup>204</sup> Si Park dans cette introduction parle de quelque chose comme d'un instinct et d'une compétence personnelle, il faudrait plutôt dire, à la lumière des observations en sociologie du journalisme, que c'est le dispositif de suivi mis en place dans le journalisme qui permet aux journalistes d'apprendre à reconnaître ce qui est « news », ce qui est « *important at a given time and place in their world and to their public* ».

<sup>205</sup> R. E. Park, « (Introduction to) News and the Human Interest Story », *loc. cit.*, p. 108. Park ajoute qu'il arrive fréquemment que de la même histoire, des personnes différentes en tirent des morales différentes, ce qui est pour lui la « preuve » que l'événement a été rapporté de façon objective : « *From the newspaper point of view objectivity can go no farther. Facts are, after all, only facts in a universe of discourse and, as I have suggested, every public has its own* ».

événements historiques : pour Park, s'ils sont intéressants, ceux-ci ne sont pas « importants » dans la mesure où « *there is nothing one can do about them. On the other hand, when there is nothing to be done about events recorded in the newspaper they have ceased to be news* »<sup>206</sup>. Il ne suffit donc pas de dire que les *news* sont quelque chose avec laquelle on peut faire quelque chose, il est important de dire qu'une *news* est un événement qui peut être saisi pour changer le cours de ce qui est en train d'arriver. *Elles constituent en cela une plaque tournante de l'indétermination relative des sociétés.*

### 3.3.4 — News et participation politique

Que la circulation des *news* et la participation politique soient liées, Park l'avait déjà écrit, toujours en 1940, dans son article *News as form of knowledge*, article qui commence, nous l'avons vu, par une distinction tirée de William James entre la « connaissance par l'usage » et la « connaissance par description », et qui pourrait faire penser plutôt à un article d'épistémologie au sens de théorie de la connaissance<sup>207</sup>. Et pourtant Park précise dès le sous-titre qu'il s'agit de présenter un chapitre de sociologie de la connaissance (« *A chapter in the sociology of knowledge* ») : « *The question with which the sociology of knowledge is concerned is not what constitutes the validity of knowledge – of a statement of principle or of fact – but what are the conditions under which different kind of knowledge arise and what are the functions of each* »<sup>208</sup>.

Les *news* sont ici décrites comme l'une des formes les plus élémentaires et premières de connaissance. Mais, comme l'étendue au monde animal qu'il suggère le montre<sup>209</sup>, les *news* ne sont possibles qu'à l'intérieur d'une unité sociale qui, de plus, se reconnaît comme telle<sup>210</sup>. La société en question « participe à une existence commune ou collective » et les individus qui en font partie sont enveloppés, dit-il, dans une sorte d'atmosphère qui « donne

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>207</sup> Et c'est exactement sous cet angle que l'article de Park a regagné récemment de l'intérêt, comme nous l'avons vu au début de la partie II (*cf. supra*, chap. 2.1).

<sup>208</sup> Robert Ezra Park, « News as a Form of Knowledge: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, vol. 45, n° 5, p. 682.

<sup>209</sup> Park fait un parallèle avec les signaux pour annoncer un danger produit par les troupeaux.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 683.

direction, tendance, à leurs intérêts et attitudes »<sup>211</sup>, qui « détermine pour eux l'éventail et le caractère de leurs intérêts et de leurs attitudes ou tendances à agir »<sup>212</sup>. Les *news*, donnant les bases pour les discussions où l'opinion publique se forme<sup>213</sup>, « orientent les hommes et la société dans le monde réel (*actual*) » : « *In so far as it [news] succeeds it tends to preserve the sanity of the individual and the permanence of society* »<sup>214</sup>.

Comme Park le dira quelque mois plus tard dans l'introduction à McGill Hughes citée plus haut, la circulation des *news* détermine l'étendue de la participation des membres d'une société dans ses actions politiques : « *Political action and political power, as one ordinarily understands these terms, are obviously based not merely on such concert and consensus as may exist in a herd or in a crowd. It rests ultimately, it seems, on the ability of a political society, aside from whatever of military or material resources it possesses, to act not only concertedly but consistently in accordance with some considered purpose and in furtherance of some rational end. The world of politics, it seems, is based, as Schopenhauer has said of the world in general, on the organic relation of will and idea* »<sup>215</sup>.

---

<sup>211</sup> « Give a direction and tendency to their interests and attitudes ».

<sup>212</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 683. Park donne une définition des tendances à agir dans la première partie de l'article, en spécifiant qu'elles constituent l'*esprit* (*mind*). Plus précisément : le *mind* est constitué des « tendances à agir divergentes dont chacun de nous est plus ou moins complètement inconscient » (*ibid.*, p. 670). Repérer ces tendances « auprès des autres comme dans soi-même » est quelque chose qui s'acquiert pour Park par accumulation d'expérience : « *What one inherits therefore is, perhaps, not anything that could properly be called knowledge. It is rather the inherited ability to acquire those specific forms of knowledge we call habits* » (*ibid.*, p. 671). Cette idée de tendances à agir lui vient de James et est étroitement liée à la notion jamesienne de *habit*. W. James écrit dans *Habit* : « *No matter how full a reservoir of maxims one may possess, and no matter how good one's sentiments may be, if one have not taken advantage of every concrete opportunity to act, one's character may remain entirely unaffected for the better. With good intentions, hell proverbially is paved. This is an obvious consequence of the principles I have laid down. A 'character' as J. S. Mill says, 'is a completely fashioned will'; and a will, in the sense in which he means it, is an aggregate of tendencies to act in a firm and prompt and definite way upon all the principal emergencies of life. A tendency to act only becomes effectively ingrained in us in proportion to the uninterrupted frequency with which the actions actually occur, and the brain 'grows' to their use* » (William James, *Habit*, New York, Henry Holt and Company, 1914, p. 61-62. Ce texte parut pour la première fois en 1887 dans le *Popular Science Monthly*). James rapproche ici « *will* », volonté, et « tendances à agir » qui, dans cet article résumant la notion de « *habit* » deviennent des dispositions psychophysiques acquises par interaction avec son environnement.

<sup>213</sup> R. E. Park, « News as a Form of Knowledge », *loc. cit.*, p. 684.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 685.

<sup>215</sup> *Ibid.*

Les *news*, qui ne sont ni de l'histoire ni de la politique, sont « cette chose qui rend possible l'action politique, en tant que distinguée des autres formes de comportement collectif »<sup>216</sup>.

Les *news*, que Park définit dans cet article aussi comme une « interprétation des événements présents »<sup>217</sup>, sont ce sur quoi repose l'opinion publique. Pour comprendre ce que cette opinion publique a de collectif, sans être la somme d'opinions individuelles, il faut garder à l'esprit que, pour Park, cette forme de connaissance que sont les *news* atteint le public, et elle le fait sous la forme d'une communication, non pas sous la forme d'une perception, comme c'est le cas pour la connaissance individuelle, tout en assurant la même « fonction » d'orientation : « *In its most elementary form knowledge reaches the public not, as it does the individual, in the form of a perception but in the form of a communication, that is to say, news* »<sup>218</sup>. Les *news* nous arrivent sous « la forme de petites communications indépendantes qui peuvent être facilement et rapidement comprises »<sup>219</sup> : « *news performs somewhat the same function for the public that perception does for the individual man ; that is to say, it does not so much inform as orient the public, giving each and all notice as to what is going on* »<sup>220</sup>.

Complétant la séquence de la discussion démocratique nous avons alors : premièrement, des faits sur lesquels se fondent les *news* ; deuxièmement, les *news* sur lesquelles se fondent les discussions qui, d'une part, définissent les problèmes (*issues*), et qui, d'autre part, forment une « opinion publique » ; troisièmement, une action politique ou sociale qui découle de cette séquence.

---

<sup>216</sup> « *[News is] the stuff which makes political action, as distinguished from other forms of collective behavior, possible* » (*ibid.*, p. 678).

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 676.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>220</sup> *Ibid.* Ce qui semble être contradictoire avec sa détermination de la « connaissance par description » comme une connaissance dont la caractéristique unique est d'être communicable (*ibid.*, p. 673), mais c'est sans doute pour cela que les *news* modernes ne peuvent se passer de cette « nouvelle méthode de communication » que sont les faits. La pratique journalistique devient alors aussi cette *praxis* qui relie les deux formes de connaissance que Park expose ici : la « connaissance par l'usage », acquise par un « *use and wont* », et la « connaissance par description », acquise par l'observation des faits qui sont ensuite « *checked, tagged, regimented, and finally ranged in this and that perspective, according to the purpose and point of view of the investigator* » (*ibid.*, p. 672).

On comprend alors que le sens social et démocratique de la circulation des *news* à travers la pratique journalistique ne s'arrête bien évidemment pas au « faire parler » (*make people talk*), mais à faire parler avec une visée politique : le changement social.

Cette séquence, de façon plus suggestive, Park la décrit ainsi : « *Someone is attempting to do something about something, and the possibility that something may be done, even though it is generally recognized that something should be done, is disturbing to some sections of the social aggregate. There are always in every society and every situation vested interests which are likely to view with alarm any change of any sort. Something must be done, but what? The news which announces changes or merely indicates that changes are impending inevitably starts conversation, raises issues, making news and, incidentally, politics* »<sup>221</sup>.

On a là, comme le dirait Bruno Latour, la « révolution copernicienne de proportions radicales » opérée par le pragmatisme, telle notamment qu'elle est exprimée par John Dewey dans « *The public and its problems* » : cette révolution consiste à faire tourner la politique autour de questions (*topics*) qui génèrent un public autour d'elles, « au lieu d'essayer de définir la politique (*politics*) en absence de toute question (*issue*), comme si c'était affaire de procédure, autorité, souveraineté, droit et représentativité ». Sans « *issues* » il n'y a pas de politique<sup>222</sup>.

---

<sup>221</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 118.

<sup>222</sup> « *No issue, no politics* » est un slogan que Latour reprend à la philosophe hollandaise Noortje Suzanne Marres. Les propos rapportés ici ont effectivement été tenus par Bruno Latour, dans un article à l'apparence « mineur » portant sur les études des sciences et des techniques (*Science and technology studies* – STS), que Latour écrit en réponse à un texte de Gérard De Vries (cf. Gerard de Vries, « What is Political in Sub-politics?: How Aristotle Might Help STS », *Social Studies of Science*, octobre 2007, vol. 37, n° 5, p. 781-809). Dans ce texte Latour revient, à partir de N. S. Marres, sur la position pragmatiste pour expliciter de quelle façon les STS s'intéressent à la politique sans besoin de revenir à Aristote, comme De Vries le suggérait dans son article. Latour écrit : « *Instead of Aristotle, let's turn to the pragmatists and especially to John Dewey. Following Noortje Marres's reinterpretation of Dewey, [Gerard De Vries] redefines politics as neither a type of procedure nor a domain of life. Politics is not some essence, it is something that moves, it is something that has a trajectory. If I have understood both of them correctly, the various meanings of the adjective "political" should now qualify certain moments, stages or segments in the complex and rather erratic destiny of issues (more on this later). Against the rather enucleated version of pragmatism proposed by Richard Rorty and Hilary Putnam, that is pragmatism at its best. [...] The radical departure pragmatism is proposing is that "political" is not an adjective that defines a profession, a sphere, an activity, a calling, a site, or a procedure, but it is what qualifies a type of situation. Instead of saying: "Define a procedure and then whatever will go through will be well taken care of", pragmatism proposes that we focus on the objects of concern and then, so as to handle them, produce the instruments and equipment necessary to grasp the questions they have raised and in which we are hopelessly entangled* » (B. Latour, « Turning Around Politics », *loc. cit.*, p. 814).



C'est dans l'article de 1941, d'où le dernier extrait de Park que je viens de citer est tiré, *News and the power of the press*, que Park précise son idée de la pratique journalistique comme étant intégrée à un processus politique plus général et qui désigne précisément « le pouvoir de la presse ».

Nous pouvons noter à nouveau qu'en mobilisant la notion de pouvoir, Park se retrouve pris dans les impasses de la notion classique, alors que sa force a été justement de montrer l'unité du processus politique par la communication. Si l'on ne peut nier que des formes de pouvoir influencent ces processus, elles constituent pour ainsi dire des forces dans le champ, sans coïncider avec le champ lui-même.

Sachant cela, il reste important de suivre Park aussi dans cet article où il commence par affirmer que « le pouvoir de la presse est l'influence que les journaux exercent dans la formation de l'opinion publique et dans la mobilisation de la communauté pour l'action politique »<sup>223</sup>, et nous avons compris de quoi cette influence est faite : des *news* et de leur circulation. En cela, dit-il, les journaux sont un « instrument important » qui joue un rôle dans le processus politique. Processus politique qui pour Park est « le processus par lequel une société politique agit »<sup>224</sup>.

Park utilise ici l'article déterminatif (« le » processus), on peut supposer qu'il parle donc du processus politique global d'une société donnée. Il précise que ce processus politique inclut les processus « internes et organiques » comme les processus législatifs, administratifs et judiciaires, et il inclut aussi « le ferment et la discussion qui les accompagne ». Ainsi, le processus politique a un début et une fin identifiables : « *The political process may thus be said to begin with the rise of some sort of agitation or social unrest and to end finally with some modification of the mores* »<sup>225</sup>.

L'opinion publique, selon Park, fonctionne dans ce contexte et en conséquence (*as an incident of*) de ce processus politique : l'opinion publique n'est pas celle exprimée dans les pages des éditoriaux (qui seraient plutôt une opinion singulière), mais elle est cette « *opinion*

---

<sup>223</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 115.

<sup>224</sup> *Ibid.*

<sup>225</sup> *Ibid.*

*that emerges from the discussions of individuals attempting to formulate and rationalize their individual interpretation of the news* »<sup>226</sup>.

Dans ce sens, précise Park, l'opinion publique est une « opinion politique » : « une opinion qui émerge quand, à l'occasion d'une certaine émergence, une certaine action politique est en développement (*in progress*) ». C'est une opinion, précise-t-il encore, « qui est en train de se former » (*in process of making*), avant d'être capitalisée et, pour ainsi parler, être fondée en tant que dogme, doctrine ou lois : « *Public opinion, once it has been thus fixed and codified, is a stabilizing and conservative rather than an innovating force* »<sup>227</sup>.

Park est-il ici en train de projeter « un idéal normatif », basé sur une primauté de la raison, ou est-il en train de tirer une « visée » de la pratique journalistique moderne à partir des observations qu'il a faites de la pratique journalistique aux États-Unis ? Si nous appliquons ici les principes pragmatistes, il est moins important d'établir le *vrai* sens de sa pensée que de saisir ce qu'elle nous donne à voir : la pratique journalistique, en général, comme étant le lieu où l'usage public de la communication – plus largement que de la raison au sens logique du terme – réalise une réflexivité sociale au sein de toutes les couches sociales. L'opinion publique, naissant d'une discussion dont on ne préjuge pas la modalité de déroulement, ne peut pas être la somme des opinions individuelles : elle a une dimension dialogique fondamentale et transformative. C'est aussi la raison pour laquelle les éditoriaux, qui relèvent des opinions individuelles, ne peuvent à eux seuls, pris isolément, fonder l'opinion publique.

Park ne semble pas parler ici d'un « idéal » que la pratique journalistique devrait, pourrait – ou non – réaliser : il est bien en train de parler d'un pouvoir effectif que la pratique journalistique réalise. Telle qu'elle se dégage de ses écrits, la pratique journalistique ne fait finalement pas qu'« orienter ». La pratique journalistique, pratique collective, amène une « volonté collective » à l'existence : « *The role of the press in this situation is obviously not merely to orient the public in regard to the issues involved but to bring into existence a*

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>227</sup> *Ibid.*

*collective will and a political power which, as it mobilizes the community to act, tends to terminate*<sup>228</sup> *discussion. It is this that constitutes the power of the press* »<sup>229</sup>.

Ainsi, la volonté collective ne peut s'exprimer que par le biais d'une opinion « publique », elle aussi collective, issue des discussions entre individus qui ont développé une interprétation/lecture (opinion individuelle) des *news* basée sur des faits. La pratique journalistique, en tant qu'institution, montre l'émergence de l'opinion publique et, par là, d'une volonté collective.

Ce pouvoir, a-t-il une source ? Oui, Park semble au premier regard en identifier plusieurs : les doléances<sup>230</sup>, les *news*, la politique éditoriale et la circulation. Pourtant, dans les deux pages<sup>231</sup> où Park expose celle qu'il appelle « sa thèse » – se résumant dans la maxime « *news makes opinion* » –, tout l'argumentaire tourne autour des doléances et des injustices<sup>232</sup>.

Les *grievances* peuvent être saisies par les politiciens<sup>233</sup>, elles constituent des événements, des faits, qui prennent le caractère de *news*. Une politique éditoriale et un éditorialiste « peuvent leur donner le caractère d'une cause ».

Enfin la circulation, car « pour qu'un journal puisse être source de pouvoir politique, il faut qu'il circule »<sup>234</sup> : « *in a democracy where everyone reads, and particularly in a*

---

<sup>228</sup> Je le comprends ici dans le sens positif de « faire aboutir ».

<sup>229</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 116.

<sup>230</sup> *Grievances* qui désigne les sujets de plante, mais aussi les injustices.

<sup>231</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 116-117.

<sup>232</sup> C'est là un point clairement parlant pour la sociologie pragmatique française contemporaine. Il s'agirait maintenant, comme a pu le suggérer Cyril Lemieux dans *Sociologie pragmatique*, de comprendre pourquoi ce point commun de ce que l'on appelle dans ce contexte « les épreuves », a pu voir le jour au XX<sup>e</sup> siècle et ce qu'il a en commun avec les études des sciences et des techniques entrepris notamment par Bruno Latour (*cf.* Cyril Lemieux, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018). Une amorce de réponse semble se trouver dans l'article de Latour déjà cité, quoique dans le cas des études des sciences et des techniques les épreuves prennent le nom de « controverses » (*cf.* B. Latour, « Turning Around Politics », *loc. cit.*, p. 811-820).

<sup>233</sup> Park se concentre ici sur des exemples qu'on peut juger « négatifs » a posteriori, notamment celui d'Hitler se saisissant, pour créer son pouvoir politique, des doléances du peuple allemand à la suite de l'échouement des *Fourteen Points*. On note par ailleurs dans ce passage que Park parle non pas du pouvoir de la presse, mais de pouvoir politique : il n'est pas si évident de distinguer si ce qui l'intéresse, ce dont il parle, est la « reprise politique » des doléances ou s'il veut mettre en évidence un processus politique à partir des doléances.

<sup>234</sup> R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 117.

*period of rapid change and revolution when political opinion and political power are in the making, it is news rather than the editorial that makes opinion* »<sup>235</sup>.

Il est intéressant de reprendre ici le dialogue avec Bruno Latour, qui dans son article *Turning around politics* montre l'intérêt et le besoin d'étendre la notion de « politique ». Il nous propose de le faire en prenant en compte le fait que la trajectoire d'une *issue* couvre différents moments caractérisés chacun par un sens différent de « politique », comme les phases d'une étoile : on a donc une même « *issue* » qui se transforme via des phases mais qui, comme une étoile, peut ne pas traverser toutes les phases<sup>236</sup>.

Latour propose d'appeler « *political-1* » la première phase ainsi décrite : « *every new non-human entity brought into connection with humans modifies the collective and forces everyone to redefine all the various cosmograms* », puisqu'on ne vit plus dans le même cosmos dès lors qu'il y a une nouvelle entité (ou que l'on découvre son existence).

Les *news* telles que conceptualisées par Park produisent clairement ce premier niveau, mais elles amènent aussi, contextuellement, au niveau suivant : la phase « *political-2* » qui se produit « *whenever an issue generates a concerned and unsettled public* ». C'est à la suite de cette phase que se forme l'opinion publique telle que la conçoit Park.

Park ne semble en revanche pas traiter de la phase que Latour appelle « *political-3* » (« *when the machinery of government tries to turn a problem of the public into a clearly articulated question of common good and general will... and fails to do so* »), mais il propose plutôt de la surmonter dans sa communication de 1918, dès lors qu'il suggère comment se passer de *proxies*, ces intermédiaires qui se sont placés entre le public et ses problèmes.

Il y a enfin la phase « *political-4* », que Latour définit comme un « moment habermasien » qui arrive quand une *issue* a été métabolisée jusqu'au point où elle est absorbée dans la tradition « normale » de la démocratie délibérative. À ce point, dit Latour, « *fully conscious citizens, endowed with the ability to speak, to calculate, to compromise and to discuss together, meet in order to "solve problems", that have been raised by science and technology* ». Nous pouvons supposer que cette phase, qui n'est pas, dans la description de

---

<sup>235</sup> *Ibid.*

<sup>236</sup> Cf. B. Latour, « Turning Around Politics », *loc. cit.*, p. 815-818.

Latour, forcément confinée à l'intérieur d'un lieu de pouvoir institué, peut correspondre au moment où la formation d'une volonté collective est possible<sup>237</sup>.

Une dernière phase « *political-5* » est enfin listée par Latour, dont Park ne traite pas vraiment directement, et qui intervient quand une question (*issue*) « *has become part of the daily routine of administration and management* », quand elle est entre les mains d'une bureaucratie « vaste et silencieuse » qui fait rarement la une. Quand l'*issue* a été tant « naturalisée », dit Latour, qu'elle *semble* être complètement en dehors du politique.

Selon Latour, les phases 1 et 5 n'apparaissent comme relevant du politique que pour « les historiens des sciences, les chercheur.e.s féministes et différents étudiants en science », alors que « *most discussions around the question of technical democracy has been limited to only one segment in the life history of issues, to political-4, which is certainly not the most widespread. This is probably the reason why the work done on "public participation" in science and technology studies often has such unrealistic tone* ».

Si Park traite, en conceptualisant les *news* comme une forme de connaissance, d'une première phase politique où l'on rend visible et public à une société donnée un nouvel élément dans le monde qu'elle vit, est-ce qu'il nous aide aussi à mieux définir ce que serait la participation démocratique à la politique et ses conditions d'existence ?

Park lie la possibilité de naissance d'une opinion publique à l'existence d'une société libre : « *It has long been recognized, even if it were not obvious from the conditions under which it arises, that there can be no public opinion in which the masses of the people participate except in a free society. There can be no public opinion in regard to any political action unless the people who constitute the public know, in a general way at least, what is actually going on* »<sup>238</sup>, et ce « savoir ce qui se passe réellement » est à prendre à la lettre : il ne s'agit pas de connaître les interprétations ou les opinions singulières sur ce qui se passe, mais de connaître *directement* dans quelle direction, dans le monde réel, s'orientent les différentes parties de la société. Si seuls circulent mythes et légendes, aucune opinion publique ne peut surgir, nous dit Park, car l'opinion publique est le fruit de discussions et les

---

<sup>237</sup> Selon Park, « *Public opinion is the form which the collective will takes when it is in process of formation. Rights are public opinion in one of its ultimate forms, after it has been incorporated into the mores* » (R. E. Park, « News and the Power of the Press », *loc. cit.*, p. 121).

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 119.

discussions naissent quand il y a interprétations divergentes : « *There are, of course, always ways in which the people can, even under the strictest censorship, know indirectly what is happening, but, if that knowledge gets into circulation in the absence of more direct and more accurate knowledge, then there can be nothing that corresponds to public opinion as we know it. For public opinion, as it functions ordinarily in a free society, is the product of discussion. In turn, discussion arises from the differing interpretations which different individuals, different political parties and groups give to events* »<sup>239</sup>.

Encore une fois, l'opinion publique n'est pas la somme d'opinions individuelles, bien qu'elle en soit issue, et il ne peut pas y avoir d'opinion publique sans une connaissance « directe » et « *accurate* » de ce qui se passe. C'est une autre façon de lier – ou, pour mieux dire, d'intégrer – savoir et politique.

Park reconnaît que cela présuppose l'existence dans tous les publics d'une compréhension générale commune (*general understanding*) et d'une communauté d'intérêts entre les différentes parties<sup>240</sup>. À travers les exemples de la *Yellow Press* et de la presse des immigrés aux États-Unis, il montre les conditions de possibilité de ce *general understanding*, qui doivent respecter certaines conditions de communication, dont parler un langage compréhensible par ceux avec qui on communique.

Ainsi, sur la base du parcours que nous avons suivi jusqu'ici, on peut conclure en posant la question de savoir si la pratique journalistique moderne n'est pas une autre candidate à être la « science politique des modernes »<sup>241</sup>.

---

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

<sup>241</sup> Je fais référence ici à la caractérisation que Francesco Callegaro et Bruno Karsenti ont pu donner de la sociologie (cf. Francesco Callegaro, *La science politique des modernes : Durkheim, la sociologie et le projet d'autonomie*, Paris, Economica, 2015 ; Bruno Karsenti, *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard, 2013).

## CONCLUSION

Dans cette thèse, il a été question de journalisme. À partir d'une analyse fine des textes que Robert Ezra Park, journaliste et sociologue formé à la philosophie, consacre à cette pratique sociale, il ressort que le journalisme, qui prend sa forme moderne dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, concurrence les sciences sociales, en particulier l'histoire et la sociologie, dans une entreprise collective de connaissance sur le social. En cela il constitue une autre potentielle « science politique des modernes », pour emprunter la caractérisation qu'on a pu donner de la sociologie<sup>1</sup>.

Approche inédite, étudier le journalisme sous cet angle requiert de reconnaître que cette pratique *produit* de la connaissance et ne se réduit pas seulement à la diffuser et à la médiatiser. Le journalisme n'est pas qu'une action de médiation qui diffuse un savoir produit par ailleurs mais, à travers les *news*, qui est sa forme de connaissance propre, il opère une transformation des faits et d'opinions en une connaissance qui fait agir. Cette opération transformative s'insère dans un processus politique plus large, qui amène une collectivité à former une opinion publique et, partant, une volonté générale orientée vers l'action.

Cette thèse ne porte pas sur l'intégralité de l'œuvre de Park. Elle vient compléter la connaissance de son œuvre sous un angle négligé dans la majorité des travaux que d'autres ont consacrés aux thèmes parkiens du comportement collectif et de la sociologie urbaine. Cet angle inexploré est la « pratique journalistique », que j'ai analysée ici dans la continuité

---

<sup>1</sup> Cf. Francesco Callegaro, *La science politique des modernes : Durkheim, la sociologie et le projet d'autonomie*, Paris, Economica, 2015 ; Bruno Karsenti, *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard, 2013, 358 p.

des travaux de Rolf Linder<sup>2</sup> et de Maria Rosa Berganza Condé<sup>3</sup> : le premier ayant vu dans la pratique journalistique du reportage urbain une source pour la pratique ethnographique de l'École de Chicago, la seconde montrant la centralité de la notion de communication dans la sociologie de Park et dans sa pratique de la sociologie.

La notion de *news* a servi de fil conducteur et a fait l'unité du corpus ici considéré. Permettant de dégager un concept *général* de *news*, le travail de Park a permis de décrire autrement le journalisme, de rendre compte de la place qu'a pris en démocratie l'activité journalistique en général, indépendamment des formats et des médias de diffusion. C'est dans cette opération cognitive et sociale que constitue la production de *news*, que Park trouve la racine et la portée sociale et politique de la pratique journalistique. De *toute* pratique journalistique.

On a vu que pour interroger le devoir de vérité auquel se réfèrent les chartes déontologiques élaborées par les professionnels du journalisme le long du XX<sup>e</sup> siècle, il fallait s'intéresser à une période qui leur est antérieure, au plus près de la naissance du journalisme moderne.

Park, qui ne s'éloigne pas de la "mythologie" du journalisme moderne que John Nerone critiquera en 1987<sup>4</sup>, permet toutefois de la lire autrement, et de faire ressortir plus précisément ce qui relie, dans la modernité, la pratique du journalisme à la question de la vérité et à celle de l'idéal démocratique issu des expériences révolutionnaires.

D'une part, Park permet de mettre en lumière le lien entre journalisme et sciences modernes, via leur appui commun sur l'empirisme et le réalisme, et ce "parler par faits" qui caractérise les sciences alors appelées "de la nature". D'autre part, il nous montre que cette exigence est fonctionnelle à la visée collective d'un savoir sur le social, que le journalisme a en commun avec les sciences sociales, notamment la sociologie et l'histoire. Savoir sur le social qui devient la condition nécessaire pour s'orienter dans le processus politique d'une nouvelle société sans cesse prise dans les changements.

---

<sup>2</sup> Rolf Lindner, *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*, Cambridge ; New York, NY, USA, Cambridge University Press, 1996.

<sup>3</sup> María Rosa Berganza Conde, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000.

<sup>4</sup> John C. Nerone, « The mythology of the penny press », *Critical Studies in Mass Communication*, 1987, vol. 4, n° 4, p. 376-404.



Si le journalisme relie l'idéal de vérité des sciences modernes avec l'idéal politique démocratique des modernes, il ne le fait pas toutefois comme pratique de médiation, mais comme pratique de connaissance, incarnant à sa façon la transformation épistémologique entre faits et action. « Les *news* transforment les faits en une connaissance qui fait agir » : cette formule répétée plusieurs fois tout au long de mon travail de thèse, entend restituer cette manière propre du journalisme de constituer une connaissance sur le social.

Ainsi, la pratique du journalisme, dans ses différentes formes de diffusion, n'est pas exclusivement un lieu d'intermédiation de débats qui ont lieu ailleurs, mais elle constitue elle-même l'un des lieux où le débat démocratique moderne s'engendre, comme l'a relevé Géraldine Muhlmann<sup>5</sup>, sous la forme d'un conflit positif. Si le journalisme est un pilier démocratique fondamental, il ne l'est pas seulement en tant qu'instrument de diffusion pour des pratiques qui lui sont extérieures.

La lecture des textes de Park touchant à la question du journalisme, et la compréhension du journalisme qui en ressort à nouveau frais nous permet de reconsidérer certaines des catégories de la politique moderne – comme l'opinion publique – et de ne pas donner pour acquise la notion de démocratie à laquelle on se réfère.

L'opinion publique n'est pas pour Park l'agrégat d'opinions singulières individuelles, mais elle est le produit social de discussions basées sur les faits. Dans des conditions d'incommunicabilité, elle ne peut pas s'engendrer. L'attention que la pratique journalistique moderne porte à la réduction de la distance sociale, notamment à travers la multiplicité des styles et vocabulaires qu'elle emploie, permet l'élargissement de la participation à la vie démocratique.

L'opinion publique ne s'informe pas, mais se forme. Elle émerge partout où il y a réflexivité sociale, où une entreprise commune de connaissance sur le social est possible.

Participation est alors un autre mot-clé que Park, comme Dewey, associe à la démocratie. Pouvoir s'exprimer n'est pas suffisant ; pour que la participation soit effective

---

<sup>5</sup> Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot, 2006.

il faut aussi un droit d'enquête : il n'est pas seulement question de savoir, mais aussi de participer à la production de savoir. Une presse "achevée" n'endoctrine pas, mais fait émerger des aspirations et demandes de justice à partir des enjeux du quotidien.

Il y a en effet une tension à résoudre entre participation démocratique et représentation – Park le relève dès sa communication de 1918 – et cette tension se joue au niveau de la définition des problèmes (*issues*) collectifs : le journalisme permet de participer à la vie démocratique, moins parce qu'il "fait savoir" que parce qu'il permet aux citoyens et citoyennes de garder prise sur leur capacité à nommer leurs problèmes, et de le faire dans leur propre langage.

La perspective de Park nous invite alors à interroger comment la participation peut s'articuler à la représentation, ou comment elle permet une nouvelle description de ce gouvernement commun qu'on a tenté de construire à partir du XIX<sup>e</sup> siècle.

Permettre au plus grand nombre de participer à l'entreprise de « nous connaître nous-mêmes », en tant que société : c'est là tout l'intérêt de prendre au sérieux toute pratique journalistique, y compris une forme de journalisme méprisée comme la *Yellow Press*, ou encore une forme de presse méconnue comme celle des migrants.

Une piste de recherche s'ouvre alors qui explorerait la presse européenne du XIX<sup>e</sup> siècle et au tournant du XX<sup>e</sup>, à l'instar du travail que Park a réalisé pour la presse des migrants aux États-Unis pour interroger, ici aussi, la racine du rapport entre presse, journalisme et modernité. Et qui pourrait compléter, ou modifier, le récit de la naissance de ce journalisme dit "moderne".

Un chemin dans ce sens a été ouvert par le travail de thèse de Pierre-Carl Langlais qui, travaillant sur la chronique boursière en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle, relève que déjà dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> il est question de séparer les faits des jugements : certains tenants de ces chroniques, comme Jules Paton, jugeaient en effet qu'il en était de leur « rôle d'historiens » de procéder ainsi<sup>6</sup>. Ce Jules Paton, idéologue saint-simonien proche des frères Pereire, qui passe aux chroniques de la Bourse après avoir été directeur de l'un des premiers

---

<sup>6</sup> Pierre-Carl Langlais, *La formation de la chronique boursière dans la presse quotidienne française (1801-1870) : métamorphoses textuelles d'un journalisme de données*, s.l., Paris 4, 2015, p. 535.

journaux ouvriers, et qui a été aussi l'un des membres fondateurs de la Société d'Ethnologie française<sup>7</sup>.

On retrouve alors en Europe cette même connexion entre journalisme moderne et socialisme relevé par Park dans *The Immigrant Press*, et il s'agirait d'éclaircir en profondeur comment certains genres de presse ont pu être des opérateurs privilégiés de la formation d'une réflexivité du social, posant la possibilité d'un autogouvernement adossé à cette réflexivité. Il s'agirait de comprendre non pas comment la presse a relayé les idées socialistes, mais comment elle a contribué à produire du socialisme. Il s'agirait aussi de comprendre comment le journalisme populaire – commercial, associatif, confessionnel, corporatif, ... – permettrait d'« apprendre à penser », c'est-à-dire à acquérir et à produire les moyens pour formuler et reformuler les expériences concrètes vécues au quotidien, dont les inégalités, les injustices et l'exploitation faisaient partie.<sup>8</sup>

Fabriquer une *news* demande d'assumer un point de vue collectif, et non pas individuel, nous dit Park. C'est en regardant du point de vue collectif que les journalistes acquièrent une compétence à reconnaître, au milieu du flux informatif, ce qui est *news* et ce qui ne l'est pas.

Donc, encore une fois, une nouvelle lecture des produits de la pratique journalistique – tout aussi historiques que contemporains – sera possible si l'on considère le journalisme comme une entreprise *collective* de production de connaissance. Si nous pensons par exemple au produit historiquement associé à la pratique journalistique, le journal – forme que l'on a tentée et tente de reproduire dans les environnements numériques – on voit qu'il s'agit d'un ensemble de contributions composées dans une unité qui ne peut se lire de la même manière qu'un livre ou un autre objet textuel, ni ne peut se lire seulement en désolidarisant les contributions qui le composent.<sup>9</sup> Il faut alors une clé de lecture qui lui soit spécifique et qui puisse nous guider dans l'interprétation de ses composantes : la notion de

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 310-314.

<sup>8</sup> Il s'agit de la perspective développée, selon d'autres coordonnées théoriques, par les travaux de Faure et Rancière, voir Alain Faure et Jacques Rancière, (textes choisis et présentés par), *La parole ouvrière*, Paris, La Fabrique Éditions, 2007 ; Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier* (1981), Paris, Fayard, 2012.

<sup>9</sup> Le travail de Pierre-Carl Langlais est intéressant aussi à ce titre, car il a le mérite de proposer une méthode de lecture de la presse sous forme numérisée qui prenne en compte les mises en forme propres des différents titres de presse. L'analyse textuelle qu'il propose permet aussi d'identifier les auteurs, souvent anonymes, des contributions.

*news* devient en cela une définition opératoire qui permet de déchiffrer la composition des produits journalistiques.

Toute démarche de “publicité”, de mise en visibilité, porte en soi un potentiel de réflexivité, mais il s’agit d’une opération qui ne va pas de soi, comme le montre la littérature portant sur les sources journalistiques et la mise en visibilité des phénomènes et mouvements sociaux. En ce sens, les recherches contemporaines qui observent le mode de fonctionnement des rédactions prennent toute leur pertinence et apportent à la compréhension de cette pratique sociale des contributions fondamentales<sup>10</sup>.

Il s’agit toutefois, pour le dire encore autrement, de renverser la perspective : non pas comprendre, ni juger, la pratique journalistique à l’aune d’une idée de démocratie donnée, mais recomprendre les pratiques démocratiques à partir de l’émergence du journalisme en tant qu’opérateur de connaissance.

Nous retrouvons alors ici l’intérêt d’interroger le rapport du journalisme aux disciplines académiques et de regarder de plus près, aussi, par où et comment vient au journalisme une “vocation scientifique”, entendue comme une attention aux faits<sup>11</sup>.

Le journalisme, qui pratique l’enquête et considère les faits comme la base incontournable des discussions, en les ancrant dans un réel partagé, est loin d’ignorer le mouvement des sciences modernes : il leur est solidaire.

Les sciences qui servent de modèle à Park pour la sociologie et pour le journalisme sont les sciences de la nature. Et pourtant, dans la mise en tension du journalisme avec cette autre science sociale qu’est l’histoire, nous voyons émerger chez Park des hésitations quant à la place et au rôle dont la pratique journalistique peut effectivement se prévaloir.

Non seulement alors reconsidérer, historiquement, le journalisme comme pratique de connaissance – l’envisager comme une proto-science sociale – permettra d’interroger son

---

<sup>10</sup> Les approches ethnographiques aux rédactions journalistiques remontent au moins aux années 1970. Pour un premier repère historique voir Simon Cottle, « New(s) Times: Towards a ‘Second Wave’ of News Ethnography », *Communications*, 2000, vol. 25, n° 1, p. 19-41.

<sup>11</sup> Andrea Lanza, « La république sociale. Le fait socialiste au-delà de l’étatisme et de l’anarchisme » dans Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d’un problème sociologique*, Paris, Le Félin, 2015. Sur le versant états-uniens je rappelle le travail de J. Campbell (cf. W. Joseph Campbell, *The year that defined American journalism: 1897 and the clash of paradigms*, New York, Routledge, 2006).

rapport à l'histoire et aux autres disciplines des sciences sociales, à partir des valeurs autour desquels les récits "mythologiques" du journalisme se sont composés, mais permettra aussi de reconsidérer à nouveau frais *qui* a participé et participe à cette entreprise permettant à une société de se connaître elle-même. Autrement dit, la question de la "vocation scientifique" du journalisme, interroge aussi l'ouverture des sciences.

Le rapport qui relie historiquement journalisme et sciences sociales ouvre alors la voie à un renforcement mutuel, si l'une et l'autre pratique reconnaissent leur apport respectif.<sup>12</sup>

D'une part, la pratique journalistique, peut faire un pas de plus dans l'exigence de réflexivité sociale qui la caractérise et qu'elle met en œuvre, un pas que les sciences sociales permettent d'accomplir, aussi – paradoxalement – grâce à elle, à savoir la remise en question des catégories par lesquelles on décrit le réel. Car il ne suffit pas, pour comprendre le social, de s'appuyer sur une méthode d'enquête, encore faut-il être prêt à chausser des nouvelles lunettes à travers lesquelles observer ce réel. D'autre part, les sciences sociales peuvent s'inspirer de la radicalité par laquelle le journalisme met en œuvre cette exigence de réflexivité sociale : en prêtant attention aux différentiels de vocabulaires, aux formes de fabrication et de restitution du savoir, en faisant davantage attention à la façon dont les autres membres de la société peuvent nommer leurs problèmes<sup>13</sup>.

À l'épreuve de ce rapport, c'est l'horizon politique commun qui voit sa description changée, tout comme les concepts par lesquels on le comprend. Non plus une vie sociale et politique réduite exclusivement aux relations de pouvoir, mais comprise comme un collectif qui se pense et se réalise ensemble. Les pratiques de communication ont une place centrale dans ce "commun" réalisé collectivement : entendues non seulement comme moyen de transmission mais aussi comme moyen de création, réflexif et critique, et de partage, les pratiques de communication rendent possible cette participation à la vie démocratique, idéal de nos sociétés modernes.

---

<sup>12</sup> J'ai commencé l'exploration de ce double renforcement notamment par le projet PLACES, que je coordonne depuis 2018 et qui porte sur les conditions de possibilité et de réalisation de recherches collaboratives impliquant journalistes et sciences sociales ([places.hypotheses.org](http://places.hypotheses.org)) et qui sera prolongé par un projet de plus ample envergure interrogeant ce que veut dire une "science sociale ouverte" à partir d'autres pratiques de collaboration réunies sous la dénomination de "sciences citoyennes".

<sup>13</sup> Pour des approches dans ce sens voir à titre d'exemple Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006 et Yannick Barthe et al., « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, p. 175-204

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES DE ROBERT EZRA PARK CITÉS, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

- PARK Robert Ezra, *Masse Und Publikum: Eine Methodologische und Soziologische Untersuchung*, Bern, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904.
- « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, 1915, vol. 20, n° 5, p. 577-612.
- « Methods of forming public opinion applicable to social welfare publicity » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansans City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919, p. 615-622.
- « Foreign Language Press and Social Progress » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - New Orleans (14-21 Avril 1920)*, Chicago, University of Chicago Press, 1920, p. 493-500.
- « Sociology and the Social Sciences », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 26, n° 4, p. 401-424.
- « Sociology and the Social Sciences. The Social Organism and the Collective Mind », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 1, p. 1-21.
- « Sociology and the Social Sciences. The Group Concept and Social Research », *American Journal of Sociology*, 1921, vol. 27, n° 2, p. 169-183.
- avec BURGESS Ernest W, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1921.
- *The immigrant press and its control*, New York and London, Harper & Brothers, 1922.
- « Review of Public Opinion », *American Journal of Sociology*, 1922, vol. 28, n° 2, p. 232-234.
- « The Natural History of the Newspaper », *American Journal of Sociology*, 1 novembre 1923, vol. 29, n° 3, p. 273-289. Réédité : PARK Robert Ezra, « Natural History of the Newspaper » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, p. 89-104.
- « The City: Suggestion for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment » dans Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick Duncan McKenzie (eds.), *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 1925, p. 1-46.

- « Review of The Phantom Public », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1926, vol. 124, p. 194-194.
- « Review of Main Currents in the History of American Journalism », *American Journal of Sociology*, 1927, vol. 33, n° 2, p. 291-293.
- « The Yellow Press », *Sociology and Social Research*, octobre 1927, XII, n° 1, p. 3-11.
- « Urbanization as Measured by Newspaper Circulation », *American Journal of Sociology*, 1929, vol. 35, n° 1, p. 60-79.
- « The City as a Social Laboratory » dans T. V. Smith and L. D. White, *An Experiment in Social Research*, Chicago, University of Chicago Press, 1929, p. 1-19.
- « Review of Readings in Public Opinion: Its Formation and Control, by W. Brooke Graves and The Public and Its Problems, by John Dewey », *American Journal of Sociology*, 1929, vol. 34, n° 6, p. 1192-1194.
- « Reflections on Communication and Culture », *American Journal of Sociology*, 1938, vol. 44, n° 2, p. 187-205.
- « News as a Form of Knowledge: A Chapter in the Sociology of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, vol. 45, n° 5, p. 669-686.
- « News and the Power of the Press », *American Journal of Sociology*, 1941, vol. 47, n° 1, p. 1-11. Réédité: PARK Robert Ezra, « News and the Power of the Press » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, p. 115-125.
- « An autobiographical note » dans *Race and culture*, Glencoe, Ill., Free Press (coll. « Collected papers »), 1950, vol.1, p. v-ix.
- « The concept of social distance. As Applied to the Study of Racial Attitudes and Racial Relations » dans *Race and culture*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1950, p. 256-260.
- « Newspaper Circulation and Metropolitan Regions » dans *Human communities. The city and human ecology*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1952, vol.2, p. 210-222.
- « Foreign Language Press » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, p. 165-175.
- « Immigrant Community and Immigrant Press » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, vol.3, p. 152-164.
- « American Newspaper Literature » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, vol.3, p. 176-184.

- « (Introduction to) News and the Human Interest Story » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, p. 105-114.
- « Morale and the News » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, vol.3, p. 126-142.
- « The Sociological Methods of William Graham Sumner, and of William I. Thomas and Florian Znaniecki » dans *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, p. 243-266.
- « Sociology and the social sciences » dans *Society: collective behavior, news and opinion, sociology and modern society.*, Glencoe, Ill., Free Press (coll. « Collected papers »), 1955, vol.3, p. 187-242.

#### RECUEILS DES ARTICLES DE ROBERT EZRA PARK CITÉS, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

- PARK Robert Ezra, *Race and culture*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1950, vol.1.
- *Human communities. The city and human ecology*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1952, vol.2.
  - *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, vol.3.
  - *On social control and collective behavior*, Chicago - London, University of Chicago Press, 1967.

#### TRADUCTIONS DES OUVRAGES DE ROBERT EZRA PARK CITÉES, PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

- PARK Robert Ezra, *The Crowd and the Public and other Essays*, traduit par Charlotte Elsner, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972.
- *La folla e il pubblico*, traduit par Caterina Dominijanni, Roma, Armando Editore, 1996.
  - « La masa y el público: una investigación metodológica y sociológica », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, traduit par Esteban López-Escobar et traduit par Ignacio Sánchez de la Yncera, 1996, n° 74, p. 361-426.
  - *La foule et le public*, traduit par René A. Guth, Lyon, Parangon/Vs, 2007.
  - *Le journaliste et le sociologue*, Paris, traduit par Céline Deniard, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008.



AUTRES OUVRAGES CITÉS, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

- [Anon.], « Sul contributo del gruppo di Padova alla storia concettuale (appunti provvisori) », site web du *Centro interuniversitario di ricerca sul lessico politico e giuridico europeo (CIRLPGE)*. En ligne : <http://www.cirlpge.it/backend/filesdownload/file/36.pdf>. Réédité en ligne : <https://concpolpd.hypotheses.org/136>
- [Anon.], *Enciclopedia di filosofia*, Ristampa., Milano, Garzanti (coll. « Le garzantine »), 1999.
- [Anon.], « Allen T. Burns, 1876-1953 », *Social Service Review*, juin 1953, vol. 27, n° 2, p. 218.
- [Anon.], « Annie Laurie », *TIME Magazine*, 28 oct. 1935, p. 58.
- [Anon.], « Preface » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansans City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919.
- ADAMS Bert N. et SYDIE R. A., *Classical Sociological Theory*, Thousand Oaks – London – New Deli, Pine Forge Press - SAGE Publications, 2002.
- AKRICH Madeleine, CALLON Michel et LATOUR Bruno, *Sociologie de la traduction : Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines, 2006.
- ATHENS Lonnie, « Park's Theory of Conflict and his Fall from Grace in Sociology », *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 2013, vol. 13, n° 2, p. 75-87.
- BAKEWELL Sarah, *At the existentialist café: freedom, being and apricot cocktails*, London, Vintage, 2017.
- BARNHURST Kevin G. et NERONE John C., *The form of news: a history*, New York, The Guilford Press (coll. « The Guilford communication series »), 2001.
- BARREAU Hervé, *L'épistémologie*, 8e édition mise à jour., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? »), 2013.
- BARTHE Yannick, DE BLIC Damien, HEURTIN Jean-Philippe, LAGNEAU Eric, LEMIEUX Cyril, LINHARDT Dominique, DE BELLAING Cédric Moreau, REMY Catherine et TROM Danny, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, p. 175-204.
- BERGANZA CONDE María Rosa, *Comunicación, opinión pública y prensa en la sociología de Robert E. Park*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2000.
- « Hacia una recuperación del pensamiento de los pioneros: el concepto de comunicación en la teoría sociológica de Robert E. Park », *Comunicación y Sociedad*, 1999, XII, n° 1, p. 49-75.

- BERNIER Marc-François, *Éthique et déontologie du journalisme*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.
- BLANCO Carlos A., « The principal sources of William James' idea of habit », *Frontiers in Human Neuroscience*, 8 mai 2014, vol. 8.
- BLIC Damien DE et LEMIEUX Cyril, « Le scandale comme épreuve. Eléments de sociologie pragmatique », *Politix*, 2005, n° 71, p. 9-38.
- BOLTANSKI Luc et CLAVERIE Élisabeth, « Du monde social en tant que scène d'un procès » dans N. Offenstadt et S. Van Damme (eds.), *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock (coll. « Les essais »), 2007, p. 395-452.
- BOSANQUET Bernard, *The Philosophical Theory of the State*, London - New York, MacMillan and Co., 1899.
- BOSC Olivier, « De la folla delinquente à la follacultura : Scipio Sighele et Pasquale Rossi prophètes italiens de la modernité au tournant du siècle », *Laboratoire italien. Politique et société*, 1 juillet 2003, n° 4, p. 37-56.
- BOUCHET Thomas, BOURDEAU Vincent, CASTLETON Edward, FROBERT Ludovic et JARRIGE François (eds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir : presse, théories et expériences, 1825-1860*, Paris, La Découverte, 2015.
- BOURMEAU Sylvain, « Robert Park, journaliste et sociologue », *Politix*, 1988, vol. 1, n° 3, p. 50-61.
- BOVO Elena, « La folie des foules. Diagnostiques et remèdes des criminologues italiens à la fin du XIXe siècle » dans *La foule*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté (coll. « Annales littéraires de l'Université Franche-Comté / Série Agōn »), 2015, p. 117-133.
- BRAHAMI Frédéric, *La Raison du peuple*, Paris, Les Belles Lettres (coll. « Essais »), 2016.
- BRUÈRE Henry, « The Bureau of Municipal Research », *Proceedings of the American Political Science Association*, 1908, vol. 5, p. 111-121.
- BURNET Jean, « Robert E. Park and the Chicago School of Sociology: A Centennial Tribute », *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, 1964, vol. 1, n° 3, p. 156-164.
- BURROWS Edwin G. et WALLACE Mike, *Gotham: A History of New York City to 1898*, New York, Oxford University Press, 1999.
- BUXTON William J., « From Robert Park's Enobling Public to Paul G. Cressey's Edifying Movies: Continuities and Ruptures in Chicago Sociology's Engagement with Media and Mass Culture », unpublished paper.
- CALAN Ronan de, « L'histoire critique des sciences : un chapitre dans l'histoire des idées » dans David Simonetta et Alexandre de Vitry (eds.), *Histoire et historiens des idées : Figures, méthodes, problèmes*, Paris, Collège de France (coll. « Conférences »), 2020, p. 203-220.

- CALLEGARO Francesco, *La science politique des modernes : Durkheim, la sociologie et le projet d'autonomie*, Paris, Economica (coll. « Collection Études sociologiques »), 2015.
- CALLEGARO Francesco et LANZA Andrea (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin (coll. « Incidence »), 2015.
- CAMPBELL W. Joseph, *The year that defined American journalism: 1897 and the clash of paradigms*, New York, Routledge, 2006.
- CARLSON Matt, « Journalistic epistemology and digital news circulation: Infrastructure, circulation practices, and epistemic contests », *New Media & Society*, février 2020, vol. 22, n° 2, p. 230-246.
- CARLSON Matt, ROBINSON Sue, LEWIS Seth C et BERKOWITZ Daniel A, « Journalism Studies and its Core Commitments: The Making of a Communication Field », *Journal of Communication*, 1 février 2018, vol. 68, n° 1, p. 6-25.
- CEFAÏ Daniel, « Le naturalisme dans la sociologie américaine au tournant du siècle. La genèse de la perspective de l'École de Chicago », *Revue du MAUSS*, 2001, no 17, n° 1, p. 261-274.
- CHAPOULIE Jean-Michel, « Une interprétation de la sociologie de Robert E. Park dans son contexte historique » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'école de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 133-154.
- CHEVALLEY Catherine, « Épistémologie » dans Barbara Cassin (ed.), *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil/Dictionnaires Le Robert, 2019, p. 358-365.
- CHIGNOLA Sandro et DUSO Giuseppe (eds.), *Storia dei concetti e filosofia politica*, Milano, Angeli (coll. « Per la storia della filosofia politica »), 2008.
- CLÉMENT Élisabeth, DEMONQUE Chantal, HANSEL-LØVE Laurence et KAHN Pierre (eds.), *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 1994.
- COOPER Edna, « Bibliography of Robert E. Park », *Phylon (1940-1956)*, 1945, vol. 6, n° 4, p. 372-383.
- CORNU Daniel, *Journalisme et vérité : l'éthique de l'information au défi du changement médiatique*, 2<sup>e</sup> éd., Genève, Labor et Fides, 2009.
- *Éthique de l'information*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- CÔTÉ Jean-François, « George Herbert Mead on Hawaii: an Introduction », *The American Sociologist*, mars 2017, vol. 48, n° 1, p. 48-53.
- COTTLE Simon, « New(s) Times: Towards a 'Second Wave' of News Ethnography », *Communications*, 2000, vol. 25, n° 1, p. 19-41.
- D'AGOSTINI Franca, *Realismo? Una questione non controversa*, Prima edizione., Torino, Bollati Boringhieri (coll. « Temi »), 2013.

- DEROCHE-GURCEL Lilyane, « Préface » dans Georg Simmel, *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 2013, p. 5-35.
- DEWEY John, *The Public and Its Problems*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2012.
- DEWEY Robert E., *The Philosophy of John Dewey: A Critical Exposition of His Method, Metaphysics and Theory of Knowledge*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1977.
- DRAKE St. Clair, « The Tuskegee connection: Booker T. Washington and Robert E. Park », *Society*, mai 1983, vol. 20, n° 4, p. 82-92.
- DRUMM Thierry, « Le réticulaire et le tentaculaire » dans Isabelle Stengers, *Une autre science est possible! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte (coll. « Les empêcheurs de penser en rond »), 2013, p. 147-198.
- DUSO Giuseppe, *Oltre la democrazia: un itinerario attraverso i classici*, Roma, Carocci, 2004.
- *La logica del potere: storia concettuale come filosofia politica*, Roma, Laterza (coll. « Biblioteca di cultura moderna »), 1999.
- (ed.), *Il potere: per la storia della filosofia politica moderna*, Roma, Carocci (coll. « Studi superiori Filosofia »), 1999.
- EDLUND Roscoe C., « Introductory Statement - session “Social agencies and Public Opinion” » dans *Proceedings of the National Conference of Social Work - Kansans City, Missouri (May 15-22, 1918)*, Chicago, Rogers & Hall Co. Printers, 1919.
- EKSTRÖM Mats et WESTLUND Oscar, « Epistemology and Journalism » dans *Oxford Research Encyclopedia of Communication*, Online Ressource, Oxford University Press, 2019.
- ELSNER Henry Jr., « Introduction » dans R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, traduit par Charlotte Elsner, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. vii-xxv.
- FABRIS Adriano, *Introduzione alla filosofia della religione*, Roma, Laterza (coll. « Manuali Laterza »), 1996.
- FERRANDO Stefania et KOLLY Bérengère, « Le premier journal féministe. L’écriture comme pratique politique. La Femme libre de Jeanne-Désirée et Marie-Reine » dans Thomas Bouchet, Vincent Bourdeau, Edward Castleton, Ludovic Frobert et François Jarrige (eds.), *Quand les socialistes inventaient l’avenir: presse, théories et expériences, 1825-1860*, Paris, La Découverte, 2015, p. 104-112.
- FIGDOR Carrie, « (When) Is Science Reporting Ethical? The Case for Recognizing Shared Epistemic Responsibility in Science Journalism », *Frontiers in Communication*, 2017, vol. 2.
- FRAZIER P. Jean et GAZIANO Cécilie, *Robert Ezra Park’s Theory of News, Public Opinion and Social Control*, Minneapolis, Association for Education in Journalism (coll. « Journalism Monographs »), 1979.

- GLEBERZON William I., « “Intellectuals” and the American Socialist Party, 1901-1917 », *Canadian Journal of History*, 1976, vol. 11, n° 1, p. 43-68.
- GOULET Vincent, « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *Questions de communication*, 1 décembre 2009, n° 16, p. 27-44.
- « « Transformer la société par l’enseignement social ». La trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme », *Revue d’Histoire des Sciences Humaines*, 2008, n° 19, n° 2, p. 117-142.
- GUÉDON Jean-Claude et LOUTE Alain, « L’histoire de la forme revue au prisme de l’histoire de la « grande conversation scientifique ». Entretien avec Jean-Claude Guédon réalisé par Alain Loute, préparé avec l’aide de Caroline Glorie, Thomas Franck et Andrea Cavazzini. », *Cahiers du GRM*, 31 décembre 2017, n° 12.
- GUICHOUX Arthur, « L’indétermination démocratique de Claude Lefort. Aperçu d’une réception contrastée », *Journal du MAUSS*, 15 juin 2017.
- GULYÁS Ágnes et BAINES David (eds.), *The Routledge companion to local media and journalism*, London - New York, Routledge, 2020.
- GUTH Suzie, *Robert E. Park : itinéraire sociologique de Red Wing à Chicago*, Paris, L’Harmattan, 2012.
- (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l’École de Chicago*, Paris, L’Harmattan, 2008.
- « Préface » dans R. E. Park, *La foule et le public*, Lyon, Parangon, 2007, p. 7-24.
- HABERMAS Jürgen, *Storia e critica dell’opinione pubblica*, traduit par Augusto Illuminati, traduit par Ferruccio Masini et traduit par Wanda Perretta, Roma - Bari, Laterza, 2008.
- HALBWACHS Maurice, « Max Weber : un homme, une œuvre », *Annales*, 1929, vol. 1, n° 1, p. 81-88.
- HEIDEGGER Martin, *Vers une définition de la philosophie*, traduit par Sophie-Jan Arrien et traduit par Sylvain Camilleri, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- HEIS Jeremy, « Neo-Kantianism » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Summer 2018, Online Resource, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2018.
- HIGH LEVEL GROUP (HLEG) ON FAKE NEWS AND ONLINE DISINFORMATION, *A multi-dimensional approach to disinformation: report of the independent high level group on fake news and online disinformation*, Luxembourg, Publications Office of the European Union, 2018.
- HORLEY James, « After “The Baltimore Affair”: James Mark Baldwin’s life and work, 1908–1934. », *History of Psychology*, 2001, vol. 4, n° 1, p. 24-33.

- HUGHES Everett C., « Epilogue: Park and the Department of Sociology » dans W. Raushenbush *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979, p. 178-192.
- « Preface » dans R. E. Park, *Society. Collective behavior, news and opinion, sociology and modern society*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1955, vol.3, p. 5-8.
- « Preface » dans R. E. Park, *Race and culture*, Glencoe, The Free Press (coll. « Collected Papers of Robert Ezra Park »), 1950, vol.1, p. xi-xiv.
- HULAK Florence, « Science historique et sociologie chez Georg Simmel », *Sociologie et sociétés*, 2012, vol. 44, n° 2, p. 75-94.
- JACOB Christian, « Les inscriptions » dans *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press (coll. « Encyclopédie numérique »), 2014.
- JAMES William, *Habit*, New York, Henry Holt and Company (coll. « Walsh Philosophy Collection »), 1914.
- JOSEPH Isaac et GRAFMEYER Yves (eds.), *L'École de Chicago*, Paris, Flammarion, 2009.
- KARSENTI Bruno, « Introduction. Radicalité du socialisme » dans Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin (coll. « Incidence »), 2015.
- *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard (coll. « Nrf Essais »), 2013.
- *Politique de l'esprit. Auguste Comte et la naissance de la science sociale*, Paris, Hermann, 2006.
- KARSENTI Bruno et LEMIEUX Cyril, *Socialisme et sociologie*, Paris, Éditions EHESS (coll. « Cas de Figure »), 2017.
- KIVISTO Peter (ed.), *The Anthem companion to Robert Park*, London - New York, Anthem Press, 2017.
- KLEIN Peter D., « Epistemology » dans *Routledge Encyclopedia of Philosophy*, 1<sup>re</sup> éd., London, Taylor and Francis, 1998.
- KOVACH Bill et ROSENSTIEL Tom, *The elements of journalism : what newspeople should know and the public should expect*, New York, Three Rivers Press, 2001.
- KULL Kalevi, « Kull, Jacob von Uexküll: An introduction », *Semiotica*, 2001, vol. 134, n° 1/4, p. 1-59.
- LABASSE Bertrand, « Du journalisme comme une mésoépistémologie », *Communication. Information médias théories pratiques*, 29 janvier 2015, vol. 33, n° 1.

- LANGLAIS Pierre-Carl, *La formation de la chronique boursière dans la presse quotidienne française (1801-1870) : métamorphoses textuelles d'un journalisme de données*, Paris 4, 2015.
- LANZA Andrea, « La république sociale. Le fait socialiste au-delà de l'étatisme et de l'anarchisme » dans Francesco Callegaro et Andrea Lanza (eds.), *Le sens du socialisme : histoire et actualité d'un problème sociologique*, Paris, Le Félin (coll. « Incidence »), 2015.
- LATOUR Bruno, *Cogitamus : six lettres sur les humanités scientifiques*, Paris, La Découverte, 2014.
- « Turning Around Politics: A Note on Gerard de Vries' Paper », *Social Studies of Science*, 1 octobre 2007, vol. 37, n° 5, p. 811-820.
- LECOURT Dominique, *La philosophie des sciences*, 5e édition., Paris, PUF, 2010.
- LEE Raymond M., « Park, Bogardus et l'enquête sur les relations interraciales dans la région du Pacifique » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'École de Chicago*, traduit par Yeon-ok Lee, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 189-211.
- LEFORT Claude, *Écrire : à l'épreuve du politique*, Paris, Pocket, 1995.
- *Essais sur le politique : XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil, 1986.
- LEFORT Claude et LEGROS Martin, « « La démocratie est le seul régime qui assume la division » (Entretien) », *Philosophie Magazine*, Mai 2009, n° 29, Mai 2009.
- LEMIEUX Cyril, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018.
- « Rendre visibles les dangers du nucléaire. Une contribution à la sociologie de la mobilisation » dans Bernard Lahire et Claude Rosental (eds.), *La cognition au prisme des sciences sociales*, Paris, Editions des Archives contemporaines, 2008, p. 131-159.
- « L'accusation tolérante. Remarques sur les rapports entre commérage, scandale et affaire » dans N. Offenstadt et S. Van Damme (eds.), *Affaires, scandales et grandes causes. De Socrate à Pinochet*, Paris, Stock (coll. « Les essais »), 2007, p. 367-394.
- *Mauvaise presse : une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Ed. Métailié (coll. « Leçons de choses »), 2000.
- LESTER Richard D., « Review of Grafters and Goo-Goos: Corruption and Reform in Chicago, 1833-2003 by James L. Merriner », *Journal of the Illinois State Historical Society*, 2004, vol. 97, n° 3, p. 255-258.
- LEVINE Donald N., « Introduction » dans R. E. Park, *On individuality and social forms: selected writings*, Nachdr., Chicago, Univ. of Chicago Press (coll. « The heritage of sociology »), 2010, p. ix-lxv.
- *Visions of the sociological tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1995.

- « Note on The Crowd and the Public » dans R. E. Park, *The Crowd and the Public and other Essays*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1972, p. xxvii-xxxiii.
- LINDNER Rolf, *The reportage of urban culture: Robert Park and the Chicago school*, Cambridge; New York, NY, USA, Cambridge University Press (coll. « Ideas in context »), 1996.
- LIPPMANN Walter, *Le public fantôme*, traduit par Laurence Decréau, Paris, Demopolis, 2008.
- *The phantom public*, New Brunswick, N.J., U.S.A, Transaction Publishers (coll. « The Library of conservative thought »), 1993.
- *Public Opinion*, New Brunswick, N.J, Transaction Publishers, 1991.
- « The Immigrant Press », *The New Republic*, 26 avr. 1922, p. 259.
- LIPPMANN Walter et MERZ Charles, *A test of the news: an examination of the news reports in the New York Times on aspects of the Russian Revolution of special importance to Americans (March 1917 - March 1920)*, New York, New Republic (coll. « Supplement »), 1920, vol.XXIII-Part II.
- LIPSKY Seth, « What a Jewish Journalist's Visit to Soviet Russia Can Teach Us About Iran », *Haaretz*, 26 août 2015.
- LÖFFELHOLZ Martin et WEAVER David H. (eds.), *Global journalism research: theories, methods, findings, future*, Malden, MA, Blackwell Pub, 2008.
- MACDONAGH Michael, *The Reporter's Gallery*, London - New York - Toronto, Hodder and Stoughton, 1913.
- MAROVITZ Sanford E., *Abraham Cahan*, New York, Twayne, 1996.
- MARTINICH A. P. et STROLL Avrum, « Epistemology » dans *Encyclopædia Britannica*, Online Ressource, Encyclopædia Britannica, inc., 2020.
- MATTHEWS Fred H., *Quest for an American sociology: Robert E. Park and the Chicago school*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 1977.
- MCGILL HUGHES Helen, *News and the Human Interest Story*, New Brunswick - London, Transaction Publishers, 1981.
- MCKENZIE Roderick Duncan, *The Metropolitan Community*, New York, McGraw-Hill Book Co., 1933.
- MCLELLAND Andrew, *Robert E. Park's theory of newspapers and news*, Graduate Program in Communications, McGill University, Montréal, 1995.
- MEDITSCH Eduardo, « Journalism as a Form of Knowledge: a qualitative approach », *Brazilian Journalism Research*, décembre 2005, vol. 1, n° 2.
- MINDICH David T. Z., *Just the Facts: How « Objectivity » Came to Define American Journalism.*, New York, NYU Press, 1998.



- MIZRUCHI Susan L., *The Rise of Multicultural America: Economy and Print Culture, 1865-1915*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009.
- MOUREAU François, *La plume et le plomb : Espace de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2006.
- MUHLMANN Géraldine., « Presse et démocratie » dans R. E. Park, *Le journaliste et le sociologue*, Paris, Seuil/Presses de Sciences Po, 2008, p. 19-31.
- *Du journalisme en démocratie*, Paris, Payot, 2006.
- *Une histoire politique du journalisme, XIXe-XXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Points »), 2004.
- MULLIGAN Kevin et CORREIA Fabrice, « Facts » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Online Resource, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2017.
- NAFZIGER Ralph O., « Willard G. Bleyer, 1875–1935 », *Journalism Bulletin*, 1 décembre 1935, vol. 12, n° 4, p. 374-378.
- NERONE John, « To rescue journalism from the media », *Cultural Studies*, mars 2009, vol. 23, n° 2, p. 243-258.
- « The mythology of the penny press », *Critical Studies in Mass Communication*, 1987, vol. 4, n° 4, p. 376-404.
- NEVEU Érik, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, 2009.
- NIELSEN Rasmus Kleis, *What is it that journalism studies is studying these days? A lot about newsrooms, less about everybody else in the news ecosystem*, <https://www.niemanlab.org/2018/05/what-is-it-that-journalism-studies-is-studying-these-days-a-lot-about-newsrooms-less-about-everybody-else-in-the-news-ecosystem/>, 5 mai 2018, consulté le 4 décembre 2019.
- « Digital news as forms of knowledge: a new chapter in the sociology of knowledge » dans Pablo J. Boczkowski et C. W. Anderson (eds.), *Remaking the news: essays on the future of journalism scholarship in the digital age*, Cambridge (Massachusetts), The MIT Press (coll. « Inside technology »), 2017.
- (ed.), *Local journalism: the decline of newspapers and the rise of digital media*, London - New York, I.B. Tauris & Co. Ltd / Reuters Institute for the Study of Journalism (University of Oxford) (coll. « RISJ/I.B. Tauris »), 2015.
- PAPUZZI Alberto, *Professione giornalista. Tecniche e regole di un mestiere*, Roma, Donzelli Editore (coll. « Manuali »), 2003.
- PAPUZZI Alberto et MAGONE Annalisa, *Il giornalismo morale*, Torino, Celid, 2001.
- PETTEGREE Andrew, *The invention of news: how the world came to know about itself*, New Haven, Yale University Press, 2015.

- POOLEY Jefferson et KATZ Elihu, « Further Notes on Why American Sociology Abandoned Mass Communication Research », *Journal of Communication*, décembre 2008, vol. 58, n° 4, p. 767-786.
- POPKIN Jeremy D., « La presse et les événements politiques en France, 1789-1799 », *Mélanges de l'école française de Rome*, 1992, vol. 104, n° 1, p. 161-173.
- PROULX Serge, « Les recherches nord-américaines sur la communication : l'institutionnalisation d'un champ d'étude », *L'Année sociologique*, 2001, Vol.51, n° 2, p. 467-485.
- QUÉRÉ Louis, « Bourdieu et le pragmatisme américain sur la créativité de l'habitude », *Occasional Papers (Centre d'étude des mouvements sociaux, EHESS)*, 2016, n° 37.
- QUESNEL Louis, « La publicité et sa "philosophie" », *Communications*, 1971, vol. 17, n° 1, p. 56-66.
- RAMMSTEDT Otthein et WATIER Patrick, « Introduction » dans H. Rickert, *Les problèmes de la philosophie de l'histoire : Une introduction*, Toulouse, Presses universitaires du Midi (coll. « Socio-logiques »), 2020, p. 9-43.
- RANCIÈRE Jacques, *La nuit des prolétaires : archives du rêve ouvrier*, Paris, Pluriel, 2012.
- RANCIÈRE Jacques et FAURE Alain (eds.), *La parole ouvrière*, Paris, La Fabrique, 2007.
- RAUSHENBUSH Winifred, *Robert E. Park: Biography of a sociologist*, Durham, N.C, Duke University Press, 1979.
- RAUTY Raffaele, « Introduzione » dans R. E. Park, *La folla e il pubblico*, Roma, Armando Editore, 1996, p. 7-22.
- RAYMOND Joad et MOXHAM Noah (eds.), *News Networks in Early Modern Europe*, Leiden - Boston, Brill (coll. « Library of the written word »), 2016.
- RIUTORT Philippe, *Sociologie de la communication politique*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020.
- ROMANO Carlin, « We Need "Philosophy of Journalism" », *The Chronicle of Higher Education*, 15 novembre 2009, 15 nov. 2009.
- RUBIO Vincent, « La Foule. Réflexions autour d'une abstraction », *Conserveries mémorielles. Revue transdisciplinaire de jeunes chercheurs*, septembre 2010, n° 8.
- « Livres (Compte-rendu de O. Bosc, *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du xix<sup>e</sup> siècle* – 2007, Paris, Fayard) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2008, vol. 18, n° 1, p. 229-241.
- RUWET Coline, « Les villes de Robert Ezra Park : pour une périodisation de sa conception de la métropole (1915-1939) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 10 août 2010, n° 22, n° 1, p. 199-220.

- SAGNOL Marc, « Le statut de la sociologie chez Simmel et Durkheim », *Revue française de sociologie*, 1987, vol. 28, n° 1, p. 99-125.
- SCHEMEIL Yves, « D'une sociologie naturaliste à une sociologie politique : Robert Park », *Revue française de sociologie*, 1983, vol. 24, n° 4, p. 631-651.
- SCHRECKER Cherry, « Robert Park et Ernest Burgess : Introduction to the Science of Sociology » dans Suzie Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park : les concepts de l'école de Chicago*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 213-232.
- SCHUDSON Michael, *The sociology of news*, New York, Norton (coll. « Contemporary societies »), 2003.
- *The power of news*, Cambridge, Harvard University Press, 1996.
- *Discovering the news. A social history of American newspapers*, New York, Basic Books, 1978.
- SERGHINI Zineb Benrahhal et MATUSZAK Céline, « Lire ou relire Habermas : lectures croisées du modèle de l'espace public habermassien », *Études de communication. langages, information, médiations*, 1 avril 2009, n° 32, p. 33-49.
- SHANNON C. E., « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal*, 1948, vol. 27, n° 3, p. 379-423.
- SHILS Edward, « The Sociology of Robert E. Park », *The American Sociologist*, 1996, vol. 27, n° 4, p. 88-106.
- SHOOK J, *Dewey's social philosophy: democracy as education.*, Place of publication not identified, Palgrave Macmillan, 2016.
- SICA Alan, « Book as totem: the “Green Bible” one more time » (« Editor's Remarks »), *Contemporary Sociology*, 2012, vol. 41, n° 5, p. 557-560.
- SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit ; suivi de Sociologie des sens*, traduit par Jean-Louis Vieillard-Baron, traduit par Frédéric Joly et traduit par Philippe Simay, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2018.
- *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*, traduit par Lilyane Deroche-Gurcel et traduit par Sibylle Muller, Paris, PUF, 2013.
- « Le problème de la sociologie », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1894, vol. 2, n° 5, p. 497-504.
- SMITH Justin E. H., *The philosopher: a history in six types*, Princeton, Princeton University Press, 2016.
- SORRENTINO Carlo, *Cambio di rotta : temi e tendenze del giornalismo italiano*, Napoli, Liguori, 1999.
- *L'immaginazione giornalistica percorsi sociologici nel giornalismo*, Napoli, Società editrice napoletana, 1987.

- STEENSEN Steen et AHVA Laura, « Theories of Journalism in a Digital Age: An exploration and introduction », *Journalism Practice*, 2 janvier 2015, vol. 9, n° 1, p. 1-18.
- STEUP Matthias et NETA Ram, « Epistemology » dans Edward N. Zalta (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Online Ressource, Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2020.
- SUBER Peter, *Open Access*, Online Resource, MIT Press, 2012.
- TARDE Gabriel, *L'opinion et la foule (1901)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
- TOCQUEVILLE (DE) Alexis, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, vol. 2/2.
- TÖNNIES Ferdinand, « Compte-rendu d'Émile Durkheim, Les règles de la méthode sociologique (Paris, 1895) », *Sociologie*, traduit par Sylvie Mesure, 3 juillet 2013, vol. 4, n° 2.
- TOPALOV Christian, *Histoires d'enquêtes : Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier (coll. « Bibliothèque des sciences sociales »), 2015.
- TURNER Ralph H., « Bibliography. The Sociological Writings of Robert E. Park » dans R. E. Park, *On social control and collective behavior*, Chicago and London, University of Chicago Press, 1967, p. 269-274.
- VAILLANT Alain et THÉRENTY Marie-Ève, *1836, l'an I de l'ère médiatique : étude littéraire et historique du journal « La Presse » d'Emile de Girardin*, Paris, Nouveau monde (coll. « Etudes de presse »), 2001.
- VANDEBERGHE Frédéric, *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2009.
- VON MOOS Peter, *Entre histoire et littérature : communication et culture au Moyen Âge*, Firenze, Sismel - Edizioni del Galluzzo, 2005.
- VOS Tim P. et HANUSCH Folker (eds.), *The international encyclopedia of journalism studies*, Hoboken, NJ, Wiley-Blackwell (coll. « The Wiley Blackwell-ICA international encyclopedias of communication »), 2019.
- VRIES Gerard DE, « What is Political in Sub-politics?: How Aristotle Might Help STS », *Social Studies of Science*, 1 octobre 2007, vol. 37, n° 5, p. 781-809.
- WAHL-JORGENSEN Karin, « The Chicago School of Sociology and Mass Communication Research » dans John Nerone (ed.), *Media History and the Foundations of Media Studies*, Online Resource, Blackwell Publishing (coll. « The International Encyclopedia of Media Studies »), 2013, p. 2-24.
- WAHL-JORGENSEN Karin et HANITZSCH Thomas (eds.), *The handbook of journalism studies*, New York, Routledge (coll. « International Communication Association handbook series »), 2009.

- WARD Stephen, « Socrates in the Newsroom\* », *Dialogue: Canadian Philosophical Review / Revue canadienne de philosophie*, ed 1995, vol. 34, n° 4, p. 821-828.
- WHITE David Manning, « The “Gate Keeper”: a case study in the selection of news », *Journalism Quarterly*, 1950, p. 383-390.
- WINDELBAND Wilhelm, « Histoire et sciences de la nature (Discours prononcé au Rectorat de Strasbourg en 1894) », *Les Études philosophiques*, traduit par Silvia Mancini, 2000, n° 1, p. 1-16.
- WOLEŃSKI Jan, « The History of Epistemology » dans Ilkka Niiniluoto, Matti Sintonen et Jan Woleński (eds.), *Handbook of Epistemology*, Springer Science/Business Media Dordrecht, 2014, p. 3-54.